

OEUVRES

SPIRITUELLES

DU P. JUDDE

V



PARIS. — DEVALOIS, 144 AV. DU MAINE (11 DANS LE PASSAGE).

OEUVRES
SPIRITUELLES
DU
P. JUDDÉ

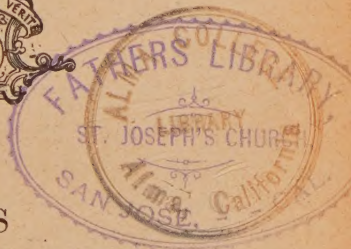
DÉ LA COMPAGNIE DE JÉSUS

RECUEILLIES PAR M. L'ABBÉ LE NOIR-DUPARC

NOUVELLE ÉDITION,
MISE DANS UN NOUVEL ORDRE ET REVUE AVEC SOIN

TOME CINQUIÈME

EXHORTATIONS SUR DIVERS SUJETS DE PIÉTÉ



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1903

6408

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CES Exhortations furent d'abord publiées , mais avec bien des fautes, par le P. Cheron , théatin, ainsi que nous l'avons dit dans la préface générale. Ce sont des instructions que le P. Judde adressait aux novices qu'il fut chargé de diriger , soit à Rouen , soit à Paris. Mais elles ne conviennent pas seulement aux jeunes prêtres qu'il instruisait : elles regardent encore tous les ouvriers évangéliques , de quelque ordre qu'ils soient, et quel que soit le pays où ils travaillent. L'auteur , dans ses Exhortations , ainsi que dans ses Méditations , ne s'est point borné aux exemples domestiques , il saisissait les occasions de citer les personnages célèbres que le clergé séculier et le régulier ont toujours donnés à l'Eglise en grand nombre. Les maximes qu'il propose , les principes sur lesquels il les appuie , regardent tous les ministres de l'Evangile chargés de travailler au salut des âmes. Ainsi nous ne doutons point que cette partie de

notre collection ne soit favorablement accueillie de tous les ecclésiastiques : les simples fidèles même , désireux d'avancer dans la perfection , trouveront dans plusieurs de ces Exhortations des motifs propres à exciter leur zèle , et des règles pour les diriger dans les voies spirituelles.

Nous avons cru devoir intervertir l'ordre suivi dans les éditions précédentes : nous avons placé d'abord les Exhortations qui ont pour objet la perfection chrétienne en général ; ensuite celles qui concernent plus particulièrement les ecclésiastiques ; enfin celles qui ont un rapport plus direct aux devoirs de la vie religieuse.

OEUVRES

SPIRITUELLES

DU P. JUDDE.

EXHORTATIONS

SUR DIVERS SUJETS DE PIÉTÉ.

EXHORTATION

SUR LA VERTU SOLIDE.

Assimilabitur viro sapienti , qui ædificavit domum suam supra petram.

L'homme vertueux sera comparé à l'architecte sage , qui bâtit sa maison sur la pierre. *Matth. 7 , 24.*

Tous bâtissent en ce monde ; mais tous ne bâtissent pas avec la même sagesse , ni avec la même solidité Les uns , dit le Sauveur , élèvent leur édifice sur la pierre ferme , *supra petram* ; les autres travaillent sur la terre , sur le sable mouvant , *super*

arenam ; mais la suite fait bientôt voir quel est l'homme sage , et quel est l'homme insensé. Car les pluies viennent à tomber , les vents soufflent , les rivières se débordent (1) ; et , tandis que la maison de l'un demeure fixe et inébranlable , *et non cecidit* , celle de l'autre se trouve renversée , et l'on n'y voit plus que de pitoyables débris (2).

Il importe donc infiniment de bâtir d'une manière solide , et c'est à quoi on nous exhorte aujourd'hui : que tous , dit la règle , s'étudient de toutes leurs forces à acquérir les vertus solides et parfaites.

Mais qu'est - ce qu'on appelle ici *s'étudier aux vertus solides et parfaites* (3) ? car , quoique cela paraisse peut-être assez clair , on trouve néanmoins , en méditant bien la règle , qu'on n'en avait pas d'abord bien compris tout le sens ni toute l'étendue , et qu'elle signifie encore beaucoup plus qu'elle n'exprime.

On veut donc que , dans l'universalité , dans le genre , dans la totalité des vertus , nous nous attachions à celles principalement qui sont les plus parfaites et les plus solides ; mais ce n'est pas tout ; on veut encore que , dans chaque espèce de vertu nous nous attachions à ce qu'elle a de plus solide et de plus parfait.

Ainsi , s'étudier aux vertus solides , dit deux choses tout à la fois , que nous allons expliquer dans les deux parties de cet entretien. La première , de

(1) *Descendit pluvia , venerunt flumina , flaverunt venti.* Matth. 7 , 27.

(2) *Et cecidit , et fuit ruina illius magna.* Matth. 7 , 27.

(3) *In virtutum solidarum ac perfectarum studium incumbant.*

prendre toujours pour objet de toutes nos entreprises, les plus solides vertus ; la seconde, dans chaque vertu particulière, de nous attacher toujours à ce qu'elle a de plus solide, la vertu solide et le solide de la vertu, deux points, qu'on nous recommande également, et qui renferment un grand nombre d'instructions importantes, dont j'espère que vous serez édifiés.

Commençons.

PREMIER POINT.

Chaque vertu a un certain degré de force et d'élévation, qui la rend, en son genre et à sa manière, une vertu solide et parfaite. Ainsi, dans le siècle même on trouve, en plusieurs personnes, de la foi, de la charité, de la religion, de la dévotion, de la fidélité, de la justice, de l'attachement aux devoirs de l'état, qui, pour n'être pas toujours du premier ordre, n'en sont pas moins des vertus louables, et, à certains égards, dignes de l'approbation de Dieu et de ses récompenses.

Mais, dans la comparaison des unes et des autres, il est vrai cependant que certaines vertus méritent à bien plus juste titre le nom privilégié et la qualité glorieuse de vertus solides et parfaites. Telle est, par exemple, cette haine salutaire de soi-même, et cette abnégation continuelle de ce qui, dans soi-même, sert d'appui aux passions et à l'amour-propre. Telle est la résignation et l'abandon total de tous les intérêts humains à la conduite de la Providence, quoi que ce soit que Dieu ordonne ou qu'il permette. Tel est encore cet amour respectueux pour Jésus-Christ, qui, en vue de lui, et par pure consi-

dération pour lui , fait préférer aux distinctions et aux honneurs , la croix et l'opprobre , dans le concours imaginaire ou réel d'une égale gloire de Dieu.

Telle est enfin cette fidélité singulière à tous les mouvemens de la grâce , qui vient de la détermination d'être tout entier à Dieu , et qui ne souffre volontairement ni dans l'esprit , ni dans le cœur , ni rien d'inutile , ni rien de bas , ni rien d'imparfait. On pourrait en rapporter bien d'autres exemples. Or , l'importance d'acquérir ces vertus-ci préférablement aux autres , et l'avantage que nous leur donnons sur toutes les autres vertus , vient particulièrement de trois causes.

Premièrement , c'est qu'en les acquérant , on acquiert toujours avec elles beaucoup d'autres vertus , et quelquefois même toutes les vertus. Secondement , c'est qu'elles sont des preuves incontestables et non suspectes de la sincérité et de la solidité de toutes les autres vertus. Troisièmement enfin , c'est qu'elles servent comme de pierre de touche et de règle de discernement infailible , des grâces et des faveurs célestes qui paraissent être les récompenses de toutes les autres vertus.

Non , on n'acquiert point , je dis plus , on ne travaille point fortement à acquérir une seule de ces vertus principales, qu'on n'acquière en même temps et sans s'en apercevoir , une multitude d'autres vertus. La raison de cela , c'est qu'elles ont pour principe et pour ressort , si je puis parler ainsi , un motif général et si étendu , qu'il embrasse seul tout le reste avec elles. Les vertus particulières ont des motifs particuliers qui peuvent se réduire et se borner à m'en persuader la pratique sans me porter à rien

de plus ; je puis aimer la chasteté et la tempérance , sans aimer l'abjection et la pauvreté ; aimer la charité et la régularité , sans trop aimer le travail ni la pénitence ; aimer , au contraire , la peine et l'austérité , sans trop aimer l'obscurité et la dépendance. Mais je ne puis me haïr sincèrement moi-même , vouloir être à Dieu autant qu'il le mérite , ou imiter parfaitement Jésus-Christ , sans que je devienne humble , patient , obéissant et charitable , régulier et pauvre , chaste et mortifié tout à la fois. Une seule de ces vertus , par la force et l'étendue de son motif , me détermine à tout le reste ; j'acquiers tout le reste en l'acquérant.

Aussi faites avec moi , s'il vous plaît , deux réflexions : la première , que notre saint fondateur , ce grand maître de la vie intérieure , dans le livre des exercices , où il réduit comme en art , la manière de se sanctifier , et de sanctifier toutes sortes de personnes et de conditions , rapporte toute la conduite des âmes à deux grands principes , dont il veut qu'on se remplisse parfaitement , comme devant être la racine de toutes les autres vertus ; l'un qu'on appelle le fondement de la première semaine , c'est que l'homme et tout ce qui environne l'homme , n'étant que pour Dieu , tout son bonheur et toute sa gloire dépendent de servir Dieu et de s'attacher à Dieu ; d'où l'on infère quel malheur ce serait de le perdre , et combien il importe de revenir à lui quand on s'en est éloigné. Voilà , comme vous voyez , la base du détachement parfait et de toutes les œuvres de pénitence ; l'autre principe qu'on peut nommer le fondement des trois dernières semaines , c'est que Jésus-Christ a été donné aux hom-

mes pour unique modèle ; d'où il s'ensuit qu'on n'aura part à ses grâces et à sa gloire , qu'autant qu'on se sera rendu semblable à lui dans sa conduite ; c'est le premier mobile de toutes les vertus chrétiennes que l'on médite jusqu'à la fin de la retraite. Toutes les réflexions accessoires , il les exclut , pour se borner uniquement à ces deux points cardinaux. Selon sa méthode , tout doit descendre de là.

Remarquez encore , je vous prie , et c'est la seconde réflexion , que quand on a à faire l'éloge des plus grands saints , au lieu d'exposer successivement l'histoire de leur vie et de leurs actions particulières , la meilleure manière est de s'attacher uniquement à quelque une de ces vertus du premier ordre , de ces vertus générales , nobles , et singulières , qui ont fait comme leur caractère personnel. Rien n'est plus facile , ensuite , que d'y rapporter ce qu'on lit d'eux de plus éclatant , parce qu'en effet on trouve que toute leur vie n'a guère été qu'un composé d'efforts héroïques , enchaînés et liés , pour ainsi dire , à cette vertu sublime et dominante dont ils firent leur objet capital. Ainsi , le zèle pur de la plus grande gloire de Dieu , dans saint Ignace ; dans saint François de Paule , son humble et généreuse simplicité ; dans saint François-Xavier , l'étendue immense d'un cœur tout brûlant du salut des âmes ; dans saint François de Sales , cette force mêlée de douceur et de ménagement , ont formé ces grands hommes que nous admirons. Ils ont tout fait , et ne paraissent faire qu'une seule chose.

Si vous me demandez d'où peut venir encore cette liaison comme nécessaire d'une vertu principale

avec toutes les autres vertus subalternes , c'est que l'obstacle général à l'acquisition des vertus particulières , n'est que la peine de se gêner et de se contraindre. Or , en s'appliquant à une seule vertu héroïque , l'on contracte l'habitude de se vaincre par les endroits les plus sensibles. Le reste ne coûte que de légers efforts , en comparaison ; l'esprit et le cœur se trouvent maniables et flexibles à toutes les diverses impressions qu'on veut qu'ils prennent ensuite , selon les différentes occasions : mais poursuivons.

Une autre prérogative des vertus solides et parfaites , est, avons-nous dit , qu'elles servent de preuve incontestable de la pureté et de la solidité des autres vertus. On ne saurait douter , avec raison , qu'un homme véritablement mort à lui-même , attaché de tout son cœur à Dieu et à la croix de Jésus-Christ , s'il est charitable , zélé , dur à son corps , dévot , ne le soit sincèrement et par vertu. Dans quelqu'autre on pourra soupçonner que c'est naturel , tempérament , éducation , recherche de la gloire ou de quelque autre intérêt caché ; une vertu solide et souvent mise à de certaines épreuves , ôte d'abord toute l'équivoque ; et les plus imparfaits en religion , que dis-je ? les gens du monde mêmes , tout mal intentionnés , tout médisans , tout portés qu'ils sont à interpréter en mauvaise part , ne sauraient s'empêcher de lui rendre justice. Ainsi en jugèrent , après les solitaires , les plus habiles docteurs , les évêques assemblés dans un concile à l'occasion du fameux Siméon stylite , lorsqu'ils lui eurent ordonné de quitter sa colonne , et de renoncer à un genre de vie si nouveau et si frappant ; aussitôt ,

sans murmure et sans retardement , sans représentation , sans réplique , ce saint homme s'étant mis d'abord en devoir de descendre , ils ne purent penser qu'une docilité si grande , une obéissance si humble , et pleine de simplicité , pût venir d'ailleurs que de l'Esprit de Dieu ; d'où ils conclurent que le reste lui était inspiré par le même Esprit , et qu'on pouvait le laisser agir en liberté. Nous-mêmes , enfin , pourrions-nous , sans cela , jamais nous bien assurer de ce que nous sommes devant Dieu , et des divers motifs qui nous font agir ? Le zèle ne peut-il pas venir d'activité naturelle ; le travail , de vanité ; la régularité , d'envie de s'avancer , faute d'un certain mérite ? mais dès que notre conscience pourra nous rendre témoignage que nous ne refusons rien à Dieu de ce qu'il désire , ou que plus d'une fois nous-mêmes nous sommes allés au-devant de la croix et des humiliations du Sauveur , lors même qu'avec gloire et avec succès nous entreprendrons ensuite de grandes choses , la présomption , le préjugé sera pour nous , et ce préjugé ne pourra guère nous tromper. Achevons.

Les vertus solides et parfaites , avons-nous ajouté en dernier lieu , sont comme la pierre de touche et la règle infailible du discernement des grâces et des faveurs qui viennent de Dieu véritablement , et qui semblent être la récompense des autres vertus. L'état intérieur de sainte Thérèse , et les choses extraordinaires qui se passaient dans elle , furent long-temps en Espagne un grand problème pour de très-habiles gens de ce temps-là ; et , en effet , dans les premières années de sa retraite , quoique Dieu se manifestât dès lors , néanmoins à voir les pei

nes qu'elle avait à rompre certaines attaches qui , quoique exemptes de crime , l'occupaient néanmoins et la retenaient captive , il eût été difficile de prononcer juste sur la solidité de ses extases , de ses apparitions , de ses révélations ; mais quand , ayant renoncé généreusement et sans réserve à toutes les amitiés frivoles , on la vit ne s'affectionner plus qu'à Dieu seul ; quand on vit , avec une santé toujours traînante et un esprit naturellement élevé , un si grand attrait pour l'humilité , la dépendance et la pénitence la plus austère ; quand , dans de longues et injustes persécutions qu'on lui suscita sur la réforme de son ordre et sur ses divers établissemens , on la vit toujours égale , toujours tranquille sous les ordres de la providence ; toujours prête à entreprendre ou à commencer , lors même qu'elle avait le plus mal réussi ou que tout semblait désespéré , les plus saints personnages d'alors , Pierre d'Alcantara , François de Borgia , Baltasar Alvarez , la rassurèrent , et , contre l'avis de mille autres , ne doutèrent plus de la vérité ni de la solidité de tout ce qu'elle rapportait. L'Eglise , depuis , a décidé ce problème , et prononcé favorablement. C'est mal connaître Dieu , que de croire qu'aujourd'hui son bras soit raccourci , ou qu'il ne fasse rien de semblable à ce qui se raconte des siècles passés ; mais , quoique Dieu soit le maître absolu de ses grâces , et que les plus indignes mêmes puissent n'en être pas tout-à-fait exclus , c'est être sage que de suspendre son jugement et de douter qu'il le fasse , quand on n'y voit pas une ame préparée par ces éminentes et solides vertus , l'oubli de soi-même , la mort en-

tière à tout ce qui flatte la nature pour vivre attachée à la croix de Jésus-Christ.

Appliquons-nous donc de toutes nos forces à ces vertus solides et parfaites; imitons les négocians; non pas ceux qui, par une longue succession de beaucoup de petites emplettes, espèrent établir une puissante maison, il est rare qu'ils y parviennent; mais ceux qui attendent leur fortune de quelque grande entreprise, il ne faut qu'un ou deux voyages de long cours pour les enrichir. Il est nécessaire de tout risquer, de tout exposer, et de s'exposer eux-mêmes, quelquefois, à mille dangers inévitables; ils ne laissent pas de le faire; on ne les voit pas reculer, mais notre condition est beaucoup meilleure que la leur; ils ne sont jamais assurés de réussir, et nous le sommes toujours, si nous ne nous épargnons en rien; ou s'il arrive que nous mourions dans le combat, dans la course, c'est une espèce de martyre, par la détermination où nous étions de nous immoler lentement à la gloire et aux volontés du Tout-Puissant.

Au reste, plus nous sommes partagés par nos ministères, plus nous sommes obligés de réunir toutes nos vues et toutes nos forces vers un seul objet, mais un grand objet; il n'en coûte pas plus, il en coûte même bien moins à l'esprit, de rapporter toute son attention à une seule vertu, quelque étendue qu'elle paraisse, que de la diviser entre une multitude de pratiques et de petites réflexions qui se trouvent comme incompatibles avec l'application aux études, au travail, au soin de mille autres choses qu'on nous confie.

Il en coûte beaucoup plus, à la vérité, pour se

vaincre en tout et continuellement, que pour se vaincre par intervalles et à différentes reprises ; mais on l'a déjà tant dit, cela n'a qu'un temps , après quoi on entre dans une voie plus aisée ; on ne trouve plus de peine à rien , ou bien on aime sa peine ; au lieu qu'en ne voulant être vertueux qu'autant qu'il faut , et que quand il y aurait du danger à ne le paraître pas toute la vie , ce sont des difficultés nouvelles : jamais on ne goûte les consolations des âmes pures et élevées , et faute de ces consolations , le joug paraît toujours pesant ; heureux encore si , comme il arrive d'ordinaire , las et dégoûté , et rebuté d'un état où l'on a beaucoup de peine et peu de plaisir , on ne prend pas le parti de vivre et de mourir imparfait ; et cela à quoi n'est-ce point s'exposer ? Mais on ne demande pas seulement que nous nous appliquions à la vertu solide , on veut encore que nous nous appliquions au solide de la vertu. C'est le second point.

SECOND POINT.

Dans chaque vertu on peut distinguer ce qui en fait le corps , pour ainsi dire , et ce qui en fait l'âme ; c'est-à-dire , distinguer l'extérieur , l'écorce , la superficie , d'avec l'intérieur , l'esprit , le fond le plus caché de la vertu.

S'appliquer donc au solide de la vertu , c'est bien pénétrer ce qu'elle a de plus substantiel , de plus profond , et s'y affectionner de tout son pouvoir ; c'est ce que le père Surin appelle , quelque part , appliquer la partie de l'âme la plus intime à la plus intime partie de la vertu.

Par là n'autorisons-nous point , peut-être ; le li-

bertinage et l'illusion de tant de religieux imparfaits , qui négligent cette multitude de petits devoirs extérieurs que nos règles ne laissent pas de nous recommander , pour s'attacher, disent-ils , à quelque chose de plus essentiel et de plus solide ? Nous avons répondu cent fois , qu'outre l'obligation d'édifier les autres qui ne voient pas ce qui se passe dans l'ame , l'extérieur de la vertu sert de mur de défense et comme de sauve-garde à l'intérieur , et nous venons de répondre que , si l'intérieur est bien ferme , il ne tarde guère à réformer et composer l'extérieur , par la liaison nécessaire qu'ont les vertus principales avec les vertus subordonnées. Si l'extérieur ne se réforme pas , c'est par conséquent que l'intérieur même n'est pas trop bien formé. Le jugement peut être faux , mais il n'est pas tout-à-fait téméraire ; mais il faut toujours pourtant beaucoup plus encore s'appliquer à l'intérieur de la vertu ; pourquoi ? parce que c'est là singulièrement ce qui en fait le mérite , ce qui en diminue les difficultés , ce qui en assure la *fermeté*. Un grand intérieur , une étroite liaison avec le principe de la grâce , fait toujours un grand mérite ; ce n'est pas à dire qu'on ne mérite quelque chose quand on agit en grâce , n'agit-on pas par un principe si pur et si éclairé ; mais n'est-on pas bien à plaindre , aux yeux de la foi , de pouvoir accumuler d'immenses trésors , et de se contenter d'amasser quelques minces pièces de monnaie ? C'est la folie que déplore saint Paul , quand il se plaint que plusieurs , sur la pierre fondamentale qui est Jésus-Christ , élèvent un édifice d'or , d'argent , de pierres précieuses , de bois , de foin , de paille , ou

le feu jaloux et vengeur de la justice de Dieu, trouvera beaucoup de quoi purifier et consumer (1).

Mille petites raisons, mille retours d'intérêt propre et temporel, ou spirituel, nous font pratiquer le bien; élargissons, dilatons notre cœur, élevons nos vues, prenons l'essor, n'agissons que par le motif de plaire à Dieu, à l'exclusion, s'il se peut, de toute autre considération. C'est ce qui a élevé si haut les saints dans la gloire; c'est ce qui encore, sans parler de l'union sainte de l'humanité de Jésus-Christ à la divinité, aurait rendu jusqu'au moindre de ses soupirs d'une valeur inestimable. La sainte Vierge, quoiqu'une pure créature, n'est devenue la Reine de tous les saints, que par cette constante fidélité à concentrer dans ce désir général de plaire à Dieu, tout ce qu'elle faisait, et à se conformer aux desseins de Dieu sur elle pour sa sanctification. En se perdant ainsi, on ne se retrouve que mieux; on mérite davantage en oubliant qu'on mérite; et si l'on s'en souvient malgré soi, on n'a de joie que parce que mériter n'est autre chose qu'acquérir un droit toujours nouveau de mieux connaître Dieu pendant l'éternité, et de l'en aimer davantage. On a en vue un intérêt, mais c'est l'intérêt de l'amour, qui n'ôte pas le désintéressement.

S'appliquer au solide de la vertu, c'est encore ce qui en diminue les difficultés; c'est pour cela que saint Ignace, dans sa lettre sur la vertu d'obéissance, veut que, pour arriver plus aisément à la perfection, on s'accoutume à ne regarder dans ceux qui nous commandent, que la personne de Jésus-Christ dont ils sont les lieutenans, sans examiner les choses qui

(1) I. Cor. 3, 11.

sont ordonnées, soit qu'elles soient faciles ou difficiles, honorables ou humiliantes. La raison qu'il en apporte, c'est que, quoique sans cela on pût être déterminé à obéir, il y aurait néanmoins trop de difficulté à le faire pendant que l'on considérerait, ou les défauts d'un homme sujet à l'erreur, ou le rapport qu'il aurait ou qu'il n'aurait pas avec nos inclinations, d'où se perdraient, dit-il, la force et le courage nécessaires à obéir; or, s'appliquer ainsi à regarder uniquement Jésus-Christ dans le supérieur, c'est aller véritablement au solide de l'obéissance (1). Toutes les grandes vertus mêmes ont leur endroit solide, auquel il faut s'attacher pour en adoucir la pratique. Le solide de la charité, c'est que Jésus-Christ s'est partagé en autant d'hommes qu'il y en a au monde, avec qui on se trouve obligé de vivre; qu'il se les est substitués; qu'il leur a transporté tous ses droits, et qu'il se tient fait à lui-même tout le bien ou tout le mal que nous leur faisons (2). Le solide de la patience chrétienne, c'est que toutes les afflictions qui nous arrivent, sont ordonnées de la Providence, ou pour nous corriger, ou pour nous éprouver, ou pour nous détacher et nous perfectionner, en nous rendant conformes au Dieu crucifié, le modèle de toute sainteté. On quitte ce solide de la vertu, dès qu'on regarde les causes secondes par qui vient l'affliction; c'est toujours Dieu seul qu'il faut regarder (3).

Le solide de l'humanité, c'est qu'elle est la véritable gloire du chrétien, depuis que le Verbe fait

(1) *Sicut Christo, sicut Domino, et non hominibus.* Ephes. 6, 7.

(2) *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* Matth. 25, 40.

(3) *Dominus dedit, Dominus abstulit.* Job. 1, 21.

chair l'a consacrée dans sa personne : c'est que Dieu, du haut du Ciel, n'a plus que du mépris pour tout ce qui ne ressemble point à son Fils, et qu'on n'est jamais plus grand devant Dieu, que quand on est plus petit à ses propres yeux et aux yeux de tout le monde (1).

Le solide du détachement parfait, c'est qu'une ame faite pour Dieu, adoptée de Dieu, capable de servir Dieu, se dégrade, se déshonore et se prostitue pour ainsi dire elle-même, dès qu'elle se donne ou qu'elle se prête seulement à quelque autre chose qui soit au-dessous de lui (2). Il n'est pas concevable combien, en s'attachant à cette colonne immobile, les choses les plus affreuses à la nature perdent de leur amertume et de leur difficulté.

S'il n'y avait que Dieu seul avec moi seul dans le monde, et que Dieu, à chaque instant me déclarât ce qu'il désire de moi, j'aurais beaucoup moins de peine à me rendre ; je me ferais même un honneur et un plaisir de lui obéir. Or, dans le solide de la vertu, j'ai cet avantage ; je ne vois que Dieu seul avec moi seul ; ce grand motif de lui plaire et de me transformer en lui absorbe toutes les autres considérations et les affaiblit de manière qu'elles disparaissent pour ainsi dire.

Enfin, c'est cette application au solide de la vertu, qui en assure la fermeté : pourquoi ? parce que le solide de la vertu ne change jamais. Le débris de ce grand bâtiment dont nous avons parlé d'abord, ne vint que de ce qu'on l'avait bâti sur le sa-

(1) *Quod hominibus altum est, abominatio est antè Deum.* Luc. 16, 15.

(2) *Noli in pristinam vilitatem degeneri conversatione redire ; amans Deum anima, sub Deo, despicit universa.*

ble (1). La maison fondée sur le roc, ne tomba pas ainsi, *et non cecidit*, parce qu'elle tenait au roc, et que le roc tient à la masse de la terre, que le seul bras de Dieu est capable d'ébranler. D'où vient de même que nous sommes si inconstans dans le bien? qu'au contraire de ce qui est dit du saint précurseur de Jésus-Christ, on nous voit, comme des roseaux fragiles, plier sans cesse au gré des vents contraires qui nous agitent (2)? C'est que la plupart de nos vertus ne sont fondées que sur la beauté du naturel, que sur un esprit d'arrangement, que sur des respects humains, peut-être, ou sur des considérations qui tiennent plus de la philosophie que de l'esprit de Jésus-Christ; de là vient qu'après quelques jours de ferveur, on tombe dans une langueur pitoyable; qu'une légère contradiction, ou un surcroît d'occupations un peu extraordinaires, fait oublier les meilleures résolutions : c'est que l'on s'arrête à la surface de la vertu, qu'on n'en a jamais bien pris les justes idées, ou qu'on a mis à son projet des bornes beaucoup moins étendues que ses idées.

On ne peut trop le répéter, en toute occasion, à propos, hors de propos, comme dit saint Paul (1); on n'est vraiment vertueux qu'autant qu'on est solidement vertueux.

Nous ne sommes ici que pour acquérir les vertus solides, et le solide de chaque vertu. Si nous avons le malheur de nous négliger sur ces deux points, il est à craindre que bientôt nous ne devenions plus imparfaits qu'auparavant.

Ne nous flattons pas sur les apparences trompeu-

(1) *Ædificavit super arenam*. — (2) *Arundinem vento agitatam* Matth. 11, 7. — (3) *Opportunè, importunè*. 2 Timeth. 4 2.

ses d'une innocence plus grande que par le passé ; elle ne vient peut-être que du défaut d'occasions ; mais les occasions se présenteront à nous , et nous aurons les mêmes faiblesses ; la pluie tombera , les fleuves se déborderont , les vents souffleront , la maison s'écroulera , et sa ruine sera grande (1) ; de petites occasions aujourd'hui nous dérangent ; que ne feront pas , un jour , de plus grandes ?

D'un autre côté , ne nous désespérons pas , ne nous décourageons pas en voyant le grand ouvrage que nous avons à faire ; nous en trouverons heureusement la fin , pourvu que nous aspirions à toute la vertu dont Dieu nous rend capables par sa grâce : mais il ne faut rien de médiocre , ni dans nos vues , ni dans les efforts de notre travail ; ce ne seront point les fautes où nous pourrions tomber , quelque multipliées qu'elles soient , qui nuiront absolument à notre avancement , pourvu que nous les condamnions par de grands motifs , que nous ne tâchions jamais de les excuser , que nous ne disions jamais : J'entreprends trop , je dois me borner.

Oui , mon Dieu , je veux être à vous , et parfaitement , et solidement à vous , par la seule esperance de vous plaire et de vous contenter : oubliez ce qui vient de mon infirmité ; et si l'esprit est prompt , vous savez combien la chair est faible et pesante ; mais mon fonds de bonne volonté ne change point , vous le savez ; ce que j'ai voulu , je le veux encore , et je le voudrai toujours , je l'espère de votre miséricorde , et je vous le demande de tout mon cœur.

Ainsi soit-il.

(1) *Descendet pluvia.*

EXHORTATION

SUR LA LIBÉRALITÉ RÉCIPROQUE

DE DIEU ET DES HOMMES.

Cum sancto sanctus eris.. et cum perverso perverteris.

Seigneur, vous serez saint avec celui qui est saint... mais vous userez d'une espèce de dissimulation à l'égard de celui qui ne vous sert pas avec droiture. *Ps. 17, 26, 27.*

TELLE est la règle ordinaire de la conduite de Dieu envers les hommes ; il les traite comme il en est traité ; il s'approche quand on le cherche ; quand on le fuit, il se retire. S'il y a quelques exemples du contraire, ils sont trop rares ou trop peu avérés, du moins dans leurs circonstances, pour pouvoir fonder des craintes ou des espérances légitimes. C'est sur cela que la règle exhorte à servir Dieu d'un cœur grand et généreux, et d'être bien persuadés que plus nous nous unissons étroitement à lui, plus nous serons libéraux envers lui, plus aussi, chaque jour, nous recevrons des marques de sa bonté et de sa libéralité magnifique (1).

C'est sur cela encore qu'on nous recommande de nous appliquer avec plus d'affection et de ferveur aux emplois où l'humilité et la charité s'exercent davantage, parce que l'humilité sincère et la pure cha-

(1) *Quantò aliquis secretiùs Deo se astrinxerit, et liberaliorem erga summam majestatem se præstiterit, tantò eum in se liberaliorem etiam experietur*

rité ne sauraient guère avoir d'autre principe qu'un amour envers Dieu , pur et désintéressé, amour par conséquent qui mérite des récompenses d'autant plus grandes que l'homme s'oublie lui-même davantage pour ne penser qu'à glorifier Dieu (1). Mais entrons plus avant dans l'esprit de cette règle : que nous demande-t-elle ? que nous promet-elle ? Elle nous demande d'être libéraux envers Dieu ; elle nous promet que Dieu sera libéral envers nous : cette libéralité réciproque de la créature et du créateur , en quoi consiste-t-elle de part et d'autres ? Nous allons l'expliquer dans les deux points de cette Exhortation.

PREMIER POINT.

Etre libéral, c'est donner ce qu'en justice on n'est pas obligé, ou plus qu'on n'est obligé de donner. Or, de cette idée de la libéralité, ne s'ensuit-il pas que l'homme, quoi qu'il donne ou qu'il fasse, ne saurait (à parler proprement et exactement), être libéral envers Dieu ? En effet, on ne dira jamais qu'un esclave est libéral envers son maître. Lorsque vos esclaves, disait Jésus-Christ aux Juifs, ont passé tout le jour à la campagne, à labourer vos terres et à garder vos troupeaux ; que le soir ils reviennent fatigués, épuisés, vous avisez-vous de leur dire : allez vite vous mettre à table ; ne leur dites-vous pas, au contraire : retroussez votre robe, préparez-moi à manger, .. et quand ils ont obéi, leur en avez-vous quelque obligation ? Je ne le pense pas ; vous les regardez comme des esclaves qui ont fait leur devoir.

De même donc, vous autres hommes, continue Jé-

(1) *Magnoperè confert devotè ea munera obire, in quibus magis exercetur humilitas et caritas.*

sus-Christ, qui êtes esclaves de Dieu, *quand vous aurez accompli tout ce qui vous est ordonné, dites : nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devions ;* mais ne dites jamais : nous sommes des serviteurs libéraux (1). On ne pensera guère davantage qu'un fils puisse être libéral envers son père, ni un affranchi envers celui qui l'a mis en liberté. Si ce qu'ils font l'un et l'autre n'est pas d'une justice si exacte et si rigoureuse que le devoir d'un esclave, du moins n'est-ce qu'une juste reconnaissance. Tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils ont, leur a été donné ; qu'ils le rapportent à son principe, la droiture naturelle et la générosité ne le demandent-elles pas ? Esclaves, affranchis, et enfans de Dieu tout à la fois, comment donc pouvons-nous être libéraux envers lui ? *Vous avez été acheté à grand prix* (2).. *Si je suis votre père, où est l'honneur que vous me devez* (3) ? David comprenait bien cette grande vérité, quand, après avoir amassé d'immenses richesses qui devaient servir à la construction et aux ornemens du temple de Dieu, et qui montaient, suivant la supputation des interprètes, jusqu'à la somme de dix mille six cent cinquante millions en or et en argent seulement : et qu'est-ce que tout cela, disait-il ? Seigneur, pourrions-nous avoir quelque vaine complaisance, comme si vous nous étiez fort obligé ? Tout est à vous, et ce que nous vous offrons aujourd'hui, nous l'avons reçu de vos mains ; vous le rendre, ce n'est que justice ; mais ne vous le ren-

(1) *Sic et vos, cùm feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus ; quod debuimus facere , fecimus.*
Luc. 17, 10.

(2) *Empti enim estis pretio magno.* 1. Cor. 6, 20

(3) *Si ergò pater ego sum , ubi est honor meus ?* Malach. 4, 6.

dre pas, serait une ingratitude monstrueuse, une détestable avarice ; ce serait mériter que vous nous enlevassiez et tout ce que nous vous présentons , et tout ce que nous possédons par votre bonté magnifique (1). Encore une fois donc , en quel sens pouvons-nous être libéraux envers Dieu ? David nous l'apprend au même endroit.

Après l'humble aveu qu'il fait , en son nom et au nom de tout son peuple , aux pieds du Tout-Puis-sant , de la justice , de l'insuffisance et de l'inutilité de son offrande , *mais je sais* , ajoute-t-il , *mon Seigneur et mon Dieu , que vous sondez le fond des cœurs , et que vous aimez la simplicité et la droiture* (2) ; *c'est pourquoi je vous ai offert toutes ces choses , dans la simplicité de mon cœur et avec joie* (3). *Vous voyez , mon Dieu , la disposition où je suis de vous offrir davantage , si j'avais quoi que ce soit que je n'eusse pas reçu de vous.*

Remarquez et pesez bien ces paroles : je vous ai offert toutes ces choses , *lætus obtuli universa hæc*. Elles expriment admirablement en quoi consiste toute la libéralité dont l'homme est capable envers son Dieu. Lui offrir tout ce qu'il a , *obtuli universa* ; l'offrir avec joie , n'avoir de regret que de ne pouvoir rien de plus , *lætus obtuli*. Mais expliquons un peu ces deux mots.

Obtuli universa. Donner tout. Car, disons-le sans cesse, quoique par rapport à Dieu ce soit être recon-

(1) *Tua sunt omnia , et quæ de manu tuâ accepimus , dedimus tibi*. I. Paral. 29, 14.

(2) *Scio , Deus meus , quòd probes corda , et simplicitatem diligas*. Ibid. v. 17.

(3) *In simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc* Ibid.

naissant plutôt que libéral, cependant, par comparaison à la conduite de la plupart des hommes, ou qui disputent tout, ou qui ne donnent presque rien : par rapport à nous-mêmes, peut-être, et à notre conduite passée, c'est, en quelque sorte, devenir libéral. Mais qui ne donne pas tout, qui fait la moindre réserve, ne saurait guère mériter ce nom glorieux. Pourquoi ? Parce qu'il est fort probable que tout ce qu'il donne, il ne le donne que par amour-propre, avec un retour de vanité sur lui-même, et que ce qu'il retient, il ne le retient que par un manque d'estime pour Dieu, et par un défaut de générosité.

L'un borne ses vues à n'offenser jamais Dieu d'une manière qui puisse lui faire perdre la grâce ; c'est donner quelque chose à soi-même, que de ne pas vouloir courir tous les risques d'être mal avec le Tout-Puissant ; mais est-ce donner quelque chose à Dieu ?

Le projet de l'autre a plus d'étendue. Il n'offensera jamais Dieu, même vénielement, de propos délibéré : l'assurance d'un long et rigoureux purgatoire dans l'autre vie, et la crainte de confondre, peut-être sans trop y penser, le crime avec ce qui ne l'est pas, et par là de tomber en enfer, ne font-elles pas soupçonner que c'est encore à lui seul qu'il fait une multitude de petits sacrifices ?

Un autre, par-dessus cela, se prive de bien des satisfactions qui ne paraissent pas défendues, et auxquelles il ne pourrait se laisser aller sans aucun péché ; n'est-ce point que son expérience lui a appris qu'une volonté mal accoutumée à plier, se trouve être ordinairement sans forces dans l'occasion, et qu'une abnégation, sinon continuelle, du moins

fréquente , était nécessaire également pour éviter les grands péchés et les petits ? Dans tout ceci , je loue sa prudence et ses précautions pleines de sagesse , mais je cherche encore , et je ne sais où trouver la libéralité. On ne commence à être véritablement libéral , que du moment où l'on peut dire à Dieu : je fais , et beaucoup plus que vous ne me commandez , je vous offre tout ce que vous avez laissé à ma liberté , et je n'ai de douleur que de ne pouvoir pas vous offrir davantage. Mon honneur , ma santé , mon repos , ma réputation , ma vie , tout est à vous ; je vous rends tout ; prenez possession de toutes les puissances de mon ame et de mon corps (1).

En effet , pourquoi Dieu , maître absolu de nous interdire jusqu'aux moindres satisfactions , sous des peines qui auraient surpassé de beaucoup le plaisir , a-t-il pris le parti de nous rendre , sur une multitude d'objets , les maîtres de notre conduite ? On dira qu'en cela il a eu égard à notre faiblesse , et qu'il convenait à sa miséricorde de ne pas oublier de quel limon il nous avait pétris (2). Il est vrai ; mais je suis persuadé qu'en cela il a regardé encore quelque autre chose. Il lui était glorieux qu'on ne pût pas redire qu'il n'avait que des esclaves pour serviteurs ; et non point des enfans ni des sujets attachés à sa personne et reconnaissans de ses bienfaits (3). Il nous était plus glorieux encore à nous-mêmes ,

(1) *Suscipe , Domine , universam libertatem meam ; accipe memoriam , accipe intellectum et voluntatem ; quidquid habeo vel possideo . mihi largitus es ; id totum tibi restituo.*

(2) *Miseratus est Dominus timentibusse , quoniam ipse cognovit figmentum nostrum ; recordatus est quoniam pulvis sumus. Ps. 102 , 13.*

(3) *Non estis servi , sed liberi.*

que Dieu pût recevoir quelque chose de nous , qui ne lui fût pas dû en rigueur. Car enfin , pourquoi ne pas nous prévaloir de l'honneur que Dieu a bien daigné nous faire ? Si ce que je lui refuse n'est pas de conséquence , puis-je me pardonner à moi-même d'être avare en des bagatelles ; et si ce que je refuse est véritablement important , n'est-ce pas en cela que Dieu doit être plus jaloux de ma libéralité , et plus indigné de mon avarice ? Le prince donne à un favori une terre magnifique ; il y croît de beaux fruits et des fleurs recherchées ; mais sous la terre même il y a des mines d'or et d'argent cachées : serait-il libéral s'il présentait de temps en temps à son maître des fleurs et des fruits de son jardin , et que jamais il n'offrît aucune partie de ses trésors ? On est donc libéral envers Dieu , à proportion que l'on donne plus de ce qu'on a , l'on est vraiment parfaitement libéral , quand on offre tout ce qu'on a (1).

Mais la libéralité demande , de plus , qu'on donne de bonne grâce et avec joie ce que l'on a (2). La philosophie n'a point , sur cela , d'autres sentimens , d'autres maximes que la religion (3). Dieu aime celui qui donne avec joie ; et cette joie est si essentielle à la libéralité , que ce n'est que par là que ceux qui ont moins , peuvent devenir égaux , devant Dieu , à ceux qui ont beaucoup davantage ; car , si c'était par la qualité précisément ou par la quantité des présens qu'on jugeât de leur valeur et de leur mérite , dans une religion qui canonise les pauvres , ils seraient bien à plaindre , comparés aux riches. Mais les deux deniers de la veuve sont plus estimés que

(1) *Obtuli universa.*—'2) *Lætus obtuli.*

(3) *Hilarem enim datorem diligit Deus.* II. Cor. 9 , 7.

les grandes aumônes du scribe et du pharisien , parce qu'en donnant le peu qu'elle a , elle le donne d'un grand cœur , et qu'elle a du regret de donner si peu. Donner donc beaucoup quand on a beaucoup , et donner peu quand on a peu ; mais soit que l'on donne beaucoup ou peu , le donner toujours avec allégresse , c'est être libéral.

Et que ceci serve à nous inspirer plus de respect et plus d'estime de cette multitude de petits sacrifices que nous méprisons quelquefois jusqu'à croire , peut-être , que Dieu les méprise aussi. Non , il ne serait pas satisfait si nous les lui refusions , eussions-nous le courage de lui sacrifier tout le reste. Ce n'est qu'une parole qu'il faut retenir , qu'un coup d'œil qu'il faut arrêter , qu'une vaine curiosité , qu'une saillie d'humeur qu'il faut réprimer , qu'une petite règle qu'il faut garder avec plus d'exactitude ; mais , enfin , c'est tout ce qu'on peut , quant au moment présent , et Dieu veut bien s'en contenter , jusqu'à ce que vienne l'occasion de faire quelque chose de plus. Cela est digne de lui. Le beau sentiment du grand Cyrus ! Un jour qu'il avait soif , un de ses soldats , dans ses propres mains , lui présenta de l'eau à boire : il en but , ajoutant cette parole mémorable : *Qu'il n'était pas moins digne d'un prince de recevoir avec bonté de petits présents , que d'en faire de grands...* Dieu , de même , n'est pas moins grand , n'est pas moins Dieu , en recevant peu de chose de nous , qu'en donnant beaucoup ; parce que l'un et l'autre montrent sa bonté , sa générosité , quoique d'une manière différente. Vous êtes mon Dieu , car vous n'avez pas besoin de mes biens (1).

(1) *Deus meus est tu , quoniam bonorum meorum non eges.* Ps. 135.

Mais que cette réflexion serve aussi à nous confondre quand , si souvent , par la manière triste et languissante avec laquelle nous servons Dieu , nous montrons que ce n'est que comme à regret ; quand intérieurement nous semblons lui reprocher ce qu'il nous en coûte à son service ; quand , après une semaine ou deux de ferveur , nous croyons avoir acquis le droit de prendre du repos et un peu plus de liberté ; ce n'est point là , certes , la disposition du Prophète ; *j'ai offert avec joie tout ce que j'avais* ; ce n'est point là l'idée que la conduite de Dieu nous a donnée d'une parfaite libéralité. Sur quoi remarquez , s'il vous plaît , qu'autant qu'il est impossible que l'homme donne rien à Dieu par pure libéralité , autant il est impossible que Dieu donne rien à l'homme que par pure libéralité. Pourquoi ? Parce que si , d'un côté , l'homme doit tout à Dieu , de l'autre , Dieu ne doit quoi que ce soit à l'homme. Dieu donc , qui ne devait rien à l'homme , et qui pouvait être libéral en ne donnant presque rien , lui a tout donné , jusqu'à se faire homme pour se donner lui-même à l'homme ; et l'homme , qui doit tout à Dieu , disputera s'il doit être et jusqu'où il doit être libéral envers lui.... Quel renversement pitoyable !

On dira peut-être que , supposé le dessein de racheter l'homme , il fallait qu'un Dieu se fit homme. Mais , outre que ce dessein n'a pu venir que d'une volonté toute libérale , qu'était-il nécessaire que Dieu fait homme fût aussi libéral dans son rachat , qu'il l'a été ? Un soupir aurait payé plus que suffisamment notre rançon : pourquoi fallait-il naître pauvre , vivre persécuté , mourir en croix ? Ces

exemples nous étaient nécessaires ; mais pourquoi nécessaires ? Uniquement pour que nous fussions libéralement aidés, et que tout, dans Dieu, nous devînt une leçon pressante. Ah ! ne perdons jamais de vue ce grand modèle ; il est la réponse accablante et sans réplique à tout ce qui a pu, jusqu'ici, nous empêcher d'être libéraux envers Dieu. On croit qu'il suffit de faire quelque chose, sans en tant faire : rien n'est plus douteux ; nous l'avons dit, et dans un moment nous le dirons plus fortement encore. Mais Jésus-Christ s'est-il contenté, pour nous, de ce qui suffisait ; et ce qui suffit pour nous sauver, suffit-il pour nous acquitter envers Dieu ? C'est la constance qui nous manque ; mais sa libéralité a toujours duré ; jamais elle ne s'est démentie : en quel temps de sa vie mortelle s'est-il donné aucun repos, aucune satisfaction ? et combien de preuves nouvelles n'avons-nous pas tous les jours de sa patience !

On craint de s'incommoder : dussions-nous mourir, que sera-ce que lui rendre vie pour vie : n'aura-t-il pas toujours l'avantage et la gloire d'avoir commencé le premier ?

On se ménage pour quelque chose de grand, pour quelque chose de mieux, pour les grandes occasions ? Jésus-Christ n'est pas mort d'abord sur la croix ; mais en attendant le jour de ce dernier, de ce grand sacrifice, il n'a pas négligé ce qui se présentait à souffrir, comme nous faisons si souvent : toujours nous différons ; rien ne vient, rien ne viendra, selon toutes les apparences.

Un cœur généreux doit se rendre ici : mais comme il est toujours bien plus de cœurs intéressés que

de cœurs généreux , disons-leur que , s'ils sont libéraux envers Dieu , Dieu sera libéral envers eux.

SECOND POINT.

Quoique Dieu traite ordinairement avec les démonstrations d'une libéralité , même sensible, ceux qui sont véritablement libéraux envers lui , la règle n'est pourtant pas si générale ni si uniforme , que le contraire ne semble quelquefois arriver. Il est des Abraham qui ne sortent pas plus tôt de leur contrée naturelle , qu'ils sont introduits dans une terre d'où coulent le lait et le miel en abondance , comme parlent les Ecritures : mais il est des Job et des Tobie que Dieu semble vouloir exercer , à mesure qu'ils s'attachent plus fortement à lui : il est des prodiges tout de même qu'ils reviennent pas plus tôt , avec un cœur sincèrement touché , à la maison paternelle , qu'on leur rend leur première robe , qu'on les régale d'un concert de musique et d'un magnifique repas. Mais il est des justes constamment justes et fidèles , qui pourraient se plaindre comme étant les aînés , qu'en toute leur vie on ne leur a jamais offert un chevreau pour se divertir avec leurs amis.

Dieu tient cette conduite , pour ne point ôter à l'homme libéral ce qu'il y a de plus héroïque et de plus précieux dans la libéralité , qui est d'être libéral envers Dieu , sans aucune vue d'intérêt , au moins temporel. Car , s'il était bien constant qu'on ne fît rien pour Dieu , sans en être dès cette vie récompensé d'une manière qui satisfît la nature , que resterait-il à faire pour la foi , et qui pourrait jamais se flatter d'aimer Dieu pour Dieu ? Aussi remarquez que , quand on nous exhorte à nous rendre libéraux

envers Dieu , la règle , pleine de lumière et de discernement ne nous promet pas que sa libéralité paraîtra à nous combler de consolations , de biens , de faveurs sensibles , mais simplement que notre libéralité nous rendra chaque jour plus propres et plus disposés à recevoir des dons spirituels et des grâces solides plus abondantes (1). Et c'est sur cela seul qu'il ne peut y avoir nulle difficulté , ou que , s'il en pouvait naître quelque'une , les paroles de Jésus-Christ , la nature de Dieu , et notre propre expérience , devraient nous rassurer.

Je dis premièrement , *les paroles de Jésus-Christ*. Car , quoiqu'il y ait souvent du mystère dans l'inégale distribution de ses grâces , ce mystère , si nous en croyons notre Maître , ne retarde guère que les premières grâces. Pourquoi , dans le partage des talens , en donne-t-il cinq à l'un , deux à l'autre , et seulement un au troisième ? c'est un mystère. Car , quoique l'Evangile réponde , *chacun selon sa capacité* (2) , cela ne veut dire autre chose , selon l'interprétation catholique , sinon , que les grâces se donnent à chacun selon le degré de perfection et de vertu où l'on a dessein qu'il arrive. Et pourquoi Dieu destine-t-il l'un à un plus haut degré de perfection que l'autre ? C'est encore un mystère. Mais quand , ensuite , on demande pourquoi ceux qui ont fait valoir cinq talens et deux talens , sont établis gouverneurs de cinq villes , de deux villes , ce n'est plus un mystère. C'est qu'on donne , dit Jésus-Christ , à ceux qui sont fidèles , et qu'un peu de fi-

(1) *Tantò liberaliorem in se experietur , et ipse in dies magis idoneus ad gratias et dona spiritalia uberiora recipienda.*

(2) *Unicuique secundum propriam virtutem.* Matth. 25 , 15

défilé les met dans l'abondance ; au lieu que celui qui n'a presque rien, s'il ne fait pas valoir le peu qu'il a, on lui ôte même ce qu'il a, en punition de sa paresse (1).

J'ai ajouté, 2.^e la nature de Dieu ; car Dieu étant porté par lui-même à faire du bien même aux ingrats, comment et par quel principe pourrait-il refuser ses bontés à des cœurs généreux qu'il a prévus, et dans qui il ne trouve qu'un retour parfait de dévouement et de reconnaissance ? On dira que, par ces coups de justice et de terreur, Dieu veut montrer qu'il est toujours le maître ; et n'est-ce pas de là que Judas et bien des religieux long-temps libéraux envers Dieu, n'ont pas laissé d'en être enfin rejetés ? Quelques-uns ont pu l'être, je le veux, mais il faudrait montrer, ou que leur malheur n'est pas venu de ce qu'ils se sont lassés d'être libéraux, ou que leur découragement est venu d'un défaut de grâces et non point d'une lâcheté longue et affectée ; et c'est ce que certainement on ne prouvera jamais. Dieu n'abandonne personne, qu'il n'en ait été abandonné. C'est un principe incontestable de notre foi. Enfin, laissant l'expérience d'autrui, on nous appelle à notre propre expérience ; on nous défie donc de dire que jamais nous ayons été véritablement libéraux envers Dieu, et que nous n'ayons pas senti, presque aussitôt des marques évidentes que Dieu voyait nos efforts et qu'il en était touché. On l'avoue dès qu'on est sans passion, et qu'on ne dispute pas pour se tromper. Plus que jamais n'en avons-nous pas fait l'expérience depuis quatre ou cinq mois de

(1) *Omni abundanti dabitur, et abundabit ; ei autem qui non habet, et quod videtur habere auferetur ab eo.... Ibid. v. 29.*

solitude et de recueillement ? Ces quatre ou cinq mois où nous lui avons donné des marques d'un peu plus de générosité , ont pu lui faire oublier les infidélités et les ingratitudes de plusieurs années. Ah ! qu'il faut donc que Dieu soit bien libéral et bien généreux ! à quoi tient-il que , nous donnant à lui plus parfaitement , et nous déterminant à une plus haute vertu , à ne rien refuser à la grâce , nous n'apprenions mieux encore ce que les saints nous promettent , d'une manière si affirmative , des miséricordes bienfaisantes du Seigneur ? Non , non , Dieu ne demande à l'homme que pour lui donner ; s'il demande quelques gouttes d'eau à la femme de Samarie (1), ce n'est que pour avoir occasion de lui faire part de cette eau vive et salutaire , dont qui conque boira ne sentira plus de soif pour toutes les consolations d'ici-bas ; elle deviendra dans lui comme une fontaine abondante , qui ne tarira jamais qu'elle ne l'ait conduit à la source même de tous les biens (2). Il demande cinq pains ; c'est pour nourrir quatre mille hommes ; et il en restera douze corbeilles... Il demande son logis à Zachée , c'est pour le convertir. Mais n'admirerons-nous pas ici notre bizarrerie et le peu de conséquence de notre conduite et de nos raisonnemens ? *Il n'est pas sûr , disons-nous , que Dieu soit toujours libéral à l'égard de ceux qui le sont envers lui. Je ne veux pas risquer tant de contrainte ni tant d'avances ; je ne sais si je serais heureux , et si je pourrais me passer de ce que j'aurai sacrifié...* Que n'ajoutons-nous donc aussi : Il n'est pas sûr que Dieu ne sera

(1) Joan. 4 , 7.

(2) *Fons aquæ salientis in vitam æternam.* Joan. 4 , 14.

point avare envers ceux qui le sont pour lui ; je ne veux pas risquer les suites de son refroidissement et de son abandon ? Car , en effet , que peut-on dire pour appuyer des doutes contre la libéralité réciproque de Dieu , qui ne soit comme une espèce de démonstration que Dieu diminue ses grâces , retire ses grâces , refuse ses grâces , à mesure qu'on refuse ou qu'on reprend son propre cœur (1) ? *Je vous ai craint* , dit le mauvais serviteur dans l'Évangile , parce que vous êtes un homme sévère.... Méchant serviteur , répond son maître , je vous juge par vos propres paroles..... Pourquoi n'avez-vous pas mis mon argent à la banque ?..... On dit encore : *La bonté de Dieu le porte à la clémence , j'espère qu'il ne m'abandonnera pas*. N'y aura-t-il qu'envers ses fidèles serviteurs qu'il n'aura pas une pareille inclination ? La souveraineté , l'indépendance de Dieu , me font craindre qu'il ne m'abandonne malgré ma fidélité , et sa justice ne me fera pas trembler qu'il ne me délaisse après de longues et de fréquentes ingratitudes ! Accordons-nous avec nous-mêmes. Mais non , il n'y a nulle comparaison à faire pour quelques exemples singuliers qu'on s' imagine avoir de quelqu'un envers qui Dieu aura manqué de libéralité malgré ses avances ; on en trouvera mille autres qu'il a délaissés à mesure qu'ils l'ont abandonné.

Voilà donc ce que nous devons uniquement craindre ; que dis-je craindre ? Voilà sur quoi nous devons déplorer le passé , et nous tenir en garde

(1) *Timui enim te , quia homo austerus es.... De ore tuo te iudico , serve nequam ; quare non dedisti pecuniam meam ad vicendam ?* Luc. 19, 21 et suiv.

pour l'avenir. Je sais la chute de cet infortuné soldat du nombre des quarante martyrs de Sébaste, en Arménie ; mais n'était-ce point un homme semblable à celui dont parle l'histoire du père Spinola , qu'on avait si souvent menacé dans la prison , pour ses défauts de charité , du mal qui lui arriva ? Le Père Ferreira , qui apostasia au Japon , était du même caractère : Dieu ne laissa pas de lui donner la grâce de revenir , et de mourir martyr. Je sais le fanatisme d'un autre , ses suites humiliantes , mais je vois son retour : des hommes vertueux qui l'avaient connu au temps de sa ferveur , espéraient toujours que Dieu daignerait le rappeler. Dieu n'avait point oublié ses courses et ses travaux chez les sauvages du Canada (1). Finissons par l'avertissement que donna David à son fils Salomon , le jour même et dans le moment qu'il faisait à Dieu cette généreuse offrande dont nous avons parlé d'abord : *Pour vous , Salomon , mon cher fils , appliquez-vous à bien connaître le Dieu de votre père , et servez-le parfaitement et de bon cœur. Car le Seigneur sonde tous les cœurs , pénètre les pensées des esprits. Si vous le cherchez , vous le trouverez ; mais , si vous l'abandonnez , il vous rejettera pour toujours* (2).

Un peu de réflexion : quel est celui qui parle de la sorte ? C'est un homme éclairé , rempli de l'Es-

(1) *Recordatus sum tui quando secuta es me in deserto* Jerem. 2, 2.

(2) *Tu autem , Salomon . fili mi , scito Deum patris tui , et servo ei corde perfecto et animo voluntario. Omnia enim corda scrutatur Dominus , et universas mentium cogitationes intelligit. Si quaesieris eum , inuenies ; si autem dereliqueris eum , projiciet te in æternum.* I. Paral. 28 , 9.

prit de Dieu, appelé au conseil de Dieu, dépositaire des secrets du Tout-Puissant, du Très-Haut ; c'est à de tels hommes qu'il appartient uniquement de nous instruire ; écoutons - le , n'en écoutons point d'autres.

A qui parlait-il ? A un jeune homme dans l'âge où l'on est comme entre les deux chemins , celui de la mort et celui de la vie ; un jeune prince qui, par la nature de son état , ne manquerait pas de trouver de terribles occasions , et des flatteurs , et des hommes sans religion , qui voudraient le détourner de ses devoirs. C'est une image assez naturelle du temps et de l'état où nous nous trouvons.

Que lui recommandait-il ? De servir Dieu , d'un cœur parfait et d'une ame véritablement généreuse. C'est là cette libéralité que nous voudrions vous inspirer aujourd'hui.

Quelle raison lui apporte - t - il ? C'est que Dieu sonde les cœurs , et qu'il ne se laisse pas surprendre aux vaines apparences. Il discerne bien si l'on est à lui , et jusqu'à quel point l'on est attaché à lui. La conduite extérieure peut être irréprochable : on peut mériter même les louanges et les approbations des hommes , et cependant être , devant Dieu, un rebelle et un ingrat. Mais Dieu ne s'y trompe jamais ; il connaît les cœurs , et pénètre les intentions.

Que lui révèle-t-il ? Qu'on trouve Dieu quand on le cherche ; mais que ceux qui l'abandonnent en sont toujours abandonnés.

Heureux prince , s'il n'eût jamais oublié ces salutaires leçons ! tant qu'il s'en souvint , comment s'en trouva-t-il , et en quoi ne ressentit-il pas la li-

héralité de Dieu ? Dieu prévint même ses vues , et surpassa ses espérances. Il ne demandait que la sagesse ; elle lui fut donnée avec tous les autres avantages qu'il n'avait point demandés (1). Où vit-on jamais un roi plus sage , plus magnifique , plus puissant ? Dans la suite il quitta Dieu ; éprouva-t-il moins alors la seconde partie de l'oracle , que la première ? Livré aux infâmes passions , devenu aussi fou , sur ses vieux jours , qu'il avait été sage , et le sage par excellence , dans sa jeunesse ; quel tristesse , mais quel juste jugement !

Instruisons - nous donc par ses fautes et par ses châtimens redoutables , et fasse le Ciel que personne jamais ne puisse s'instruire de même par notre humiliation ! Ne comptons sur Dieu qu'autant que nous serons libéraux envers lui ; mais tant que nous serons libéraux envers lui , ne doutons ni de sa grâce , ni de la gloire qui nous est promise.

(1) *Sed et hæc quæ non postulasti , dedi tibi* 5 , Reg. 3 , 13.

EXHORTATION

SUR LA LOI INTÉRIEURE

Dabo legem meam in visceribus eorum , et in corde eorum scribam eam.

J'imprimerai ma loi jusque dans le fond de leurs entrailles , et je l'écrirai dans leurs cœurs. Jérém. 31, 33.

L'EFFET de cette loi salulaire dans les ames , dit Dieu aussitôt après , par le même prophète , c'est qu'il ne sera pas plus nécessaire qu'un homme enseigne d'autres hommes , ni que le frère dise à son frère : Apprenez de moi à connaître le Seigneur et ses saintes volontés (1) ; car tous , sans exception , me connaîtront et sauront ce qui m'est agréable , depuis le plus petit jusqu'au plus grand , dit le Seigneur (2).

N'est-ce pas là le langage que tiennent les saints , et qu'ont tenu les saints fondateurs d'ordres , lorsqu'ils ont assuré qu'ils comptaient beaucoup plus , pour la conservation et l'accroissement des congrégations religieuses , sur cette loi intérieure d'amour et de charité que le Saint-Esprit a coutume de graver dans les cœurs , que sur toutes les constitutions

(1) *Non docebit ultra vir proximum suum , et vir fratrem suum , dicens : cognosce Dominum. Ibid. 34.*

(2) *Omnes enim cognoscent me à minimo usque ad maximum ait Dominus. Ibid.*

et les réglemens qu'on pourrait faire d'ailleurs, avec le plus d'application et de sagesse (1) ? En effet , cette loi intérieure a de grands avantages que les lois extérieures n'ont pas , et qu'elles ne sauraient avoir.

1.° Les lois extérieures, par la raison même qu'elles sont extérieures , ne règlent guère aussi que le dehors ; elles maintiennent une certaine police , un certain ordre édifiant ; c'est presque tout.

2.° Les lois extérieures n'étant d'elles-mêmes que des lois de dépendance et de servitude , elles inspirent la crainte , mais elles révoltent la liberté , et ne déterminent guère qu'à ce qui ne saurait absolument se refuser ; cela ne va jamais bien loin.

3.° Enfin, les lois extérieures , parce qu'elles viennent de l'homme , sont sujettes à l'erreur , ou pour le moins à l'interprétation ; on leur donne à peu près le sens et l'étendue qu'on veut ; celle-ci est tout intérieure (2) ; elle est une loi d'amour et de charité (3) ; elle vient du Saint-Esprit (4).

Or , de là que s'ensuit-il ? Comme loi intérieure , elle fortifie ce que les lois extérieures ont de faible et d'insuffisant ; ce sera la première partie : comme loi d'amour et de charité , elle adoucit ce que les autres ont de dur et de rebutant ; seconde partie : comme loi du Saint - Esprit , elle rend respectable et recommandable ce que les lois extérieures ont d'imparfait et de douteux ; troisième partie.

(1) *Interna caritatis et amoris illius lex , etc.*

(2) *Lex interna* — (3) *Lex caritatis et amoris.*

(4) *Quam Sanctus Spiritus in cordibus imprimere solet.*

PREMIER POINT.

A Dieu ne plaise que je veuille mépriser les lois extérieures, ou que je croie qu'il fût à peu près égal de les avoir, ou de ne les avoir pas. Les saints fondateurs, lorsqu'ils ont dit que la loi intérieure est plus nécessaire pour maintenir un corps religieux, que toutes les constitutions qu'on pourrait faire, ne laissent pas d'ajouter que, pour obéir aux ordres du souverain pontife, qui représente la personne de Jésus-Christ; pour suivre l'exemple des saints, qui ont été éclairés de Dieu dans la conduite des ames, et qui ont fait tant d'honneur à l'Eglise: et pour entrer dans les vues de Dieu, qui ne veut pas toujours faire tout lui-même, et qui attend que les hommes travaillent de concert avec lui aux ouvrages qui dépendent le plus de sa grâce, il était à propos qu'on fit quelques réglemens qui pussent servir, et de direction à ceux qui ne seraient peut-être pas si éclairés, et conserver dans tous les membres cette uniformité de conduite qui sert merveilleusement à entretenir la paix entre des personnes de tant de nations, de tant d'âges et de caractères différens. Mais je fais ici deux suppositions, qui vont éclaircir parfaitement ma pensée.

Je suppose d'abord les règles et les constitutions séparées de la loi intérieure, et je dis que, sans elles, tout le reste sert assez peu (1). Je suppose ensuite la loi intérieure sans cette multitude de secours extérieurs, et je dis qu'elle peut suppléer presque à tout le reste (2).

(1) *Ad modicum utilis est.*

(2) *Ad omnia utilis est.* 1. Tim. 4, 8.

Sans la loi intérieure , à quoi donc servira tout le reste pour faire un parfait religieux ? Le supérieur , quelque zélé qu'il soit pour son avancement , selon ce que la règle lui ordonne à lui-même , gémera souvent de voir tous ses soins inutiles ; de conduite intérieure , il n'en recevra point. On ne le connaîtra point , et il saura se cacher assez pour qu'on ne connaisse pas ses vrais-besoins , et qu'on n'y puisse apporter les remèdes convenables. Pour l'extérieur , combien de fois échappera-t-il à la vigilance , non-seulement d'un , mais de plusieurs supérieurs préposés à maintenir l'ordre partout !

Il fera le bien , précisément quand il sera vu , et au temps précisément qu'il sera vu : mais le supérieur est-il partout , peut-il être partout , et être en garde contre tous les artifices d'un esprit également dissipé , dissimulé , et dérangé ? Après avoir parlé , réprimandé , corrigé plusieurs fois , content d'avoir déchargé sa conscience , ne se lassera-t-il pas , peut-être ? ne souffrira-t-il pas mille petits désordres , de crainte d'aggraver le mal , et d'en occasioner un plus grand ? Ne se laissera-t-il pas persuader que l'on fait ce que l'on peut , et que tout le monde n'est pas également capable de cette parfaite régularité , ou manque de forces de corps , ou manque des secours de vertu , que Dieu ne distribue pas à tous dans un degré égal ?

L'exemple même de ses frères , qui courent à grands pas à la perfection , ne le déterminera à rien de fort ni de solide : leur ferveur passera , dans son esprit , pour l'effet d'un beau naturel ; il s'estimera malheureux , mais il ne se croira pas coupable d'être né autrement qu'eux ; il attribuera peut-être leur

régularité exacte et leur piété sensible à petitesse de génie , à hypocrisie , à des vues de se pousser et de faire , à titre d'homme régulier , quelque espèce de fortune.

Il est donc vrai qu'on ne peut guère compter sur une vertu qu' ne tire sa fermeté et son appui que des réglemens et des secours extérieurs.

En effet , être vraiment et solidement vertueux , s'est s'acquitter de tous ses devoirs , sans exception , s'en acquitter en tout temps , en tout lieu , en toute rencontre , s'en acquitter dans toutes les circonstances qui sont ordonnées de Dieu , et qui peuvent les rendre agréables à Dieu. Il s'ensuit que , pour le devenir , il faut un motif qui s'étende à tout , qui ait toujours la même force , et qui ait assez de force pour élever l'homme à ce qu'il y a de moins naturel et de plus difficile. Or , il n'y a certainement qu'un grand principe intérieur qui puisse être de cette nature , un principe qui nous suive et nous accompagne partout , au grand jour et dans les ténèbres , en présence de l'homme , ou loin de ses yeux , dans les actions où l'extérieur a part , et dans celles qui sont tout invisibles , parce qu'elles sont tout intérieures .

Pour accomplir parfaitement tous les devoirs de la vie civile et de l'équité même naturelle , on demande , dans le monde , s'il ne suffit pas d'avoir de la probité , ou s'il faut avoir , outre cela , de la religion ; si ce n'est pas assez d'être homme d'honneur , et s'il faut encore être religieux et homme de bien ? On répond que la simple probité ne suffit pas , parce que la justice même naturelle et morale renferme des devoirs difficiles , et qu'elle est exposée à

des tentations délicates, où, sans déchoir de sa réputation d'homme d'honneur, il n'est pas impossible de satisfaire d'assez criminelles passions. Il n'y a que la religion, la vue de Dieu, la crainte de Dieu, qui puisse soutenir dans ces rencontres; et en effet, à examiner de plus près ces prétendus hommes de probité, combien de fois les voit-on sacrifier la justice et le devoir à l'intérêt, à l'avarice, à l'amitié, à la faveur, contre les premières lois de la conscience dont ils font de si belles leçons!

Les secours extérieurs de la vie religieuse, destitués de la loi intérieure, ne font de même, tout au plus, que des personnes qui ont un certain dehors de régularité. On ne peut pas dire que ce soient des religieux scandaleux; on peut moins dire encore que ce soient de vrais, de parfaits religieux, des saints.

La différence qu'il y a entre les ouvrages de l'art et ceux de la nature, rendra encore ceci plus sensible. Les ouvrages de la nature subsistent constamment et uniformément. Les cieux et les astres roulent sur nos têtes depuis cinq ou six mille ans, sans qu'ils se soient jamais démentis; le monde visible se renouvelle et ressuscite, pour ainsi dire, chaque année, à point nommé, dans les saisons. Le sang qui nous fait vivre, circule dans nos veines avec un cours réglé. Les ouvrages de l'art se démentent beaucoup plus vite et plus aisément; il est rare qu'une horloge ou une montre aille toujours, sans qu'on y porte la main de temps en temps, au moins il en faut remonter souvent les poids et les ressorts. D'où vient cette différence? C'est que les ouvrages de la nature ont, dans eux-mêmes, le principe infallible et in-

variable de leur mouvement ; soit que les cieux et la terre soient gouvernés par des intelligences célestes, ou que la parole efficace et toute-puissante de Dieu opère dans l'un aujourd'hui comme à leur première naissance (1). Les ouvrages de l'art dépendent, pour subsister, d'un principe qui n'est pas toujours appliqué à ces ouvrages, qui n'en est pas inséparable, ou qui n'a qu'une durée assez courte d'action et d'impression. C'est la différence aussi qui se remarque entre religieux et religieux. Les uns ont, dans eux-mêmes, le principe de leurs actions, et c'est un principe fini et permanent. On peut compter sur leur vertu ; on peut les exposer à l'occasion, les laisser à eux-mêmes, sans rien craindre. Les autres n'agissent que par des principes extérieurs, qui varient selon le temps, ou par un mélange de principes, partie intérieurs, partie extérieurs, qui empêchent que leur conduite ne soit constamment et uniformément vertueuse. Et Dieu veuille encore qu'il n'en faille pas comparer quelques-uns à ces ouvrages de mécanique, qui ne remuent qu'à l'œil et à la main ; à la roue de fortune, par exemple, qui reçoit son impression de l'ouvrier qui la tourne actuellement, ou qui cesse de la tourner. Vertueux quand on les regarde, quand on les observe, quand on les presse. Hors de là, tels que sont les occasions et les passions qui les déterminent, c'est-à-dire, bien plus souvent imparfaits ou vicieux, que vertueux.

Pour passer maintenant à la seconde supposition, où nous considérons la loi intérieure sans aucune loi extérieure, il est aisé de voir que celle-là peut

(1) *Ordinatione tua perseverat dies.* Ps. 118... *Emittes Spiritum tuum, et renovabis faciem terræ.* Ps. 103.

suppléer presque entièrement à toutes les utilités de celle-ci (1). Nous en avons une preuve bien éclatante dans ces anciens patriarches qui vécurent plusieurs siècles avant la loi écrite : Abraham dans la Chaldée, Job dans la terre de Hus, au milieu des peuples descendus d'Esau. Y a-t-il rien, dans le christianisme même, de plus grand et de plus digne de Dieu, que ne le furent ces deux hommes incomparables ? Où voit-on plus de détachement, plus de religion, plus de résignation, plus de charité, plus de patience ? Et d'où tiraient-ils leur force et leurs lumières, que du dedans de leur conscience, et de la constante fidélité à écouter dans eux mêmes, et à suivre la voix de la grâce, cette loi intérieure qui les conduisait ? Depuis le christianisme encore, d'où vinrent les admirables vertus des anciens habitans du désert ? Il n'y avait point de livres comme aujourd'hui ; et d'ailleurs comment auraient-ils pu s'en servir ? Le grand Antoine même ne savait pas lire. Les anachorètes vivaient sans supérieurs et presque sans sacrements ; la loi intérieure remplaçait tout ; ce fut elle qui dicta et ces belles règles, et les excellens ouvrages qui servirent, depuis, à leur former de dignes successeurs, long-temps après eux ; un seul supérieur suffisait à conduire quatre mille, six mille, dix mille religieux, au lieu que trois ou quatre supérieurs suffisent à peine, aujourd'hui, à en gouverner cinquante.

Dans les ordres différens, qui, depuis, ont édifié l'Eglise, on peut assurer qu'il n'y eut jamais plus de ferveur ni plus de vraie sainteté que dans les pre-

1) *Ad omnia utilis est*

mières années, avant qu'il y eût encore des règles et des constitutions écrites.

Les sociétés qui ont eu plus besoin de réforme, sont celles qui, avec beaucoup de veilles, de jeûnes, d'austérités, de chœur, eurent moins d'esprit intérieur, ou qui le perdirent plus vite. On ne les rappela à leur première pureté qu'en retranchant quelque chose de cet extérieur, pour y ajouter plus de ces secours qui vont à former et entretenir l'esprit religieux.

Enfin, les instituts des derniers siècles ne subsistent pas moins, pour avoir été tracés sur un plan assez différent de celui des anciens. Ils se conserveront, tandis qu'ils conserveront avec soin l'esprit intérieur.

C'est donc à cela uniquement et principalement que nous devons nous appliquer ; le bien du corps et des particuliers en dépend également : à cela il aurait fallu nous bien former, dès notre entrée en religion ; si nous ne l'avons pas fait, commençons dès aujourd'hui. Si nous l'avons fait et que nous soyons déchus, recommençons par notre réforme pour ne jamais cesser pendant toute notre vie.

Dans toutes nos actions, il faut examiner de près les principes qui nous font agir ; nous étudier à ne rien faire de si bien, que ce que nous faisons quand nous n'avons que Dieu seul pour témoin de notre conduite ; à n'être jamais plus exacts à nos devoirs que dans la chambre, dans les lieux écartés, où les supérieurs ne s'avisent point d'aller nous observer ; à nous accoutumer à faire toutes choses sous les yeux de Dieu, si nous voulons en avoir acquis l'habitude au moment imprévu de notre besoin.

Bénissons Dieu du changement que , par sa miséricorde , il a fait en nous depuis que nous nous sommes livrés à l'esprit intérieur et à la solitude. Nous sommes inquiets , peut-être , sur notre persévérance. Voici une règle infaillible d'en juger ; si nous emportons d'ici beaucoup d'habitude et de facilité à écouter et à suivre la voix du Seigneur , qui ne cesse de parler au dedans de nous , ayons confiance que nous persévérerons. Hors de là , je ne puis répondre de rien , ou plutôt , je crois pouvoir répondre qu'à très-peu de chose près , et en très-peu de temps , nous nous trouverons tels que nous fûmes dans les jours les plus mauvais ; la formidable menace ! Peut-on comprendre ce qu'elle signifie , et ne pas entrer dans la seule voie d'en éviter les déplorables effets ?

Mais avançons. La loi intérieure , comme loi d'amour et de charité , a encore un second avantage que les lois extérieures n'ont pas ; outre qu'elle fortifie ce que celles-ci ont de faible , elle adoucit ce qu'elles ont de dur et de rebutant.

SECOND POINT.

Faits comme nous sommes naturellement , c'est presque toujours assez qu'une chose soit ordonnée ou défendue , pour qu'aussitôt nous nous sentions tentés de résister , et d'aller contre ce qu'on exige de nous (1). Rien n'est plus déraisonnable ni plus bizarre , et cependant rien n'est plus vrai. Saint Paul , aux chap. 5, 6 et 7 de l'Épître aux Romains , explique et déplore cette disposition humiliante et malheureuse qui est une suite du péché d'origine ; la

(1) *Nitimur in vetitum.*

loi, dit-il, que Dieu donna par Moïse, ne parut servir qu'à multiplier le péché; on n'en vit presque aucun autre effet (1). Conclurai-je de là, demande saint Paul, que la loi fut injuste, qu'elle fut mauvaise, qu'elle fut un piège dressé tout exprès à l'innocence de l'homme? J'en conclurai qu'étant bonne, juste et sainte par elle-même, elle a trouvé des sujets rebelles et mal disposés; mais que les ayant trouvés tels enfin, et faute de pouvoir les corriger, n'étant devenue qu'une occasion de prévarication et d'iniquité, il fallait nécessairement quelque autre chose que cette loi extérieure, pour adoucir les révoltes de l'homme; qu'il fallait la grâce, qu'il fallait une loi extérieure d'amour et de charité, suivant la prophétie (2). Bénissons Dieu : nous avons cette loi d'amour dans Jésus-Christ comme médiateur; et dans ceux qui l'écoutent, elle est le principe infailible et fécond de toute sorte de consolation et de dépendance raisonnable (3).

En effet, c'est cette loi d'amour qui, changeant les vues de l'esprit, fait apercevoir de la justice dans les lois extérieures, où l'on ne découvrirait qu'une sévère et tyrannique autorité; et c'est elle qui, changeant le goût du cœur, fait trouver de la facilité, de l'onction même, et du plaisir, où l'on ne sentait que de la gêne et du travail. L'amour fait voir de l'équité et de la raison dans tout ce qui est commandé ou conseillé, il ne dit jamais : on m'en demande

(1) *Lex subintravit ut abundaret delictum...* Rom. 5, 20. *Occasione accepta, peccatum per mandatum operatum est in omnem concupiscentiam.* Rom. 7, 8.

(2) *Dabo legem meam in visceribus eorum.* Jerem. 31, 33.

(3) *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia.* Rom. 5, 20

trop, on m'en ordonne trop ; il dira plutôt : on ne m'en demande pas, on ne m'en ordonne pas assez.

La crainte se récrie ; un enfer, une éternité de supplices, pour un péché d'un moment, et pour un seul péché ! je ne puis le croire ; Dieu est trop juste et trop miséricordieux. L'amour répond : un homme si petit, un homme chargé de ses bienfaits, offenser, mépriser un Dieu si grand et si bon ! l'audacieux ! l'ingrat ! certes, il mérite tout le poids de sa colère.

La crainte donc ne donne de l'esprit que pour se mettre intérieurement plus à l'aise, ou pour se borner précisément à ce qui est intimé sous peine d'un grand châtiment. L'amour est ingénieux à inventer, chaque jour, mille nouveaux tours qui rendent le devoir plus respectable, plus aimable ; industrieux à imaginer de nouvelles manières de se rendre plus agréable, quoi qu'il en coûte, à l'objet de ses vives et tendres affections.

Eh ! qu'est-ce que Dieu, ou par lui-même, ou par ses ministres, peut exiger ou souhaiter de moi, enfin, qui ne soit infiniment au-dessous de ce que je lui dois, et de ce qu'il mérite ? Je lui dois tout ; parce qu'il est tout ; mais je lui dois doublement tout, parce qu'il m'a tout donné en se donnant lui-même, et qu'il veut bien me promettre encore tout ce que, dans l'excès de sa plus grande libéralité, un Dieu est capable de donner à sa créature. Cependant, à quoi se borne ce que sa grâce la plus pressante et la plus jalouse peut exiger de ma fidélité et de ma reconnaissance ? Que je garde mes règles dans toute leur étendue, que j'obéisse à toutes mes vues et à tous mes attrait pour le bien ; qu'aurai-je fait ?

j'ai honte de le dire, mais j'aurais bien plus de honte de délibérer, et de trouver que ce rien fût trop. L'injustice ne saurait donc être, ni dans ce que l'on me demande, ni dans les menaces que l'on me fait, si je ne me rends pas; elle serait à me défendre, et à disputer à Dieu quoi que ce soit de ce qui est de mon choix et de mon pouvoir. Tout ce que je puis donc, et sans exception, et sans délai, c'est la vraie règle, c'est la juste mesure, c'est l'étendue précise de ce que je dois (1). Ainsi pense, ainsi parle l'amour. Outre la justice que l'amour fait trouver dans le devoir, il dilate le cœur encore, et lui adoucit ce que la loi extérieure a de pénible et de rigoureux, suivant le mot de saint Grégoire(2), et, pour en convenir, il faut avoir recours à ce que l'amour, ou permis, ou défendu, fait entreprendre et souffrir tous les jours, sous nos yeux, avec tant de générosité et de constance, à ceux qui sentent ses dominantes impressions. Nous ne parlons point des transports de l'ivresse, de la fureur des cœurs criminellement passionnés

Mais que ne fait point, que ne soutient point une épouse, une mère véritablement affectionnée pour un mari, ou pour un fils unique attaché à un lit de douleur? Se dégoûte-elle, se lasse-t-elle d'une infirmité longue, embarrassante, rebutante, dange-reuse, contagieuse? Veiller les semaines et les mois entiers, essayer les caprices et les mauvaises humeurs d'un malade difficile, penser à tout, prévoir

(1) *Glorificantes Dominum quantumcumquè potueritis, supervalebit enim adhuc.* Eccli. 45, 32.

(2) *Non durà ibi necessitate servitur, ubi diligitur quod jubetur.* Greg.

tout , donner ordre à tout , dedans et dehors tout à la fois ; se multiplier en quelque sorte ; sent-elle sa peine et qu'elle s'épuise ? en parle-t-elle ? Mais ne pourrait-on pas se soulager et décharger une partie de ses soins sur quelque autre ? Eh ! sur qui ? Ah ! des étrangers, des mercenaires sont-ils capables d'attention , de compassion , d'affection ? Je souffrirais plus des inquiétudes et des reproches de ma tendresse , que je ne souffre de tout mon travail.

Et nos héros dans la religion , ont-ils d'autres sentimens , ou se conduisent-ils d'une autre manière ? sentent-ils de la difficulté , ou ne faut-il pas qu'ils aient de grands dédommagemens dans leur amour , quand ils osent dire , *ou souffrir , ou mourir ?* quand ils se reprennent , et qu'ils ajoutent , comme s'ils avaient dit trop peu , non , *ne pas mourir , c'est trop tôt encore , mais beaucoup et long-temps souffrir auparavant ?* Dans cette heureuse situation d'un cœur épris de charité , bien loin qu'on ait besoin de l'œil de l'homme , plus on est caché , plus on se trouve seul , plus on agit avec fidélité et avec ferveur , parce qu'on trouve plus à contenter son amour , et la pureté , et le désintéressement de son amour. Ne suis-je pas heureux d'agir pour Dieu , et d'être assuré que j'agis pour Dieu ? Quand on me voit , c'est ma peine , c'est ma croix ; je ne saurais dire si le respect humain ne me soutient point , du moins en partie , ni si je ferais seul ce que je fais sous les yeux de la multitude ; ou plutôt , je me rassure quand je fais bien sous les yeux de la multitude , sur ce qu'il me semble que j'ai coutume de mieux faire encore , ou de faire aussi bien , quand je n'ai d'autre témoin que Dieu.

Mais une loi intérieure de crainte, je dis de crainte d'un Dieu qui voit tout, et qui punit ou qui récompense tout, ne ferait-elle pas les mêmes effets que cette loi intérieure d'amour ? Il s'en faut beaucoup, pour ne pas dire il s'en faut tout.

Premièrement, avec la seule crainte on se retranchera mille fois sur ce que nos lois n'obligent point sous peine de péché. Saint Ignace, dira-t-on, l'a déclaré nettement lui-même, dans la sixième partie de ses Constitutions, chap. 5. ; sur ce principe donc, un religieux imparfait, et qui ne se conduit point par amour, croit pouvoir impunément les violer presque toutes ; et n'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours, dans la conduite de tant de personnes qui se piquent d'être honnêtes gens, sans être fort intérieurs ? que dis-je ? n'est-ce pas l'état où quelques-uns de nous, peut-être, ont vécu jusqu'ici ? Quelle règle gardâmes-nous quand nous nous conduisîmes en esprit d'esclaves ? A la vérité, nos règles sont des lois pénales, le supérieur a droit de nous réprimander et de nous corriger quand nous les violons. Mais un esprit indocile et libertin, ou bien ne craint pas tant les petites corrections et les petites punitions qui sont d'usage en religion, que la perte de sa liberté ; ou bien s'il les craint davantage, nous l'avons dit déjà, l'appréhension des états dont sa délicatesse et sa mauvaise humeur le rendent capable, fait qu'on n'ose l'avertir que dans les grands besoins et à la dernière extrémité.

Le voilà donc en possession de ne garder que ce qui peut être l'objet de sa crainte servile, c'est-à-dire, les lois qui obligent, sous peine de péché, les vœux, et ce qui tient nécessairement aux vœux ; et

à cet égard même, combien de distinction encore entre le grand et le petit péché, entre l'occasion prochaine et l'occasion éloignée, entre la perfection et le devoir rigoureux. Cent fois le crime sera commis avant qu'il l'aperçoive, ou qu'il consente à l'apercevoir.

Enfin, il est certain que la crainte rétrécit le cœur, qu'elle le resserre, et qu'elle le gêne autant que l'amour l'élève et le dilate; état trop ennuyeux pour qu'on s'y soutienne long-temps. On se donne donc des jours d'intervalle, de dédommagement et de relâche. La contrainte à laquelle on s'est tenu assujetti comme malgré soi, est une forte digue, laquelle étant ouverte ou rompue, donne au torrent la liberté de faire les plus grands ravages; et pourquoi voit-on, dans le monde, et quelquefois en religion, des retours vers Dieu, sincères en apparence, et suivis, quelque temps après, de rechutes et de désordres plus durables et plus grands, si ce n'est que les conversions, pour la plupart, ont pour principe assez de crainte peut-être, mais trop peu d'amour?

Pour persévérer, il faut non-seulement se rendre la vertu possible, il faut encore se la rendre douce, facile, consolante, rassasiante, délectable; c'est le privilège du seul amour; la crainte ne fera jamais rien de semblable. Mais achevons. La loi intérieure est une loi du Saint-Esprit; dernier avantage qu'elle a par-dessus les lois extérieures, et qui fait qu'on vient à les respecter, au lieu qu'auparavant on n'avait peut-être que du mépris pour elles.

TROISIÈME POINT.

Le législateur en vain passe-t-il pour être l'organe et le ministre de Dieu ; il suffit qu'il soit homme, pour qu'on n'ajoute pas aisément beaucoup de foi aux oracles qui sortent de sa bouche.

C'est par là que, si souvent, dans le désert, les Israélites se révoltèrent contre Moïse (1). Est-il donc le seul par qui le Seigneur ait parlé, et n'avons-nous pas aussi entendu ses réponses ? Et qui parlait ainsi ? Son propre frère Aaron, Marie sa propre sœur. Leur punition humiliante et exemplaire, le besoin qu'ils eurent des prières de Moïse pour apaiser Dieu ne purent corriger ni contenir les séditeux. Coré, Dathan et Abiron, peu de temps après, se soulevèrent encore à la tête de la multitude. Que prétend-on et comment l'entend-on, disaient ces esprits hautains à Moïse ? Ne sommes-nous pas tous égaux, tous également le peuple de Dieu (2) ? N'est ce pas trop, déjà, qu'on nous ait tirés violemment de l'Égypte, où nous avions de tout en abondance ; nous laisserons-nous encore dominer, tyranniser, écraser (3) ? L'affreux désert, où nous desséchons, où nous périssons par troupes, est-ce là cette terre délicieuse où l'on nous promettait que devait couler le lait et le miel ? veut-on, par-dessus cela, nous arracher les yeux et nous empêcher de voir ce que nous voyons (4) ?

(1) *Num per solum Moysen locutus est Dominus ? Nonne et nobis similiter est locutus ?* Num. 12, 2.

(2) *Cur elevamini super populum Domini ?*

(3) *Numquid parùm est tibi quòd eduxisti nos de terrâ ... nisi et dominatus fueris nostrî ?*

(4) *An et oculos nostros vis eruere ?*

Vous nous appelez, nous n'irons point; vous commandez, nous n'obéirons point (1).

Ainsi raisonne trop souvent le religieux superbe et mécontent, contre les ordres et les lois des hommes : n'avons-nous pas autant d'esprit et de lumières que nos supérieurs? des vues aussi sages, aussi justes qu'eux? Ne sommes-nous pas théologiens, casuistes, confesseurs et directeurs? A trente et quarante ans et davantage, est-on enfant pour s'aveugler, et ignore-t-on la conduite personnelle et les bévues fréquentes de ceux qui nous gouvernent (2)?

Cette présomption de mérite et de capacité, si elle ne va pas toujours jusqu'à mépriser les lois hautement, ne conduit-elle pas au moins, d'ordinaire, à expliquer, à interpréter et à modifier les lois, à les anéantir? On remonte aux sources. Saint-Ignace n'aurait pas ordonné ni ceci, ni cela; on ne lit rien de semblable dans ses constitutions.... Il faut avoir égard à l'intention du législateur, à l'esprit de l'institut, et non point à la lettre de la loi; mais un religieux inspiré, dirigé par la loi du Saint-Esprit, ne parle et ne pense point de la sorte, pour plusieurs raisons, que je voudrais avoir le temps de vous développer.

1. L'Esprit saint qui l'éclaire et qui le conduit, ne lui laisse apercevoir que Jésus-Christ, et jamais l'homme dans son supérieur; l'homme de Dieu parle, c'est pour lui comme si Dieu en personne avait parlé (3). Tout finit ici; il ne voit que par les yeux de la foi, et les yeux de la foi font abstraction de tout,

(1) *Non venimus.* .. Num. 16, 3, 13.

(2) *An et oculos vis erueret?*

(3) *Hæc dicit Dominus Deus Israel.* 3 Reg. 14, 7

hormis de Dieu , et ne permettent point qu'on s'arrête à autre chose.

2.^o Accoutumé à entendre parler Dieu dans lui-même, long-temps avant encore qu'il soit un saint, il ne doute point que Dieu n'ait parlé de même, et plus intelligiblement encore à des saints du premier ordre, de qui il a reçu sa règle; et que, comme Dieu daigne bien lui servir d'oracle à lui-même dans tant d'occasions, pour sa conduite particulière, la Providence, à plus forte raison, n'ait dirigé et ne continue de diriger encore ceux qui ont formé ou qui doivent maintenir dans leur vigueur les grands corps qui servent d'ornement et d'appui à l'Eglise. Il ne dit point, chimère, illusion, fanatisme, dès qu'il entend parler de révélation et de réponse intérieures. Le langage de Dieu au dedans de lui, n'est ni nouveau absolument, ni tout-à-fait étranger; au défaut de révélation, il est persuadé encore que les saints se seraient déterminés comme il se détermine lui-même quand il ne veut pas s'égarer, et qu'avec ces règles d'une élection sage et discrète qu'ils ont suivie, et qu'il tâche de suivre, on ne peut se tromper que bien rarement, si jamais il arrive qu'on se trompe.

3.^o Il trouve tant de rapport et de ressemblance entre ce que Dieu lui dit au fond du cœur, et ce que lui disent extérieurement ses règles, qu'en regardant l'un et l'autre comme venant du même esprit, il ne saurait refuser à l'un le respect qu'il sent pour l'autre. S'il écoute la grâce et sa propre ferveur, elles lui suggéreront d'avance ce que la règle ne lui fait que développer davantage; sa règle n'est que comme une exposition plus distincte et plus nette de ce qu'il

lisait déjà dans son propre cœur. Aussi, remarquez qu'avant les constitutions de saint Ignace , saint François-Xavier gouvernait dans les Indes , à très-peu de chose près , comme le saint Instituteur en Europe. Remarquez encore que quand saint Ignace les expliquait, ces constitutions, à nos premiers Pères , à mesure qu'il les composait , rien n'était plus rare que de voir parmi eux la moindre diversité de sentimens ; à peine cela arriva une ou deux fois ; ils avaient pensé , d'ordinaire , comme le fondateur ; ils avaient approuvé , gardé la constitution , même avant qu'elle fût faite. On pouvait leur appliquer ce que le disciple bien-aimé écrivait aux vrais fidèles ; il n'est guère nécessaire qu'on vous instruisse , l'unction du Saint-Esprit vous instruit assez sur toutes choses (1).

Oui , si vous écoutez bien Dieu au dedans de vous-même , ou si vous gardez bien et observez avec fidélité tout ce que Dieu vous demande au fond du cœur , je peux vous assurer qu'on ne peut rien vous expliquer sur ce qui est nécessaire pour former un religieux accompli , selon la lettre même de notre institut , que vous n'eussiez jugé nécessaire à votre perfection et aux succès de nos ministères selon Dieu ; mais cette loi intérieure n'est-elle point suspecte , ou ne dicte-t-elle jamais rien de contraire aux lois extérieures , ni à l'intention des supérieurs ?

Je réponds : non , jamais rien de contraire ; mais de temps en temps , peut-être , quelque chose de supérieur encore à toutes les lois : si l'inspiration contredisait jamais ouvertement la loi , je croirais

(1) *Non necesse habetis ut aliquis doceat vos... unctio ejus docet
os de omnibus.* 1 Joan. 2 , 27.

avoir une révélation particulière , que je la sacrifierais , et que je devrais la sacrifier aux révélations communes qui me rappellent toutes à l'obéissance , et qui ne sauraient me tromper , au lieu qu'il peut toujours arriver que je me trompe. Pour les choses indifférentes , l'instinct pût-il me tromper , je serais excusé devant Dieu dès que je pourrais lui dire : J'ai fait ce que j'ai cru que vous désiriez de moi , disposé , si vous m'aviez parlé plus distinctement , à vous obéir et à faire tout autre chose.

Elle est assujettissante , cette loi intérieure : Dieu ne cesse de parler ; plus on lui accorde , plus il demande.... Assujettissante dans les commencemens , j'en conviens ; mais il se forme peu à peu une habitude de docilité douce et tranquille ; mais elle conduit à la véritable liberté et à la parfaite sécurité. Que peut craindre de Dieu , et pour le passé , et pour l'avenir , celui qui n'écoute plus et qui n'aime ou ne peut plus aimer que lui ? On s'échappe de temps en temps ; mais sur quoi s'échappe-t-on ? Sur des points de pure perfection : quatre sacrifices réparent incontinent une saillie ou une infidélité ; mais si l'on persévère dans la dépendance intérieure , que de nouvelles grâces aussi , et que de récompenses ! Allons donc , allons à notre propre cœur. Écoutons et obéissons (1). Que plus de la moitié de nous-mêmes soit toujours là , attentive , s'il se peut , à ce qui s'y dit , à ce qui s'y passe , et je réponds de notre perfection ; combien plus du salut éternel ! *Amen*.

(1) *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. Ps. 84, 9.*

EXHORTATIONS

SUR LES EXERCICES DE PIÉTÉ.

PREMIÈRE EXHORTATION.

Exactitude et ferveur qu'on doit y apporter.

Exerce teipsum ad pietatem.

Exercez-vous à la piété. 1 *Timoth.* 4, 7.

LES exercices et les combats de piété sont tellement essentiels à la vie religieuse, que les anciens solitaires, pour donner à connaître quelle était leur profession, se nommaient et se faisaient ordinairement nommer, *ascetæ*, du mot grec qui signifie des hommes qui s'exercent.

Saint Paul recommande ici à Timothée ces exercices intérieurs, comme n'étant pas moins nécessaires à la vie apostolique qu'à la vie religieuse; *exerce teipsum ad pietatem*: et c'est après tous ces grands maîtres, qu'on nous exhorte si fortement à ne jamais négliger, ni la chose même, ni la manière de la bien faire.

Il est certain que tous nos maux et nos désordres ne viennent originairement que de notre tiédeur et de notre nonchalance à cet égard. Dès qu'un religieux sera assidu et appliqué à l'oraison, aux examens de conscience, à la lecture des bons livres, à la revue de son intérieur, à l'approche des sacrements,

on peut répondre de sa vertu , à quelque occasion qu'on l'expose , à quelque sorte d'emploi qu'on le destine ; mais s'il ne s'affectionne à ces divers exercices , fût-il saint aujourd'hui , il ne se soutiendra jamais , et s'il est imparfait , bientôt il en viendra jusqu'à l'oubli , jusqu'au mépris de ses plus essentielles obligations.

Vérité que j'ai presque honte de vouloir prouver, tant elle est devenue sensible par l'expérience. Mais toute sensible qu'elle est , parce qu'on ne s'oublie que trop , et qu'à la manière dont nous vivons , ou dont nous faisons peut-être nos exercices , il est à craindre que nous n'en soyons pas assez persuadés, vous souffrirez que ce soit le sujet de cette exhortation.

Faire donc tous ses exercices de piété, et s'étudier à faire, aussi bien que la grâce nous en rend capables, deux choses qui sont également nécessaires, et à notre conversion , et à notre avancement.

PREMIER POINT.

Vous avoir enseigné jusqu'ici une perfection aussi haute qu'est celle où nous appelle notre vocation : se renoncer soi-même continuellement en toutes choses ; ne regarder toutes les créatures qu'en Dieu , et n'aimer que Dieu seul dans toutes les créatures ; imiter Jésus-Christ jusqu'à embrasser l'humiliation et l'opprobre seul , dans la seule espérance de se rendre plus semblables à lui ; devenir libéraux envers Dieu , et n'être fâchés que de n'avoir point à lui faire d'aussi grands sacrifices que le méritent ses perfections immenses , et les biens dont il nous a prévenus , et que nous attendons encore de

son infinie miséricorde ; après toutes ces grandes leçons , dis-je , en revenir maintenant à vous parler de la nécessité de faire exactement ses exercices spirituels , n'est-ce pas vous faire injure , et paraître supposer que tout ce que nous avons pu dire jusqu'ici n'a frappé que les oreilles , et qu'il n'est point allé jusqu'à convaincre l'esprit et gagner le cœur ?

En effet , comment espérer jamais , ou que vous goûtiez ces vérités sublimes , ou que les ayant goûtées , vous n'en perdiez pas bientôt l'estime et l'affection , si , bien loin de retrancher quoi que ce soit des exercices que prescrit la règle , vous n'avez le courage d'en ajouter beaucoup d'autres-encore de votre dévotion et de votre choix ? Non , ce n'est point assez pour cela de faire régulièrement une heure d'oraison ; il faut se faire homme d'oraison , prier sans cesse et ne jamais s'en lasser , dit Jésus-Christ(1). Ce n'est point assez de faire deux ou trois examens par jour ; il faut une attention continuelle à garder son cœur , à en observer tous les mouvemens , à en condamner , à en réprimer , en punir jusqu'aux moindres saillies déréglées. Il faut veiller en tout temps (2). Ce n'est point assez de quelques momens de lecture ; il faut posséder à fond les livres qui traitent de la plus haute vertu , se conduire à la lettre selon leurs maximes , et n'avoir point d'oreilles pour tout ce que l'exemple d'autrui et notre amour-propre voudraient nous insinuer de favorable au relâchement. Vous n'avez qu'un maître , qui est le Christ (3).... Ecoutez-le (4).

(1) *Oportet semper orare et non deficere.* Luc. 18 , 1.

(2) *Vigilate omni tempore.* Luc. 21 , 36.

(3) *Magister vester unus est Christus.* Matth. 23 , 10.

(4) *Ipsium audite* Matth. 17 , 5

Enfin, c'est trop peu de se renouveler deux ou trois fois l'année, ou même tous les mois et toutes les semaines : un jour ou deux de négligence et d'oubli de soi-même, peut nous faire retomber dans la tiédeur dont nous nous étions relevés avec tant de violence et de peine. Chaque jour, s'il le faut, ayons recours au remède de la confession (1), afin que notre travail ne devienne point inutile.

Je ne parle donc aujourd'hui qu'à ceux qui se seraient fait un projet de vertu beaucoup plus borné (fasse le Ciel que je ne parle pour personne), et je leur dis que sans cette assiduité constante aux exercices de piété qui sont de règle, jamais, non-seulement ils ne s'élèveront bien haut dans les voies de la perfection, mais qu'en assez peu de temps il n'est pas impossible qu'ils ne se relâchent, et qu'ils ne s'oublient jusqu'à faire vraisemblablement des fautes du premier ordre; et la chose me paraît si certaine, que je suis presque confus, comme je vous l'ai déjà dit, d'entreprendre de la prouver.

La terre est désolée de la plus étrange désolation. Il n'y a presque plus au monde ni religion, ni piété, ni amour de Dieu, ni crainte de ses jugemens : pourquoi ? parce que presque personne ne pense aux grands objets de la foi. Le Saint-Esprit dit quelque chose de plus : c'est que personne ne rentre en soi-même pour penser attentivement, et souvent, et du fond du cœur, à ces vérités si importantes (1).

Quel privilège avons-nous, s'il vous plaît, en religion, vous et moi, pour croire que nous abandon-

(1) *Ut non inanis fiat labor noster.* 1 Thess. 3, 5.

(2) *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde.* Jerem. 12, 11

nant à cet égard à peu près aux mêmes désordres que les gens du monde, nous n'en devons pas craindre les mêmes suites, et que la fin s'affaiblissant en nous peu à peu, ne viendra point à s'éteindre tout-à-fait, et à nous laisser dans l'aveuglement et dans l'insensibilité ? La lumière et la grâce sont-elles moins attachées pour nous, que pour les personnes du monde, à la méditation et à la prière ? Attendons-nous une science infuse des vérités célestes et des mystères de la vie intérieure, ou cette science n'est-elle point réservée à notre étude ? Espérons-nous concevoir de nos fautes une douleur qui nous en obtienne le pardon sans les connaître, et sans entrer dans des considérations qui puissent nous les faire pleurer ? Combien de fois avons-nous dit, à notre propre condamnation : *si l'on voyait toujours les choses comme on les voit dans une retraite bien faite, il ne serait pas possible de se déranger, ou de vivre dans le dérangement ?* Et que signifient ces paroles, sinon, pour le moins, que la vivacité de la foi est attachée aux exercices de piété, et que la foi se perd à proportion qu'on les néglige ? Mais reprenons la chose de plus haut.

D'où croyons-nous que soit venu l'affaiblissement de quelques ordres, après avoir si long-temps servi l'Eglise, et conduit à la sublime vertu ceux qui y firent profession ? C'est qu'on négligea les exercices de piété intérieurs ; et c'est ici que doit s'appliquer encore la parole de saint Paul : *Les exercices corporels servent à peu de chose* (1). Faute de secours intérieurs, l'extérieur même sera bientôt négligé et abandonné ; et il est à craindre qu'on ne voie succé-

(1) *Corporalis exercitatio ad modicum utilis est.* 1 Tim. 4, 8.

der à la frugalité, l'intempérance ; au travail, la fainéantise, le jeu, la chasse, et quelque chose de pis ; à la pauvreté évangélique, l'esprit de propriété, et toutes ses suites funestes, la simonie, l'avarice, la dureté envers les pauvres, la négligence dans l'office divin, et qu'on ne paie des mercenaires pour y tenir sa place ; que, l'autorité des supérieurs ne pouvant plus résister au torrent de l'indépendance, ils ne permettent tout, pour ne pas voir désobéir ouvertement des esprits déjà portés à la révolte.

Comment l'or s'est-il obscurci ? comment a-t-il changé sa couleur qui était si belle ? Ceux qui se nourrissaient au milieu de la pourpre, ont embrassé l'ordure et le fumier (1).

Il est si certain que tous ces maux sont à craindre lorsqu'on a abandonné les exercices intérieurs, que quand des hommes suscités de Dieu pour rassembler les pierres du sanctuaire, ont entrepris de relever ces bâtimens écroulés, ils ont mis tous pour base et pour appui de leurs réformes, à peu près autant d'exercices de piété que la règle en ordonne dans les communautés les plus régulières.

C'est sur ce plan encore que les auteurs des instituts modernes, sans ordonner ni tant d'austérités, ni tant de psalmodie, ni tant de solitude, crurent suppléer abondamment à tout, en y réglant des temps pour l'oraison, pour l'examen, pour la lecture ; l'événement montre bien qu'ils ne s'étaient pas trompés dans leur espérance. Où voit-on en effet, aujourd'hui, plus d'innocence, plus de piété, plus de

(1) *Quomodò obscuratum est aurum, mutatus est color optimus ?... qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora.* Thren. 4, 5. *Corparalis exercitatio ad modicum utilis est.* 1 Timoth. 4, 8.

paix , plus de dépendance , plus d'esprit intérieur , et , pour tout dire en un mot , plus de religion ? N'est-ce pas dans ces communautés où il y a plus de ces exercices , et où l'on prend garde de plus près que qui que ce soit ne puisse s'en dispenser , et que tout se fasse avec ferveur ?

Vous n'avez pas , sans doute , oublié ce qu'on nous a répété tant de fois , qu'à l'exception peut-être de quelques esprits noirs et mélancoliques , tous ceux qui se lassent de leur état , ou qui , par leur conduite peu religieuse , méritent qu'on les regarde et qu'on les traite comme des gens inutiles , ne se sont perdus (à prendre la chose dans son origine) , que par la négligence des exercices de piété ; soyez persuadé que si la liberté de rentrer dans le monde était donnée , la plupart de ceux qui négligent leur intérieur , y retourneraient. Au contraire , nous oserions défier qu'on nous montrât un religieux mécontent de son état , quand il ne passe aucun jour sans s'unir plusieurs fois à Dieu ; si les autres savent cacher leur mécontentement , les fautes qu'ils font en secret , et n'ayant que Dieu pour témoin , montrent bien ce que peut la seule raison , pour retenir dans le devoir ; mais ils ont beau se composer , leur dépit éclate en plus d'une occasion et de plus d'une manière ; les peines de l'état sont les mêmes pour tous ; mais les forces pour les supporter ne sont pas égales , et l'inégalité vient du plus ou du moins d'affection qu'on a pour les exercices intérieurs , du plus ou du moins de secours qu'on en tire.

Enfin , faudra-t-il toujours nous rappeler la pénible image de nos jeunes années ? ou ce triste et douloureux souvenir de tant de pertes , de tant de

dangers, de tant de fautes, peut-être, qui ne nous laissent que de la confusion et de grandes satisfactions à faire, ne nous tiendra-t-il pas lieu de la plus sensible démonstration? Ce serait être bien aveugle et bien endurci, que de vouloir en attendre ou demander quelque autre.

On dira peut-être que, du temps des premiers fondateurs, il n'y avait pas tant d'exercices de piété réglés qu'il y en a aujourd'hui pendant les études?

L'expérience en fit voir la nécessité, et il n'y a aujourd'hui aucun supérieur-général qui, dès son entrée au gouvernement, ne recommande la chose avec instance; souvent même on a proposé de régler que les exercices de piété se fissent en commun, et peut-être serait-il à propos qu'on introduisît cette coutume.

Concluons donc. Comptons toutes ces réflexions absolument perdues, si nous ne sommes résolus à faire exactement, tout le temps de notre vie, tous nos exercices de piété, ou si, dès maintenant, nous n'en prenons assez l'habitude pour pouvoir nous répondre, en quelque manière, que nous y serons toujours fidèles; encore une fois, il ne s'agit plus ici de perfection simplement, il s'agit de nous conserver dans la crainte du Seigneur, et de ne pas faire de fautes qui méritent que Dieu nous réprouve. Ici, on peut encore appliquer aux exercices de piété, ce que nous avons appliqué ailleurs à l'oraison(1), en citant ce que disait un ancien rhéteur sur la prononciation de l'orateur, que la première chose nécessaire à un religieux, ce sont les exercices de piété; la seconde, la troisième, la quatrième, la ving-

(1) Voyez tome IV, page 149 et suiv.

tième, les exercices de piété. Retenons cette parole, et ne l'oublions jamais, et que la conclusion de cette première partie soit une ferme résolution, 1.^o de ne jamais manquer à faire nos exercices de piété; 2.^o de n'épargner rien pour les bien faire, second point.

SECOND POINT.

S'il suffisait, pour s'avancer dans la vertu, de faire tous ses exercices de piété sans les bien faire, les ordres religieux ou l'oraison, les examens et les lectures se font en commun, auraient certainement un grand avantage. Toutes les personnes qui les composent, devraient être autant d'hommes parfaits, autant de saints; car c'est assurément une raison bien déterminante pour s'y trouver, que d'avoir sa place marquée, et de savoir qu'on ne puisse s'en absenter un instant, sans avoir pour témoins de son irrégularité, et les supérieurs, et toute une communauté nombreuse. Cependant, il y en a plusieurs qui, malgré ce secours, demeurent toute la vie dans l'imperfection, et qui ne laissent pas de faire d'assez grandes fautes. Il faut donc s'étudier à bien faire les exercices, et sur cela voyez un abrégé des principes que j'ai donnés ailleurs, beaucoup plus étendu(1), en parlant de l'oraison.

Je dis que chaque religieux a des grâces communes pour réussir à bien faire les exercices de piété, et que Dieu, pour récompense, y joint des grâces particulières.

Les grâces communes, c'est le pouvoir de s'assujettir à toutes les pratiques extérieures; la promptitude à quitter tout au premier son de cloche, à re-

(1) Voyez tome III, page 192.

jeter toutes les distractions, à persévérer constamment dans la prière, malgré les tentations et malgré l'ennui.

Les grâces particulières sont, le goût de Dieu, la dévotion, la facilité à s'entretenir avec Dieu, des heures et des journées entières. Ces grâces, il les attache souvent à des choses qui paraissent n'y avoir aucun rapport, exemples de la ruine de la Syrie, de la guérison de Naaman et de l'aveugle-né.

Par conséquent, il est très-important de s'appliquer à bien faire les exercices de piété. Cette application constante nous donnera de l'affection, même pour les études utiles à la gloire de Dieu et au service du prochain, et nous conservera, nous fera croître dans la vie intérieure; c'est le chemin qui conduit sûrement à la gloire éternelle. *Ainsi soit-il.*

II. EXHORTATION.

Des illusions dans les exercices de piété

Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint.

N'ajoutez pas foi à toute sorte d'esprits, mais éprouvez si ces esprits sont de Dieu. 1 *Joan.* 4, 1.

IL n'est que trop vrai que Satan lui-même sait se transformer en ange de lumière, et qu'on peut prendre pour grâce de Dieu, pour inspiration, pour conduite de Dieu, ce qui n'est souvent qu'une tromperie de l'esprit mauvais; et par là nous ne saurions trop, selon l'avertissement de la règle, nous donner de garde, dans nos exercices spirituels, des il-

lusions et des diverses tentations du démon, ni trop apprendre à les connaître et à les combattre (1).

Mais il est encore un autre genre de tromperie ; c'est cette disposition où l'on est aujourd'hui , par la crainte même , dit-on , des illusions , de mépriser et de condamner dans les exercices de piété , comme une illusion , tout ce qui sort tant soit peu des règles ordinaires : on veut prescrire des lois à l'esprit de Dieu , on donne tout au raisonnement , et rien à l'inspiration ni au mouvement intérieur. On ne croit rien de ce qu'on ne sent pas ; au seul nom de grâces et de faveurs singulières , on répondrait volontiers , comme ces superbes philosophes d'Athènes à saint Paul : *Que veut dire ce discoureur ? Il semble qu'il nous annonce de nouveaux dieux. Quid vult seminiverbius hic dicere ? novorum dæmoniorum annunciator videtur.*

Illusion , dis-je , qui ne serait guère moins redoutable que la première. Dans celle-là , c'est Satan qui se transforme en ange de lumière ; dans celle-ci , c'est un homme d'esprit , un homme savant , un ange de lumière , qui se transforme en Satan.

Il faut donc chercher un principe pour discerner ce qui est véritablement illusion de ce qui ne l'est pas , avant que de rien approuver ou condamner ; et ce principe , on nous le donne encore dans la règle même que nous expliquons aujourd'hui. Qu'ils fassent abstraction , dit-elle , s'ils ont beaucoup de visites spirituelles , ou s'ils en ont peu ; mais qu'ils aspirent toujours aux vraies et solides vertus , et qu'ils

(1) *Ab illusionibus Dæmonum in suis spiritualibus exercitiis caveant.*

s'efforcent d'avancer toujours dans le service de Dieu.

Ainsi donc, ce qu'il y a d'ordinaire ou d'extraordinaire dans la manière d'aller à Dieu ou de traiter avec lui, n'est point ce qui rend une conduite louable, ou suspecte, ou condamnable. Elle est toujours louable, quand et à proportion qu'elle porte efficacement à Dieu et aux solides vertus; toujours condamnable, dès qu'elle en détourne, quelque peu qu'elle puisse en détourner; toujours enfin douteuse et suspecte, tant qu'on ne saurait dire certainement si elle y porte ou si elle en détourne : trois règles qu'il nous faut expliquer dans les trois parties de cet entretien. Outre l'utilité que nous en pouvons tirer pour notre propre direction, le temps viendra, quand nous y penserons le moins, où nous en aurons besoin encore pour la direction des autres ; commençons.

PREMIER POINT.

Les moyens, en qualité de moyens, n'étant que pour la fin, les bons moyens sont ceux qui conduisent à la fin, et les meilleurs moyens ceux qui conduisent plus infailliblement et plus promptement à la fin, cela est évident; donc les exercices de piété, la manière de traiter avec Dieu dans l'oraison, de s'étudier à se bien connaître soi-même, de combattre et de corriger ses vices et ses passions, n'étant pas la perfection chrétienne même, mais simplement des moyens pour y arriver, non-seulement la bonne manière, mais la meilleure manière de s'exercer en tout cela, c'est celle par laquelle on arrive plus sûrement, plus vite, ou à la perfection même, ou

aux vertus qui touchent de plus près à la perfection ; ceci est encore sans réplique. Avant donc que de prononcer , avant que d'approuver ou d'improver aucune conduite , en général , c'est toujours à cette règle qu'il faut la mesurer pour en juger. Quel est le progrès que l'on fait ou que l'on ne fait pas ; quel est le plus ou moins de progrès qu'on fait dans la solide vertu.

Or , voici quatre ou cinq maximes que les plus grands maîtres de la vie spirituelle nous ont enseignées touchant la manière d'aller à Dieu , et de s'avancer au service de Dieu ; n'en perdez ni l'explication , ni l'enchaînement , ni la suite. La première maxime nous assure qu'il y a des méthodes et une espèce d'art pour arriver à la perfection , comme il y en a pour se rendre habile dans quelque autre genre de science que ce puisse être ; qu'ici non plus que là , il ne faut point travailler à l'aventure et sans dessein ; que le moindre mal qu'il pût en arriver , serait avec beaucoup plus de peine de trouver beaucoup moins de profit ; qu'il faut écouter , consulter les maîtres , et travailler assez long-temps sous leurs yeux , avant que de risquer rien de son chef ; qu'il ne faut point s'étonner , comme les apprentis , de se voir d'abord ordonner bien des choses dont on n'aperçoit pas toujours d'abord l'usage ni l'importance , et se persuader qu'on en connaîtra la sagesse et l'utilité dans la suite.

Ces méthodes se trouvent dans la plupart des livres de piété , Grenade , Rodriguez , l'Institution de Blossius , l'Introduction de saint François de Sales ; le Combat spirituel : il n'en est aucun qui n'ait dressé , formé beaucoup d'ames à la haute vertu.

Mais on peut dire que saint Ignace, au livre des Exercices, a ramassé comme en un corps d'ouvrage, ce qui se trouve dans tous ceux-là de plus solide et de meilleur, si ce n'est que nous pensions plutôt que c'est du livre des Exercices que ces auteurs ont puisé, dans la suite, ce qu'ils ont enseigné de plus utile. On y apprend certainement, et l'art de se bien remplir des grandes vérités de la religion, par l'exercice des puissances de l'ame, et l'art de connaître ce qu'on a été, ce qu'on est devant Dieu, non-seulement par la recherche de ses péchés, mais beaucoup plus par la découverte de leurs principes et de leurs racines, et l'art de discerner les mouvements divers de la grâce et de la nature, pour éviter les surprises et les artifices du démon et de l'amour-propre; l'art de se déterminer en chrétien sage et prudent, dans toutes ses délibérations et dans tous ses doutes; mille autres choses pareilles dont le détail serait trop long; en sorte que, prenant un homme jusque dans l'abîme du vice même le plus profond, s'il a du courage et de la docilité, on puisse, comme par degrés, l'élever, sans l'égarer, jusqu'au comble de la plus haute perfection.

C'est donc par là qu'il faut commencer l'ouvrage d'une direction solide, et c'est là qu'il faut s'en tenir, même toute la vie, à moins que par une sainte violence, on ne se sente comme forcé de monter plus haut (1).

C'est, en effet, par la docilité à suivre cette excellente méthode, qu'une multitude de pécheurs presque désespérés, sont sortis de cet affreux chaos

(1) *Recumbe in novissimo loco, donec dicat qui te invitavit: Amice, ascende superiùs.* Luc. 14, 10.

où ils n'apercevaient ni lumière , ni issue ; c'est par là qu'on a repeuplé les ordres religieux , que le libertinage des siècles de l'hérésie avaient rendus comme déserts ; c'est par là que s'est rétablie la discipline et la régularité dans ceux où il n'y avait guère que l'habit par où l'on fût distingué des gens du siècle ; c'est par là que se sont formées ces recrues de saints ouvriers qui , enseignant à d'autres ce qu'on leur avait appris , ont dressé la jeunesse à la piété , remis dans le clergé le zèle de leur propre salut et du salut des autres , inspiré aux personnes du monde même , un genre de perfection qui , sans préjudicier à leurs devoirs civils , pût mettre leur innocence à couvert de la dissipation et des exemples contagieux du siècle. Avançons.

Seconde maxime. Qu'entre les diverses méthodes d'aller à Dieu et de se perfectionner , il y en a quelques-unes qui , sans être moins solides , sont pourtant plus courtes que les autres ; de même que pour aller à un terme , outre le grand chemin qui y conduit , il y a plusieurs sentiers qui sont connus des gens du pays , et par où eux-mêmes ont coutume d'aller , s'épargnant beaucoup de peines et d'assez longs détours ; méthodes qui ne consistent pas dans la volonté de s'unir à Dieu avant que de s'être bien purifié de ses vices , ou d'attendre tout de la grâce sans vouloir y mettre rien du sien ; ce serait la voie au fanatisme , l'introduction aux plus grands désordres , sous le spécieux prétexte d'un assujettissement total aux permissions ou aux ordres de l'esprit intérieur ; ce serait , non pas quitter le grand chemin , mais prétendre arriver au terme sans vouloir passer par aucun lieu ; se donner des ailes avec lesquelles

on ne s'élèverait de terre que pour se briser bientôt d'une manière funeste ; mais ces méthodes consistent dans des moyens efficaces de tarir plus promptement la source des vices , de mourir plus parfaitement à soi-même , de rompre d'abord tous les obstacles qui empêchent Dieu de se communiquer aux âmes aussi vite et aussi libéralement qu'il le désirerait.

C'est la méthode d'aller à Dieu, qu'enseigne principalement l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, et après lui, le Chrétien intérieur. On exerce les puissances de l'âme, on fait assidûment l'oraison ; mais on s'étudie moins à éclairer l'esprit qu'à gagner le cœur, et sur un peu moins de lumière on établit plutôt beaucoup de générosité et de détermination ; on n'attend pas que la foi soit pleine pour commencer à agir, on se presse d'agir de toutes ses forces, pour mériter la plénitude et le grand jour de la foi ; on ne mêle point à une considération solide et propre à toucher, cette multitude de petites raisons accessoires et tirées du fond de la philosophie, qui ne font souvent que nourrir la vanité, et ôter aux grandes vérités ce que la simplicité de la foi leur donne de force et d'énergie ; on s'examine ; mais, outre les temps marqués, jamais un seul instant on ne se perd tout-à-fait de vue ; on ne s'amuse point trop à distinguer ce qui est crime et ce qui est péché, ou ce qui ne l'est pas ; tout ce qui sort tant soit peu de l'ordre des vertus parfaites, est sujet, sur l'heure même, à la censure, au reproche, à la correction ; cent fois dans un jour on remonte ce grand ressort d'une volonté déterminée à rendre à Dieu un culte parfait, à imiter pleinement Jésus-Christ, à se re-

noncer continuellement en tout ce qui ne porte pas directement à Dieu ou au devoir, ressort qui tient nécessairement à la pratique de toutes les vertus particulières, et entraîne avec rapidité tout ce qu'il trouve d'obstacles sur ses voies. Telle fut l'attention de notre saint fondateur, à réduire à quelque chose de fixe et d'uni, toute sa conduite. La plus grande gloire de Dieu fut toujours l'unique mobile de ses actions, le grand motif de ses espérances, la grande règle à laquelle il se rappelait dans toutes ses délibérations, et dans le compte qu'il se rendait de chaque action.

Dans ces exercices, c'est une chose étonnante combien peu il multiplie les considérations, combien peu il présente de nourriture à l'esprit. Toute l'économie du livre semble ne renfermer que cette simple vérité : *Tout à Dieu, par l'imitation parfaite de Jésus-Christ*. S'il semble quelquefois partager l'attention, ou permettre qu'on la partage, tout se rapporte à un même terme, à un même but. Il ne veut pas qu'on passe d'une vérité à l'autre, qu'on n'en soit tout pénétré; deux ou trois jours lui paraissent bien employés à cela, s'il est nécessaire. Une méditation où il propose un peu plus de raisonnemens, est toujours suivie de deux ou trois autres, qu'il appelle tantôt répétition pour s'imprimer plus avant les points dont on s'est senti le plus touché; tantôt contemplation, pour l'accoutumer à recueillir toutes ses facultés et les porter vers un objet simple et indivisible; tantôt application des sens, pour entendre, voir, goûter, sentir et toucher, en certaine manière, ce qu'il y a de plus important dans la vérité que l'on médite

Ses enfans les plus éclairés n'ont rien tant admiré dans ses ouvrages , que cette attention à réduire à quelque chose de fixe et d'uni , toute la religion et toutes ses pratiques , et ils ont accusé de ne les entendre pas , tous ceux qui le faisaient ou penser , ou parler d'une autre manière.

Troisième maxime. Que l'esprit de Dieu ne s'assujettit pas toujours si uniformément ni si constamment aux méthodes , ni à la plus parfaite ou à la moins parfaite , qu'il ne puisse attirer les ames à lui par des routes inconnues et au-dessus de toutes les réflexions ordinaires.

La chose est encore aisée à démontrer ; car , qu'est-ce qu'une méthode , sinon un amas de préceptes par lesquels une longue expérience a fait connaître qu'on pourrait arriver plus sûrement à un certain but ? Or , les premiers qui se fortifièrent , n'avaient certainement point ces méthodes , personne avant eux n'ayant pu leur frayer un chemin qu'on n'avait , pour ainsi dire , jamais fait. Quel fut le maître de ces premiers anges du désert , Paul l'ermite , Antoine , Pacôme , Hilarion , et par quel instinct donnèrent-ils à leurs successeurs ces premières règles de conduite , que les siècles suivans n'ont fait que perfectionner ? Découvrirent-ils moins toutes les ruses du malin esprit ? Surent-ils moins connaître la nature des vices et des vertus , et tous les secrets de l'oraison la plus parfaite , qu'aujourd'hui , qu'on a tant raisonné et tant écrit ? Le même maître donc qui les instruisit , a-t-il perdu le secret de parler au cœur qui le cherche avec pureté et simplicité ? Ou , si l'on voulait supposer que l'Esprit de Dieu ne parlât plus par lui-même , depuis qu'il peut parler par le

ministère des hommes, qu'on me dise donc comment tant de personnes ignorantes qui n'ont jamais consulté de directeurs à la campagne où la Providence les a rélégués, ni fait aucun usage des livres, ne connaissant pas même les caractères, se trouvent néanmoins en état de parler le langage des saints, capables de nous faire même des leçons quand Dieu nous aime tant que de nous les adresser ? Il suffirait certes, qu'au lieu d'une multitude de ces bonnes âmes qui se rencontrent partout, on en eût connu seulement un petit nombre de ce caractère, pour pouvoir assurer que l'Esprit saint est comme un grand maître qui sait quelquefois se mettre au-dessus des lois communes et ordinaires ; et pour ne pas juger de l'arbre par la manière dont il a été cultivé, mais par les fruits de bénédiction qu'il porte, et dont il n'y a que le Dieu des vertus qui puisse être le principe et le créateur, *Dieu admirable dans ses saints, donnera lui-même à son peuple une vertu de force* (1).

Une grande mortification, un sincère mépris de soi-même, un amour tendre de la croix et des opprobres du Sauveur, un acquiescement parfait aux volontés divines, dans la pauvreté et dans l'infirmité, un corps sur terre et une âme déjà dans le Ciel, qu'importe qu'on sache dire d'où viennent ces trésors de grâces, si on les possède enfin, et qu'on regorge de biens jusqu'à pouvoir en répandre des torrents sur une multitude d'autres ? Poursuivons.

Quatrième maxime. Que comme il y aurait de l'illusion et du danger à vouloir de soi-même, par

(1) *Mirabilis Deus in sanctis suis ... Ipse dabit virtutem et fortitudinem plebi suæ. Ps. 67, 36*

une espèce d'ambition, sortir des méthodes et des routes ordinaires pour se faire un chemin à l'écart, il n'y a pas moins de risque, peut-être, du moins par rapport à la perfection et au solide avancement, à vouloir se roidir contre l'attrait intérieur, et s'obstiner à demeurer dans ses manières ordinaires de traiter avec Dieu, quand il lui plaît de découvrir quelque chose de plus simple, et dans une espèce de pauvreté, d'obscurité et de silence, de dire beaucoup plus qu'on ne pourrait se dire à soi-même dans une multitude de considérations et de réflexions.

Il est vrai qu'alors on peut être, on doit être surpris que Dieu fasse choix d'un sujet si indigne pour se communiquer à lui; et d'où vient ce bonheur (1)? Mais depuis qu'il a honoré notre nature jusqu'à s'unir à elle, jusqu'à ne faire qu'une même personne de l'homme et de Dieu, ce n'est plus une merveille qu'il daigne faire sentir aux frères adoptifs de Jésus-Christ quelque écoulement de grâces de leur aîné et de leur chef; *il a fait en moi de grandes choses; il a regardé la bassesse de sa servante; il a déployé la force de son bras* (2). Ainsi, après la Reine des saints, ont pensé et ont parlé tous les saints. Un grand sentiment de leur bassesse et de leur pesanteur naturelle, un grand dégagement des dons de Dieu, toujours prêts à se voir dépouillés de ce qu'ils sentaient bien ne leur être accordé que par une libéralité toute gratuite; mais toujours aussi, une soumission simple et reconnaissante sur tout ce qu'il plairait à Dieu de faire dans eux, pour eux,

(1) *Et undè hoc mihi?* Luc. 1, 43.

(2) *Fecit mihi magna qui potens est; respexit humilitatem ancillæ suæ; fecit potentiam in brachio suo.* Luc. 1, 48, 49, 51.

par eux et avec eux de plus éclatant. *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole* (1).

Cinquième et dernière maxime. Que quand vaincu et comme emporté par l'attrait de Dieu, au lieu de faire résistance, on met toute son attention à être bien humble et bien fidèle, sans suivre (tant que cet attrait dure) d'autre méthode, le progrès dans les vertus solides en devient, et plus sensible, et plus prompt; car c'est encore ce que démontre l'histoire des saints, dans la suite de tous les siècles.

Il en est peu dans la vie de qui l'on ne puisse distinguer deux intervalles et marquer comme deux époques tout-à-fait différentes. Dans le premier temps, agissant par méthode et ne songeant qu'à vider leur cœur de toutes les affections terrestres, ils n'eurent point à se repentir de leur travail et déjà l'on pouvait les proposer comme de grands modèles et se faire honte de ne pas leur ressembler; mais dans le second, l'Esprit saint ayant pris comme pleine et entière possession d'eux-mêmes, bientôt on les perdit de vue, et ils prirent l'essor si haut, qu'on put les admirer, mais qu'on désespéra de jamais les atteindre. Telle est la différence d'un homme et d'un autre homme; la différence d'un homme avec lui-même, à proportion que Dieu se découvre, et qu'il communique plus de lumière et plus d'onction; il ne marche plus, il vole; mais c'est sur les ailes du Saint-Esprit, guidé par sa sagesse, soutenu par sa force toute-puissante; il n'y a ni faiblesse à craindre, ni précipice à éviter; *Il y a une grande différence entre la sagesse d'une personne vrai-*

(1) *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Ib.

ment dévôte , et la science de l'homme de belles-lettres (1)... On fait plus de progrès en se détachant de tout , qu'en étudiant des choses subtiles (2).

Pour notre instruction et pour notre édification , formons donc ici deux ou trois résolutions. La première , de ne donner jamais , à l'avenir , dans les travers de ceux qui , sans expérience , sans examen , et souvent sans connaissance de cause , sont comme déterminés à réprouber et à condamner d'abord tout ce qu'ils n'entendent pas. La seconde , de nous porter toujours de nous-mêmes à aller à Dieu par principe et par méthode ; nous ne devons nous croire capables de rien de plus ; mais , entre toutes ces méthodes , choisir celle qui visiblement est la plus solide , fût-elle pendant quelque temps la plus pénible. C'est sans comparaison de s'adonner constamment au détachement parfait , et de chercher toujours , dans la prière , ce qui va plus à gagner , à déterminer , à enflammer le cœur , qu'à éclairer , perfectionner et peut-être amuser et enfler l'esprit.

Enfin si , outre ce que nous apprenons des hommes , outre ce que nous trouvons dans notre fonds , Dieu daignait nous enseigner quelque chose de mieux , jugeant toujours du mieux par rapport aux progrès dans les vertus solides , ne pas nous roidir contre son attrait ; ce serait nous faire tort et lui faire injure ; car il est rare qu'après un temps d'exercices communs , Dieu manque de donner du plus au moins , quelque chose qu'on n'aurait jamais osé demander ni attendre.

(1) *Est magna differentia , sapientia illuminati et devoti viri , et scientia litterati ac studiosi clerici.* Imit. l. 3 , c. 31.

(2) *Plus profecit in relinquendo omnia , quàm in studendo subtilia.* Imit. c. 43.

Je promettais, l'autre jour, aux âmes fidèles, la grâce de la dévotion simplement; je ne crains point de m'avancer en promettant aux cœurs pleinement libéraux et généreux, une grâce beaucoup au-dessus encore, puisque je ne le promets qu'après tous les saints. La conduite est donc toujours louable, quand et à proportion qu'elle porte à Dieu, nous l'avons vu; toujours elle est condamnable, quand elle en détourne, nous l'allons voir.

SECOND POINT.

Dieu ne peut pas être contraire à lui-même, ni détruire d'un côté ce qu'il édifie de l'autre. Si donc il y a dans la religion, comme on n'en saurait douter, des vérités qui soient certainement révélées, et des choses qui soient certainement commandées ou conseillées, toute conduite qui détourne de là, quelque peu qu'elle en détourne, doit être d'abord regardée comme une illusion, et comme réprouvée de tout ce qu'il y a de personnes véritablement éclairées de Dieu; et c'est la deuxième règle qui ne souffre point d'exception, et que nous avons donnée pour discerner les esprits, et nous préserver des artifices du démon et de ceux qui, agissant par sa conduite, espéreraient nous surprendre ou nous séduire.

Par là, sans autre discussion, nous condamnons d'abord toute lumière particulière et toute vue intérieure qui donnerait la moindre atteinte aux dogmes de la religion, et à ce que l'Eglise décide comme appartenant aux dogmes de la religion. En vain prétendrait-on avoir quelque sorte de vision même et de révélation du contraire, ou que ces ré-

vélations eussent été faites à des personnes d'une sainteté éminente, et d'un discernement à ne pas pouvoir se laisser tromper, ou autorisées même par des miracles. Ces miracles ne sont point comparables à ceux de Jésus-Christ ni des apôtres, qui ont établi d'abord la religion. Les révélations particulières doivent se mesurer aux révélations communes, et non point les révélations communes aux révélations particulières. Dieu a promis de n'abandonner jamais son Eglise, de ne jamais permettre que les portes de l'enfer prévalent contre elle; nulle part il ne s'est engagé (pour des raisons qui lui sont connues) à ne pas souffrir qu'avec les meilleures intentions du monde, les plus gens de bien mêmes ne pussent pas tomber dans l'illusion; combien moins l'a-t-il promis à ceux dont la conduite pleine d'orgueil et de suffisance ne montre que trop qu'ils ont de grandes dispositions à croire voir tout ce qu'ils désirent, ou à supposer ce qu'eux-mêmes peut-être ne voient pas.

Par là, nous réprouverons encore toute conduite qui, sous ombre d'être inspirée de Dieu, affranchirait de l'obéissance qu'on doit aux préceptes, aux conseils de Jésus-Christ, ou aux ordres de ceux qu'une légitime autorité nous a donnés pour tenir ici-bas sa place, les pasteurs, les supérieurs, les directeurs mêmes; et peu importe que ces lois et ces préceptes ne regardassent pas toujours des choses si importantes en apparence, car outre que c'est ainsi que le démon accoutume à la révolte, dans les points même capitaux, et que ce principe bien suivi, *c'est Dieu qui m'inspire, Dieu qui me possède, Dieu qui me pousse*, peut aller jusqu'à donner dispense

des lois essentielles , aussi-bien que de celles qui en sont très-peu dépendantes ; outre cela , dis-je, il est toujours certain que Dieu ne saurait se démentir , ni vouloir , ou que je laisse des prières d'obligation pour des prières de dévotion, ou que je viole mes règles pour donner dans une conduite étrangère, ou que je fasse aucune entreprise, fût-elle de charité, de zèle , de pénitence, malgré la défense raisonnable ou contre l'intention de mes supérieurs, lorsque ma règle ne m'en prescrit que dépendamment de leur volonté. Aussi sainte Thérèse écrit-elle que Jésus-Christ lui apparaissant, et lui donnant quelquefois des ordres que ses directeurs avaient peine à approuver , Notre-Seigneur voulait toujours qu'elle leur obéît , jusqu'à ce que lui-même il les eût fait changer de sentiment , comme après quelque temps cela ne manquait jamais d'arriver.

Le principe incontestable et dont jamais les véritables spirituels ne se sont écartés, c'est que , dans les concours de la foi et de l'obéissance, en donnant à ces deux mots toute leur étendue , jamais l'inspiration particulière ne doit être écoutée , ni comptée pour rien. Si l'on dit que, dans quelques occasions, des saints aujourd'hui reconnus pour saints, ne s'en sont pas tenus exactement à ce principe , nous répondrons sans hésiter que ce n'est point en cela qu'ils furent des saints, ni que nous devons nous les proposer pour modèles. Ils confondirent en ces momens leur propre esprit, qui leur parlait, avec l'Esprit de Dieu, qui avait coutume de leur parler ; et nous ne savons pas ce que ces égaremens passagers leur coûtèrent peut-être de retardement, et ensuite de larmes et de pénitence.

Par là , nous condamnerons enfin ce qui détourne d'une manière moins directe , mais ce qui détourne pourtant du goût et du genre de vertu dont Jésus-Christ nous a donné les maximes et l'exemple dans sa vie et à sa mort. Tout système de spiritualité qui inspirerait de l'amour pour soi-même et pour ses propres intérêts , une attache opiniâtre à ses sentimens particuliers , du mépris , du dédain , de la dureté pour le prochain , ne serait qu'un système damnable. L'Esprit de Dieu donne , au contraire , de l'humilité , de la simplicité , de la douceur , de la compassion , du zèle sans amertume , de la ferveur sans empressement , un je ne sais quoi de noble , de naturel , de judicieux et d'aisé ; une certaine défiance de soi-même , lorsqu'on agit et qu'on parle avec plus d'élévation et de sagesse , comme nous voyons encore dans sainte Thérèse ; une négligence de toute sa personne , qui vient plus d'oubli que d'étude et de réflexion ; un langage qui tient plus du ciel que de la terre , comme quand les personnes du premier rang s'expriment sur ce qu'elles sentent et sur ce qu'elles apprennent dans le commerce familier des princes ; une politesse même bien au-dessus de la condition , et de ce qui vient d'une éducation heureuse ; l'art n'y pourrait jamais atteindre.

A quoi sert donc , me direz-vous peut-être , de faire tant d'estime des grâces et des lumières extraordinaires , puisque , sans elles , la religion nous apprend assez d'ailleurs ce que nous devons savoir et ce que nous devons faire pour aller sûrement à Dieu , et pour nous faire des saints du premier ordre ?

1.° Est-il libre de les avoir ou de ne les avoir pas; ou, après ce que nous avons dit, est-il sûr d'y résister quand Dieu, de lui-même, nous les présente? Mais aussi nous ne les estimons, dans le fond, qu'autant qu'après les avoir examinées, nous trouvons qu'elles se rapportent à ce que Dieu nous a enseigné ou commandé, et qu'elles sont propres à rendre plus douce et plus facile la soumission aux vérités révélées et aux ordres que Dieu a donnés par son Fils, ou comme des préceptes, ou comme de simples conseils. Je ne voudrais pas, de même, d'une consolation qui m'ôterait la componction du cœur, dit l'imitation de Jésus-Christ (1).

Ce que j'estimerais donc, ce serait une grâce, une révélation qui me ferait sentir et goûter dans sa plénitude, ce que je n'aperçois, pour ainsi dire, qu'à la pointe de l'esprit; une lumière qui me ferait voir moi-même à moi-même, comme un objet digne de toute sorte de châtimens et de mépris; une épreuve qui me ferait comprendre combien on est malheureux de perdre Dieu, et d'être banni de sa présence, exclus de son amour pour toute l'éternité; une impression douloureuse des souffrances de mon maître qui me pénétrerait de contrition et qui me porterait à vouloir me crucifier avec lui, sans que je pusse trouver d'autre consolation dans la vie.

Si quelqu'un pouvait douter qu'outre les manières de penser et de vouloir communes à tous les fidèles, il pût y avoir quelque chose de plus utile encore et de meilleur, outre ce que nous avons rapporté de la grande piété des saints dans les diffé-

(1) *Nolo consolationem quæ mihi aufert compunctionem.* Imit. l. 2, c. 10, v. 3.

rens états de leur vie , j'ajouterais quelque chose de plus authentique encore , et je demanderais qu'on m'expliquât d'où peut venir ce changement subit et miraculeux qui se fit dans les apôtres , à la descente du Saint-Esprit. Je ne parle point du don des langues , ni de ces autres grâces gratuites , comme on les nomme , qui visiblement ne leur furent accordées que pour donner une autorité divine aux vérités qu'ils annonçaient ; je parle simplement de ce qui leur fut communiqué pour leur propre sanctification. Certainement, avant ce temps-là ils croyaient en Jésus-Christ , ils gardaient ses préceptes et ses conseils , ils étaient attachés d'affection à sa personne adorable ; mais une nouvelle manière de croire et d'agir survint , qui perfectionna les dispositions commencées qu'ils avaient pour les plus éminentes vertus.

Et en effet , pour ne parler ici des grâces extraordinaires que selon le système de quelques docteurs scolastiques , que sont-elles autre chose que les dons mêmes du Saint-Esprit , dont l'effet propre est de perfectionner toutes les facultés de l'ame et de donner aux vertus infuses , qui sont la foi , l'espérance , et la charité , un degré tout nouveau de clarté et de force ?

La foi nous enseigne ce qu'il faut croire , mais un nuage ténébreux nous laisse toujours dans l'obscurité ; le don de science et d'intelligence éclaire cette sombre nuit , et donne à la fois comme la certitude des plus évidentes démonstrations. On verrait Dieu et les systèmes de Dieu de ses propres yeux , qu'on n'en serait pas plus certain ni plus frappé.

L'espérance détache le cœur des biens présents ,

jusqu'à en faire quelque sorte de sacrifices au bien de l'éternité ; mais on ne laisse pas de regarder comme derrière soi , de délibérer encore , ou même de regretter ce que l'on quitte ; le don de conseil , de force , de sagesse , plutôt que de sagesse , survient ; il n'est plus libre de prendre parti ; on perd le goût de tout ce qui se passe ; le cœur ne saurait plus être qu'où est le trésor : *Ayez du goût pour les choses du Ciel* (1). Au travers des plus grands travaux , des plus invincibles obstacles , on court à son terme de toute l'étendue de ses désirs : on se plaint que la mort tarde à venir rompre une chaîne qui paraît insoutenable.

La charité fait qu'on aime Dieu par préférence à tout ce qui pourrait obliger de rompre avec lui ; le don de piété inspire un amour tendre et cordial ; le don de la crainte filiale , sans causer aucune larme , rend attentif aux moindres choses qui peuvent déplaire ou faire plaisir à son bien-aimé.

Qu'on demande , après cela , pourquoi tant estimer les grâces extraordinaires , si ce n'est que , dans la crainte de confondre les dons de Dieu avec le Dieu des dons , on ne consente , par générosité , à les sacrifier toute sa vie au plaisir d'aimer Dieu pour lui seul.

Règle générale donc : N'estimer les conduites extraordinaires qu'autant qu'elles donnent un nouveau degré de lumière et de détermination à servir Dieu parfaitement , et par une conséquence naturelle et nécessaire , condamner comme autant d'illusions dangereuses de l'esprit mauvais , toutes les grâces apparentes qui détourneraient de la vertu

(1) *Quæ sursùm sunt , sapite.* Col. 3 , 2.

solide et du parfait service de Dieu , quelque peu qu'elles en détournassent.

Ajouterai-je ici , que c'est sur cette règle en effet que l'Eglise , dans tous les temps , a jugé quels étaient les véritables et les faux illuminés ? Les uns et les autres parlaient souvent le même langage. Tous également se disaient instruits de Dieu , éclairés de Dieu ; mais leur conduite , appliquée aux règles infaillibles de la foi et de la perfection , fit toujours canoniser les uns et anathématiser les autres , sans que l'Eglise eût égard ni à la qualité des personnes , ni à certaines œuvres d'éclat par où les uns quelquefois semblaient même l'emporter sur les autres.

Jugeons - en comme elle , tenons - nous - en à ses maximes , et nous ne nous tromperons jamais , et jamais nous ne nous laisserons tromper.

Mais , outre les conduites intérieures qui visiblement portent à Dieu , et celles qui visiblement en détournent , il en est d'une dernière espèce , sur lesquelles il est difficile de décider si elles y portent ou si elles en détournent. Quel parti prendre à l'égard de celles - ci ? Nous allons le dire en deux mots , avant que de finir : il ne nous est pas permis de laisser imparfaite une matière de cette conséquence ; si je passe un peu les bornes du temps ordinaire, vous voudrez bien me le pardonner.

TROISIÈME POINT.

Je ne puis mieux commencer cette dernière partie , qu'en vous inspirant un grand respect et une estime infinie pour les règles que saint Ignace nous a laissées sur le discernement des esprits. Il est véri-

tablement étonnant qu'un homme qui ne faisait que d'entrer dans les voies de la spiritualité , ait pu produire un si haut chef-d'œuvre de sagesse , et renfermer en si peu de paroles un si grand trésor de riches et d'utiles leçons. Pour moi , je ne voudrais point d'autre preuve pour montrer que Dieu se rend personnellement le maître des hommes quand il lui plaît , et que notre saint fondateur fut lui-même , dès ses commencemens , un de ses disciples de prédilection. Plus on acquiert d'expérience , plus on entend , plus on lit , plus on voit et plus on trouve que tout était renfermé là-dedans , comme l'arbre l'est dans le noyau. Il y a de quoi juger de l'état et de ceux qui commencent , et de ceux qui font progrès dans le bien , et de ceux qui paraissent déjà consommés dans la vertu.

Que si néanmoins , après l'étude et avec l'usage de ces règles , on pouvait encore douter (ce qui arrivera , je crois , très-rarement) , si de certaines dispositions extraordinaires viennent de l'esprit de Dieu ou non , parce qu'on ne pourrait pas découvrir certainement si elles portent à Dieu ou si elles en détournent ; que faudrait-il faire alors , et quel parti prendre ? Suspendre son jugement ; ne point se presser de condamner ni d'approuver , attendre , prier Dieu qu'il se déclarât davantage , et cependant aider les âmes à profiter de leur état , quel qu'il puisse être , et de quelque principe qu'il puisse venir.

Ne point approuver : pourquoi ? Parce que nous avons perdu notre point fixe , notre étoile polaire ; c'est le progrès dans les vertus solides , et nous ne saurions décider ici si l'on avance ou si l'on recule.

Ne point condamner , cependant , parce que Dieu

fait quelquefois son ouvrage d'une manière bien cachée ; il a plus d'une raison de laisser assez longtemps les âmes qu'il chérit dans cet état d'incertitude ; rien ne sert plus à les purifier ; rien ne les humilie davantage à leurs propres yeux ; rien , quelquefois , ne leur attire plus de contradictions , plus de persécutions de la part des hommes , et si elles les souffrent avec douceur et avec patience , c'est déjà pour le moins une raison de douter si l'épreuve ne vient pas de Dieu.

Ne point approuver , parce que les maîtres les plus éclairés n'ont pas laissé , quelquefois , de se trouver surpris , aussi-bien que ceux qu'ils conduisaient , quand ils crurent parler avec plus de sûreté , ou sur ce qui les regardait , ou sur ce qui regardait les autres.

Ne point condamner cependant aussi , parce que ce serait condamner presque tous les saints. Il en est peu dont les états n'aient paru suspects pendant un certain temps ; la suite découvrit que Dieu véritablement les avait conduits et inspirés.

On dira : que sert alors un directeur , puisqu'il ne décide rien , et que l'on ne reçoit de ses réponses ambiguës que de nouvelles raisons de s'inquiéter peut-être , et de se tourmenter ? Il sert à soutenir l'âme dans sa peine , à la rappeler sans cesse aux principes immuables de la foi ; à lui inspirer d'autant plus de ferveur sur les points où la volonté de Dieu lui est manifestée , qu'elle peut prendre moins d'appui sur ce qui se passe dans elle d'extraordinaire ; lui apprendre à ne point trop examiner quel est le principe qui agit dans elle , mais à savoir profiter de tout pour son avancement ; car , en effet ,

comme l'on peut abuser des plus grandes grâces de Dieu , on peut aussi tourner à son profit les plus grandes illusions du démon. On abuse des grâces de Dieu , si l'on n'en devient pas plus reconnaissant et plus fidèle ; on profite des illusions du démon si , prenant ses tromperies pour des grâces de Dieu , on s'enflamme de plus en plus dans son amour et dans la pratique du renoncement à tout ce qui est au-dessous de lui. Ces états demandent , dans le directeur , une longue patience , une grande charité , un peu d'oubli de soi-même , quelquefois , et de sa réputation ; mais un homme apostolique n'est plus à lui-même ; il est à Jésus-Christ , et aux âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang

Car , de vouloir tout abandonner ou de ne vouloir conduire à Dieu que des personnes qui s'y conduiraient presque d'elles-mêmes , c'est se chercher beaucoup soi-même , mais ce n'est pas chercher à glorifier le maître souverain.

On sera quelquefois trompé dans ses décisions ; mais ne l'est-on jamais quand on veut se mêler de donner conseil sur des affaires temporelles ?

Il y a des spirituels que leurs lumières prétendues célestes ont engagés dans d'assez mauvaises décisions : et , après avoir été au conseil des plus sages , n'arrive-t-il jamais qu'on s'engage dans de fâcheuses entreprises ? Quelques directeurs ont pris pour des personnes fort élevées de malheureux hypocrites ; et combien de confesseurs sont la dupe de leurs pénitens ? Faut-il quitter le sacré tribunal , et le bien qu'il est visible qu'on y fait d'ailleurs ? Ne sont-ce pas là de ces inconvéniens dont on peut tirer encore d'assez grands avantages ? Apprendre

combien on a besoin de la lumière de Dieu , quand on est chargé de conduire les ames ; étudier plus à fond les voies de Dieu sur ses élus ; vivre dans une si grande pureté de cœur qu'on ne mérite pas d'être livré au pouvoir de l'esprit de ténèbres.

Mais, encore une fois , comme nous l'avons dit , il est rare qu'on soit dans ces embarras , quand on s'en tient avec fermeté à la règle de Jésus-Christ , de ne juger jamais absolument de l'arbre que par les fruits , ni des vraies grâces que par de solides vertus.

Pour nous-mêmes donc et pour les autres , tenons cette règle de conduite : tout ce qui porte à Dieu , est saint et louable ; tout ce qui en détourne , doit être en horreur ; tout ce qui est obscur à cet égard doit être éprouvé ; Dieu ne tardera pas à s'expliquer , ou , s'il diffère , on ne cessera de gémir et de prier ; on aura toujours pour prix de son travail et de sa droite intention , un grand mérite dans l'éternité bienheureuse *Ainsi soit-il.*

EXHORTATION

SUR LA CHARITÉ.

PREMIÈRE EXHORTATION.

Combattre sa propre indifférence.

Diliges proximum tuum.

Vous aimerez votre prochain. *Matth.* 22, 39.

CE précepte , aussi ancien que l'univers même , gravé par la nature dans le fond de tous les cœurs , intimé aux Juifs par Moïse , renouvelé par Jésus-Christ à ses disciples d'une manière si forte et si particulière , quelle paix et quel ordre dans le monde , si tous les hommes pouvaient se résoudre à le garder parfaitement , et à vivre ensemble selon les lois de l'union cordiale et de la véritable charité ! Se prévenir les uns les autres par des services effectifs , sans attendre qu'on en fût sollicité ; relâcher mutuellement quelque chose de ses intérêts , pour accommoder ceux du prochain qu'on regarderait comme une partie de soi-même ; oublier les fautes auxquelles notre fragilité nous expose tous ; et , sûrs de l'amitié d'autrui , accuser toujours , dans les fautes qui lui échappent à notre égard , la surprise , le défaut de connaissance ou de réflexion , et jamais la

personne ni la mauvaise volonté ! Quel bonheur , en core une fois ! et si la seule pensée d'une pareille union nous flatte si agréablement , que serait-ce de la chose même ? Si la charité paraît si agréable lorsqu'on en parle , que doit-elle être lorsqu'on la possède , dit saint Augustin (1) ? On l'a dit il y a longtemps ; le monde serait une espèce de paradis.

Mais je ne sais trop s'il faut y penser , et si ce ne sont pas ici peut-être des vœux et des désirs chimériques. Le concert parfait que nous demanderions , dépend de l'accord de trop de volontés , pour pouvoir espérer rien de semblable , je ne dis pas seulement entre tous les hommes , mais entre les parties mêmes qui composent une maison , une famille , une communauté. Il ne faut qu'un assez petit nombre d'esprits déraisonnables et difficiles , pour troubler la paix de tous les autres ; et quand n'y aura-t-il plus au monde , et dans quel endroit du monde ne trouvera-t-on pas toujours , au moins un petit nombre de ces sortes d'esprits ?

Notre soin unique doit donc être de faire , chacun en particulier , notre devoir , sans trop examiner ce que font les autres ; et si la charité doit être violée , altérée , troublée parmi nous , qu'au moins ce ne soit point par notre faute. Vivez en paix , dit saint Paul , autant que cela dépend de vous , avec toutes sortes de personnes (2).

Pour cela , il faut nécessairement prendre beaucoup sur soi-même , et combattre ou régler trois dis-

(1) *Charitas si , dum commemoratur , talis est , cùm habetur , qualis est ?* Tract. sept. in epist. prim. sanct Joan.

(2) *Quod ex vobis est , pacem cum omnibus hominibus habentes.* Rom. 12 , 18.

positions où l'on peut se trouver à l'égard de ceux avec qui l'on est obligé de vivre ; car , prenez garde, s'il vous plaît , nous avons tous naturellement de l'inclination pour les uns , de l'aversion pour les autres , et pour presque tous , de l'indifférence et de la froideur.

L'indifférence fait qu'on méprise et qu'on néglige le prochain ; l'aversion fait qu'on l'offense et qu'on l'outrage. L'inclination cause d'injustes préférences, et souvent de dangereux attachemens.

Mais Dieu nous aurait-il laissés sans secours contre ces difficultés diverses ? Non, considérons attentivement le modèle et l'ordre de la charité chrétienne ; nous viendrons plus aisément à bout de les surmonter.

Le motif de la charité animera nos froideurs , et nous fera estimer et aimer ceux qui nous sont les plus indifférens.

Le modèle de la charité calmera nos aversions , et nous fera supporter ceux qui nous sont le plus opposés.

L'ordre de la charité réglera nos inclinations , et nous rendra moins passionnés envers ceux mêmes pour qui nous nous sentons le plus de penchant.

Voilà le plan général de tout ce que nous avons à expliquer sur les divers devoirs de la charité.

La règle nous ordonne d'en faire le sujet le plus ordinaire de nos instructions et de nos conférences domestiques. Nous saisissons l'occasion aussi souvent qu'elle se présente ; mais il est à propos de prendre, une bonne fois, la chose dans ses premiers principes , de la développer jusque dans ses plus grands détails.

Commençons aujourd'hui par combattre cette pernicieuse indifférence, cette froide langueur où l'on est, non-seulement à l'égard de la multitude de tous les hommes, mais du plus grand nombre de ceux avec qui l'on vit en société.

PREMIER POINT.

La plupart des hommes ne me sont rien, et je ne sens, je n'aperçois rien dans eux qui puisse d'ailleurs leur attirer mon estime et mon affection, voilà par où l'on prétendrait justifier l'indifférence volontaire où l'on est à l'égard de la multitude du dehors et du dedans.

De là ces réflexions trop ordinaires ; qu'ai-je affaire de ce qui regarde un tel ou un tel ? je ne leur veux ni bien ni mal ; qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, qu'ils meurent ou qu'ils vivent, qu'ils languissent malades ou qu'ils jouissent d'une parfaite santé, leurs succès et leurs disgrâces, leur élévation et leur abaissement, tout m'est égal ; je regarde tout du même œil ; je m'en déclare, je n'y veux entreprendre rien. Ce sentiment n'est pas religieux, n'est pas chrétien ; il n'est pas même naturel, humain, ni raisonnable ; il ne faut que montrer, premièrement, qu'il n'est aucun homme au monde qui n'ait avec nous des liaisons également étroites et sacrées ; 2.^o aucun qui n'ait par lui-même un fonds de vrai et de solide mérite, indépendamment de ses diverses liaisons, et vous ne tarderez pas à vous condamner vous-même, et à condamner la dureté qui rend aujourd'hui ces manières de penser et de parler si communes, et qui semblent les justifier parmi les per-

sonnes mêmes qui se piquent le plus de raison et de religion.

La première raison que Dieu ait employée pour nous engager à aimer tous les hommes , sans exception , c'est donc l'idée de ce que nous leur sommes et de ce qu'ils nous sont ; les seuls termes dans lesquels est conçu son précepte de la charité , ne nous permettent pas de l'oublier. Vous aimerez votre prochain (1).

Dieu ne dit pas, vous aimerez les autres hommes; il dit, vous aimerez votre proche, votre très-proche; car ce mot *proximum*, que l'usage de notre langue rend par celui de *prochain*, a dans lui-même et par sa signification propre, beaucoup plus de force et d'énergie que n'en exprime et n'en fait sentir la traduction. Il signifie quelqu'un qui nous est uni d'une façon toute particulière, comme si Dieu disait : je vous dispense d'aimer ceux qui vous sont étrangers, et s'il s'en trouve quelqu'un entre tous les hommes, quelqu'un qui ne soit pas en effet comme une portion et une partie intime de vous-même, celui-là peut vous être indifférent; mais où trouverez-vous un homme qui ne vous soit rien ? tous vous sont proches, tous vous sont très-proches, par les liens de la nature, et tous ceux avec qui vous pouvez vivre ici, par les liens de la grâce qui vous unissent, ils sont tous hommes, tous chrétiens, tous religieux comme vous : *diliges proximum....*

Il est homme, direz-vous, et je le suis aussi, j'en couviens. Mais cela suffit-il pour me tirer de l'indifférence, pour me mettre en action et en inquiétude au regard de quelqu'un ? Que cela suffise, c'est de

(1) *Diliges proximum tuum.* Matth 22, 39.

quoi je n'oserais trop répondre. Nous venons nouvellement du monde, où nous avons pris les maximes, l'éducation, les préjugés du monde, et dans le monde on sait quelle est, surtout aujourd'hui, l'insensibilité, oserai-je le dire? l'inhumanité et la barbarie de plusieurs. On n'aime qu'à peine ses proches, ses alliés, ceux qui ont puisé immédiatement le même sang dans la même source, ceux à qui l'on a donné la vie, ceux de qui on l'a reçue; tout est en combustion dans les villes, dans les familles; comment aimerait-on les autres hommes par le seul droit de cette proximité générale, *proximum*? Confondons-nous, cependant, à la vue de ce renversement énorme des sentimens les plus naturels.

Cette seule considération, *il est homme et je le suis aussi*, toucha les sages de l'antiquité, et fut le fondement et la base sur lesquels ils crurent pouvoir bâtir d'une manière inébranlable, tous les devoirs de tendresse, d'affection, et de zèle qu'ils voulaient qu'eussent tous les hommes réciproquement les uns pour les autres.

Ce beau sentiment d'un de leurs poètes ne vous est pas inconnu. On demandait à quelqu'un de quoi il se mêlait de vouloir donner conseil à un autre homme qui ne l'en requérait pas, c'est que je suis homme, lui fait répondre l'auteur, et que tout ce qui est homme, ne saurait m'être étranger; je suis affligé de voir un de mes semblables se donner bien du chagrin (1).

Et saint Augustin, dans une de ses lettres à Macédonius, rapporte, sur une ancienne tradition de ce temps-là, que la première fois qu'on entendit

(1) *Homo sum, humani nihil à me alienum esse puto.*

prononcer ce vers sur le théâtre, il s'y fit un cri d'approbation, et un applaudissement général de tous les spectateurs. *Cui sententiæ ferunt theatra, plena licet stultis et indoctis, applausisse.* Cet applaudissement n'était pas libre, dit saint Augustin, la nature se trouva saisie. Le cœur sentant un de ses instincts des plus nobles et des plus naturels se réveiller, éclata comme malgré lui. Voilà ce que nous pensons par nous mêmes et ce que nous penserions toujours, si les passions nous laissaient dans une assiette naturelle et tranquille. Nous agissons autrement, peut-être, après avoir délibéré; mais toutes les fois qu'on voudra nous surprendre et que nous parlerons sans réflexion, la nature dira toujours : *je suis homme, et ce qui est homme ne saurait m'être étranger; homo sum, etc.*

Les liaisons que nous avons tous, par la grâce du christianisme et par notre vocation commune à l'état religieux, comme elles sont bien plus étroites et plus divines, doivent aussi nous intéresser bien davantage à tout ce qui regarde ceux avec qui nous vivons. *Christianus, religiosus sum; Christiani, religiosi nihil à me alienum puto.* Par le christianisme et par les engagements de la vie religieuse, qui n'est qu'une profession déclarée d'un plus parfait christianisme, tous ceux qui nous environnent, deviennent, d'une façon toute nouvelle, les enfans du même père qui est au Ciel, les frères du même aîné, les membres du même chef qui est Jésus-Christ, et les cohéritiers de sa gloire; régénérés dans les mêmes eaux, nourris du pain céleste à la même table, recevant les mêmes instructions, la même direction, les mêmes sacremens;

tous , par conséquent , du même troupeau , de la même communauté , de la même maison , de la même famille pour le temps et pour l'éternité , comme nous l'espérons.

De là ce nom de *Frère* , dont nous nous servons , et que nous avons emprunté des premiers fidèles , quoique nous leur laissions souvent toute la gloire d'agir conséquemment à un nom si beau et si tendre. Ils vivaient ces anciens chrétiens , comme étant frères véritablement , n'ayant qu'une ame et qu'un esprit ; ils eurent leurs biens en commun aussi-bien que nous , tandis que la diversité de pays ou le nombre des fidèles n'y fut pas un obstacle ; mais après même qu'ils furent obligés de les partager , tout , dans le besoin , leur devenait commun. Les païens étaient charmés de la charité qu'ils exerçaient les uns envers les autres , et qui s'étendait souvent jusqu'aux étrangers. Ce fut l'occasion de la conversion du grand saint Pacôme. Quelques imposteurs firent semblant d'embrasser notre religion , pour avoir plus de part à leurs libéralités ; voyez , disait-on avec admiration , les chrétiens , comment ils s'affectionnent , et si l'intérêt de tous ne semble pas être l'intérêt de chaque particulier.

Que penser donc et que dire d'un homme qui ne serait pas touché de ces liaisons diverses , et qui , quand on lui parle de prochain , demande , avec ce docteur superbe de l'Evangile : *Et qu'est-ce que ce prochain que l'on m'ordonne d'aimer* (1)? Je ne connais point d'autre prochain , moi , que celui que l'intérêt , le plaisir , ou l'inclination nous unit.

Lui répondre que ces liaisons n'en sont pas moins

(1) *Et quis est meus proximus ?* Luc. 10 , 29.

réelles, et qu'elles ne lui imposent pas moins d'obligation, quoiqu'elles ne le touchent pas, et qu'il ne veuille pas les apercevoir; lui demander, avec saint Paul, si la main disait au pied, ou que l'œil dit à la main : Je ne vous connais point, je ne suis pas du même corps que vous; aidez-vous comme vous pourrez, mais n'attendez de moi aucun service, l'œil et la main cesseraient-ils d'être du corps, cesseraient-ils d'être obligés de secourir le reste du corps, pour avoir dit qu'ils n'en sont pas? Pensez-y, ou n'y pensez pas, tous les chrétiens, tous ceux avec qui vous vivez en religion, sont vos proches; par ce seul titre, vous leur devez à tous de la considération et de l'affection. La preuve évidente, c'est que les païens les plus grossiers, qui n'ont ni dans la nature, ni dans l'éducation, nulle autre raison de s'entr'aider que celle-ci, *c'est mon semblable, il est homme et je le suis aussi*, seront accusés, jugés, confondus, condamnés sur ce seul principe, et de tout le tort qu'ils auront fait aux autres hommes, et de tout le bien qu'ils ne leur auront pas fait, au moins dans leur extrême besoin. Après cela, au lieu d'oser dire : *Il ne m'est rien, je ne lui dois rien*, dites plutôt : *Je suis homme, je suis chrétien, je suis religieux; les hommes, les chrétiens, les religieux, ne me sont point étrangers.*

Mais de ces liens divers d'alliance et de proximité qui nous obligent déjà d'aimer tous les hommes, sans exception, passons à la considération du mérite qu'ont tous les hommes pour être aimés; car, la seconde réflexion par où nous prétendrions justifier notre indifférence, c'est de demander : *Qui sont*

ceux que l'on me recommande , et quel mérite ont-ils pour être aimés ?

SECOND POINT.

Je réponds qu'il n'y a aucun de ceux avec qui nous pouvons vivre , qui n'ait un fonds de véritable mérite , indépendamment de toutes les liaisons de nature ou de religion qu'il peut avoir avec nous. Aussi les anges , qui n'ont point avec nous ces sortes de liaisons naturelles , ne laissent pas de nous aimer tous très-tendrement ; il faut donc qu'il y ait entre eux et nous quelque autre chose qui nous attire leur estime et leurs soins. Si vous demandez quel peut être ce mérite , je vous fais remonter jusqu'à Dieu. Sachons de lui pourquoi il aime tous les hommes , sans exception ; pourquoi leur ame lui est si chère ; pourquoi il n'a pas fait difficulté de sacrifier à leur bonheur son propre Fils ? Il les aime parce que ce sont ses images , comme une portion précieuse de lui-même. Cet avantage seul , *être l'image de Dieu* , est un mérite qui tient lieu de tout , quand même on manquerait de tout le reste.

Et c'est ici proprement que la charité commence à être surnaturelle , divine , et à mériter des récompenses éternelles ; car , tandis que je n'aime un homme que comme les infidèles , parce qu'il est mon image , que je lui trouve quelque ressemblance avec moi , qu'il est du même sang , du même pays , de la même profession que moi ; que nous avons l'un et l'autre même âge , même demeure , même étude , même habit , même table , même inclination , je suis raisonnable ; je m'aime moi-même dans un autre moi-même , mais je ne suis religieux , je ne

suis chrétien , je ne suis charitable proprement , que quand je commence à l'aimer en considération de Dieu qu'il me représente , de Dieu qui le juge digne de son amour , de Dieu qui lui a transporté , comme à son image visible , une partie des droits qu'il a sur mon amour ; mais aussi par ce motif , l'amour de Dieu et l'amour du prochain se confondent , en certaine manière , et ne deviennent plus qu'un même amour. On aime Dieu pour lui-même , et le prochain pour l'amour de Dieu : et ne soyons pas étonnés que Dieu en ait usé de la sorte avec nous , puisque c'est ainsi que nous en usons entre nous , tous les jours.

Saint Paul , écrivant à un disciple appelé Philémon , le prie de pardonner à Onésime , un de ses esclaves , qui s'était enfui de chez lui après l'avoir volé , et de le recevoir de nouveau , de l'aimer même comme auparavant ; mais quel motif pour obtenir de Philémon une grâce que , naturellement , il devait avoir de la peine à accorder (1)? *Recevez votre esclave , dit le saint Apôtre , comme mon cœur , mes entrailles , comme vous me receviez moi-même (2).* *S'il vous a fait tort , ou s'il vous est redevable de quelque chose , je m'en charge volontiers.* C'est moi , Paul , qui vous écris de ma main. Je m'engage à vous rendre tout ; peut-être me devez-vous assez d'ailleurs ; je vous ai fait chrétien , oserais-je dire que sous ce titre vous me devez tout , que vous vous devez vous-même à moi ? » Rien n'est plus tendre , plus touchant , plus engageant.

(1) *Ad Philem.*

(2) *Tu autem illum , ut mea viscera , suscipe... 12. sicut me... 17. hoc mihi imputa. 18*

Imaginez-vous que Dieu nous parle de même à tous ; car, c'est ainsi qu'en effet il nous a parlé par son Fils Jésus-Christ. Je vous recommande tous les hommes : tout ce que vous ferez au moindre de mes frères, surtout s'ils croient en moi, c'est à moi-même que vous le ferez (1). S'il vous doit donc quelque chose, remettez-lui sa dette ; s'il a besoin de quelque chose, avancez-le, je vous le rendrai (2) ; ou plutôt, donnez-le en déduction, en diminution de ce que vous me devez, vous qui vous devez tout à moi (3). N'allez pas vous plaindre que j'aie rendu ce transport trop général ; vous m'avez des obligations infinies ; afin que vous puissiez plus aisément les reconnaître toutes, je me suis multiplié, transporté, partagé en autant d'hommes qu'il en existe ; vous pouvez aisément placer mes bienfaits sur la tête de cette multitude d'hommes que je vous oblige d'aimer ; le nombre des hommes n'égalerait pas le nombre des bienfaits. Mes grâces communes vous seront une raison d'aimer tous les hommes en commun, sans qu'aucun ne soit excepté ; mes grâces particulières d'aimer ceux que vous trouverez moins aimables que plusieurs autres ; et celle de toutes mes grâces que vous estimez davantage, votre vocation, par exemple, à la vie religieuse, vous sera une raison d'aimer, même avec tendresse, celui de tous les hommes qui vous serait naturellement le plus opposé et le plus odieux. Ne vous défendez pas davantage d'aimer tous les hommes, sur ce que

(1) *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* Matth. 25, 40.

(2) *Ego reddam.*

(3) *Ut non dicam quòd et teipsum mihi debes.*

quelques-uns ne sont plus , ce semble , ni religieux , ni chrétiens , ni hommes qu'à grande peine ; qu'ils ont perdu tous les sentimens de la piété , de la religion , de l'humanité même , par leurs vices et leurs déréglemens. Leurs désordres , leurs péchés me déplaisent autant et plus qu'à vous , parce qu'ils m'offensent et me déshonorent davantage ; mais je ne leur ai pourtant pas ôté mes droits. Je les aime jusque dans l'état où leur malice les a réduits , et je veux que vous les aimiez.

A ce précepte que répondre maintenant ? Dieu n'a-t-il pas droit d'exiger notre amour , de transporter son droit à d'autres ? Dieu ne l'a-t-il pas , en effet , transporté , et quelqu'un , revêtu de ce transport , peut-il nous paraître une personne indifférente et sans mérite ?

Hommes d'affaires , pourrait-on dire à tous ceux qui négocient dans le monde en tant de manières différentes , apprenez-nous quel est le mérite de celui à qui vous venez d'ouvrir vos trésors , et de lui délivrer cette somme d'argent si considérable ; est-il votre pareil , votre ami , votre bienfaiteur ? vous a-t-il servi ? en attendez-vous quelque plaisir , quelque grâce , quelque libéralité réciproque ? Non ; c'est un étranger , un inconnu , un homme qui passe ; mais il est porteur d'une lettre de change que j'ai acceptée , ou bien il a le transport en bonne forme de l'un de mes créanciers. Je le satisfais et de bonne grâce , ou il serait en droit de m'y contraindre.

Voilà , au plus juste , le mystère de la charité ; tout homme , tout chrétien surtout , est dépositaire d'une obligation contractée par tous les autres chré-

tiens. Elle est conçue en ces termes , que nous avons déjà rapportés : *Tout ce que vous ferez à l'un de mes membres, vous me le ferez* ; elle est signée et comme scellée du sang de Jésus-Christ. L'homme , le chrétien le porte comme imprimé sur son front ; il est l'image de Dieu ; il suffit qu'il se montre , pour qu'on doive se souvenir de ce qui lui est dû ; et cette autre obligation , nous l'avons contractée , en nous faisant disciples de Jésus-Christ.

Pour venir maintenant à des conclusions pratiques et un peu plus détaillées , en vertu de cette obligation commune , on n'exigera pas que nous aimions tous les hommes de la même manière , ni que nous rendions les mêmes devoirs à tous.

En parlant une autre fois de la charité , nous montrerons que les uns , en participant plus ou moins au motif de cette divine vertu , il leur est dû aussi quelque chose de plus ou de moins particulier : mais par la force des motifs même les plus généraux , aucun homme du moins ne sera jamais regardé , jamais traité comme s'il était tout-à-fait un étranger , un inconnu , un homme indifférent et sans mérite.

Ainsi , ce ne sera jamais le défaut d'estime et d'affection qui nous empêchera de rendre au prochain certains services , mais la seule impuissance absolue de le faire , ou l'obligation de remplir ailleurs un devoir plus important et plus pressant.

Nous aurons une vraie inclination , au fond du cœur , à obliger tout le monde ; un vrai regret de ne pouvoir nous multiplier , nous partager pour faire à tous les hommes , sans distinction , ce que nous faisons à nos plus proches , à nos intimes amis , à nos

bienfaiteurs les plus déclarés ; car cela serait dû , si cela se pouvait.

Nous ne soulagerons pas toutes sortes de misères , nous ne consolerons pas toutes sortes de misérables ; l'entreprise serait chimérique ; le nombre de ceux qui souffrent est trop grand , et les facultés que nous a laissées l'état de simplicité et de pauvreté dont nous faisons profession , est trop peu de chose pour y réussir ; mais nous aurons d'autant plus de zèle pour remédier aux besoins de l'ame , que ceux du corps se trouvent moins de notre ressort ; et pour ceux du corps même , aucun ne viendra à notre connaissance , que par des paroles et des manières pleines de cordialité nous ne fassions sentir que nous y compatissons. Nous serons vifs et éloquens à persuader aux riches l'obligation que leur imposent la justice et la charité , de faire le reste ; nous n'userons d'aucune superfluité qui puisse être appliquée aux besoins de nos frères du dedans et du dehors. Le pieux père Surin disait que pour lui , s'il avait de l'or ou de l'argent dans les os , il les ferait tous casser volontiers pour y trouver de quoi assister les pauvres

Nous ne renverserons pas les degrés de subordination établis par la Providence ; le supérieur sera toujours supérieur , et l'inférieur ne regardera pas comme une tyrannique usurpation , qu'on veuille le tenir dans le respect et dans la dépendance ; mais le supérieur gouvernera et commandera toujours avec humanité ; il sera honteux de se voir obéi par des hommes qui , quant à la nature , lui sont égaux , et , quant à la grâce , peut-être infiniment plus grands que lui ; mais entre égaux nulle distinction d'âge ,

d'esprit, de capacité, de mérite, de place, de succès, ne sera jamais une raison ou de s'en faire accroire, ou de mépriser qui que ce soit. La multitude souffre assez déjà de sa médiocrité ; on ne cherchera pas à la rendre plus sensible et plus onéreuse.

Jamais, par conséquent, ni de ces duretés criantes, ni de ces hauteurs malentendues qu'on ne voit dans les personnes du monde, même du plus haut rang, qu'avec une espèce d'indignation. Jamais nulle apparence de ces maximes affreuses, et dont les cœurs barbares furent les premiers auteurs : *Qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne : on n'est maître que pour se faire servir : tout est pour nous, et nous ne sommes pour personne. Oderint, dum metuant*, etc. Jamais de ces entrailles de bronze : ne se soucier non plus de voir mourir ou souffrir un homme, d'humilier, de maltraiter de paroles ou d'actions une personne faible et sans défense, que d'écraser un ver de terre ; faire son plaisir d'entendre parler de meurtre et de carnage ; exercer une espèce d'empire cruel jusque sur les animaux. Les Pères et les premiers chrétiens avaient horreur, non-seulement des combats de gladiateurs, mais des combats même d'animaux ; et l'Aréopage avait condamné à mourir un jeune enfant, pour avoir, par un divertissement féroce, crevé les yeux d'un oiseau vivant.

Nous n'oublierons pas absolument nos intérêts ; nous n'abandonnerons pas le soin de nos propres affaires, pour nous livrer, nous dévouer au besoin d'autrui ; mais nous respecterons toujours comme quelque chose de sacré, les intérêts et les droits d'autrui, en faisant nos propres affaires, et nous ne

craindrons pas d'interrompre même ou d'oublier quelque temps nos propres affaires, pour nous prêter à celles du prochain, quand on aura recours à nos lumières, à notre crédit, à notre conseil, à nos soins.

Nous serons toujours prêts à faire mille plaisirs qui ne coûtent guère que la bonne volonté de les faire : c'est comme donner à quelque autre de la lumière de son flambeau, ou rendre publique une source d'eau qu'on a chez soi et qui ne tarit point ; d'autres gagnent, et on n'y perd pas : fallût-il même nous incommoder, pour accommoder les autres, nous ne délibérerons pas, nous n'hésiterons pas. Un peu de mal n'est pas comparable à beaucoup de bien que je fais à quelque autre.

Nous n'aurons pas de familiarité, nous n'entre-tiendrons pas de civilité avec tout le monde ; ce serait une perte de temps infinie ; rien ne deviendrait plus embarrassant, ni quelquefois plus dangereux. Mais des manières gracieuses et honnêtes pour tout le monde, sans affectation et sans étude ; des paroles obligeantes, autant qu'il se peut, sans intéresser la simplicité ni la vérité ; mais jamais contre qui que ce soit, rien de volontaire qui puisse le peiner, le blesser, l'offenser (1).

Nous serons aussi attentifs à ne point plaisanter, rire, médire, juger désavantageusement du dernier des hommes, que de celui qui nous est le plus affectionné. L'un serait un sacrilège contre les lois de la reconnaissance et de l'amitié, l'autre est un at-

(1) *Vir bonus est is qui prodest quibus potest, nocet nemini.*
Cic. de Offic. lib. 3, n. 15.

tentat contre les lois de la charité universelle , et contre les droits de la société humaine tout entière.

Nous ne voudrions pas plus tromper , faire tomber dans le piège un étranger qu'un domestique. Aussi sincères , d'aussi bonne foi , autant esclaves de nos promesses et de notre parole avec un homme sans appui et sans ressource contre nos injustices , qu'avec celui qui , par des voies de droit ou de fait , pourrait nous contraindre à tenir nos divers engagements.

Nous prendrons garde à ne devenir à charge à personne ; une excuse , une explication ne nous coûtera jamais rien , quand nous nous apercevrons que , sans intention ou par une vivacité de passion , il nous sera échappé quelque chose qui aura pu ou dû être mal interprété , et par là causer du déplaisir. Notre cœur , pour ainsi dire , sera comme dans le cœur de tous les hommes , pour pressentir , pour deviner , et pour éviter tout ce qui serait capable de leur causer de l'amertume et du dégoût.

Et , pour finir par où j'ai commencé , nous ne dirons jamais , et jamais nous n'agissons en conséquence de ce bizarre et barbare principe : *Qu'ai-je affaire et que me soucie-je de tels ou tels , et que m'importe ce qui leur arrive ? Ils ne me sont rien , et ce sont des gens sans titre et sans mérite.*

Voilà à quoi , pour le moins , nous oblige la charité , par la seule force de ses motifs les plus généraux et les plus communs.

II^e EXHORTATION.

Calmer ses aversions.

Diliges proximum tuum.

Vous aimerez votre prochain. *Matth.* 5, 43.

IL n'y a point de vertu dans le christianisme , qui nous ait été plus recommandée que la charité. Jésus-Christ en a fait proprement son précepte , et il a voulu que ce fût la marque de distinction à laquelle on reconnût ses disciples. Le commandement que je vous donne , c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés (1) ; c'est par là que tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres (2).

Les apôtres , à proportion qu'ils furent plus remplis de l'esprit de leur maître , furent aussi plus éloquens à en persuader les devoirs. Saint Pierre , saint Paul , saint Jean , ne recommandaient rien tant , dans leurs Epîtres ; et l'on sent que saint Jean n'avait pu puiser que sur la poitrine de son maître , des expressions si tendres et si cordiales.

Aussi saint Jérôme raconte de lui , qu'étant déjà cassé de vieillesse , et ne pouvant plus , comme au temps passé , annoncer au peuple les autres vérités

(1) *Hoc est præceptum meum , ut diligatis invicem sicut dilexi vos.* Joan. 15, 12.

(2) *In hoc cognoscent omnes , quoniam Discipuli mei estis , si dilectionem habueritis ad invicem.* Joan. 13, 35.

du salut , jamais , jusqu'à sa mort , autant de fois qu'ils étaient assemblés , il ne cessa de leur répéter celle-ci : aimons-nous , mes chers enfans , aimons-nous (1). On se lassait de n'entendre autre chose , on se plaignait ; il ne se lassait pas de le redire , apportant pour toute raison que c'était le précepte du Seigneur , et que tout était fait , pourvu qu'on le gardât bien (2). Réponse digne de saint Jean , s'écrie saint Jérôme.

Il est certain que tous les préceptes qui regardent Dieu et qui nous regardent nous-mêmes , n'ont guère de difficultés que par le rapport qu'ils ont avec celui-ci. Qui aimerait beaucoup son prochain , s'aimerait toujours modérément lui-même ; et s'il aimait son prochain pour l'amour de Dieu , comment pourrait-il ne pas aimer Dieu plus que son prochain ? Mais aussi , avons-nous dit , combien cela ne demande-t-il pas d'attention et de victoires sur nous-mêmes ? Ce n'est point assez d'animer ses froideurs envers ceux qui nous sont les plus indifférens , il faut , beaucoup davantage , *calmer ses aversions* , devoir de la charité qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien , suivant le plan que nous avons proposé d'abord ; mais plus d'attention , s'il vous plaît , que jamais.

A comparer le devoir que nous expliquâmes l'autre jour , avec celui que nous allons maintenant expliquer , il est certain que nous devons être bien plus en garde contre l'aversion que contre la simple indifférence , parce que le prochain souffre bien plus

(1) *Filioli , diligamus alterutrum.*

(2) *Præceptum Domini est , et si solum fiat , sufficit ; dignam Joanne sententiam.*

de nos aversions que de nos froideurs ; je ne fais ni bien ni mal à un homme qui m'est indifférent , mais il est rare que je ne fasse pas , ou que je ne veuille pas faire quelque mal à un homme pour qui j'ai de l'aversion. Cependant , les motifs de la charité n'ont pas toujours la même force pour calmer notre aversion , que pour animer notre indifférence. Pour peu qu'on me fasse voir qu'un homme ne m'est pas tout-à-fait étranger , et qu'il a quelque sorte de mérite , si d'ailleurs il ne me déplaît point et qu'il ne me nuise point , je lui voudrai du bien , et je tâcherai de lui en faire , si je le puis ; mais il n'y a guère , en apparence , de mérite ni de proximité qui puisse me déterminer à aimer celui de qui d'ailleurs je me sens éloigné par des raisons positives d'aversion et de haine.

Aussi est-ce pour cela que Dieu ne s'est pas contenté de faire un précepte de charité vague et absolu , auquel nous pussions donner les bornes et l'étendue qu'il nous plairait ; nous y eussions mis des obligations qui l'eussent infailliblement restreint à aimer nos amis , ou tout au plus , avec nos amis , un petit nombre de personnes indifférentes ; mais en donnant le précepte , il en a déterminé lui-même l'étendue ; il a ordonné non-seulement que nous aimerions notre prochain , mais encore comment nous l'aimerions : *Vous l'aimerez*, nous a-t-il dit , *comme vous vous aimez vous-même , sicut teipsum ; vous l'aimerez comme je vous ai aimés , sicut dilexi vos ;* n'était-ce pas nous dire en termes équivalens , vous l'aimerez malgré vos aversions ?

Car , prenez garde encore que nos aversions contre le prochain ne viennent ordinairement que de

ces deux sources, de quelque défaut qu'il a et que nous ne saurions supporter, ou bien de quelque intérêt que nous avons et que nous ne saurions sacrifier. Or, je vais montrer qu'il est impossible, ou que nous aimions notre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes, sans que nous supportions ses défauts, ou que nous aimions notre prochain comme Dieu nous a aimés, sans que nous lui sacrifions nos intérêts, et que, par conséquent, le modèle de la charité étend le motif de la charité jusqu'à nous faire aimer et supporter ceux pour qui nous avons le plus d'aversion, ceux qui nous sont le plus opposés.

D'abord, je ne puis croire qu'il y ait des gens parmi nous assez aveuglés d'amour-propre pour ne pas reconnaître dans eux-mêmes un assez grand nombre de défauts; ou si quelqu'un ne pouvait reconnaître en soi aucun défaut, et qu'il se persuadât qu'on lui dût pardonner tous les défauts qu'il ne connaît point, par la seule raison qu'il ne les connaît point, personne, certes, ne serait plus obligé que lui de supporter les défauts de tous les autres, par ce même principe qu'il doit leur pardonner pareillement tous les défauts dont ils ne conviennent pas, fût-ce même par aveuglement, ou par un excès d'amour-propre.

Mais, à l'égard de ceux mêmes de mes défauts que je connais et que je regarde comme des défauts, quelle est mon indulgence? quelle indulgence, par conséquent, devrais-je avoir pour les autres? Arrive-t-il jamais que je me haïsse moi-même à cause de mes défauts? Ils me déplaisent, ils m'humilient, ils me mortifient peut-être; je voudrais être plus

parfait que je ne le suis ; cependant , que ne fais-je pas pour me supporter , tout défectueux que je me trouve , et pour me rendre supportable aux autres ? j'excuse mes défauts , je les diminue je les pallie , je les mets dans un jour favorable ; je trouve toujours quelque endroit par où ils me paraissent dignes de ma compassion ; je tâche même de les faire passer pour des vertus ; j'appelle ma légèreté , vivacité ; ma pesanteur , ma lenteur , discrétion , sagesse ; ma jalousie , émulation ; mon indolence , détachement ; ma fausse prudence , habileté , industrie ; ma dissipation , activité et vigilance ; mes inquiétudes , zèle et charité. S'il m'est impossible de cacher tout-à-fait mes défauts , s'ils sont trop grossiers et que j'en sente moi-même le poids humiliant et accablant , je les contre-balance par d'autres bonnes qualités ; je n'ai pas l'esprit si brillant ni si pénétrant , mais j'ai du sens et de la conduite ; je ne puis entreprendre ni faire beaucoup , mais l'on peut être tranquille sur ce qu'on confie à mes soins ; je ne me pique pas d'être dévot , mais j'ai plus de sagesse et de probité que personne ; je suis délicat et sensible , je prends feu aisément , j'oublie avec peine , mais je suis bon ami , et je m'immolerais pour rendre service ; je me garde bien de manifester mes défauts à d'autres qui ne s'en aperçoivent pas ; il faut qu'ils soient très-connus avant que j'en parle , et alors même je n'en parle guère qu'en passant , et pour fermer la bouche à ceux qui voudraient en dire davantage ; je ne me fâche pas excessivement contre moi-même ; je ne conserve pas d'aigreur pour une ou plusieurs fautes qui m'échappent ; je m'en passe une infinité sans réflexion ; je corrige assez doucement les autres ; j'espère tou

jours que le reste viendra de soi-même, ou je prends le parti de me souffrir toujours tel que je suis, jusqu'à la fin : *c'est Dieu qui nous a faits, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes.*

Autant de règles, par conséquent, que nous devons suivre à l'égard des défauts du prochain, s'il est vrai que nous devons le traiter comme nous nous traitons, l'aimer comme nous nous aimons nous-mêmes : *diliges sicut teipsum.* Jusqu'où cela ne s'étend-il pas ? Ne point donc nous piquer de tant de sagacité et de pénétration à découvrir le faible de ceux avec qui nous sommes obligés de vivre ; consentir plutôt à nous tromper un peu en faveur de la charité, qu'à être de si clairvoyans et de si rigides censeurs des imperfections et des défauts d'autrui ; mettre notre esprit, si nous en avons tant et que ce soit du bon esprit, à voir dans les personnes et dans leur conduite, les choses par le bon endroit, ou par l'endroit le moins mauvais.

Combien, en prenant l'amour de nous-mêmes pour règle de l'amour du prochain, lui pardonnerons-nous davantage certains défauts qui ne sont pas volontaires, et qui ne subsistent même que dans notre imagination !

Je parle maintenant de ces antipathies naturelles qui ne sont pas tout-à-fait libres, je le sais, mais auxquelles il est libre d'adhérer, et qui, par conséquent, n'empêchent pas qu'on ne puisse toujours agir ou n'agir pas, à proportion de l'empire qu'on veut prendre sur soi-même. Car, on a connu assez de personnes qui consentaient (au moins le disaient-elles), qu'on ne leur pardonnât pas leurs défauts volontaires, qu'on n'oubliât pas leurs injures, que

chacun traitât ses affaires à part , et sans aucun égard pour elles.

Mais je ne me souviens pas d'avoir connu , et je ne crois pas qu'il y ait personne au monde qui consentît que , sans nulle raison , ou par une simple raison d'aversion naturelle , par un pur mouvement d'antipathie , on le méprisât , on le haït , on le persécutât.

Vous m'en voudrez , parce que mon extérieur , qui n'est pas si agréable , si gracieux , et qui me déplait autant qu'à personne , vous a choqué d'abord , quoiqu'au fond je sois honnête homme , homme de bien ! Sur le simple soupçon d'une imagination blessée , vous me croyez peut-être capable d'une mauvaise action ; j'aurai fait tout le mal dont vous ne sauriez découvrir la véritable cause ; ou si vous ne le jugez pas tout-à-fait , vous vous en défiez pour le moins , et vous ne craignez pas de communiquer ces conjectures à d'autres ; je ne pourrai vous aborder , qu'aussitôt un nuage chagrin ne vous obscurcisse le visage ! mes honnêtetés seront reçues brusquement , mes avances seront interprétées en mauvaise part ! ce que d'autres diront , sera applaudi , et ce que je pense , ce que je propose de plus raisonnable , sera contredit , méprisé , sifflé ! on m'imposera silence d'un air dédaigneux ; les manières inciviles , les paroles aigres , les duretés , les reproches , les insultes même en face , ne seront pas épargnées ! oh ! c'est à quoi je doute que j'aie la force de consentir jamais ; mais dans le temps que j'ai tant de peine à pardonner l'aversion que vous avez contre moi , et qui ne me paraît fondée sur rien , comment donc et de quel droit pourrais-je me pardonner à moi-même une aversion contre vous , ou contre quelque autre que

ce soit , si je dois vous traiter et traiter les autres comme je veux être traité , *sicut teipsum* ?

Il faut avouer que rien n'est plus ordinaire , dans le monde , que de se laisser conduire de la sorte à ses aversions naturelles et à ses premières révoltes. Qui voudra y prendre garde , trouvera qu'un grand nombre de querelles et de différens ne viennent ordinairement que de là ; mais il faut convenir aussi que rien n'est plus barbare , plus indignant , plus affreux , que cette conduite , dans tous les principes de l'équité naturelle et de la droite raison , et rien surtout de plus contraire au précepte de la charité , qui nous donne pour le premier modèle de l'amour du prochain , l'amour de nous-mêmes , *diliges sicut teipsum*.

Mais l'autre modèle de la charité s'étend beaucoup plus loin encore ; il me porte jusqu'à sacrifier mes intérêts , dont l'amour excessif est la seconde source des inimitiés et des aversions. Ce modèle , quelque bonne volonté et quelque commencement de vertu que vous ayez , je ne sais si , sans vous exposer à quelque découragement , je puis vous le proposer dans toute sa perfection. Vous aimerez votre prochain , dit le Seigneur , comme je vous ai aimés , *sicut dilexi vos*.

Je me représente donc le Dieu du ciel , qui quitte le séjour de sa gloire pour venir ici-bas demeurer avec nous. Il se dépouille de tout , pour nous enrichir ; il s'humilie pour nous mettre dans l'honneur ; il renonce à son repos pour nous en procurer un qui soit durable ; il donne son sang et sa vie même pour nous arracher des bras de la mort : nous oublions tant de bontés , tant de bienfaits ; nous nous en ser-

vons contre lui-même ; nous nous en prévalons pour devenir plus méchans et plus hardis à l'offenser.

Il continue de nous aimer, il nous souffre, il nous prévient, il nous cherche, il court après nous. Dès les premières démonstrations d'un retour sincère, il est prêt à nous rendre son ancienne amitié et ses premières faveurs. O Dieu ! si c'est ainsi qu'il faut aimer nos frères, toujours prêts à faire du bien et à oublier le mal, où en sommes-nous ; mais surtout où en sommes-nous si, après de tels exemples, le moindre petit tort qu'on nous fait ou que nous craignons qu'on ne nous fasse, suffit pour nous détacher, pour nous aliéner du prochain, pour nous donner de l'aversion, pour former des inimitiés qui durent quelquefois des années, quelquefois toute la vie ?

Dans le monde, quand on cherche ce qui cause tant de procès et de querelles, ce qui divise le frère d'avec la sœur, la mère d'avec ses enfans, les voisins les plus affectionnés, les amis les plus anciens, on ne laisse pas de trouver des objets assez grands pour animer la cupidité et les autres passions ; il s'agit d'une succession considérable où l'on croit avoir été traité injustement ; il s'agit d'une flétrissure faite à l'honneur d'une personne de considération ; il s'agit d'un mauvais service, accompagné d'une volonté plus mauvaise encore. Pitoyables raisons, misérables excuses pour autoriser ses ressentimens et ses vengeances ; les préjugés du monde ne prescriront jamais contre les lois de charité et de justice que Dieu même a si solennellement portées. Nous savons si bien le dire, le prêcher dans l'occasion, nous nous étonnons, nous nous indignons qu'on ait si

peu d'égard à nos remontrances, à l'autorité de Dieu et de l'Évangile.

Mais, en religion, qu'on cherche ce qui nous divise, on trouvera cent fois moins encore ; nous aurons honte de l'avouer. Après cent suppositions, toutes pleines de mensonges au tribunal des personnes équitables, nous aurons tort encore d'être si aigres, si animés ; car, pourquoi cette aigreur, cette animosité ? C'est qu'on court dans la même carrière, et qu'on est fâché de voir son frère plus estimé, plus applaudi que soi ; c'est qu'il a un peu plus d'accès auprès des personnes par le canal de qui viennent les distinctions ; c'est un certain emploi, une certaine place qu'on s'était flatté d'obtenir, à son préjudice ; c'est une parole qui lui est échappée, et que la mauvaise humeur a fait regarder comme une injure du premier ordre ; c'est quelquefois seulement qu'il a plus de conduite, plus de piété, plus de régularité. Il nous sied bien d'invectiver contre la délicatesse des gens du monde et l'attache qu'ils font paraître à leurs intérêts divers, pendant que nous sommes nous-mêmes si faibles, si délicats, si sensibles, si jaloux de je ne sais quelle chimère d'honneur, qu'il faudrait nous dire ce que nous voulons leur inspirer quelquefois, sans le penser peut-être nous-mêmes, ou du moins sans nous en faire assez l'application, Jésus-Christ m'a sacrifié son honneur, ses biens, son repos, sa propre personne, je sacrifierai à Jésus-Christ très-volontiers, dans mon frère, quelque chose de tout cela ; qu'il prospère, qu'il croisse de jour en jour, je n'en suis point jaloux ; c'est mon frère ; son avancement ne saurait me nuire que bien peu, et notre union mutuelle peut ser-

vir infiniment à notre perfection propre , et au salut du prochain , que nous devons procurer pour la gloire de Dieu. S'il y a eu quelque petit différent entre nous, que des personnes sages et vertueuses décident ce que l'amour-propre m'empêche de voir; je trouve que c'est gagner, quand même il m'en devrait coûter, ou quelques petites satisfactions, ou quelque autre marque d'amitié ou de cordialité. Au reste, qu'il ait un peu plus d'esprit et de succès, qu'importe, pourvu que nous ayons la paix de Jésus-Christ? C'est le plus grand de tous les biens, et je n'en connais point qui puisse lui être comparable. Que le Seigneur daigne oublier l'injure qui m'a été faite, comme je l'oublie maintenant en la présence de Dieu, et pour l'amour de Dieu. Voilà à quoi nous oblige l'amour de Dieu comme modèle de celui que nous devons à nos frères. *Sicut dilexi vos.*

Mais cette obligation, demandez-vous, est-elle de précepte, et peut-elle aller si loin, qu'en y manquant on puisse se rendre grièvement coupable? Oui, sans doute; en plus d'une occasion, si je ne savais défendre mes droits en justice, soit qu'ils soient véritables ou prétendus, sans blesser la justice et la charité, ni concourir aux mêmes honneurs et aux mêmes emplois, sans envie et sans douleur du succès et de l'avancement de mon prochain; faire ma cour, m'avancer sans l'écarter, le noircir, le détruire peut-être, contester, accuser, me défendre sans qu'il s'y mêlât de la vengeance et du ressentiment, conduite non-seulement indigne d'un religieux et d'un chrétien, mais conduite même damnable alors de ne pas sacrifier toute chose, plutôt que de faire valoir mes prétentions.

Prenez garde qu'en religion plus qu'ailleurs , ce raisonnement a lieu , parce qu'à proprement parler nous sommes tous égaux , et nous n'avons plus de droit ni sur aucun bien temporel , ni sur notre personne , ni sur notre propre liberté. Quand donc on altère la charité pour des droits qui ne sont ordinairement qu'imaginaires , combien se rend-on plus coupable que les gens du monde , pour qui le précepte de la justice rigoureuse semble être quelquefois une sorte de dispense de certains devoirs de charité !

Mais , en quelque occasion , en quelque circonstance que ce soit , voici toujours certainement à quoi nous nous exposons en manquant à tous les devoirs , et de support , et de sacrifice , que je viens d'expliquer ; c'est que si nous ne voulons pas prendre l'amour de nous-mêmes et l'amour de Jésus-Christ pour nous , pour règle et pour modèle de notre amour envers le prochain , Dieu et les hommes prendront infailliblement nos haines et nos aversions pour règle de leurs aversions et de leur haine ; et si jamais haine fut juste , supportable , ce sera celle-là.

Ce n'est pas que notre aversion pour le prochain puisse l'autoriser légitimement à nous haïr : jamais , entre tant de règles sur l'amour du prochain , on ne nous a dit : Vous aimerez votre prochain comme il vous aimera ; mais infailliblement la plupart des gens étant aussi passionnés , aussi peu chrétiens que nous , ils croiront raisonnable de nous rendre mal pour mal , et aversion pour aversion. Dieu a droit de demander que je vous aime vicieux , défectueux et que je vous aime , quoique

vous me haïssiez ; mais , vous , avez-vous droit de me le demander ? Il est certain , au moins , que Dieu nous traitera comme nous traiterons les autres. C'est une espèce de loi que Dieu s'est comme imposée à lui-même : *ou vous l'aimerez comme je vous ai aimés , ou je vous haïrai comme vous le haïrez*. Or , voyez où nous en sommes , si Dieu , pour les moindres fragilités , vient à se refroidir envers nous , à nous mépriser , à nous haïr , à nous châtier.

Et ne le fait-il jamais ? Et n'est-ce pas , peut-être , par un effet de ce châtiment invisible , mais redoutable , que , quelquefois , sans avoir fait autre chose que des fautes assez légères , nous nous trouvons néanmoins si éloignés de lui , très-peu de foi , nulle dévotion , très-peu de goût pour les exercices de vertu et de piété , doutez quelquefois sur la bonté de notre vocation , ou tentations tristes , capables de nous en dégoûter , quelque divine qu'elle nous ait paru pendant quelque temps ? C'est que Dieu est sourd pour nous , comme nous le sommes pour nos frères.

Sacrifions donc toutes choses sur les autels de la charité et de la paix ; nous en sommes les pontifes et les prêtres ; c'est le nom que Tertullien donne à tous les chrétiens , *Sacerdotes pacis*. Ressentimens , intérêts , délicatesses , antipathies , sacrifions-les à Dieu , comme autant de victimes. Si par là nous ne gagnons pas toujours que notre prochain vienne à nous aimer , chose cependant assez difficile à croire , toujours au moins nous nous ferons aimer de notre Dieu , il nous souffrira , il nous pardonnera ! il soulagera avec libéralité tous nos besoins. Par-

donnez et l'on vous pardonnera ; donnez et l'on vous donnera (*).

Reprenons notre dessein général : il nous reste à régler nos inclinations ; cela se fait en considérant l'ordre , ou plutôt la subordination que doivent avoir entre eux les devoirs de la charité (1).

III^e EXHORTATION.

Amour des parens et des amis.

Qui non odit patrem suum , et matrem , et uxorem , et filios , et fratres , et sorores , adhuc autem et animam suam , non potest meus esse discipulus.

Celui qui ne hait pas son père , sa mère , son épouse , ses enfans , ses frères , ses sœurs , et sa propre vie , ne saurait être mon disciple. *Luc. 14 , 26.*

IL n'y avait que la deuxième partie de cet oracle qui pût bien en justifier la première , mais l'amour de nous-mêmes étant le modèle et la véritable règle de l'amour du prochain , suivant cette parole : Vous aimerez votre prochain comme vous-même (2) , je puis , sans crime et sans injustice , haïr les autres hommes , haïr mon propre père , dans toutes les circonstances où il m'est permis et ordonné de me haïr moi-même : *insuper et animam*

(*) *Nota.* Cette troisième Exhortation ne se trouve point. Celle que nous plaçons immédiatement après celle-ci , peut y suppléer , en quelque sorte. Elle traite de l'amour qu'on doit avoir pour ses parens et pour ses amis ; des moyens qu'on doit prendre pour régler ses inclinations , ce qui est assez semblable à la troisième Exhortation , que l'auteur n'a fait qu'indiquer , dans la crainte peut-être , de répéter dans l'une ce qu'il avait dit dans l'autre.

(1) *Luc. 6 , 37 , 38.*

(2) *Diliges proximum sicut teipsum. Matth. 19 , 19.*

suam. Si donc il est une certaine haine de soi-même , tellement essentielle à l'homme religieux et surtout à l'homme apostolique , que , sans elle , il ne puisse être ni un véritable disciple de Jésus-Christ ni un digne ministre de son Evangile , il ne faut pas s'étonner qu'après le Sauveur , nos règles nous la recommandent avec tant d'instance , ni qu'elles exigent encore une haine égale de ce que nous avons de plus cher au monde et de plus précieux , nos parens , et , à bien plus forte raison , nos compatriotes , nos amis , en un mot , toutes les personnes que le sang , ou l'inclination , ou les divers intérêts de passion , nous unissent.

En supposant donc , sur la parole de Jésus-Christ , que cette haine n'a rien que de légitime , rien même que de louable et de salutaire , il ne nous reste , je crois , dans cet entretien , qu'à bien examiner quelles doivent être les règles de cette sainte haine , et quels en peuvent être les avantages et les fruits.

Pour les règles , nous devons haïr nos parens , nos compatriotes , nos amis , autant que nous devons et comme nous devons nous haïr nous-mêmes : ce sera le premier point.

Pour les avantages , il est certain que jamais nous n'aimerons nos parents , nos compatriotes , nos amis , d'une manière ni plus raisonnable , ni plus utile , qu'en les haïssant de la manière dont nous devons nous haïr nous-mêmes : ce sera le second point.

Comme je dois me haïr en certaines circonstances , je dois aussi haïr tous les hommes ; mais comme c'est m'aimer que de me haïr , c'est aussi aimer

tous les hommes , que de les haïr dans ces circonstances. Voilà le sujet et le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Se haïr soi-même , au sens de l'Evangile , c'est renoncer à soi-même , se faire la guerre à soi-même , aller jusqu'à s'oublier , se détruire , s'anéantir soi-même , 1° dans tout ce qui contrarie le service de Dieu ; 2° dans tout ce qui partage le service de Dieu.

Or , par la même raison qu'il faut nous haïr nécessairement nous-mêmes , dans ces deux circonstances , pour devenir disciples , et beaucoup plus pour devenir apôtres de Jésus-Christ , il s'ensuit que , dans les mêmes circonstances , il faut encore plus haïr tous les autres hommes , quelque lien qui les attache à nous , ou qui nous attache à eux : pourquoi ? Parce que je dois certainement m'aimer moi-même avant mon prochain et plus que mon prochain. Si donc l'amour de Dieu doit tellement l'emporter sur l'amour de moi-même , que , dans la concurrence , je doive cesser de m'aimer moi-même pour l'amour de Dieu , combien plus , par le même motif de l'amour de Dieu , dois-je cesser d'aimer , dois-je même haïr tout ce qui ne m'est rien , ou presque rien , comparé à moi-même.

Premier devoir donc de la haine de moi-même , et par conséquent de la haine de mes plus proches parens , de mes plus intimes amis , renoncer à tout ce qui contrarie Dieu , à tout ce qui pourrait m'être une occasion d'offenser Dieu et de perdre Dieu. L'obligation même et l'étendue de cette renonciation , Jésus-Christ nous l'explique par ces paroles figurées : *Si votre œil , si votre pied , si votre main droite vous scandalise , arrachez votre œil , coupez votre*

pied , votre main , et jetez-les loin de vous (1) ; n'ayez égard ni à la nécessité apparente de conserver des parties si précieuses de vous-même , ni à la sensible douleur d'une opération si violente et si cruelle à la nature ; en vous traitant ainsi , en vous perdant ainsi plutôt que de déplaire à Dieu , vous aurez l'avantage de vous conserver vous-même d'une manière bien plus utile , et de rendre à Dieu par avance , ce que vous avez reçu de lui , et ce que la dure nécessité de tout perdre à la mort , vous forcera bientôt de lui sacrifier. Celui qui aime sa vie la perdra , et celui qui hait sa vie en ce monde , la conservera pour la vie éternelle (2).

Pénétrés de ces grandes vérités , les martyrs ne connurent plus ni pères , ni frères , ni parens , ni domestiques , ni amis ; eux-mêmes ils s'armaient contre leur propre sang , du glaive de séparation que Jésus-Christ a apporté sur la terre , lorsqu'il a dit : Je ne suis pas venu apporter la paix , mais la guerre ; car je suis venu séparer l'homme d'avec son père , et les ennemis de l'homme seront ceux de sa propre maison (3). Il s'agissait alors , direz-vous peut-être , de conserver ou de perdre Jésus - Christ et la foi ; et qui doute que , dans une pareille occasion , on ne doive être attaché à Dieu et à son ame plus qu'aux hommes et à sa propre vie ? Mais qu'avons-nous , aujourd'hui , de pareil à craindre de

(1) *Erue eum , et projice abs te* Matth. 5 , 29.

(2) *Qui amat animam suam , perdet eam ; et qui odit animam suam in hoc mundo , in vitam æternam custodit eam.* Joan 12 , 25.

(3) *Non veni pacem mittere , sed gladium : veni separare hominem adversus patrem suum , et inimici hominis domestici ejus.* Matth. 10 , 34 , 36.

l'amitié de ceux que nos règles , après Jésus-Christ , nous ordonnent de haïr ?

N'exagérons rien ; mais aussi ne nous flattons pas , ne nous trompons pas ; l'amour de la chair et du sang , l'attache à sa famille , à sa patrie , à ses amis d'intérêt ou de plaisir , est certainement bien aveugle ; quand il commence , on ne voit guère , ordinairement , jusqu'où il pourra conduire avec le temps , et s'il ne va pas jusqu'à nous faire oublier les devoirs du religieux et du chrétien , dans des points assez capitaux pour craindre la perte de la grâce et de notre ame. Commençons par l'amour des parens.

L'attache à une famille qu'on aime et de qui on veut être aimé , combien de fois jette-t-elle dans un labyrinthe d'erreurs et de fautes qu'on ne veut pas même trop connaître , parce qu'on est peu résolu de les éviter ! on embrasse leur défense avec chaleur , envers et contre tous ceux qui les attaquent ; on sollicite pour eux à toutes sortes de tribunaux , sans examiner s'ils ont raison ou s'ils ne l'ont pas ; à peine vient-il en pensée qu'ils puissent avoir tort ; on les aigrit autant qu'on est aigri soi-même contre leurs adversaires , jusqu'à leur reprocher quelquefois de trop oublier leurs droits et leur honneur. On présente , pour remplir les emplois et les bénéfices , des sujets souvent tout-à-fait indignes , toujours très-équivoques par le peu de certitude qu'on a soi-même et de leur conduite et de leurs sentimens orthodoxes , dont on ne laisse pas de se rendre caution : appelés à leur conseil de conscience , on approuve dans eux mille manières de s'avancer , de négocier , de s'enrichir , que l'on condamnerait dans

tout autre. Les professions les plus décriées selon les règles de la morale chrétienne , et contre lesquelles on invective soi-même tous les jours , semblent changer de nature , quand c'est la profession d'un frère ou d'un parent , comme si l'on eût trouvé un nouvel Evangile pour eux : on garde le silence pour le moins , les laissant à la conduite de ceux qu'on suppose chargés de leur conscience , et ce silence est presque toujours pour eux une espèce de décision qui les empêche de consulter ailleurs. Sont-ils dans le besoin ? le désir de les en tirer , que n'inspire-t-il pas contre l'obligation des vœux et contre ce désintéressement parfait qui nous oblige à donner pour rien ce que nous avons reçu pour rien ? On détourne habilement ce que l'affection des personnes attachées destinait , ou au soulagement d'une maison pauvre , ou à l'établissement d'un missionnaire dans les pays étrangers. On ménage pour des alliances où tout est d'un côté , le bien , la naissance , le mérite , et de l'autre , la seule protection d'un parent qui trompe , sous le voile religieux d'un conseil affectionné et d'une sage direction ; on est tenté , quelquefois , de rompre jusqu'aux liens qui tiennent attaché à Dieu et à la religion , pour aller au secours d'une famille souffrante ; et si l'on demeure , rien n'arrête qu'un défaut de ressource pour soi-même , hors de l'état qu'on a embrassé pour Dieu.

Mais sont-ils dans l'abondance et dans la prospérité ? le commerce assidu qu'on entretient avec eux , fait passer leurs maximes , leurs usages , bien avant dans notre cœur. On revient chez soi peiné , choqué de tout ce qu'on y rencontre , l'obéissance est un insupportable fardeau , dont on tâche de se délivrer

par leur protection et par leurs sollicitations, jusqu'à se rendre quelquefois redoutable ; la pauvreté , une vie basse et sordide , dont on n'a plus que de l'horreur ; on la mesure , sa pauvreté , non plus à son état , mais à l'état où l'on suppose qu'on aurait pu vivre dans le monde. On croit assez faire pour Dieu , de n'être pas dans l'opulence comme ses parens ; on ne se refuse quoi que ce soit de ce qu'on peut obtenir ou arracher de leur tendresse et de leur libéralité ; on passe auprès d'eux , à la ville et à la campagne , des temps considérables hors de la régularité et de tout exercice de pénitence et de dévotion ; mille objets présens et passés portent des coups mortels à l'innocence ; assez faible pour succomber , trop faible pour se défendre ; on sent quelquefois sa plaie , mais on l'aime.

Dis-je rien , ici , dont nous n'ayons peut-être quelque expérience personnelle , et dont nous ne rougissons , quand nous voyons les choses de sang-froid et sans passion , et comme au tribunal de Jésus-Christ même ? Plaise donc à Dieu que nous ne l'oublions jamais ! l'indifférence pour sa famille , la haine de ses parens , suivant l'esprit de l'Evangile , préviendrait tous ces désordres. En général , on se défie si fort de cette affection déréglée qu'inspire le sang , que dans le cas même où quelqu'un aurait des parens dans le besoin , les fondateurs ont réglé qu'on avertirait simplement les supérieurs , et qu'on chargerait leur conscience de l'obligation naturelle d'y pourvoir.

La patrie est comme une espèce de famille , dont les intérêts ne sont guère moins précieux pour quelques-uns. Etre du même royaume , de la même pro-

Vince, de la même ville, les unit aussi étroitement que le sang a coutume d'unir les autres, et les expose par là à peu près aux mêmes dangers.

Pour les prévenir, ces dangers, et rendre inutiles les saillies aveugles de l'esprit national, les assemblées générales font des réglemens, et menacent de punition sévère et rigoureuse, ceux qui feraient des brigues pour eux-mêmes ou pour d'autres, qui interposeraient une autorité ou des sollicitations étrangères, ou qui troubleraient le cours libre et juridique des élections et du gouvernement.

Les ordres religieux n'en sont pas là, par la miséricorde de Dieu; mais, du plus au moins, ne voit-on jamais rien, en petit, qui en approche? dans combien de maisons, n'est-ce pas assez que le supérieur soit d'une certaine province, pour qu'il ait plus d'affection envers la moitié de ceux qui la composent, ou pour que la moitié de ceux qui la composent, ne puisse plus prendre de confiance en lui? combien, entre les inférieurs, de jalousies, de rapports, d'inimitiés, de mauvaises intrigues pour vanter un compatriote et pour abaisser tous ses concurrens! On s'observe, on se soupçonne, on se juge de part et d'autre; tout est interprété en mauvaise part; on tient des conseils secrets, on écrit, on médite, quelquefois on calomnie; je ne dis rien de l'injustice et de l'indignité d'un procédé si puéril, comme si les bonnes qualités de l'esprit et du cœur, la science et les talens étaient nécessairement attachés au climat, et que de tous les pays nous ne connaissions pas et des personnes d'un grand mérite, et des hommes qui n'ont rien de grand que leurs défauts et leur habileté à brouiller tout, et à faire valoir leurs

belles qualités prétendues. Mais ne puis-je pas dire combien Dieu est offensé au milieu de tout cela , et que l'unique remède serait encore cette haine absolue de ses plus proches parens , de ses plus intimes amis , quels qu'ils puissent être , dès qu'il s'agit des intérêts de Dieu et du bien de la paix ?

Enfin , les affections humaines et naturelles forment une dernière espèce de liaison , qui n'est pas moins préjudiciable que les deux autres , si quelquefois elle ne l'est pas davantage ; c'est la ressource assez ordinaire de plusieurs qui n'ont , ni dans leur famille , ni dans ceux de la nation , qui que ce soit qui puisse ou qui veuille les produire , les aider , les protéger , les pousser ; on s'attache donc à une personne riche et puissante , à un magistrat , à un prélat , dont on fait son père et son patron : on va porter à son tribunal tous ses griefs et en demander justice ; on rend publics les défauts des supérieurs et des particuliers , qu'on devrait couvrir de sa robe , et à qui on devrait servir de bouclier ; on forme des intrigues sourdes à son avantage , contre le bien commun ; on se rend inamovible dans le lieu où l'on est une fois fixé. Par une espèce de reconnaissance dont on se pique à son tour , on prend parti pour ses protecteurs ; ils ont toujours raison , quoi qu'ils ordonnent ou qu'ils entreprennent ; on se rend , pour ainsi dire , leur domestique , leur homme d'affaire , leur esclave , leur espion , jusqu'à nuire quelquefois à la cause de l'Eglise même et de la religion.

Ne sont-ce pas là d'assez grands risques de se perdre , sans perdre toujours ni la religion , comme ceux qui y renonçaient autrefois , et à qui nous ne

voudrions pas qu'on pût nous comparer ? *Qui non odit patrem et matrem*, etc.

Mais n'en demeurons pas là ; car, l'oubli de soi-même et de tous les hommes, dans tout ce qui contrarie Dieu, est un devoir commun à tous les fidèles ; le simple chrétien est obligé à cela, aussi-bien que nous : venons à ce qui nous est particulier. Le devoir propre d'un homme apostolique est de haïr tout ce qui peut encore le diviser et le détourner dans la moindre partie du zèle et de l'attention qu'il doit avoir pour Dieu ; pourquoi ? Toujours par le même principe, parce qu'il doit renoncer à soi-même ; combien plus aux autres, quels qu'ils soient, s'ils le détournent de ses obligations essentielles !

Il s'est donné, livré à Jésus-Christ, pour ainsi dire, en faisant profession de la vie religieuse et apostolique ; il n'est plus à lui-même, mais à celui qui est allé le choisir entre tant d'autres, pour être de sa maison et coopérer avec lui à la rédemption et au salut des hommes.

De là vient aussi qu'on ne nous reçoit point en religion, sans le consentement de ceux à qui nous appartenons par le droit de la naissance : ils sont maîtres de nous arrêter ; mais une fois consacrés à Dieu et à sa religion, ils doivent compter que comme nous ne sommes plus à leur charge et qu'ils ne nous doivent plus rien, ils n'ont plus rien non plus à attendre de nous, par rapport à leurs affaires et à leurs intérêts temporels ; nous sommes pour Dieu ; nous ne vivons plus, nous ne devons plus vivre que pour Dieu.

Mais ici je demande si les amitiés et les liaisons qu'on peut cultiver dans le monde, ou avec une fa

mille chérie, ou avec des amis d'intérêt et de plaisir, ne détournent pas beaucoup de ce que l'on doit à Dieu et à l'ordre auquel on s'est consacré par l'inspiration de Dieu?

Peut-on recevoir et écrire tant de lettres, faire tant de visites, entretenir un commerce réglé avec des personnes qu'on ne voit pas pour l'intérêt du salut de leur âme, sans perdre beaucoup de temps, sans nourrir une multitude d'inquiétudes et de chagrins?

Est-on tranquille à l'oraison, avec toutes ces distractions? conserve-t-on la liberté d'esprit nécessaire aux fonctions de son ministère? au moins tous les saints crurent-ils la chose impossible. Vous rapporterai-je l'exemple de ces anciens solitaires dont parle Cassien, et la fermeté qu'ils eurent de refuser les visites d'une mère, d'un frère, d'une sœur, qui venaient les voir une fois seulement et comme en passant, au bout de plusieurs années?

Mais laissons les anciens. Saint Ignace, obligé de faire un voyage en Espagne, moins pour lui que pour régler les affaires de quelques-uns de ses compagnons qu'il ne voulait pas exposer aux tentations de la patrie, passe environ trois mois près du château de Loyola, sans vouloir y aller une seule fois, ni y loger, ni y prendre un repas : l'hôpital était sa demeure, en santé et en maladie. Plusieurs années après, étant à Rome, il reçoit un gros paquet de lettres de sa famille, et il le brûle sans vouloir seulement l'ouvrir.

L'apôtre des Indes, partant d'Europe, ne veut pas se détourner seulement de quatre lieues, pour voir, au château de Xavier, sa famille qui le dé-

strait , qui l'attendait , et que , selon toutes les apparences , il ne devait jamais revoir , comme il arriva en effet. Il craignit , sans doute , que des démonstrations d'une amitié tendre et réciproque , ne le touchassent pour le moins d'une manière plus pénible et plus dangereuse qu'utile et consolante.

Saint François de Borgia était père , et avait laissé plusieurs enfans au monde , en le quittant. Il refusa toujours de solliciter des dignités ecclésiastiques , de ménager des alliances pour sa famille. Ne serais-je pas bien malheureux , disait-il , et bien peu chrétien , d'ambitionner pour eux un rang et une fortune que j'ai crus si dangereux pour moi-même ? Qu'ils sachent donc , eux et ceux qui voudraient m'employer , et me faire entrer dans leurs affaires , qu'ils sachent tous que je ne suis plus rien , et que je mets toute ma gloire et tout mon bonheur à ne pouvoir plus rien , si ce n'est auprès du Roi des rois , dont ils ne me prient pas de solliciter les faveurs.

Les saints ne croyaient pas en trop faire , ni qu'on pût les accuser d'une dureté mal entendue , après l'ordre que reçut de Jésus - Christ ce jeune homme qui s'offrait à le suivre , mais qui demandait la permission d'aller auparavant rendre les derniers devoirs à son père qui venait d'expirer : Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts (1). Quiconque , après avoir mis la main à la charrue , regarde derrière soi , n'est point propre au royaume de Dieu (2).

Je sais que cette morale ne paraît guère , aujour-

(1) *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos.* Matth. 8 , 22.

(2) *Nemo mittens manum suam ad aratrum , et respiciens retrò , aptus est regno Dei.* Luc. 9 62

d'hui , à notre portée ; mais c'est aussi pour cela qu'on voit si peu de personnes arriver à la perfection de ces hommes héroïques ; et c'est ce qui engage quelquefois les supérieurs à donner difficilement aux particuliers la permission de faire des voyages dans leur patrie , sans des raisons très-graves , dont ils sont eux-mêmes obligés de rendre compte au supérieur général.

Au moins donc une grande modération dans tout ce que notre imperfection et le mauvais exemple de plusieurs nous empêchent de sacrifier à Dieu , et dans ce que l'on nous accorde plus par indulgence et par crainte de nous contrister , que par aucune forte et véritable raison. Mais est-il possible de demeurer dans cette modération même , à moins que l'on n'incline vers l'extrémité opposée , et que , par vertu , on ne se détache premièrement de ceux qui ne sont pas parens , et qu'avec les parens mêmes on ne s'accoutume à ne vivre à peu près que comme avec des étrangers ? car , il est autant et plus facile d'aller jusque là , que de tenir le juste milieu.

Mais le précepte naturel et divin d'honorer , d'aimer , de servir ses parens , que deviendra-t-il ? Je réponds en demandant si Jésus-Christ ignorait ce précepte et à quoi il oblige , quand , à douze ans , il quitta Joseph et Marie sans paraître se soucier beaucoup de leur inquiétude et de leurs reproches ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe de ce qui regarde mon Père (1) ? Quand à trente ans , il se sépare pour toujours de sa mère , et

(1) *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt , oportet me esse ?* Luc. 2 , 49.

que , dans quelque occasion , il semble même la méconnaître , et toute sa parenté ? *Quelle est ma mère , et quels sont mes frères* (1) ? De plus , disons la vérité , ce n'est pas ordinairement le précepte qui embarrasse ; on se détache aisément et sans scrupule d'une famille qui fait peu d'honneur , et dont on n'attend ni protection , ni commodité. Mais enfin , supposant un respect , un attachement , un amour chrétien et absolument désintéressé , j'ai déjà répondu que jamais le précepte ne sera mieux gardé que par les personnes véritablement mortes à tout , et que c'est aimer nos parens d'une manière bien plus raisonnable et plus utile , que de les haïr de cette manière : expliquons² bien ceci , c'est le second point.

SECOND POINT.

Quelque autorisée que soit , dans sa dureté apparente , par les maximes de l'Evangile et par les exemples de Jésus-Christ , la règle que nous expliquons aujourd'hui , elle est néanmoins fort adoucie par l'explication qu'on lit au même endroit. A cet amour naturel et aveugle qu'elle interdit , elle substitue une charité bien ordonnée et toute spirituelle , laquelle , sans pouvoir nuire ni à notre propre perfection , ni au service de Dieu et des ames , est en même temps beaucoup plus utile à nos parens , que tout ce qu'ils pourraient prétendre que nous leur dussions d'ailleurs. En effet , si nous n'oublions les intérêts temporels de notre famille et de nos amis , que pour nous mettre plus en état de contribuer à leur salut , l'échange ne leur est-il pas avan-

(1) *Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei ?* Matth. 12 , 48.

lageux , et à moins d'une injustice et d'une infidélité bien aveugles , peuvent-ils s'en plaindre et ne pas nous approuver ? Ce n'est les traiter , enfin , que comme nous nous traitons nous-mêmes ; et certes , nous ne croyons pas nous faire de tort en nous oubliant pour ne penser qu'à Dieu.

Or, je dis que jamais nous ne serons ni plus en état de leur obtenir des grâces abondantes auprès de Dieu , ni plus en état de les aider à profiter des grâces que nous leur aurons obtenues , que par la profession que nous ferons nous-mêmes d'être morts à tous les sentimens de la chair et du sang , et de ne plus vivre que pour Jésus-Christ , comme dit la règle (1).

On ne demande donc pas qu'ayant du zèle pour les étrangers , le salut de nos parens et de nos amis nous devienne indifférent ; on suppose , au contraire , que , si de notre part quelque chose est capable de toucher Dieu en leur faveur , c'est cette indifférence même envers eux , quand elle n'a pour principe qu'un désir sincère de ne point partager notre cœur , et de le rendre plus pur et plus entier à celui à qui il ne suffit qu'à peine dans toute son étendue. Car , cette réunion de toutes nos pensées , de toutes nos forces , et de toutes nos tendresses dans Dieu , comme elle est le grand moyen de tout obtenir de lui pour nous-mêmes , c'est elle aussi qui , à l'égard des autres , nous rend comme tout-puissans auprès de lui. Détachés de la sorte , parlons à Dieu pour nos parens , pour nos amis , et pour tous ceux auxquels nous nous intéressons , et nous serons infailli-

(1) *Ut qui mundo mortuus , Christo soli vivit , eumque loco parentum , fratrum et rerum omnium habet.*

blement écoutés ; ou plutôt , ne disons rien de distinct. Dieu entendra , préviendra jusqu'aux désirs de notre cœur ; comme il arriva à ces deux anciens solitaires , lesquels ayant refusé l'entrée de leur cellule à quelques parens qui venaient les visiter , méritèrent que Dieu leur inspirât le désir d'entrer eux-mêmes dans le désert , comme ils le firent en effet. La noble , la touchante disposition , que celle qu'expose sur ce sujet un saint religieux , dans sa retraite (1) ! Ce n'était pas l'amour de ses parens qui lui paraissait le plus difficile à sacrifier. « Seigneur , » disait-il , vous me demandez quelque chose qui » me coûte infiniment davantage ; eh quoi ! le sacrifice de mes amis ; eh bien ! mon Dieu , je le » fais , ce sacrifice , quoique j'en sente mon cœur » tout déchiré : agréez-le ; mais , en échange , Seigneur Dieu , seul bon et seul aimable , soyez » donc leur ami : souvenez-vous d'eux d'autant » plus que je les oublierai davantage pour l'a- » mour de vous , ayez pour eux toutes les inquiétudes , toute la vivacité , et toutes les attentions » que vous me défendez et que je me défends ; » qu'ils vous aiment , et qu'ils commencent à connaître eux-mêmes combien il est avantageux » d'oublier tout pour vous aimer. »

Il faut donc qu'un religieux se dévoue , qu'il se présente à Dieu sans cesse , comme une victime pour le salut de ses parens et de ses amis. Bien loin d'interdire les devoirs de la vraie charité , soyons assez saints pour que Dieu nous donne leur ame , au besoin de laquelle ils ne pensent pas eux-mêmes , et qu'à notre considération il daigne oublier , et leurs

(1) Le P. de la Colombière.

crimes, et leur indignité. Si c'est là les haïr, ce n'est que les aimer, et beaucoup mieux, puisque c'est, en leur obtenant grâce, se mettre en état de les faire profiter de la grâce qu'on leur aura obtenue.

Car, quand jugeront-ils le salut plus important, que lorsqu'ils nous verront nous-mêmes sacrifier toutes choses au salut? Quand nos remontrances et nos conseils auront-ils plus de pouvoir sur eux, que lorsqu'ils sentiront que c'est un homme rempli de foi qui leur parle, un homme qui ne cherche que Dieu seul, qui ne veut que Dieu?

Grand abus de croire que tous les services que nous leur rendrions d'ailleurs, pussent jamais assez mériter leur estime et leur véritable confiance! ils nous importuneront dans leurs besoins temporels, quand il faudra solliciter un procès, poursuivre un bénéfice, ménager la protection des grands; mais quand il s'agira de leur ame, quand ils voudront se convertir, se donner à Dieu, ce n'est point à nous qu'ils s'adresseront: ils nous connaissent trop pour ne pas craindre, peut-être, que nous ne les flattions. Peut-être aussi viendront-ils prendre nos conseils quand ils voudront être trompés, être flattés, n'est-ce pas nous faire beaucoup d'honneur?

Soyons fidèles à remplir toute l'étendue de nos devoirs; rien n'est plus capable de les porter efficacement à satisfaire à toutes leurs obligations. En ne les affectionnant pas trop, on leur enseigne à n'aimer que modérément leurs enfans; en sacrifiant tous ses intérêts, on leur apprend à mépriser, et les gros biens, et les grands établissemens; en portant avec joie les peines, les travaux, les épreuves de l'état religieux, à se consoler dans leurs infirmi-

tés , dans leurs pertes , dans les disgrâces de leur bannissement.

Mais s'ils nous voient aimer la vie douce , dans une profession publique de pénitence ; être jaloux des distinctions du cloître , dans une profession d'humilité ; nourrir des ressentimens , et demander leur appui pour nous venger de ceux qui nous attaquent , c'est les autoriser à se permettre tout : ils croiront qu'il leur suffit d'être , parmi la multitude des fidèles , ce que nous sommes dans la foule des religieux ; qu'ils peuvent allier Dieu et leur fortune , la politique du siècle et la sagesse de l'Evangile , l'intérêt et la conscience , la vie molle et la dévotion , puisque nous associons Dieu et nos commodités , Dieu et notre vanité , Dieu et l'attache au monde et à nous-mêmes.

Pour moi j'estime, j'admire, et j'honorerais comme un saint, un religieux qui, comme Jésus-Christ, ne paraît nulle part à table , en conversation , en compagnie , qu'il ne convertisse un pécheur , ou qu'il ne fasse à Dieu quelque autre conquête ; un religieux qui, comme saint François - Xavier , n'a point d'amis particuliers qu'avec un peu de temps il ne trouve moyen de rendre , ou plus saints , ou plus parfaits ; un religieux qui, comme saint François de Sales , devient le guide spirituel , le directeur , le confesseur de toute sa famille : père, mère, frères, sœurs, et pendant la vie , et à la mort. Mais pour cela il faudrait , à l'exemple de ces grands hommes , ne se montrer jamais chez ses plus proches parens , que quand et autant qu'on est utile à leur salut , pour les soutenir d'une manière surnaturelle, quand ils sont dans la peine ; pour les exhor

ter à la patience, ou à faire une fin de prédestiné , quand ils sont malades ; pour être l'ange de paix et rapprocher les esprits et les cœurs par une médiation sage et désintéressée , quand on les trouve divisés entre eux.

Mais , pour l'ordinaire , on est bien éloigné de cette perfection ; on ne cherche pas ceux à qui on serait le plus utile , mais ceux de qui on espère du secours , dans son imperfection et dans ses diverses nécessités. C'est là qu'on va faire sa cour , là qu'on s'attache et qu'on se fixe. On méconnaît, on fuit ceux dont l'alliance déshonore , dont l'approche importune et humilie.

Qu'on ne me parle donc plus de l'amour qu'on a , d'ordinaire , pour ses parens et pour ses amis, comme d'une véritable charité. La charité aspire à quelque chose de plus haut et de bien plus digne de Dieu , qui en est la fin , comme il en est la source et le principe. On se dévoue , on ne s'épargne en rien , on s'inquiète , mais toujours par rapport aux biens éternels , aux intérêts solides du salut , et pour soi-même , et pour ceux que l'on affectionne.

Mais finissons par où nous avons commencé. L'amour de nous-mêmes , avons-nous dit , s'il est bien réglé , doit être la règle de l'amour et de nos parens , et de tous les autres hommes. Pour aimer donc et ses parens , et ses amis , de la manière que Jésus-Christ Notre-Seigneur l'ordonne , il faut commencer par ne s'aimer soi-même qu'en vrai religieux et en vrai saint. Remplissons-nous de l'importance du salut et de la perfection , nous ne croirons plus qu'il soit permis de désirer , de procurer aucun autre bien à personne. Mais tandis que , pour nous-mê-

mes, nous défendrons les droits de la nature, et que nous y rapporterons tout, que nous voudrions être aimés, et que nous nous aimerons nous-mêmes par rapport au temps, par quel miracle aimerions-nous les autres d'une autre manière ?

Trouvez-moi un saint qui n'ait pas haï ses parens et ses amis, comme on le demande ici, et qui premièrement ne fût pas mort à lui-même. Vous chercherez inutilement.

Soyons zélés pour nous-mêmes, nous aurons besoin d'attention afin de ne l'être pas trop pour les autres. Mais, avec un zèle corrigé par cette attention, nous leur serons utiles pour le Ciel, et ce doit être l'unique terme de nos désirs, et celui de toutes les personnes à qui nous devons un véritable amour. Dieu veuille nous y faire arriver, et eux aussi, par sa grâce ! *Amen.*

EXHORTATIONS

SUR L'HUMILITÉ ET LA MORTIFICATION.

PREMIÈRE EXHORTATION.

Amour des humiliations.

Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.

Entrez dans les mêmes sentimens qu'a eus Jésus-Christ. *Philip.*
2, 5.

LES sentimens de Jésus-Christ, dans lesquels son apôtre nous exhorte d'entrer, sont précisément les mêmes que nous inspirent nos règles. Etant Dieu, dit saint Paul, et sachant bien que ce n'était pas une usurpation pour lui de se comparer, de s'égalér à Dieu, et de vouloir être honoré et traité en Dieu, le Sauveur a pris le parti de s'humilier, de s'anéantir, de se faire esclave, et d'obéir jusqu'à la mort de la croix.

Vous autres aussi, disent nos règles, puissiez-vous, avec l'estime, l'applaudissement et l'approbation des hommes, réussir à faire glorifier et à faire servir Dieu, préférez toujours, autant qu'il se pourra, de le servir dans un état d'obscurité, d'abjection, de contradiction : après l'exemple du Sau-

veur , il ne vous est plus permis d'être de ses disciples et d'avoir d'autres sentimens , d'autres prétentions , ni d'autres vues que lui : *Hoc sentite in vobis , etc.*

Mais , pour développer davantage le sens de cette règle , et pour mieux comprendre l'étendue et la perfection de ces belles paroles de l'Apôtre , représentons-nous trois conjonctures différentes dans lesquelles nous pouvons nous trouver , et dans chacune des trois voyons comment nous devons être disposés.

La première est que nous soyons humiliés , méprisés du monde , et que Dieu en doive être plus glorifié. La deuxième est que nous soyons estimés ou humiliés , et que Dieu en doive être également glorifié. La troisième , que Dieu en soit moins glorifié.

Je dis donc que si Dieu doit en être plus glorifié , nous devons aimer et rechercher même l'humiliation et le mépris. Que si Dieu doit en être également glorifié , nous devons encore préférer le mépris à l'honneur et à l'estime. Enfin , que si Dieu doit en être moins glorifié , nous ne devons pas désirer le mépris , mais que nous devons craindre plus l'honneur et le succès que nous ne craignons l'humiliation , d'ordinaire. Voilà l'esprit de la règle et les diverses obligations qu'elle nous impose ; expliquons-les dans les trois parties de cet entretien.

PREMIER POINT.

La gloire de Dieu , et surtout la plus grande gloire de Dieu , est un bien si excellent , et d'un ordre si supérieur à tous les autres biens , que , dans la

concurrence , il n'en est aucun que l'homme ne doive généreusement lui sacrifier : Dieu est tout , et l'homme n'est rien. Si donc je ne puis pas lui procurer de gloire , ou une si grande gloire , sans m'oublier , sans m'humilier moi-même , ou sans souffrir qu'on me méprise ou qu'on m'anéantisse , il n'y a , certes , qu'un grand dérèglement d'amour-propre et une espèce d'idolâtrie de moi-même qui puisse me faire hésiter et délibérer ; la chose est évidente. Aussi Jésus-Christ , le modèle de tous les chrétiens , et beaucoup plus le modèle d'un religieux qui l'a choisi pour son chef et pour son roi ; Jésus-Christ , dis-je , sachant que la gloire de son Père et le salut des hommes rapporté à sa gloire , demandait qu'il vécût dans l'obscurité , qu'il mourût dans l'opprobre et dans les souffrances , n'est jamais sorti un moment de cet état de croix et d'abjection. Il en rapporte la raison. C'est qu'il ne cherche point sa propre gloire , et que sa gloire n'est rien (1).

Je suis Dieu , mais en même temps je suis homme. Ma gloire n'est rien , comparée et mise en parallèle avec la sienne.

Voilà donc le premier degré de perfection , ou plutôt le premier degré de justice auquel nous appelle notre règle. Car , peut-elle vouloir , comme nous le verrons bientôt , que nous préférions le mépris à l'estime , dans le concours même d'une gloire égale pour Dieu , sans supposer d'abord que quand la gloire de Dieu demandera que nous nous méprisions et que nous souffrions qu'on nous méprise , nous consentirons , nous acquiescerons sans plainte

(1) *Ego autem non quæro gloriam meam..... gloria mea nihil est.* Joan. 8, 50, 54.

et sans résistance ? Et n'est - ce pas aussi là ce que nous dûmes promettre dès le commencement de notre retraite , que nous nous rapporterions tout entiers à Dieu, sans délai , sans interruption , sans partage ? et Dieu , par la transcendance de son être , ne le mérite-t-il pas ? Il le mériterait encore , parce que tout est de lui , et que rien ne subsiste que par lui ; tout doit donc retourner à lui.

Degré de perfection qui est la base et le fondement de la vie spirituelle et de la vie apostolique. Quiconque n'aura pas assez d'estime , assez d'idée de Dieu pour se résoudre à s'oublier soi-même et à ne chercher que lui seul , jamais ne fera ni un pas solide dans les voies de la perfection , ni rien de grand pour le salut des âmes.

Que ce soit donc ici désormais comme notre devise , notre cri de guerre , le mot de notre étendard : *A la plus grande gloire de Dieu* (1) ; je ne cherche point ma gloire.

Et pour dire quelque chose plus de pratique , que ce soit désormais la règle de toutes nos délibérations dans les choses qui sont de notre choix , et le principe de notre soumission et de notre tranquillité parfaite dans les choses qui n'en sont pas. Je m'explique.

1.° *La règle de nos délibérations.* Il n'est pas possible , à l'âge où nous sommes et dans la situation présente où nous nous trouvons , que nous ne pensions quelquefois à ce que nous deviendrons dans la suite.

Il serait sans doute beaucoup plus parfait , et peut-être même beaucoup plus sage d'attendre que

(1) *Ad maiorem Dei gloriam.*

la Providence se déclarât , et de nous abandonner entièrement aux mouvemens de nos supérieurs , sans rien demander et sans rien refuser. Il est difficile que nous soyons nous-mêmes assez bons juges de nos talens , et difficile , si nous en avons , que les supérieurs ne les connaissent pas , et qu'ils négligent de les employer.

Mais les supérieurs eux-mêmes , par la nature du gouvernement qui doit être plein de douceur et d'une raisonnable condescendance , ne laissent pas quelquefois de nous appeler à leur conseil , et de vouloir savoir de nous-mêmes à quoi nous nous déterminions si nous étions absolument les maîtres de notre sort. Nous nous trouvons alors dans une espèce de nécessité de délibérer ; et quelle doit être l'unique règle de nos délibérations ? Celle-ci : « en considé-
» rant la chose sans intérêt et sans passion , où puis-
» je espérer de rendre à Dieu plus de gloire ? ici en
» France , ou dans les pays étrangers ; ici dans la
» prédication ou dans l'étude des hautes sciences ;
» ici dans une classe à instruire long-temps la jeu-
» nesse , ou dans une maison de retraite , à rappeler
» à Dieu les pécheurs , ou dans une succession con-
» tinuelle de bonnes œuvres , aux missions de la ville
» ou de la campagne ? Ici dans les emplois du de-
» dans ou du dehors , je ne cherche pas ce qui flat-
» terait mes inclinations naturelles , ce que demande
» ma vanité , ou mon indolence ; je le sais assez , je
» ne le sais que trop ; mais je ne suis plus à moi , je
» suis à Dieu ; je cherche donc uniquement et sin-
» cèrement où je puis espérer de lui rendre plus de
» services et procurer sa plus grande gloire , sans

» aucun égard à moi-même et à mes divers intérêts »

Ce que nous disons du choix de l'emploi , nous le disons à proportion de la manière dont il faut s'occuper dans son emploi : est-ce en prêchant d'une manière plus recherchée et moins solide ; en négligeant tous les vains ornemens , pour m'attacher à ce qu'il y a de plus fort , de plus instructif , de plus touchant , que je gagnerai plus d'âmes à Dieu ? dans l'étude de la théologie , est-ce en voulant trouver ou faire valoir de nouveaux systèmes , et donner idée de mon esprit subtil et inventif , ou en mettant toute mon industrie à fortifier l'ancienne doctrine , la mettre dans un plus beau jour , que je formerai à l'Eglise plus de bons ministres , que je rendrai capables de savoir bien la religion pour eux-mêmes , et de l'enseigner plus utilement aux autres ? Est-ce en travaillant dans la province , auprès des pauvres et des personnes simples , que je me ferai mieux écouter , ou bien en voulant m'élever jusqu'à ceux d'un rang et d'un esprit plus distingué ? Un homme qui n'aime point sa propre gloire , un homme qui ne veut que Dieu , qui ne veut que la gloire et la plus grande gloire de Dieu , saura bientôt à quoi se déterminer , et sur son état , et sur la manière de travailler dans son état. *Ad majorem Dei gloriam.*

2.^e Outre les choses qui peuvent tomber sous notre choix , il y en a beaucoup d'autres où nous ne pourrions rien sans forcer les bornes de la dépendance. La Providence se déclare souvent par des événemens qui nous lient , et qui ne laissent rien à nos délibérations. Nous voudrions travailler beaucoup , et la pesanteur du corps ne saurait suivre que

de loin la grandeur du courage , la vivacité du zèle. Ce n'est pas que nous nous écoutions ni que nous nous flattions ; c'est la longue expérience d'une infirmité habituelle qui nous oblige à nous borner.

D'autres fois nous croyons être capables de beaucoup , et les supérieurs n'en jugent pas comme nous ; nous voudrions les emplois du dehors , et ils nous attachent à ceux du dedans ; ils n'écoutent ni nos inclinations , ni nos représentations.

Nous croyons faire de grands biens dans un certain lieu , dans un certain emploi : on nous arrache , pour ainsi dire , on nous transporte , on nous dépayse ; tout ce que nous avons acquis par nos études précédentes , nous devient comme inutile. Il faut travailler dans un nouveau goût , incertains de réussir , certains , à ce qu'il nous semble , de ne réussir pas.

Nous défendons la religion avec zèle : une injuste persécution traverse nos meilleurs desseins ; ceux qui devraient nous protéger , nous soutenir , semblent avoir entrepris de nous perdre et de nous anéantir. On nous ferme l'entrée aux ministères utiles , comme si l'on était fâché de voir Dieu trop bien servi.

Dans ces divers événemens , que faire ? quel parti prendre ? Adorer les ordres d'en haut , acquiescer humblement et sans nous troubler : pourquoi ? Parce que nous ne devons chercher que la gloire de Dieu ; et sa plus grande gloire est toujours certainement que nous obéissions à ceux qui nous tiennent sa place , et que nous nous soumettions à tout ce que veut la règle ou la Providence par voie de permission , d'épreuve ou de punition.

Sans cela , à quel chagrin et à quelle manière de

désespoir n'eussent pas dû s'abandonner les hommes apostoliques, si souvent exposés à de pareils contre-temps ? Saint Xavier se voyant mourir à la porte de la Chine, par la malice d'un gouverneur avare et ambitieux, ou rappelé à Rome par un seul mot de son général, que n'aurait-il pas pu objecter ?

Que dis-je ? Jésus-Christ même mourant en croix après trois ans de prédication seulement, et n'ayant formé encore que six vingts disciples, quel modèle de résignation !

Dieu, touché de notre patience et de notre résignation, fait faire par d'autres après nous, ce que nous n'avons pas fait nous-mêmes. Du sein de notre humilité il tirera cette gloire brillante que nous eussions voulu lui procurer ; du moins ainsi en arrivait-il au Fils de Dieu et à l'apôtre des Indes.

Mais venons à la deuxième hypothèse. Dans le cas d'une égale gloire de Dieu, que devons-nous préférer, l'estime, ou l'humiliation ? L'humiliation dit encore la règle, voyons pourquoi.

SECOND POINT.

Il n'y a rien dans l'humiliation qui puisse la rendre estimable ou aimable par elle-même. Elle est tout au plus de ces choses indifférentes dont parle la deuxième partie du fondement de la retraite, et dont on peut bien ou mal user. Aussi n'est-ce pas pour elle-même précisément que Jésus-Christ l'a tant estimée et tant aimée, mais parce qu'il était de la gloire de Dieu son Père, et du dessein qu'il avait de réformer le monde et de donner un exemple sans réplique aux hommes ambitieux et corrompus, qu'il l'aimât et l'embrassât.

Comment donc et pourquoi prétend-on et peut-on prétendre que nous estimions et que nous aimions l'humiliation , même dans le concours apparent d'une égale gloire pour Dieu ? Voici pourquoi : 1.^o parce que nous avons aujourd'hui une raison toute nouvelle de l'estimer et de l'aimer ; c'est l'exemple de Jésus-Christ même.

2.^o Parce que , supposé l'exemple de Jésus-Christ, le concours prétendu d'une égale gloire de Dieu dans notre élévation ou dans notre humiliation , devient une hypothèse chimérique.

Tout étant égal de part et d'autre , Dieu est toujours plus glorifié à proportion que Jésus-Christ est mieux imité.

Une raison nouvelle d'aimer l'humiliation , c'est que Jésus-Christ l'a aimée. Tous les saints , épris de son amour , n'en ont point apporté d'autres , et n'en ont point goûté d'autres. Rappelez , s'il vous plaît , ce que nous en dîmes dans notre retraite , à la méditation des trois degrés d'humilité : La parole de Jésus-Christ ne doit pas être plus la règle de notre foi , que les exemples de Jésus-Christ ne doivent être la règle de notre conduite. Je dois captiver mon cœur sous le poids de ses exemples , comme je dois aveugler mon esprit sous le poids de ses décisions. C'est une folie , direz-vous , une ivresse , un transport d'amour qui ne raisonne plus , et qui met toute sa gloire et tout son bonheur à se transformer en la personne à qui il s'attache ; mais ç'a été la folie de toutes les grandes âmes , et Dieu a justifié leur conduite , en les introduisant par là dans ses trésors de grâces les plus précieux , et les rendant maîtres , pour ainsi dire , de sa toute-puissance. Rien ne leur

résistait, au moins dans l'ordre de la grâce; ils priaient, et ils étaient comme infailliblement exaucés; ils parlaient, et sans qu'ils parussent dire rien que de très-commun, les cœurs les plus endurcis étaient comme forcés à se rendre.

Qu'on me donne un cœur vraiment épris d'estime et d'amour pour Jésus-Christ, il comprendra ceci; il ne comprendra pas qu'on n'y trouve rien de difficile, rien de contraire à la raison. La mienne se révolte; c'est que je n'estime pas assez, c'est que je n'aime pas bien Jésus-Christ.

Pénétrés, remplis de Jésus-Christ et du Saint-Esprit, c'est-à-dire, de l'Esprit de Jésus-Christ même et d'amour pour lui, dès les premiers jours de sa venue, les apôtres s'estimaient heureux de souffrir des affronts, d'être maltraités pour l'amour de lui (1). La gloire de Dieu eût été égale, et plus grande, du moins en apparence, si la synagogue n'avait pas traversé la prédication et les progrès de l'Évangile; mais être semblables à leur maître, par le seul avantage de lui être semblables, faisait leur joie et leur consolation. *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (2).

Cette disposition persévéra dans eux jusqu'à la mort : *Nous souffrons*, disait saint Paul; il n'ajoutait pas : Dieu en est plus glorifié; cela ne paraissait pas toujours évidemment; mais *c'est pour Jésus-Christ et avec Jésus-Christ que nous souffrons*, ajoutait-il, *c'est une assez grande récompense de nos souffrances, un assez juste sujet d'en faire la matière de nos applaudissemens.*

(1) *Ibant gaudentes*. Act. 5, 41.

(2) *Ibid.*

Nous nous glorifions dans les tribulations (1). *Je suis crucifié avec Jésus-Christ* (2). A Dieu ne plaise que je me glorifie en quelque autre chose, que dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ (3)!

Mais remontons jusqu'au principe. Pourquoi, dans le concours même d'une égale gloire pour Dieu, les apôtres préféreraient-ils et devons-nous préférer encore l'humiliation à l'élévation? Je l'ai ajouté, et c'est la deuxième réflexion : parce que la ressemblance avec Jésus-Christ, dès qu'elle arrive, détruit d'abord l'égalité du concours, s'il y en avait quelque-une. Dieu est toujours plus glorifié quand, tout le reste demeurant égal, Jésus-Christ est plus imité, parce que c'est une marque qu'il est plus respecté, plus aimé.

Supposons donc deux hommes apostoliques, dont l'un ait converti à Dieu dix mille hommes, et l'autre un pareil nombre : mais l'un a été applaudi de tout le monde dans l'exercice de son ministère : l'autre, comme Jésus-Christ, n'a pour récompense que des opprobres, des calomnies, des mauvais traitemens; lequel des deux rend plus de gloire à Dieu? Peut-on croire qu'il y ait seulement à douter?

Cette disposition de cœur, aimer l'opprobre de Jésus-Christ dans le concours supposé d'une égale gloire de Dieu, a encore un grand avantage ; c'est qu'on n'est jamais séduit ni trahi par son amour-propre, cet amour-propre toujours accoutumé à persuader que ce qui flatte est de la gloire de Dieu.

(1) *Gloriamur in tribulationibus pro Christo.* Rom. 5, 3.

(2) *Christo confixus sum cruci.* Gal. 2, 19.

(3) *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* Ibid. 6, 14.

Combien de gens y sont trompés ! Ils ne veulent rien hasarder , rien risquer , de peur de perdre une certaine estime , une réputation de sagesse qu'ils jugent de la gloire de Dieu et du service du prochain. De là vient qu'ils omettent mille saintes entreprises ; qu'ils aiment mieux quelquefois ne rien faire toute leur vie , que de faire médiocrement ce qu'ils font.

Combien n'y en a-t-il pas qui ne renoncent à la prédication , par exemple , que parce qu'ils craignent de ne pas prêcher avec assez de succès ! Cependant la voix publique les y destine , sans qu'on les juge toujours capables de primer dans un certain genre.

Un autre , avec moins de réflexions , s'oubliant lui même , se donnant à tout , réussit assez pour convertir beaucoup d'ames , malgré les apparences qui lui paraissaient contraires ; et que pense-t-il , que dit-il ? *Je gagnerai au moins quelque humiliation , si je ne gagne pas autre chose , et je ressemblerai à Jésus-Christ par ses opprobres , si je ne lui ressemble pas par ses succès.* Mais Dieu permet tout le contraire , et tandis que plusieurs autres languissent dans une oisiveté criminelle et honteuse , ou qu'avec beaucoup d'appareil ils restent quelquefois dans l'obscurité , celui-ci cherchant l'humiliation , rencontre le succès qu'il ne cherchait pas. Au moins est-il certain d'arriver à la véritable gloire ; car , revenons toujours au principe , la créature n'en doit point connaître d'autre que de glorifier Dieu , de s'anéantir devant Dieu.

Enfin , en aspirant jusque là , nous arriverons du moins certainement au premier degré dont nous avons parlé d'abord , et jamais la crainte du mépris

ne nous fera rien négliger de ce qui sera visiblement de la gloire de Dieu.

Finissons en disant un mot de la dernière combinaison. Dieu sera moins glorifié, si je suis plus humilié; puis-je désirer l'humiliation? C'est à quoi il faut répondre encore en deux mots.

TROISIÈME POINT.

On peut dire d'abord que cette hypothèse est la plus rare de toutes, sans comparaison, et que difficilement il arrive que Dieu soit beaucoup humilié. La conversion du monde par les apôtres, ne s'est faite que par le soulèvement, le déchaînement du monde contre leurs entreprises. Le champ de l'Eglise ne devint fertile qu'à proportion qu'ils l'arrosèrent de leurs larmes et de leur sang.

Les ordres religieux, ainsi que l'Eglise, ne se sont formés, fortifiés, agrandis que par là; où ils eurent plus de peine à s'établir, c'est où ensuite ils firent ordinairement plus de bien.

Au contraire, la protection que les princes chrétiens donnèrent à l'Eglise, augmentant le nombre des fidèles, fit à Jésus-Christ une foule innombrable de lâches adorateurs. Dieu veuille que nous n'éprouvions jamais rien de semblable, et que les applaudissemens du monde, si jamais il nous laissait tout-à-fait en paix, ne nous fassent point négliger ce que les tribulations nous mirent dans la nécessité de faire pour les contre-balancer!

Mais, quoi qu'il en soit, en supposant enfin que notre abaissement dût empêcher Dieu d'être glorifié, alors du moins ne nous serait-il pas permis de fuir l'humiliation, de désirer, d'ambitionner l'élévation

et la gloire ? Non ; alors même , ai-je dit , il faudrait craindre l'élévation autant ou plus que , d'ordinaire , nous ne craignons la contradiction et le mépris . pourquoi ? Parce que la gloire que nous procurons à Dieu par de grands succès , n'empêche pas que notre élévation ne nous soit toujours infiniment dangereuse. On se flatte souvent du contraire , il est vrai ; on s'imagine qu'en prêchant avec éclat , qu'étant reçu favorablement des grands , applaudi du peuple , on demeurerait dans les bornes de la modestie et de la simplicité religieuse ; qu'à la vue des bénédictions de Dieu , on se sentirait porté à la ferveur et à la reconnaissance ; qu'ayant l'esprit libre et le cœur content , on se donnerait plus librement et plus fidèlement à ses devoirs.

Je ne parle pas , comme vous voyez , de ceux qui regardent le succès comme un état où ils pourraient se mettre comme au-dessus de la règle , se rendre indépendans des supérieurs mêmes , se procurer mille douceurs et mille agrémens naturels. Cette disposition ne saurait être que damnable ; et qui la sentirait en soi-même , devrait prier Dieu avec larmes , qu'il le confondît plutôt , et qu'il ne le mît jamais en voie de se contenter ; mais je parle de ceux qui ont les intentions droites en apparence , et qui ne pèchent que parce qu'ils jugent d'eux-mêmes trop favorablement. Pour les détromper , il ne faudrait que leur faire voir combien le nombre de ceux qui ne se sont point laissés éblouir par le succès , est petit.

Que faire donc dans le succès où l'on croit beaucoup glorifier Dieu ? Craindre toujours l'élévation comme un écueil infiniment dangereux à la vertu et

à l'innocence. Jésus-Christ, qui n'avait certes rien à appréhender, se comporta toujours comme s'il avait craint la vue de ses miracles. On parle de le faire roi ; devait-il cesser de faire des miracles ? Non ; la gloire de Dieu le demandait ; mais il prend la fuite, il se cache. On le loue, il rejète les louanges avec une espèce de mépris ; *pourquoi m'appellez-vous bon ? il n'y a que Dieu qui soit bon* (1). Chasse-t-il les démons ? il leur lie la langue, de crainte qu'ils ne publient ce qu'il est. Guérit-il les lépreux ? il leur défend d'en parler.

C'est sur ces principes que saint Ignace n'eut jamais plus d'attention à humilier fortement ses enfans, que quand il les voyait applaudis. Toute la réputation que s'était acquise Laynez, au Concile de Trente et dans les chaires de Rome, ne fut qu'une raison de plus au saint fondateur de lui passer moins qu'à nul autre les plus légères imperfections. Il voulait qu'eux-mêmes se rappelassent à leur néant, à proportion qu'on les faisait monter à des places plus distinguées. A Trente, leur demeure était l'hôpital ; ils avaient ordre de ne paraître point au concile qu'ils n'eussent servi les pauvres et les malades plusieurs heures. Qu'il eût fait beau demander à saint Ignace des distinctions, des dispenses, des exemptions, parce qu'un homme était un grand prédicateur, un fameux théologien, ou le confesseur d'un grand prince !

Voilà donc l'esprit des vrais religieux, et quelle conduite ils ont suivie dans les temps de leur plus grande ferveur. Un grand non, un grand succès, répétons-le sans cesse, est un formidable écueil.

(1) Matth. 19, 17

Jugeons-en par nos succès les plus médiocres que nous ayons eus ; un je ne sais quoi qui aura réussi , un sermon , une pièce publique , un ouvrage d'esprit , nous occasionent la plus grande joie , la plus grande dissipation. Et que serait-ce si nous voyions un jour le monde s'empresser après nous , et que nous eussions la confiance de toute une ville , de toute une province ?

Ne formons donc jamais sur cela aucun désir ; laissons absolument aux supérieurs et à la Providence le soin de nous conduire.

Si le succès vient sans l'avoir attendu : *O mon Dieu ! que vous ai-je fait ? quel dangereux présent ! J'étais religieux , et j'étais content dans mon obscur médiocrité ; mais que rais-je devenir ? avez-vous résolu de me perdre ? n'est-ce point ici toute la récompense , peut-être , que je dois attendre de mon travail , ou ne voudriez-vous point me priver de votre gloire ?*

Avec de pareilles dispositions , adonnés à l'oraison , unis à Dieu , espérons sa miséricorde et sa gloire. *Amen.*

II^e EXHORTATION.

Abnégation intérieure (1).

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.

Si quelqu'un veut me suivre et s'attacher à moi, qu'il renonce à soi-même. *Luc. 9, 23.*

JÉSUS-CHRIST parlait, en général, pour tous ceux qui voudraient être ses disciples, et l'Évangile le remarque en termes formels : *Dicebat autem ad omnes, si quis vult venire post me, etc.* Peut-on douter, cependant, qu'il ne parlât singulièrement pour ses apôtres, et pour ceux qui voudraient se lier à lui d'une façon particulière?

Les raisons communes qu'il avait, et que nous

(1) Il ne sera pas inutile de dire un mot sur les trois exhortations suivantes : *l'abnégation intérieure, la mortification continuelle en toutes choses, la mortification des passions, et particulièrement des passions dominantes.*

J'ai entre les mains un recueil manuscrit des exhortations du P. Judde. On y voit une exhortation *de la mortification des passions*. L'exorde et le premier point sont tirés du premier point de *l'abnégation intérieure*, ci-dessus indiquée. Les deux autres points sont ceux de la *Mortification des passions dominantes*, à très peu de chose près, et tout est fort bon et bien assorti ; mais ce n'est point là l'arrangement du P. Judde. Ceux qui ont fait ce recueil ont supprimé une exhortation tout entière, et la moitié d'une autre dont ils auraient pu faire usage. Il ne s'agissait, pour cela, que de retrancher très-peu de chose. Par ce retranchement, ils auraient conservé deux exhortations très-bonnes et intéressantes. C'est ce que nous avons cru devoir faire, en restituant ce qui avait été supprimé, et arrangeant ce qui avait été dérangé.

(*Note du premier éditeur, M. Lenoir-Duparc.*)

expliquerons dans la suite (1), c'est que l'innocence de l'homme et la paix dans le christianisme dépendent l'une et l'autre de celle-ci.

Mais tâchons de pénétrer encore davantage la raison qui nous est propre ; la voici : Jamais nous ne serons parfaits dans notre état, qu'autant que nous aurons nos passions bien mortifiées , ou que nous travaillerons fortement à les mortifier , parce que , premièrement, la mortification, quoique rare et difficile , n'en est pas moins nécessaire en général à tous les religieux , pour acquérir de solides vertus.

Secondement , elle est plus nécessaire encore à ceux dont la règle est moins austère.

PREMIER POINT.

L'idée qu'on peut se faire de la perfection religieuse , est sujette à d'assez grandes illusions ; on prend souvent l'apparence pour la réalité ; on croit être quelque chose , et l'on n'est rien ; il faut du solide , et l'on demeure à la surface ; détrompons-nous, instruisons-nous. Si quelqu'un, disait l'apôtre saint Jacques, croit être religieux , et qu'il ne sache pas mettre un frein à sa langue , il se trompe , il n'a qu'un fantôme de religion (2).

Ceci peut et doit s'appliquer à tous les mouvemens de l'esprit et du cœur , aussi-bien qu'à la langue ; on ne l'applique à la langue en particulier , que parce qu'elle est l'instrument le plus ordinaire par où se manifestent toutes nos pensées , tous nos désirs , tous nos projets , tous les mouvemens de nos

(1) Voyez l'*Exhortation des passions dominantes*, ci-après.

(2) *Si quis autem putat se religiosum esse, non refrenans linguam suam.... hujus vana est religio.* Jac. 1. 26.

différentes passions. Les pharisiens étaient des hommes fort réglés et fort religieux à l'extérieur ; on peut juger d'eux par ce que disait cet homme de leur secte : *Je jeûne deux fois la semaine ; je donne aux pauvres la dixième partie de tout ce que je possède. Je ne suis pas comme la plupart des hommes, impie, voleur, adultère* (1). Le Sauveur ne le condamna ni pour avoir menti, ni pour s'être flatté ; mais lui et ceux de sa profession étaient des gens hauts, méprisants, intéressés, envieux des succès d'autrui, jaloux des premières places, sensibles sur le point d'honneur, attachés à leur sens et adonnés aux vertus d'éclat. Dès lors Jésus-Christ les traite d'hypocrites, de sépulcres blanchis ; il a lancé plus d'anathèmes et de malédictions contre eux seuls, que contre tout le reste des hommes ensemble : malheur à vous, pharisiens (2)... Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux (3).

C'est donc par la mortification des passions, que Jésus-Christ juge de la solidité de la vertu, et que nous en devons juger à son exemple. De là cette attention à réprimer, dans ses disciples, jusqu'aux premières saillies de la passion ; dans ces deux ambitieux : *vous ne savez ce que vous me demandez* (4). Dans ces deux zélés indiscrets : *vous ne savez, car quel esprit vous êtes poussés* (5). Dans ceux qui dis-

(1) Luc. 18, 12.

(2) *Væ vobis, Pharisei...* Luc. 11, 42.

(3) *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam Scribarum et Phariseorum, non intrabitis in regnum Coelorum* Matth. 4, 20.

(4) *Nescitis quid petatis* Matth. 20, 22.

(5) *Nescitis cujus spiritus estis*. Luc. 9, 55.

putaient de la primauté : *Il n'en sera pas ainsi parmi vous* (1). Dans celui qui s'opposait à sa passion : *Eloignez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale* (2).

En effet, soit qu'on appelle vertu solide ce qui ne peut venir que d'un principe solide et tout intérieur, ou bien ce qui ne peut se pratiquer que par les efforts d'une ame forte et vigoureuse, ou bien enfin ce qui produit des fruits solides et véritablement utiles au progrès de l'ame, tout ceci ne convient qu'à la mortification des passions ; les autres vertus peuvent venir de divers principes ; on peut être régulier, dévot, modeste, laborieux par respect humain, par une espèce d'amour-propre, par un certain esprit d'ordre et d'arrangement, par vanité même, par ambition et par l'espérance de se pousser et de se mettre en place ; mais il n'y a que la vue de Dieu, et la haine de soi-même fondée sur la vue de Dieu, qui porte à mortifier ses passions, et à être sans reproche aux yeux de celui qui pénètre le fond des cœurs. Car, la mortification des passions ne suppose pas seulement la retenue des saillies, mais des mouvemens les plus intimes de l'esprit et du cœur, qui sont tant soit peu dérégles et qui sont excessifs. Dieu seul sait ce que l'on sent, ce que l'on souffre, et ce qu'il en coûte pour se vaincre ; vertueux entre Dieu et soi, c'est être solidement vertueux. De là le mépris que les saints Pères firent toujours des vertus des anciens philosophes, qui ne savaient point mortifier leurs passions, ou qui ne savaient tout au plus que mortifier l'une pour l'autre. Désintéressés, pau-

(1) *Non ita erit inter vos, etc* Matth. 20, 26.

(2) *Vade post me, Satana, scandalum es mihi.* Ibid. 16, 23

vres par orgueil et pour ne dépendre de personne , humbles par vanité et par le désir de se montrer au-dessus des opinions et des jugemens populaires, contents de l'estime d'un petit nombre de personnes choisies.

Quant à la difficulté de l'abnégation , elle se connaît par le petit nombre de personnes qui s'y appliquent. On fait de son corps à peu près tout ce qu'on veut , on le réduit à tout , quand on a de la force et de la santé. Il y a des personnes parmi les fidèles , dans le monde ou dans les communautés , qui mènent une vie très-dure et très-austère ; mais si on leur parle de se captiver sous les lois d'une vie vraiment intérieure , c'est un langage qu'elles ne sauront goûter ; elles répondent qu'elles font d'ailleurs assez d'autres choses mortifiantes. Les plus vertueux même , ou plutôt ceux qui ont des idées plus justes de la vraie vertu , ménagent presque toujours quelque passion , quelque attache ; on se la cache aussi longtemps qu'on peut ; et quand on vient à la connaître , il est encore rare qu'on s'applique bien sérieusement à la combattre ; à cela près , tant de ferveur que vous voudrez ; mais réprimer un désir , une aversion , une inclination ; risquer de perdre je ne sais quelle petite réputation , c'est porter le fer et le feu aux chairs vives ; on sent tout , on jette de hauts cris , la douleur est insupportable.

Enfin , le fruit de l'abnégation c'est une préparation à tous les dons de Dieu , par le retranchement de tout ce qui peut y mettre obstacle. Dieu ne se communique qu'aux âmes tranquilles ; un cœur où règne la passion est comme une mer agitée ; Dieu ne parle qu'à ceux qui veulent obéir.

On se plaint de tant de distractions à l'oraison ; elles peuvent venir de la légèreté naturelle , de l'embarras et des occupations ; mais la cause la plus ordinaire , c'est que le cœur est possédé ou partagé par quelque secrète passion ; tout le rappelle là , tout le ramène là. Dieu crie sans cesse : *Mortifiez vos passions* ; c'est la première chose qu'il répond à ceux qui demandent : *Que voulez-vous de moi ?* On se perd dans un million de dévotes pensées ; on fait un grand amas de belles connaissances et de pieuses réflexions , mais on ne vient point à ses vraies nécessités ; on veut ce qu'on veut , et non pas ce que Dieu veut.

Tant que cette disposition durera , il ne faut attendre ni lumières pures , ni grâces extraordinaires , ni véritable et solide avancement ; je ne parle point du fantôme des Quiétistes , ni de ses désordres , ni de ceux qui veulent s'élever à la contemplation , avant que d'avoir leurs passions bien mortifiées ; jamais d'esprit d'oraison sans mortification. *On disait un jour d'une personne , que c'était un grand homme d'oraison ; il le sera , répondit un saint personnage , quand il sera homme de mortification* (1).

C'est donc uniquement par le progrès qu'on fait dans la mortification des passions , qu'il faut juger du progrès dans la vertu ; on ne commence à connaître véritablement la vertu , que du jour qu'on la fait consister dans la mortification ; on ne commence à s'avancer , que quand on travaille à se mortifier ; on est parfait , ou l'on court à grands pas pour le devenir , quand on s'est déjà beaucoup rendu

(1) Saint Ignace.

maître de soi-même, et qu'on possède son âme avec un empire tranquille et absolu.

C'est donc encore ici la leçon qu'il faut faire, dès les premiers jours, à ceux qui embrassent le service de Dieu, et la leçon qu'il faut leur continuer toute la vie, jusqu'à ce qu'ils l'aient bien apprise. Ce doit donc être là le but et l'objet de toutes les retraites, de toutes les confessions, de tous les examens; c'est donc là ce qu'il faut demander dans toutes ses prières, dans toutes ses communions, c'est à dessein de l'obtenir, qu'il faut jeûner, qu'il faut faire des austérités, qu'il faut pratiquer tous les petits exercices d'humilité qui sont d'usage dans les communautés; c'est par là qu'il faut juger non-seulement du progrès des particuliers, mais du progrès même des communautés tout entières, et de la perfection d'un institut par comparaison avec d'autres. L'institut le plus parfait est celui qui mène plus droit et plus vite à la mortification des passions, eût-il d'ailleurs moins de certaines démonstrations extérieures, de retraites et d'austérités; qu'on n'envie point l'éclat des autres, si, dans le cœur, on peut se mortifier autant ou plus qu'eux, le vrai directeur, le bon directeur, c'est celui qui ne prêche autre chose, et qui est assez heureux pour savoir le persuader; ce sont ici les grands fondeurs de l'édifice spirituel, et toute conduite qui n'est point appuyée là-dessus, mène à l'illusion et peut-être à la perdition.

Les bons livres sont ceux non point qui plaisent, qui rendent savant, mais qui apprennent à se bien connaître et à se mortifier beaucoup. C'est dans cette vue que saint François de Sales porta, dix-

huit ans durant , dans sa poche , le Combat spirituel ; on sait qu'il y apprit principalement à ne désirer plus au monde que très-peu de chose , et le peu qu'il désirait , à le désirer très-peu.

Heureux état ! état désirable ! mais qui n'y veut pas aspirer , doit commencer par dire qu'il renonce à la perfection de son état ; car la mortification est essentiellement nécessaire à tous les religieux , en général : nous l'avons vu. Mais elle l'est encore davantage à ceux dont l'état a moins de retraites et d'austérités.

SECOND POINT.

Les communautés , soit séculières , soit régulières , qui sont exemples d'austérités réglées ,* sont obligées à quelque chose de différent des autres communautés où les austérités sont de règle , obligées même à quelque chose de plus.

Cette différence ne vient pourtant pas tout-à-fait de ce qu'un particulier qui a embrassé l'état moins austère dont nous parlons , ait besoin de mortifier ses passions , et que les autres n'en aient pas besoin ; mais elle consiste en ce que la mortification des passions lui est certainement plus nécessaire qu'à aucun autre : pourquoi ? Parce qu'elle est , 1.^o le supplément universel des moyens de perfection qu'il n'a pas ; 2.^o le fondement nécessaire des grandes vertus qu'il doit acquérir ; 3.^o l'instrument général de tout le bien parfait et solide qu'il peut espérer de faire.

1.^o Les moyens de perfection qu'il n'a pas , c'est la solitude , c'est l'austérité de vie ; ce sont les exercices de piété qui se font en commun. Or , la tran-

quillité d'une ame dont toutes les passions sont bien mortifiées , est une espèce de solitude intérieure qui l'accompagne jusque dans le commerce du monde où le rejettent ses emplois ; dans le temps qu'il est avec le prochain , plus de la moitié de lui-même ne sort point de chez lui ; il trouve là auprès de Dieu , qu'il ne perd jamais de vue , un préservatif contre tout ce qui viendrait du dehors et pourrait le corrompre ou lui faire perdre trop de temps aux affaires du siècle , aux événemens de la vie , aux intérêts qui remuent les hommes passionnés. C'est cette disposition qu'on admirait dans saint François-Xavier , de qui il est écrit , qu'au milieu de ses accablantes occupations , il était dans son intérieur tel qu'un solitaire dans le creux d'un rocher. Mais à quoi un homme passionné n'est-il pas exposé , dans le commerce du monde même le plus nécessaire ? Les pièges semblent pleuvoir sur lui comme de toutes parts (1), selon l'expression de l'Écriture : l'ambition le dévore , la vanité le trouble , la volupté le tente ; tout ce qu'il voit , tout ce qu'il entend qui peut flatter ses inclinations vives et mal mortifiées , le met dans un danger prochain de s'oublier et de se perdre. Qu'il serait heureux s'il pouvait se retrancher tout commerce avec le siècle ! mais son état ne le lui permet pas ; il ne lui reste donc , pour tout supplément , que de porter dans la fréquentation du monde , un cœur ou déjà mort au monde , ou du moins déjà mourant et languissant pour tout ce qui est du monde. Cette herbe précieuse que portaient toujours sur eux , disait-on , de jeunes prêtres missionnaires , qui les préserva , non-

(1) Ps. 10 , 7.

seulement du vice , mais encore de la malignité des langues médisantes , n'était rien autre chose qu'une grande mortification , qui venait d'une grande crainte de Dieu

Quoiqu'on n'ait pas plus d'austérités que de solitude d'obligation , cependant il faut tenir le corps en esclavage , si l'on ne veut pas qu'il se soulève contre l'esprit ; mais , outre que l'on fait plus courageusement la guerre à son corps quand l'esprit est déjà bien mortifié , par son seul assujettissement à la grâce il répand sur le corps des impressions de mortification qui répriment les saillies déréglées.

C'est ce que voulait dire ce seigneur de la cour d'Henri IV , lequel , interrogé par son maître quelle différence il mettait entre l'institut d'un certain ordre très-austère , et celui d'un autre ordre exempt d'austérités : C'est , dit-il , que dans le premier on assujettit l'esprit en faisant la guerre au corps , et que dans le second on assujettit et on dompte le corps en faisant la guerre à l'esprit ; l'un peut donc servir de supplément à l'autre , avec cette différence , néanmoins , que l'expérience nous montre tous les jours qu'un corps bien mortifié n'entraîne pas toujours nécessairement un grand assujettissement d'esprit , au lieu qu'un esprit bien assujetti dompte toujours infailliblement les révoltes du corps.

Quant aux exercices de piété qui se font ailleurs en commun , de sorte que par là on se trouve comme heureusement déterminé à ne point les omettre , il est certain encore que des passions mal mortifiées fourniront mille prétextes d'omettre ces exercices , à celui qui le pourra sans être vu ni aperçu. Qu'il

soit dominé par la vanité , il étudiera quand il faudrait lire dans un livre de piété ; dominé par la paresse , il reposera lorsqu'il faudrait faire oraison ; dominé par la vivacité , il fera les affaires d'autrui quand il faudrait s'occuper de sa perfection : de sorte que , faute d'avoir ses passions mortifiées , bientôt , s'il n'y prend garde , il n'aura plus rien de religieux.

2.^o La mortification des passions est encore le fondement nécessaire des grandes vertus , des vertus parfaites que tout ouvrier apostolique doit acquérir. Parcourons nos obligations ; on nous demande une indifférence absolue pour toutes sortes de demeures et d'emplois , une pureté qui puisse être comparable à celle des anges mêmes qui vivent sans corps , une obéissance aveugle qui ne sache point répliquer (pas même au fond du cœur) aux ordres de ceux qui nous conduisent ; un désintéressement qui élève l'ame au dessus de toutes les récompenses et de toutes les espérances humaines ; un zèle que nulle peine , nulle sorte de travail ou de danger ne puisse arrêter. Or , un homme passionné pour ses amis , pour ses parens , pour sa patrie , pour ses commodités , aura-t-il jamais cette indifférence ? un homme attaché à son corps , à sa bouche , à son plaisir , approchera - t - il de cette inviolable pureté ? un homme orgueilleux , sensible , délicat , jaloux d'être distingué , pliera-t-il sans murmure sous les vues et sous les ordres d'autrui ? un homme qui aime la vie douce et commode , ennemi de tout ce qui peut gêner le corps dans tout ce qui regarde l'emploi , la demeure , la table , la pénitence , ne cherchera-t-il pas quelqu'un qui puisse fournir à

ses besoins imaginaires? un homme esclave de sa santé, qui craint le froid et le chaud, la mort et la maladie, ne s'épargnera-t-il pas dans les besoins pressans du salut des ames?

Qu'on ne s'étonne donc point d'entendre demander que la plus grande étude de chacun soit de chercher la plus grande abnégation de soi-même, et, autant qu'il se pourra, une continuelle mortification en toutes choses; c'est le fondement nécessaire de ce haut édifice que nous devons élever pour devenir de véritables ministres de la parole de Dieu; le temps des épreuves est destiné à les jeter, ces fondemens, et tous les réglemens ont été formés sur cette idée.

3.^o Enfin, la mortification des passions est l'instrument général de tout le bien solide qu'on peut espérer de faire dans les ames; je dis du *bien solide*, sur quoi on a coutume de distinguer trois sortes d'ouvriers: les uns, qui détruisent plutôt qu'ils ne bâtissent; les autres, qui bâtissent, mais qui semblent détruire en même temps; les derniers, qui bâtissent toujours et qui ne détruisent jamais. Les premiers sont ceux de qui les exemples s'accommoderaient mal avec les paroles: on les réprouve avec raison, parce que jamais ce qu'ils diront de mieux ne fera autant de bien que causera de mal ce qu'ils feront de contraire à leurs instructions: telle est la malignité de l'homme; il a tort, puisqu'il est dit: *Observez ce qu'ils enseignent, et ne faites pas ce qu'ils font* (1); mais on ne le corrigera pas.

Les seconds gâtent le principal par l'accessoire: ils ont du zèle, mais il n'est pas selon la science;

(1) Matth. 23, 3.

ce qu'ils disent n'étant pas dit ni avec mesure, ni avec charité, aigrit le cœur en même temps qu'il persuade l'esprit. Cesont ces sortes de personnes qui, avec tous les talens imaginables et les meilleures intentions du monde, causent à leurs communautés une multitude d'affaires, offensent les grands, les magistrats, les gens en place, pour se faire quelquefois suivre du peuple. Alors les supérieurs se trouvent obligés d'oublier ce que ces sortes d'inférieurs font de bien, pour punir ce qui leur échappe d'inconsidéré. C'est ce qui arriva à un religieux qui avait servi utilement l'Eglise à la diète de Worms, mais avait manqué d'égards pour l'empereur; quand il revint à Rome, son général refusa de le recevoir.

Les derniers sont ceux qui, n'ayant que des passions bien mortifiées, agissent toujours avec discrétion et avec sagesse, qui écoutent conseil, et ne s'entêtent jamais. Sans cette sagesse, peut-on espérer de réussir? A la tête d'un séminaire, d'une communauté, d'un collège, qu'est-ce qu'un chef, qu'un supérieur, qu'un maître vif, passionné, violent, qui rebute l'un, qui a des attentions pour l'autre, du mépris et de la dureté pour la plupart? Dans les préventions ou dans les prédilections, combien d'invectives mal mesurées, jusqu'à faire de la chaire de vérité un théâtre pour y découvrir ses ressentimens! combien de prévarications pour se faire estimer!

Dans le commerce du monde, qu'est-ce qu'un aventurier, qu'un étourdi qui se mêlera de tout, qui voudra dominer partout, qui se piquera d'être un esprit propre pour le monde? dans le confessionnal, combien de négligences, combien d'impatiences, combien d'acceptions de personnes!

Travaillons donc plus que jamais, et que tant de grandes raisons nous engagent à mortifier toutes nos passions. *Amen.*

III^e EXHORTATION.

Mortification continuelle en toutes choses.

Si spiritu facta carnis mortificaveritis , vivetis.

Si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez.
Rom. 8 , 13.

Ces paroles de saint Paul, adressées à tous les chrétiens, conviennent spécialement aux religieux, qui, par leur vocation, sont appelés à une plus grande abnégation intérieure, et à une mortification, autant qu'il pourra se faire, continuelle en toutes choses, et qui regarde tout le temps de la vie.

Ainsi, toute la vie ils doivent s'exercer à en acquérir l'habitude et la perfection. Heureux si la mort les trouve les armes à la main, travaillant actuellement à détruire ou à rectifier dans eux-mêmes tout ce qui s'oppose au dessein de se rendre, devant Dieu, des hommes sans reproche ! Mais, dira-t-on, ce qu'on exige ici de nous, est-il en effet possible, ou est-ce une chose si nécessaire ? N'est-ce pas trop entreprendre, ou bien ne peut-on pas, sans risquer rien, se contenter de beaucoup moins ? C'est à quoi nous allons répondre dans les deux parties de cette exhortation.

Nous *pouvons* et nous *devons* nous mortifier sans cesse et en toutes choses ; nous le pouvons, parce

que nous avons été appelés à un état qui le demande ; ce sera le premier point : nous le devons, parce que nous n'arriverons que par là à la fin propre de cet état ; ce sera le second point, et tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT.

Demander si l'on peut se mortifier, et continuellement, et en toutes choses, c'est demander, ou si l'on a communément assez de grâce pour arriver à un degré de perfection si relevé, ou si on a assez de forces naturelles pour soutenir long-temps une vie si contraire et si gênée : à l'une et à l'autre question nous répondrons affirmativement.

Je conviendrai, si l'on veut, que tous ne sont pas appelés à l'observation des conseils évangéliques ; Jésus-Christ semble nous l'assurer : Tous, dit-il, ne sont pas capables de cette sorte de vie, mais ceux-là seulement qui en ont reçu le don d'en-haut (1). Mais à ses apôtres, à ceux que, depuis eux, il a appelés en société de leurs ministères, il leur dit : *Il vous a été accordé d'entendre un langage que les autres hommes n'entendent pas, ou qu'ils ne comprennent pas* (2). Or, dans tout l'Evangile y-t-il un conseil qui nous ait été recommandé, et plus souvent, et avec plus d'instance que celui dont nous parlons ? Ou plutôt, tous les autres conseils ne sont-ils pas renfermés dans celui-ci, et n'en sont-ils pas quelque partie ? *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même ; qu'il porte sa croix tous les jours,*

(1) *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est.* Matth. 19, 11.

(2) *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei.* Luc. 8, 10.

et qu'il me suive (1). Si quelqu'un vient à moi, et qu'il ne haisse pas ce que le monde croit pouvoir le plus légitimement aimer, et qu'il ne se haisse pas autant ou plus que tout le reste, il ne saurait être mon disciple (2)..... Je ne suis pas venu sur la terre apporter la paix, mais le glaive (3)..... Le royaume des Cieux souffre violence, et ce sont les violens qui l'emportent (4).

Le royaume des Cieux ne signifie pas seulement l'Eglise de Jésus-Christ, ou le paradis que nous espérons après la mort; il peut encore signifier cette disposition de vertu qui fait régner Dieu en nous, dès le temps de la vie, et qui nous assujettit parfaitement à ses volontés (5). Je suppose, sans m'y arrêter, tout ce qui prouve que Dieu n'ordonne rien d'impossible; sa bonté, sa sagesse ne le permettent pas; il faudrait être aveugle ou impie pour pouvoir se le persuader. Disons donc que nous n'avons pas été appelés à notre état, (et oserions-nous le dire?) ou bien ne doutons pas que nous n'ayons tout ce qu'il faut de grâce, ou prochaine, ou éloignée, pour arriver à la perfection et à la sainteté de cet état, dont c'est ici le fondement et la base. Nos premiers instituteurs ne nous en ont fait une règle, qu'après avoir connu, par leur propre expérience, qu'elle n'était pas impossible: leur vie ne fut qu'une expression constante et parfaite de tout ce que cette règle contient de plus parfait; et le grand nombre de leurs enfans l'ayant observée avec consolation et avec

(1) *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.* Luc. 9, 23.

(2) Luc. 14, 26 — (3) Matth. 10, 34. — (4) Ibid. 11, 12.

(5) *Adveniat regnum tuum.* Matth. 6, 10.... *Regnum Dei intra vos est.* Luc. 17, 21

joie , rien ne démontre mieux qu'elle n'était pas impossible, et qu'ils avaient une grâce particulière pour cela.

Pour impossible donc , certainement elle ne l'est pas ; mais , comme elle est difficile , c'est ce que nous appelons impossible ; et pourquoi est-elle si difficile ? voulez-vous le savoir ? Parce qu'on n'en prend ni la totalité , ni l'esprit. Expliquons-nous : 1.^o On n'en embrasse presque jamais la totalité ; la règle demande l'abnégation de soi-même , et la plus grande , et la plus universelle , et la plus continuelle qui se puisse pratiquer en toutes choses. On veut donc bien se mortifier un peu , mais non pas se mortifier beaucoup ; se mortifier en quelque chose , mais non pas se mortifier en tout ; se mortifier de temps en temps , mais non pas se mortifier toujours. De là , qu'arrive-t-il ? Qu'on ne reçoit jamais la récompense attachée à la parfaite abnégation , ou qu'on ne la reçoit que très-rarement et avec mesure ; et sans cette consolation , sans ces dédommagemens , ne sait-on pas combien il est difficile de soutenir long-temps le peu de violence même qu'on est résolu de se faire ? Ce qui me peine , disait un saint religieux (1) , ce n'est pas ce que je fais , ce que je souffre ; c'est ce que je n'ai pas toujours le courage de faire et de souffrir ; car , le centuple enfin n'est promis qu'à celui qui aura tout quitté , sa maison , ou ses frères , ou ses sœurs (2). Il faut tout donner pour avoir tout , dit souvent l'auteur de l'Imitation ; mais on reçoit tout , dès qu'on donne tout (3) : dès lors on reçoit le don de la priè-

(1) Le P. de la Colombière. — (2) *Omnis qui reliquerit domum , vel fratres , aut sorores , etc. centuplum accipiet.* Matth. 19 , 29.

(3) *Oportet dare totum pro toto. . . .* Imit. l. 3 , c. 32. *Dimitte omnia , et invenies omnia.* Ibid. l. 3 , c. 27.

re, la facilité de ce commerce intime et familier avec Dieu ; il est comme infailliblement attaché à l'abnégation parfaite, à cette mort universelle pour tout ce qui peut flatter les inclinations naturelles. Oui, je puis assurer, disait un autre homme de bien (1), que de toutes les personnes que j'ai vues se donner pleinement à Dieu, renoncer pleinement à elles-mêmes, je n'en ai connu aucune que Dieu n'ait gratifiée de cette faveur. Puis il ajoutait avec le même auteur : *Ideo pauci inveniuntur contemplativi, quia pauci sciunt se perituris et creaturis ad plenum sequestrari* (2). Grâce de l'oraison, au reste, qui ne sont jamais suspectes, dès qu'elles sont fondées sur cette espèce d'abnégation grande, continuelle, universelle ; don de prière qui n'affranchit pas du devoir de se mortifier, mais qui le rend supportable, agréable, délicieux : on désire plus encore de souffrir que de mourir (3).

Outre cela, on jouit d'une paix parfaite au dedans de soi-même ; on n'y trouve, on n'y entend rien que de consolant : on n'a plus d'inquiétude, ni sur le passé, ni sur l'avenir ; de sorte qu'on aurait plus de peine à sortir de son propre cœur, que les autres, d'ordinaire, n'en en ont à y rentrer. L'Écriture appelle cela un festin perpétuel, une espèce de paradis anticipé (4).

2.^e La règle n'est si difficile que parce qu'on n'en

(1) Le P. Surin

(2) Imit. l. 3, c. 31.

(3) *Aut pati, aut mori....* Sainte Thérèse. *Non mori, sed pati.* Sainte Magdeleine de Pazzi.

(4) *Secura mens quasi jube convivium.* Prov. 15, 15. *Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in Paradiso Dei mei.* Apocal.

prend pas bien l'esprit. L'abnégation de soi-même, et cette continuelle mortification en toutes choses, doivent avoir pour principe une grande affection pour Dieu, un désir généreux de plaire à Dieu, de contenter Dieu.

Or, tout ce qui se fait avec cette espèce de générosité envers Dieu, avec cette dilatation d'un cœur touché de ce que Dieu mérite, et humilié de pouvoir si peu faire pour lui, ne coûte rien, ou ne coûte que très-peu de chose. On ne sent pas la difficulté, ou bien on a de la joie de la sentir, et l'on en triomphe par la grâce de celui qui nous a aimés (1).

Voilà le principe de la force d'un homme apostolique. Ah ! je sais bien que ce que je fais, je le fais sans une obligation rigoureuse et sans contrainte : Dieu voudrait bien, peut-être, me souffrir et me pardonner, quand je n'aurais pas cette attention constante à lui faire un sacrifice continuel de tous mes plaisirs, de toutes mes inclinations imparfaites ; mais pourrais-je me le pardonner moi-même ? Est-ce ainsi qu'il m'a traité, et dans l'œuvre de ma rédemption qui lui a tant coûté, et par où il m'a mérité ses bienfaits, a-t-il délibéré, s'est-il épargné, s'est-il comme repentant d'en avoir trop fait ?

Mais il n'en est pas ainsi de ceux qui ne se mortifient que quand la loi l'ordonne, quand il y aurait danger de se perdre, s'ils ne se mortifiaient pas. Toujours incertains s'ils en font assez, ne faisant jamais ce qu'ils font que par le motif d'un vil intérêt, ou d'une crainte toute servile ; toujours voyant un Dieu la foudre à la main, prêt à les frapper s'ils

(1) *Sed in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos.*
Rom. 8, 37.

s'échappent; toujours craignant la mort, le jugement, l'enfer : est-ce ainsi que se gagne le cœur de Jésus? *On souffre toujours quand on craint; la charité parfaite bannit la crainte.... Celui qui aime Dieu de tout son cœur, ne craint ni la mort, ni le jugement, ni l'enfer (1).*

Jetons-nous donc dans cette pratique de l'abnégation universelle et continuelle, et jetons nous-y par générosité et par amour; nous ne la trouverons plus impossible : ne nous étonnons point des premières difficultés; l'habitude ne tardera pas à nous les rendre plus légères; c'en est assez pour espérer qu'elles deviendront douces à la fin. S'il arrive que de temps en temps, la nature l'emporte, humilions-nous devant Dieu, et reprenons sur l'heure le fil de nos bons désirs, qui s'est trouvé interrompu. Dans nos pesanteurs, dans nos ennuis, dans nos dégoûts, ne cherchons point de consolation auprès de la créature; unissons-nous à Jésus-Christ, triste, agonisant, abattu; il ne nous rejettera pas; il portera le joug avec nous; il en portera la plus grande partie. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés de fardeaux; mon joug est doux et léger (2).

OBJECTIONS.

Mais peut-on ainsi se mortifier continuellement et en toutes choses, c'est-à-dire, dans le deuxième sens que nous avons encore proposé, a-t-on assez de forces naturelles pour soutenir long-temps un état

(1) *Timor non est in charitate, sed perfecta charitas foras mittit timorem.* I. Joan. 4, 18. Imit. l. 1, c. 24.

(2) *Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, etc... Jugum meum suave est.* Matth. 11, 28 et 30.

si violent, une vie si gênée ! car , à quoi cela ne s'étend-il pas ? Faire une guerre continuelle à son esprit : ne se permettre jamais aucune pensée inutile , jamais d'étude par simple curiosité ou par vanité ; et dans les études les plus nécessaires, ne s'appliquer point par le goût flatteur qu'on peut y trouver, mais par le pur motif de contenter Dieu ; prêt à tout quitter, ou à faire toute autre chose, si Dieu l'ordonnait, s'il le désirait ?

Une guerre continuelle à son cœur ; nulle affection , sinon pour Dieu , ou pour la créature par amour pour Dieu ; tout par charité , rien par inclination , par sympathie , par l'épanchement d'une amitié tendre et toute naturelle ?

Une guerre continuelle aux sens, à l'imagination ; ne rien voir, ne rien entendre , ne rien demander , n'être curieux de rien que de ce qui peut porter à Dieu ?

Une guerre continuelle à son corps ; rien à la sensualité , à la mollesse , à la lâcheté et à l'indolence ?

En un mot, ne prendre aucun repos dans soi-même ni dans la créature ; toujours attentif à combattre ses moindres mouvemens déréglés ; quelque grâce, quelque consolation qu'on puisse avoir d'ailleurs , n'est-ce pas de quoi bientôt succomber ?

La seule régularité constante est comme une lime sourde, qui use, qui mine, qui détruit les tempéramens les plus robustes. Il y a des saints qui ne sont morts si jeunes que pour s'être trop poussés (1). Encore si l'on était assuré de trouver la mort aussitôt qu'eux ! Mais on tombe dans un état à souffrir longtemps , peut-être avec murmure , ou du moins à

(1) Gonzague , Stanislas

faire long-temps souffrir et murmurer beaucoup les autres.

A toutes ces difficultés cent fois proposées, cent fois on a répondu : 1.^o qu'un saint, ne fit-il autre chose qu'être un saint et souffrir avec patience, ne fut jamais inutile dans son état. Ceux que nous venons de citer, et bien d'autres qu'on a connus, nous le montrent assez ; s'ils ne peuvent ni prêcher, ni enseigner, ni aller dans les missions, ils nous gouverneront, ils nous édifieront, ils nous attireront les grâces dont nous nous rendons peut-être indignes. 2.^o On a répondu encore que nos jours sont comptés là-haut ; que ceux qui se ménagent le plus, ne sont pas toujours ceux qui poussent plus loin leur carrière. Arbres infructueux qui occupent inutilement la place, arbres quelquefois empoisonnés, gens qui ne font que scandaliser les faibles, et qui ne cherchent qu'à attirer à eux les plus fervens. Qu'en disent là-haut les saints anges et le père de famille ? *Coupez-le ; pourquoi occupe-t-il la terre inutilement* (1) ? Répondu, 3.^o que cette crainte inquiète et chagrine, ces superstitieuses réflexions sur tant de maux qui pourraient arriver, sont aussi propres, et plus propres à les attirer, qu'une mortification continue, mais consolante et tranquille ; 4.^o que Dieu, qui ne nous permet pas de nous ôter violemment la vie, nous permet de nous immoler lentement à sa grandeur, et de prévenir avec mérite et par choix, ce que la mort bientôt, peut-être, nous fera faire avec douleur et par nécessité ; 5.^o si cela ne nous rassure pas, ne nous réduit pas, et qu'il faille nécessairement entrer en quelque sorte de composition,

(1) *Succide ... ut quid etiam terram occupat ?* Luc. 13, 7.

venons-y à regret, car certainement nous y perdrons toujours beaucoup plus que nous n'y gagnerons ; je ne puis m'en dédire, et je dirai toujours que la facilité de la règle est attachée à sa totalité ; mais au moins qu'on ait soin de garder avec fermeté les règles suivantes ; elles sont à peu près les mêmes que déjà nous avons prescrites, en parlant de la mortification corporelle ; je les crois sages, et je crois encore que rien ne saurait vous empêcher d'en convenir avec moi.

Première règle donc : Ne point prendre son parti à l'aventure, et sans une mûre délibération où l'on ait bien consulté Dieu et sa propre conscience sur ce que l'on peut et sur ce que véritablement l'on ne peut pas. Cela doit se faire dans un temps de retraite singulièrement, mais il est toujours temps de faire ses réflexions et de prendre son parti là-dessus. Faisons-les donc sans différer. Qu'on est surpris quelquefois de faire avec tant de facilité ce qu'on avait cru impossible ! Il en est ainsi de tout ce que nous n'avons pas le courage de faire ; il n'y a guère que les premiers pas qui coûtent.

Seconde règle : Le parti une fois pris, ne pas se relâcher pour le mal prétendu que peuvent causer de premiers essais ; mal dont le principe n'est pour le plus souvent que très-équivoque, car on attribue à l'abnégation, des infirmités qui n'arrivent pas moins à ceux qui vivent d'une manière toute naturelle. Nous le prêchons aux gens du monde : s'ils tombent malades après Pâques, ils veulent toujours que ce soient l'abstinence et la pénitence du carême, et jamais les excès, les veilles, les courses déréglées du carnaval, qui aient causé leur incommodité ; cela

nous paraît pitoyable , et cela l'est aussi. Un religieux dira de même que la contrainte et l'application à Dieu l'incommodent , qu'il ne peut se rendre assidu au lever ni au travail ; il ne dira pas que c'est la vanité qui le consume ; l'envie , la jalousie qui le ronge ; le trouble de sa conscience , la crainte d'une mort précipitée qui le rend de mauvaise humeur et mélancolique. Il ne dira pas qu'il veille quand les autres reposent ; qu'il fait des excès dans l'usage de mille choses que l'imagination ou l'habitude lui fait croire nécessaires , et qui doivent lui affaiblir la tête , dessécher la poitrine , au jugement des plus expérimentés. Un peu de tempérance sur tous ces points , serait pour lui une grande mortification et un remède sûr et facile ; mais rien de ce qui plaît ne nuit à la santé , et ce qui nuit à la santé est toujours compté pour rien , dès qu'il fait beaucoup de plaisir : quoi de plus bizarre ?

Troisième règle : Dans les dispenses qu'on se croit absolument obligé de prendre , qu'au moins le cœur , par estime et inclination , se porte toujours vers l'austère vertu. Qu'on envie le bonheur de ceux qui font beaucoup plus qu'on ne fait soi-même , au lieu de les mépriser et peut-être de les persécuter ; qu'on puisse prendre Dieu à témoin qu'on voudrait plus qu'on ne peut ; qu'on se plaigne à lui de ne pas pouvoir davantage ; qu'on se dédommage , par la charité , par une plus grande dépendance , de ce qu'on a jugé devant Dieu impossible d'ailleurs ; ce genre de mortification ne demande pas beaucoup de santé ; mais ceux qui négligent l'autre , ne se dispensent-ils pas encore plus que personne de celle-ci ? sont-ils plus pieux , plus modestes , plus traitables.

plus officieux , plus obéissans , plus attentifs à se contraindre et à vivre dans une parfaite abnégation ? Ce n'est donc pas la force et la santé simplement qui leur manquent ; c'est la vertu , et le désir d'acquérir la vertu.

Quatrième règle , enfin : Quelque peu que nous fassions ou que nous croyions pouvoir faire , le faire du moins avec exactitude et avec constance ; qu'on ne voie point de ces pitoyables variations de conduite qui , d'un jour à l'autre , empêchent de pouvoir nous reconnaître. Qu'on voie encore moins cette constance dans l'irrégularité et dans l'imperfection diamétralement opposée à la règle. Si elle ordonnait qu'on se cherchât soi-même , et continuellement , et en toutes choses ; qu'on fît tout l'imaginable pour n'avoir quoi que ce fût à souffrir ; qu'elle fût conçue en ces termes : *Majus ac impensius studium cujusque sit quærare , secundum naturam , minimam suâ abnegationem , et continuam rebus in omnibus , quoad fieri poterit , animi et corporis relaxationem* ; bien des gens auraient-ils beaucoup à changer leur conduite ? Mais qu'on aura bien d'autres sentimens aux approches de la mort , s'il reste alors assez de force et de présence d'esprit pour réfléchir sur le passé et sur l'incertitude de son état présent , par rapport à cet avenir si durable et si prochain ! Qu'il sera effrayant , quand on se trouvera à la fin de sa carrière , de voir qu'on n'aura vécu si long-temps que parce qu'on aura craint de se mortifier assez pour mourir peut-être un peu plus tôt ! Tous sont également jeunes et également vieux , le jour de la mort ; on a toujours assez long-temps vécu , quand on a bien vécu , et toujours trop vécu ,

quand on n'a pas fait un saint usage de la vie. Je parle de la mort ; mais , dès le temps de la vie , que ces grands ménagemens mènent quelquefois à de tristes états ! La douloureuse et l'humiliante situation que celle d'un vieillard en religion (qui n'aima jamais le travail ni l'oraison) , lorsque l'infirmité l'attache à la maison , ou que le monde ne peut plus le supporter , quelque passion qu'il lui reste encore pour le monde , et quand il plaît à Dieu , par un rayon de lumière , de lui découvrir enfin les illusions de l'amour-propre , et combien mal à propos il s'est tranquilisé dans un genre de vie libre et tout-à-fait arbitraire ! Qu'on a de honte et de regret d'avoir commencé si tard ! qu'on est peiné de ne pouvoir compter désormais que sur un sacrifice , et très-court , et plus d'à demi involontaire !

Prévenons tous ces maux ; la seule abnégation , la continuelle abnégation peut les prévenir. Disons deux mots encore de notre deuxième considération : nous pouvons garder notre règle , mais de plus , nous le devons. Son observation non-seulement n'est pas impossible , mais elle est encore nécessaire , c'est le second point

SECOND POINT.

L'abnégation évangélique , ce renoncement à soi-même et aux inclinations vicieuses de la nature , est aussi nécessaire à tous les chrétiens , en général , qu'il leur est nécessaire à tous , sans exceptions , d'être disciples et de marcher à la suite du Sauveur , suivant cette parole : Si quelqu'un veut me suivre , etc. (1) Mais comme l'on peut être plus ou moins

(1) *Si quis vult post me venire , abneget semetipsum.* Luc. 9, 23.

disciple de Jésus-Christ , le suivre de plus près ou de plus loin , on peut aussi , dans la pratique de l'abnégation , distinguer différens degrés auxquels il n'est nécessaire de monter qu'à proportion qu'on aspire à une ressemblance avec Jésus - Christ plus grande et plus parfaite.

Ainsi , à l'homme du monde qui ne se propose que de garder les préceptes , il suffit qu'il se mortifie quelquefois et en quelque chose. Cela s'étend , à la vérité , beaucoup plus qu'on ne se l'imagine d'ordinaire ; la multitude ne périt dans le monde que pour vouloir trop se borner.

S'il s'agit d'une personne religieuse , qui , par l'engagement de ses vœux , s'est obligée à garder les conseils , ce qui suffit au chrétien du siècle ne suffit pas pour elle ; il faut qu'elle se mortifie , et très-souvent , et en une infinité de choses ; elle n'y manquerait pas sans manquer bientôt à quelqu'un de ses devoirs les plus essentiels : nous ne le savons que trop par notre propre expérience , peut-être.

Mais pour celui qui , par sa vocation , est appelé à un genre de perfection et de vertu sublime ; celui qui , par sa profession , doit non-seulement se sanctifier lui-même , mais travailler encore efficacement à la conversion et à la sanctification des autres ; celui , en un mot , qui doit être au monde comme un autre Jésus-Christ , par son union avec Dieu et par son zèle ardent pour le salut des âmes , l'abnégation la plus continuelle et la plus universelle est son partage , ainsi que de son divin maître , dont il imite les exemples. Car , combien n'a-t-il pas d'humiliations à souffrir , combien d'obstacles à surmonter !

Aussi prenez garde : dans l'état que vous avez

embrassé , que vous propose-t-on pour but unique de toute votre application et de tout votre travail ? Rien que la pratique de cette règle : *S'exercer, avec la grâce de Dieu, dans une pleine et parfaite abnégation de soi-même* (1). On prétend faire de vous des hommes solidement spirituels , véritablement intérieurs, et des instrumens propres à gagner à Dieu un grand nombre d'ames : c'est le dessein des supérieurs , des fondateurs , de tous ceux qui s'intéressent à votre perfection. Mais , parce qu'avec une abnégation continuelle et universelle, l'un et l'autre viendront infailliblement bientôt , et parce que , sans cette abnégation pleine et parfaite , on désespère absolument de l'un et de l'autre , c'est aussi là uniquement , mais c'est là souverainement qu'on vous conjure d'apporter tous vos soins et d'employer toute votre industrie.

Nécessité donc de garder ce conseil dans toute son étendue, premièrement, pour devenir des hommes vraiment intérieurs et spirituels. Nous pourrions en apporter plus d'une raison convaincante , mais je ne m'arrête maintenant qu'à une seule raison , que vous n'attendez peut-être pas ; comprenez-la bien , s'il vous plaît.

Il n'y a rien de plus grand, de plus désirable dans la vie spirituelle , ou plutôt, il n'y a point de spiritualité solide et véritable que celle qui lie le cœur de l'homme à Jésus-Christ d'une manière si étroite et si respectueuse que , par pure considération pour lui et pour ses exemples, il en vienne jusqu'à aimer, jusqu'à chercher l'humiliation et le mépris, dans le

(1) *In plenâ et perfectâ sui abnegatione se, cum divinâ gratiâ, exercere.*

concours même ou réel , ou imaginaire , d'une égale gloire de Dieu.

Jusqu'à ce qu'on en soit arrivé là , tout est faible et chancelant dans l'édifice de la perfection , parce que les plus grands maîtres jugent que c'est à ce degré précieux de mort à soi-même et de vie nouvelle à Jésus-Christ , qu'est attachée , dans le cours ordinaire , la grâce de la prière , et toutes ces autres faveurs signalées qu'on rencontre dans l'histoire des saints. De là vient qu'ils n'en parlent qu'avec emphase , et qu'ayant coutume de s'exprimer ailleurs avec assez de précision et de simplicité , ici l'on dirait qu'ils s'oublient.

Or , pour arriver plus sûrement et plus vite à la possession de ce trésor caché , à cette affection sincère aux humiliations de Jésus-Christ , la plus fervente étude d'un chacun doit être de se mortifier continuellement et en toutes choses.

On dira peut-être : Mais quel rapport , quelle liaison entre ces deux choses, se mortifier continuellement et en venir jusqu'à aimer le mépris , et par l'amour du mépris , entrer dans le sanctuaire des plus mystérieuses communications avec Dieu ? C'est une chose qu'il n'est pas impossible d'expliquer , et déjà nous l'avons fait ailleurs. C'est parce que Dieu accorde, d'ordinaire, ce qui dépend uniquement de lui , à ce qui dépend en partie des efforts de l'homme. Aimer le mépris , c'est un pas de géant , une démarche bien au-dessus de notre portée , nous le sentons : se mortifier en tout le reste , est certainement beaucoup plus aisé. Faisons de bonne foi tout ce que nous pouvons , Dieu achevera tout ce que nous ne pouvons pas.

C'est , en second lieu , que l'expérience qu'on a des consolations et des dédommagemens qu'on trouve dans la continuelle mortification , fait juger qu'il pourrait bien y en avoir de semblables ou de plus grands dans la recherche des humiliations , quoiqu'on ne les connaisse pas encore ; sur cela on s'enhardit , on ne croit rien d'impossible à la grâce ; où la nature frémissait d'abord , on commence par craindre moins , ensuite on ne craint plus. Mais si nous ne sentons point la force de ces raisons , contentons-nous de l'autorité de saint Paul et des saints ; ce sont de grands maîtres , et des maîtres bien expérimentés ; que leurs leçons nous tiennent lieu de raisons , lors même qu'ils n'en apportent pas. Dès que nous aimerons l'abjection de Jésus-Christ , nous serons bien avancés dans les pratiques , et dans l'expérience , et dans les faveurs de la vie spirituelle ; et dès que nous vivrons dans cette continuelle abnégation , nous ne serons pas loin d'aimer et de désirer la croix et les opprobres de Jésus-Christ.

Pour l'autre point , *de devenir propres à faire de grands fruits*, on voit plus évidemment encore combien y est nécessaire cette grande et continuelle abnégation. Un homme apostolique n'est plus à lui-même , dit saint Paul ; il est l'esclave d'autant d'hommes qu'il y a d'âmes que Jésus - Christ a rachetées de son sang (1). De tous les états de la vie , le plus humiliant et le plus mortifiant , le plus assujettissant , le plus redoutable , c'est l'esclavage ; il demande un esprit souple et un corps infatigable : un bon esclave , disait Aristote , doit avoir beau-

(1) *Nos autem servos vestros , per Jesum....* 2 Cor. 4 , 5. *Optimum me servum feci.* 1 Cor. 9 , 19.

coup de corps et peu d'esprit , parce que le maître est l'esprit de son esclave , et que l'esclave doit être le corps de son maître.

Saint Paul , par les deux passages que nous avons cités (1) , exprime donc une vie dépendante , laborieuse , une vie qui exclut toute volonté propre , toute sorte de plaisirs , d'égards , et de ménagemens. L'étendue de cette servitude , nous l'avons expliquée , surtout dans les deux Méditations du *zèle des ames* et de *la vie dure et mortifiée des hommes apostoliques* : ils doivent être *à tout* , être *à tous* , être *en tout temps* et *en toute rencontre à tout et à tous*. Or , je demande si , dans l'occasion , on peut se trouver ainsi disposé à faire tout et à tout souffrir sans se démentir , à moins qu'on n'en ait acquis l'habitude , ou si l'on peut en acquérir l'habitude sans cet exercice de l'abnégation la plus constante et la plus universelle ?

Ne soyons donc pas surpris que , pendant toute la vie , nos réglemens nous prescrivent tant de pratiques , aussi contraires peut-être au sentiment humain , qu'elles sont onéreuses à la nature ; au dehors , point de travail qu'auprès des plus pauvres et des plus misérables , à l'Eglise , dans les prisons , dans les hôpitaux , dans les missions ; et au dedans , une succession perpétuelle d'exercices ou de piété , ou d'humilité et de dépendance ; avec cela , un temps interrompu , un ordre réglé de faire chaque chose qui nous oblige souvent à quitter ce que nous aimons le mieux , pour nous rendre à ce que nous n'aimons pas. Considérons les deux fins où l'on veut que nous arrivions , de devenir des hommes vrai-

(2) 1 et 2 Cor.

ment *spirituels et apostoliques* ; nous trouverons que les moyens pèchent plutôt encore par défaut que par excès.

On a donc bien lieu d'être mortifié quand , par devoir ou par hasard , on observe ce qui se passe , et qu'on trouve si peu de gens qui paraissent embrasser ces pratiques diverses avec la ferveur et le sérieux qui conviendraient à notre dessein : bon Dieu ! à quoi aboutira tout ceci , et quel fruit en retirera-t-on dans la suite ? Peut-être serait-il à propos qu'on mît votre vertu à de plus grandes et de plus fréquentes épreuves ; mais en est-il beaucoup qui le souffrissent volontiers ? Le peu qu'on se croit obligé de faire et d'exiger , ne laisse pas de produire des plaintes ; tout ce qui ne se fait point volontiers , n'est guère qu'une cérémonie : c'est le cœur qui doit être gagné , et souvent il ne l'est pas. Je frémis quand j'entends l'Imitation qui nous dit : Vous n'avancerez dans la vertu , qu'autant que vous vous ferez violence (1) ; et que je vois qu'au lieu de se faire violence , on a peut-être une horreur déclarée pour toute violence.

Pensons-y , et n'oublions jamais d'où nous sommes venus , et où nous devons aller , et où nous devons craindre de retourner ; nous sentirons la nécessité d'une généreuse abnégation ; elle peut paraître difficile , mais jamais au moins elle ne paraîtra impossible , si nous considérons la grâce qui nous est offerte pour nous y former , et les biens qui y sont attachés pour le temps et pour l'éternité. *Amen.*

(1) *Tantum proficies , quantum tibi vim intuleris.* Imit. l. 1 , c. 25 , v. 11.

IV^e EXHORTATION.

Mortification des passions.

Cùm cognovissent Deum , non sicut Deum glorificaverunt propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.

Ayant connu Dieu , ils ne le glorifièrent point comme Dieu .. c'est pourquoi il les livra aux désirs de leurs cœurs. *Rom 1 , 21 . 24.*

MOINS coupables en un sens que ces anciens philosophes dont parle saint Paul , puisque enfin nous n'adorons point des idoles ; mais dans un autre sens, infiniment plus coupables qu'eux , puisque nous avons du vrai Dieu des connaissances que certainement ils n'eurent jamais , ne mériterions-nous pas un châtiment semblable au leur, en quelque manière , et que Dieu lassé , irrité de nos criminelles habitudes, nous livrât aux égaremens d'un cœur corrompu et d'un sens réprouvé ?

Il l'a fait quelquefois, et il n'y en a que trop d'exemples formidables. Des particuliers plus vertueux que nous, pendant un certain temps, sont devenus la victime de leurs désirs déréglés, le jouet des démons, le rebut de leurs communautés, et l'opprobre de l'Eglise. *Cùm cognovissent Deum*, etc.

Pour détourner ce malheur funeste, attachons-nous à Dieu, selon toute l'étendue de nos lumières et de nos forces. C'est le moyen général. Pour le moyen particulier, servons-nous de celui que la règle nous recommande. Il faut, dit-elle, prévenir les tentations, en s'exerçant fortement aux vertus

opposées. L'homme est naturellement haut et superbe ; qu'on l'applique donc , et qu'il s'applique lui-même aux ministères les plus bas , et de même à proportion de toutes les autres inclinations vicieuses.

Ce sont donc toutes nos passions , mais surtout les passions dont nous nous sentons naturellement dominés , qui doivent être le premier et le principal objet de cette abnégation et de cette mortification continuelle dont nous parlâmes ces derniers jours. Connaissions-les , et combattons-les sans ménagement et sans relâche. Il y va doublement de notre intérêt. Sans cela , même en religion , point de paix qui puisse durer , point d'innocence qui soit assurée. Une passion , une seule passion mal mortifiée , suffit pour nous perdre éternellement , et , dès cette vie , nous rendre constamment malheureux. Ces considérations vont faire le partage de ce discours.

PREMIER POINT

La paix du cœur , la tranquillité parfaite , est le seul bien que Jésus-Christ ait promis en cette vie à ses disciples et à ses élus. L'Évangile et l'état de perfection qu'ils ont embrassé , les dépouillent de tout le reste , et le centuple qui leur est promis , n'est qu'un centuple de biens et de consolations intérieures et spirituelles.

Mais par combien d'endroits cette tranquillité , cette paix ne peut-elle pas être troublée et interrompue ! Jamais un homme passionné ne peut l'avoir ni avec lui-même , ni avec le prochain , ni avec Dieu. *Apprenez de moi* , dit Jésus-Christ , *que je suis doux et humble de cœur , et vous trouverez le repos de*

vos ames (1). Voilà l'unique chemin qui conduit à la paix, et que l'homme passionné ne connaît point. Aussi est-il toujours en guerre continuelle, *premièrement avec lui-même... Et d'où viennent les guerres et les combats au dedans de vous-mêmes*, dit saint Jacques, *sinon de l'empire que vous laissez prendre à la passion ?.... Vous désirez quelque chose, et vous ne sauriez l'obtenir* (2). Vous craignez, et vous ne pouvez éviter ce que vous craignez.

Les désirs déréglés et les craintes excessives, sont cette furie que la fable mettait à la suite des hommes passionnés. Une passion vive et violente est comme un démon domestique qui ne quitte ni jour ni nuit. On s'inquiète, on se trouble, on s'agite; ce ne sont que soupçons, que défiances, que jugemens : une imagination échauffée se fait toujours le mal qu'elle craint et le bien qu'elle souhaite, beaucoup plus grands qu'ils ne sont en effet.

Le malheureux Aman ne désirait que de se faire respecter et craindre du fidèle Mardochée; les adorations de tout le monde, la faveur de son prince et la première place auprès de lui, le gouvernement d'un grand empire, d'immenses richesses, une florissante famille, ne le dédommageaient point du mépris d'un seul homme; il ne sentait que cela, il en versait des larmes de rage, il s'en plaignait à ses confidens, il ne pouvait s'entretenir d'autre chose.

Combien de gens, combien de religieux même, peut-être véritablement malheureux ! Qui remonterait à la source, ne trouverait qu'une seule passion

(1) *Discite à me, quia mitis sum et humilis corde.* Matth. 11, 29.

(2) *Undè bella et lites in vobis, nisi ex concupiscentiis vestris ?... Concupiscitis, et non habetis.* Jac. 4, 1.

à laquelle ils se sont livrés ! On leur a marqué de l'indifférence , du mépris ; ils n'ont point une place qu'ils ambitionnaient ; elle a été donnée par faveur à quelque autre (car , pour le mérite , ils sont sûrs qu'il était de leur côté) ; ils ont mal réussi dans une action publique : ils n'oseraient pas dire eux-mêmes ce qui les tourmente , ils en seraient honteux ; cependant , on les voit sécher et mourir tout vivans ; ou bien ce sont des confidences , des décharges de cœur qui excitent la compassion et l'indignation.

Voilà leur démon , leur furie , leur maladie , ou la vraie cause de leur chagrin ; avec moins de passion , ils jouiraient de la paix et d'une santé parfaite. On parle de la peine qu'il y a à se vaincre et à vivre dans l'abnégation : de bonne foi , est-elle comparable à celle-ci ? Du moins elle serait paisible et méritoire. L'unique remède , dès les premiers accès de la passion , serait d'en aller faire humblement le sacrifice à Jésus-Christ , et ne point sortir de là , qu'on ne se sentît calmé. Je ne vous laisserai point que vous ne m'ayez béni (1) Rendez-moi la joie qui naît de la grâce de votre salut (2).

Nous ne disons rien ici des grandes passions , quoiqu'on n'en soit pas toujours exempt dans les états les plus saints : l'amour du monde , l'attachement aux puissances du siècle , des liaisons de cœur , des intrigues avec les personnes du sexe , ce serait tout autre chose encore , mais les moindres passions suffisent pour rendre malheureux. L'amitié , aussi bien que l'amour , a ses défiances , ses jalousies , ses dédains , ses empressemens , ses transports , ses dé-

(1) *Non dimittam te , donec benedixeris mihi* . . . Genes 32 , 26.

(2) *Redde mihi lætitiā salutaris tui*. Ps. 50 , 14.

pits ; la vanité tourmente à peu près comme l'ambition , l'antipathie comme la haine , et l'attache à de petites commodités comme le désir d'amasser et de faire une grande maison.

Mais toujours en guerre avec lui-même , l'homme passionné peut-il espérer davantage d'être en paix avec le prochain ? Si nous vivions avec des saints , avec des hommes toujours sans passions , nos passions n'empêcheraient pas que la paix ne pût se conserver entre eux et nous ; jamais ils ne prendraient ombrage de rien ; toujours nous les trouverions prêts à plier , à céder , à souffrir ; mais , pour peu que quelque autre ait les mêmes vices , les mêmes droits , les mêmes prétentions que nous , chacun travaillant pour soi sans aucun égard aux autres , ce sera une source nécessaire de débats , de soupçons , d'intrigues et de jalousies. *Le tien et le mien* , c'est ce que saint Chrysostôme dit être le *principe de toutes les froideurs* ; on pourrait encore ajouter , *et l'origine de toutes les vivacités* , d'où naissent ensuite , dans les communautés , les dissensions , aussi-bien que dans le monde (1).

Pour avoir la paix , pour entretenir la paix , il faut donc nécessairement , de part ou d'autre , que quelqu'un cède , si l'on n'aime mieux se prévenir de politesse et d'amitiés de part et d'autre , et disputer à qui cédera , ce qui serait la vraie humilité et la parfaite charité ; mais je ne suis pas maître de modérer les passions d'autrui , au lieu que je suis toujours maître de mortifier les miennes ; c'est donc le

(1) *Meum ac tuum , frigidum illud verbum. . . . innumeraque gignens bella.*

seul moyen de conserver la paix , qui soit en mon pouvoir.

Quelquefois le prochain , confus de voir en d'autres tant de vertu et de modération , lorsqu'il en a si peu lui-même , commence enfin , de son côté , à se rendre justice. Quelquefois aussi il se prévaut de la patience d'un homme de bien pour devenir plus fier et plus hardi ; mais alors c'est le conseil du Sauveur : *Ne demandez point ce qui vous appartient : et si l'on vous prend votre tunique , donnez encore votre manteau* (1) ; Dieu vous rendra au centuple ce que vous aurez relâché par charité.

Ce ne sont pas là les seuls concurrens qui peuvent troubler la paix des personnes passionnées : outre que Dieu juge à propos de traverser les mesures les mieux prises en apparence , et qu'on ne prévaut jamais contre Dieu , ou que si l'homme passionné prévalait , ce ne pourrait être qu'à sa perte ; outre cela , dis-je , les supérieurs , les gens en place , jugent souvent qu'il est de leur devoir d'empêcher qu'on ne puisse se satisfaire : ils sont les défenseurs de l'ordre , les protecteurs de la règle , de la raison , des droits de ceux mêmes qui , par vertu , prennent le parti de céder ; ils craignent qu'on ne s'embarasse la conscience , et la leur s'en trouve solidairement chargée.

Les personnes indifférentes , indignées d'une conduite où la passion seule se fait sentir , et sans autre intérêt que l'équité naturelle , ne peuvent pas toujours s'empêcher de parler. C'est beaucoup qu'elles n'aient pas une joie secrète quand la Providence humilie un homme superbe , et qu'elle permet certains

(1) Matth. 5 , 4. Lûc 6 , 29.

écarts qui le couvrent de confusion. On dit : Voilà l'homme qui n'a pas mis son appui en Dieu ; il s'est prévalu de son habileté , de son esprit remuant , de ses amis , de son crédit , de ses menées artificieuses et politiques ; nous verrons comment il sortira de l'abîme où il s'est jeté (1).

Les vrais amis , les amis sages , si l'on en a quelques-uns , gémissent d'abord et se retirent peu à peu , de peur qu'on n'attribue à leurs conseils ou même à leur silence , les fautes et les saillies de celui pour qui ils paraissaient déclarés ; je dis les vrais amis , car , pour son malheur , Dieu permet presque toujours qu'il en reste peu , ou qu'il en fasse d'autres qui , passionnés et mécontents comme celui qui s'adresse à eux , achèvent de briser le roseau cassé , et d'éteindre la mèche qui fumait encore (2). Rien ne fait un plus fort préjugé contre certaines gens , que les personnes à qui l'on voit qu'ils s'attachent. Dites-moi le nom de vos amis , et je vous dirai qui vous êtes : je le soupçonnerai du moins , et rarement je m'y tromperai.

Pour les ennemis , ils se déchaînent ouvertement ; ils ne gardent point de mesure ; ils triomphent de pouvoir justifier par la voie commune , l'aversion qu'ils avaient depuis long-temps : *qu'on dise maintenant si nous avons tort de le mépriser , d'en juger , d'en parler mal , de n'avoir avec lui aucune liaison , de le traiter d'hypocrite , d'homme sans probité , sans bonne foi , et peut-être sans religion.*

Enfin , un homme passionné a autant de maîtres

(1) *Ecce homo qui non posuit Deum adiutorem suum.* 51 , 9.

(2) *Matth. 12 , 20.*

de son repos et de sa paix , qu'il y a de gens avec qui il est obligé de vivre : il ne saurait si parfaitement se cacher , que bientôt on ne découvre à quoi il est sensible , et dès qu'on l'a découvert , on a , pour ainsi dire , la clef ou le gouvernail de son cœur. Pour y jeter le trouble et l'amertume , on n'a qu'à louer quelqu'un en sa présence , être assidu auprès des personnes qui l'affectionnent , lui comparer quelqu'un qui serait au-dessous de lui , lui faire soupçonner qu'on l'observe , ou qu'on ne le juge pas digne d'être observé , ni écouté ; le voilà interdit , déconcerté ; la pâleur ou le feu lui monte au visage ; c'est beaucoup s'il ne s'emporte pas , et s'il ne donne pas la scène tout entière à ceux dont la malignité a prétendu le mettre en mauvaise humeur.

Enfin , l'homme immortifié n'aura jamais la paix avec Dieu.

Nous ne parlons pas encore des fautes que la passion peut faire commettre , et qui exposent l'homme à perdre la grâce , et à devenir l'ennemi du Tout-Puissant. Nous parlons de la guerre que Dieu fait ordinairement à ceux qui veulent aller à leurs fins , indépendamment de lui , et peut-être malgré lui , ce qui est très-commun aux personnes passionnées. Mais , dans cette guerre , qui l'emportera ? Si c'est Dieu , comme la justice le demande , quel étrange état que celui d'un homme qui veut toujours ce qu'il ne peut jamais avoir , qui voit échouer ses mesures les plus sagement prises en apparence , que trahissent ceux sur qui il comptait le plus , en présence de qui triomphe celui qu'il voulait écarter ou détruire !

Si c'est l'homme qui l'emporte et qui arrive heureusement à ses fins, n'est-ce pas que Dieu renonce à le corriger, ou qu'il veut lui donner ici-bas tout ce qu'il a à attendre de récompenses, ou bien qu'il le laisse élever bien haut, afin que sa chute soit plus éclatante ? tout ceci est terrible, et le mot de saint Augustin n'aurait jamais été plus vrai : *ce calme apparent est une véritable tempête* (1).

Pensons-y donc. Sommes-nous en paix avec nous-mêmes, avec le prochain, avec Dieu ? c'est que nous sommes sans passions. Si, avec de grandes passions et des passions satisfaites, nous avons la paix, tremblons ; ce ne peut être qu'insensibilité, aveuglement, endurcissement, par conséquent ce ne sera qu'une fausse paix, une paix funeste. J'ai ajouté que, sans la mortification des passions, nous n'aurions point d'innocence assurée ; sujet du second point.

SECOND POINT.

Pour vivre dans l'innocence, il faut nécessairement, ou s'y conserver sans la perdre, ou la recouvrer quand on l'a perdue ; l'un et l'autre est très-difficile, pour ne pas dire impossible, dès qu'on se laisse dominer par une seule passion (je dis toujours par une seule passion), eût-on détruit toutes les autres.

En effet, rapprochons ici sous un point de vue tout ce que nous lisons de plus marqué dans l'Ecriture et dans les annales de l'Eglise. A quoi peut-on attribuer la chute déplorable de tant de personnes si vertueuses et si saintes, si ce n'est à une passion seule, qu'ils n'eurent pas la pensée ou la force de

(1) *Ista tranquillitas, tempestas est.*

réprimer dans sa naissance ? Les exemples , pour être communs , n'en sont pas moins touchans ni moins tragiques.

Saül avait été choisi de Dieu comme le plus accompli de tous les Israélites d'alors , et le plus digne de régner ; l'Ecriture lui rend ce témoignage glorieux (1). Il devint jaloux de David , et aussitôt ce fut un autre homme ; supercheries , violences , trahisons , il n'épargna rien pour se défaire d'un sujet à qui il avait les plus grandes obligations. Ayant perdu son ancienne droiture , bientôt il perdit sa religion. Il chercha les devins qu'il avait lui-même chassés de son royaume. Il osa consulter les oracles profanes , et rappeler les morts de l'autre monde ; il voulut régner comme malgré Dieu , avec des preuves si convaincantes que Dieu seul l'avait élevé sur le trône ; et dans l'excès de son humiliation et de son désespoir , il se perça de son épée.

David , ce grand roi , si long-temps selon le cœur de Dieu , s'étant livré , à l'âge de pres de cinquante ans , au transport d'une curiosité dangereuse , devint adultère et homicide. Toutes les grâces qu'il avait reçues du Ciel , et tout le bien qu'il avait pratiqué depuis sa première enfance , ne purent l'empêcher de tomber. Neuf mois entiers il vécut dans l'oubli de Dieu et de lui-même , et si Dieu ne lui eût envoyé un prophète , lui qui était le premier prophète de ce temps-là se fût peut-être endurci.

Salomon , le plus sage de tous les mortels pendant sa jeunesse , favorisé de Dieu par des apparitions sensibles , fut le plus insensé de tous sur ses vieux jours ,

(1) *Erat. .. Saül electus et bonus et non erat vir de filiis Israel melior illo. 1 Reg. 9, 2.*

et l'amour des femmes étrangères l'aveugla tellement, que, pour leur plaire, il n'eut point de honte de rendre avec elles un culte public à leurs faux dieux.

Les pharisiens, ces gens si religieux et si réformés à l'extérieur, chagrins des succès de Jésus-Christ et de l'éclat de sa réputation, calomnièrent sa doctrine, sa vie, ses miracles, et poussèrent leur fureur jusqu'à le faire mourir en croix.

Dans la compagnie de Jésus même, Judas, après avoir vécu comme les autres apôtres, et opéré lui-même tant de miracles, se laissa aveugler par l'amour de l'argent, et devint un traître infâme, un sacrilège.

Depuis Jésus-Christ, Tertullien, un des plus fermes appuis de la religion, fâché, selon quelques-uns, que le clergé de Rome eût fait pape, contre son intention, Victor, son compatriote et son compétiteur; outré, selon d'autres, de n'avoir pas du moins été élu évêque de Carthage, adoptant le fanatisme de Montan et de Priscille, prit parti contre l'Eglise avec ses ennemis, et personne ne l'attaqua d'une manière plus obstinée ni plus insultante.

Origène, cet autre docteur incomparable par son savoir immense, par l'austérité de sa vie, par la pureté de ses mœurs, par son zèle, par ses combats et ses victoires étranges pour la chasteté, par ses opiniâtres travaux, par l'honneur d'avoir aidé son propre père et tant d'autres fidèles à souffrir un illustre martyr, par la gloire d'avoir confessé lui-même Jésus-Christ dans les chaînes et dans les tourmens; Origène, pour s'être trop confié aux lumières de son grand génie, et pour être sorti des règles qu'il avait

enseignées tant de fois lui-même , de ne rien dire de son chef dans l'interprétation des saintes Ecritures ; donna dans des erreurs qui le firent excommunier par la plus grande partie des Eglises , et laissa des disciples qui , pendant bien des siècles , causèrent les plus grands troubles qu'on eût peut-être jamais vus. Le pélagianisme , le nestorianisme , cent autres hérésies vinrent de là comme de leur source.

L'apostasie publique de tant de religieux dont la conduite avait été long-temps édifiante , d'où est-elle venue que d'une passion , ou d'ambition , ou d'intérêt , ou de révolte , ou des plaisirs sensuels , ou d'attaches à des opinions étrangères , qu'ils n'eurent pas soin d'abord de réprimer ? Rappelez dans votre esprit ce que vous avez ouï , ce que vous avez connu , peut-être , de leur fin tragique.

Et s'il est des apostats secrets , des gens que la seule crainte des lois , ou l'impossibilité de se faire des ressources , empêchent d'éclater et de se produire , le dégoût où ils sont de leur profession , et des devoirs de leur profession , n'est-ce pas encore là ce qui les a précipités , ou ce qui les tient dans une disposition si triste et si criminelle tout ensemble ? Ce n'est donc pas seulement en s'abandonnant à toutes sortes de passions , ni aux passions les plus scandaleuses de toutes , qu'on peut se perdre ; une de celles qui sont si communes , la jalousie , le chagrin , l'amour des nouveautés , peut conduire là.

Il est vrai que , pour l'ordinaire , on n'en vient pas d'abord à ces extrémités ; presque toujours on s'engage sans prévoir assez jusqu'où l'on ira ; mais est-on une fois engagé , on ne veut pas reculer , se dédire , convenir qu'on s'est trop avancé , réparer

humblement sa faute , condamner ses premières démarches ; et de là bientôt où ne va-t-on pas ? On est surpris de la passion comme on est surpris de la mort ; jamais on ne s'est dit : je tomberai subitement ; de même qu'on ne se dit pas : je mourrai subitement ; cependant la chose arrive.

Il est vrai encore qu'on n'est guère méchant gratuitement ; on se satisfait par les moyens permis et légitimes , pendant que cela se peut ; mais , au défaut de ceux-ci , tous les moyens criminels d'abord , et puis les plus criminels ensuite , deviennent permis pour se satisfaire. David n'eût jamais été homicide , si , sans être homicide , il eût pu espérer d'être adultère en secret : *Si possis , recte ; si non , quocumque modo*. On l'a dit de l'intérêt ; mais ce mot convient également à l'objet de toutes les passions ; tant que les supérieurs accordent tout , on reçoit les permissions ; refusent-ils ? on se les donne.

On commence à s'élargir la conscience , en distinguant ce qui est grief d'avec ce qui ne l'est pas ; mais c'est toujours la passion qui décide. S'il vient des remords , on cherche des livres ou des personnes qui les affaiblissent ; on en trouve presque toujours , parce qu'on ne s'adresse guère qu'à ceux qu'on croit avoir des intérêts communs de relâchement.

Dans cette malheureuse disposition , mille prétextes frivoles paraissent autant de convaincantes démonstrations. On ne s'attache que par estime , par bonté de cœur , par reconnaissance , par l'espérance de se faire un asile au jour du besoin , par zèle , à ce qu'il semble , et l'on ose s'en flatter. On ne murmure , on ne s'indigne , on ne médit que par droiture , par justice ou par charité. On ne désobéit ,

on ne se révolte ouvertement , et on ne fait des intrigues, des partis, que pour l'intérêt d'autrui, pour maintenir l'ordre du bon gouvernement, et réprimer les abus d'une tyrannique autorité. On ne veut tout lire, tout savoir, que pour s'instruire soi-même, et se mettre en état de mieux instruire les autres; on n'est propriétaire que par esprit de précaution, et contre les justes et sages appréhensions de manquer du nécessaire.

On ne ménage ses forces, on ne se retire des emplois laborieux, on ne vit dans une molle oisiveté, que par la crainte de devenir à charge et de faire encore plus souffrir les autres qu'on n'aurait soi-même à souffrir. En un mot (et c'est une maxime constante), la passion trouble, enivre, aveugle la raison, et, dans ses transports, ce n'est qu'au défaut d'occasions que l'on conserve plus ou moins d'innocence; ou bien, gardât-on des mesures au dehors, parût-on irréprochable, le cœur cependant est tout corrompu, et sa corruption est presque toujours d'autant plus grande dans les choses qui ne se voient pas, qu'on se trouve plus gêné dans ce qui pourrait s'apercevoir.

Malheur à qui reconnaîtrait ici ce qu'il a été, ou ce qu'il est! plus grand malheur encore à qui, nourrissant des passions mal mortifiées, ne s'y reconnaîtrait, ne voudrait pas s'y reconnaître! malheur souverain à qui, instruit par le passé, ne prendrait pas la résolution de se faire assez de violence dans la suite, pour ne retomber jamais dans un état si funeste!

Nulle espérance donc de se conserver long-temps innocent, de ne pas perdre jusqu'à sa vocation même.

me , et jusqu'à son salut , quand on est dominé par une grande passion ; mais est-il beaucoup plus facile alors de revenir à soi-même , et de recouvrer l'innocence quand on l'a perdue , et surtout de la recouvrer de manière à se flatter de ne pas la perdre davantage ? Non , certainement. D'abord il faudrait qu'une personne passionnée pût bien connaître qu'elle a tort ; et ses propres lumières lui persuadent qu'elle a raison , ou qu'elle n'est pas si déraisonnable qu'on le veut croire ; car , pour les lumières d'autrui , à moins qu'elle n'espère d'être flattée , comme nous avons dit , elle ne les consulte pas , elle ne les écoute pas , elle les fuit , elle a horreur de ceux qui voudraient l'éclairer. Rien ne rend plus indocile que la passion ; elle attribue tous les conseils , toutes les corrections , à une injuste aversion , à des préjugés dont on s'est laissé prévenir , à la facilité avec laquelle on a écouté des esprits jaloux. Un homme passionné n'aperçoit pas , ne sent pas le mépris que lui attire , le ridicule que lui imprime , le tort que lui fait , selon le monde même , son dérangement et son désordre ; comment sentirait-il les plaies que souffre sa conscience ?

Pour cela , il faudrait détacher son cœur de ce qui le captive , c'est-à-dire , faire que le cœur fût sans passion , pour le ramener à Dieu et au devoir , car , sans cela , nulle espérance encore de correction ni de vraie pénitence , et beaucoup moins de persévérance ; mais la passion le fait répondre comme l'infortunée Jérusalem (1) : Je suis sans péché , je suis sans crime , irréprochable ; je ne suis pas , à la vérité , ni parfait , ni sans quelque défaut :

(1) *Absque peccato et innocens ego sum.* Jerem. 2 , 35.

mais je ne suis pas dérégulé jusqu'à mériter qu'on m'observe , qu'on se défie de moi , qu'on me persécute. Le mal , quelquefois , est cependant si visible , qu'il est malaisé que les coupables mêmes n'en aperçoivent quelque chose ; mais il est si humiliant et si honteux , qu'ils n'osent ni se l'avouer à eux-mêmes , ni en convenir avec les autres. Ils ne veulent pas se persuader qu'ils soient capables d'avoir donné dans de pareilles extrémités : ils se distraient , ils se dissipent , ils évitent leur propre cœur , le lieu de leur supplice.

Dans les examens , c'est toujours ce qui vient de la passion qu'on oublie , ou qu'on ne considère que superficiellement.

Dans les confessions , c'est ce qu'on dissimule , c'est ce qu'on enveloppe , ce qu'on excuse , ce qu'on pallie : *Ce n'est point un péché mortel , dit-on ; il n'y a donc pas d'obligation de le confesser...* Jamais de résolution bien prise , bien formée sur tel article , pendant plusieurs années , pénitences , confessions , communions , sacrifices , tout n'est que sacrilèges , abominations , à moins qu'on n'en vienne jusqu'à quitter tout-à-fait les sacremens. Exact sur tout le reste , souvent jusqu'au scrupule , ici on se pardonne tout , ou presque tout , comme ces pharisiens qui passaient le moucheron par le tamis , et qui avalaient le chameau (1).

S'il survient quelque bon mouvement dans une retraite annuelle , dans une maladie , à la mort d'un ami aussi peu religieux que soi-même ; ou si l'on voit éclater dans quelque autre des suites de quelque passion semblable , que soi-même on ne

(1) *Excolantes culicem , camelum autem glutientes.* Matth. 23, 24.

puisse s'empêcher de condamner , les engagemens sont de nature quelquefois à ne pouvoir être si aisément rompus. On appréhende l'indiscrétion , l'infidélité de ses complices , et la manifestation de ses désordres ; on tient à eux ; on les ménage de peur de les aigrir , de les irriter , de les faire parler ; ou bien l'habitude formée par la passion est si forte , qu'on désespère de venir jamais à bout de la corriger , on attend un miracle de grâce ; mais quand viendra-t-il ? Dans le monde , voit-on des avarés qui restituent , des hérétiques qui se rétractent , des vindicatifs qui se réconcilient de bonne foi , même à la mort ? Nos passions , pour n'être pas toujours si fortes , et pour n'avoir pas des objets si importants , en sont-elles moins capables de nous damner ? Voilà donc ce que peut faire une passion , une seule passion par rapport au salut ; et vous avez dû remarquer que le principal danger vient toujours de ce que la passion aveugle , d'ordinaire , ceux qu'elle possède. Ils ne veulent pas croire qu'ils sont passionnés , ni par conséquent tâcher de connaître leurs passions ; ce qui est une chose essentielle , et comme un premier pas pour les corriger.

Conclusion donc. Apprendre à connaître ses passions et à les combattre pour les corriger.

Il faut s'y prendre comme quand on veut découvrir une mine d'or ou d'argent. On creuse jusqu'à ce qu'on trouve quelque veine de métal , et depuis cette veine jusqu'à ce qu'on soit arrivé au centre. Pour arriver à la connaissance de nos passions , il y a trois règles qui peuvent servir à les découvrir toutes : 1.° ce qui nous trouble dans notre paix ; 2.° ce qui nous occupe dans nos rêveries ; 3.° ce qui nous

console dans nos peines. Le fondement de ces trois règles, c'est cette maxime si connue : *Où est l'affection, là est la passion.*

Vous étiez tranquille, et tout-à-coup vous vous sentez le cœur serré, agité : d'où peut venir votre chagrin ? Remontez à la source : vient-il d'un mot désobligeant qu'on vous a dit ou qu'on vous a rapporté ? C'est orgueil, ou trop de délicatesse. Du succès d'un rival à qui vous vous comparez ? c'est haine ou jalousie. Du refus qu'on vous a fait, ou d'un avis qu'on vous a donné ? C'est présomption et indépendance. De l'absence d'une personne, ou de ses liaisons nouvelles avec une autre ? c'est quelque chose de plus qu'une amitié ordinaire ou qu'une charité bien réglée. Est-ce d'une nouvelle affligeante, d'une disgrâce arrivée dans votre famille ? vous tenez donc encore au monde ; vous aimez dans autrui les biens et les honneurs auxquels vous paraissiez avoir renoncé pour vous-même ? Est-ce de la peine de vous voir toujours infirme, d'avoir des incommodités dont vous appréhendez les suites ? vous craignez donc de mourir ? vous n'y êtes donc pas disposé ?

On connaît encore ses passions par les pensées qui se présentent le plus ordinairement à l'esprit, ou d'elles-mêmes, ou quand on s'abandonne un peu à ses rêveries. L'un s'imagine qu'il est en place, qu'il commande, et que tout est soumis à ses ordres, ou qu'il parle en public et dans une grande assemblée, et que tout le monde l'applaudit ; c'est ambition, c'est vanité. L'autre se représente les personnes qui l'affectionnent, il repasse les entretiens qu'il a eus avec elles, et les démonstrations qu'il a données ou

reçues d'une tendresse cordiale et réciproque ; c'est attachement, si ce n'est pas encore un amour bien formé, et cela peut aller bien loin. Un autre s'occupe du mal qu'on lui a fait et de celui qu'il a rendu, des réponses qu'on lui a faites et de ce qu'il y a répliqué ; c'est aversion et inclination à la vengeance.

On connaît aussi les passions par les choses où l'on cherche de la consolation dans ses peines. J'étais dans le chagrin ; la paix revient subitement. Si c'est le souvenir de Dieu, la vue de sa volonté qui s'accomplit, la vue d'un crucifix, la joie qu'on aura, à la mort, d'avoir souffert un peu, ou d'avoir vécu dans l'oubli, dans le mépris, et de ressembler en quelque chose à Jésus-Christ, c'est une marque que le cœur est plein de Dieu et du désir de la perfection.

Mais si je me console d'une disgrâce présente, par le souvenir d'un succès passé ; d'un bien perdu, par un autre qui me reste ; du mépris de l'un, par l'estime de l'autre ; l'objet de ma consolation indique la passion ; je ne puis m'y tromper.

Quant aux passions dominantes, elles se connaissent par le concours des trois règles réunies et rassemblées : on est dominé par ce qui trouble, par ce qui occupe, par ce qui console, souvent tout à la fois.

Ces examens sont humilians et conduisent à des remèdes pénibles, mais ils sont nécessaires ; car, et notre bonheur dès le temps présent, et notre salut même, dépendent de l'attention à connaître nos passions. Ils dépendent encore du courage à les combattre pour les corriger.

Car, tant que nous aurons des passions mal mor-

tifiées , nous avancerons peu dans la voie de la perfection. A l'oraison , à l'autel , à l'office , toute notre occupation sera de ce qui peut flatter ou contredire nos passions.

Ce ne sont pas là de ces distractions de légèreté naturelle et dont Dieu a compassion. Celles-ci venant d'un cœur plein et possédé de tout autre amour que le sien , attirent son refroidissement , lassent sa patience , excitent sa colère.

Pour les mortifier , il faut d'abord avoir recours à la prière , et demander à Dieu souvent et avec instance qu'il nous délivre des désirs d'un cœur sans honte et sans retenue (1) ; faire des pénitences pour expier nos fautes journalières , et ne pas mériter que Dieu les punisse en juge , dans l'excès de sa fureur (2). La fureur de Dieu est quand il laisse l'homme à sa propre conduite. Dire avec l'aveugle de l'Evangile : *Seigneur , faites que je voie* (3) ; avec la Cananée : *Ma fille est cruellement tourmentée par un mauvais démon* (4) ; avec le lépreux : *Seigneur , si vous voulez , vous pouvez me guérir* (5).

Ensuite , se porter volontiers aux actions opposées à celles que suggèrent les passions ; douceur envers ceux qui nous offensent ; fuite de ceux qui nous captivent le cœur ; nulle intrigue , nul mouvement pour ce qui flatte nos désirs ; nul de ces entretiens volontaires avec soi-même , qui nourrissent presque autant la passion que les satisfactions réelles qu'on

(1) *Omne desiderium avertit à me , et animus irreverenti et infirmis ne tradas me* Eccli. 23, 5, 6.

(2) *Ne in furore tuo arguas me.* Ps. 6, 1.

(3) *Domine , ut videam* Luc. 18, 41.

(4) *Filia mea malè à Diemonio vexatur.* Matth. 15, 22.

(5) *Domine , si vis , potes me mundare.* Luc. 5, 12.

pourrait lui accorder ; dès qu'on sent son cœur agité , chercher aussitôt , dans la foi , de quoi le calmer. On me méprise , mais Dieu m'estime ; on m'ordonne ce qui ne me plaît pas , mais c'est Dieu qui me l'ordonne ; je perds un ami , mais le véritable ami , c'est celui que je ne perdrai jamais ; ami puissant , ami fidèle , ami de tous les temps , à la vie , à la mort , après la mort.

Enfin tous , du plus au moins , nous avons des passions , une , entr'autres , à laquelle nous ne prenons point assez garde , et qui est comme la racine de toutes les autres ; c'est cet empressement à suivre nos premières saillies , sans attendre les ordres de la foi , de la grâce , ou de la raison. On ne se possède pas , on se laisse déterminer à la force des occasions ou des objets.

Que ce soit donc assez pour n'aller pas si vite , dans les choses mêmes du devoir , que de sentir qu'on s'y porte avec trop de précipitation , et que la paix en est tant soit peu altérée ; demain , tantôt , si la chose peut être différée ; si elle ne peut l'être , la faire avec assez de modération et de lenteur , pour sentir qu'on est maître de soi-même , qu'on se possède ; n'agir jamais , ne parler jamais , qu'on ne puisse rendre compte à un homme sage qu'on aurait sans cesse à ses côtés , et le satisfaire par une raison pertinente ; ne se trouver jamais réduit à répondre : *Je n'en sais rien.... c'est la colère , le dépit , l'humeur , qui me transportait...* Ceci , comme vous voyez , est la pratique de l'abnégation continuelle dont nous parlâmes ces jours passés , et dont l'obligation de combattre et de vaincre les passions , persuade la nécessité autant que tout le reste. Mais

n'allez pas les combattre selon la méthode de ces philosophes hypocrites , qui les sacrifient l'une à l'autre , ou les sacrifient toutes à la fausse gloire de se rendre irréprochables ; ni à la manière de ces indolens qui , par crainte de se gêner ou de rien risquer , se contentent de juger en souverains , de ceux qui travaillent, pourvu encore qu'ils ne les détournent pas du travail. Combattez constamment , ne perdez point courage , et n'oubliez jamais que vous travaillez pour acquérir un fonds de paix que rien ne puisse troubler , et vous conserver dans cette parfaite innocence qui est le gage assuré de la félicité éternelle. *Ainsi soit-il.*

PRIÈRES

TIRÉES DE L'ÉCRITURE ,

Pour demander à Dieu la victoire de ses passions.

SEIGNEUR , qui êtes mon Père et le Maître absolu de ma vie , ne me laissez pas suivre le conseil des hommes sans piété et sans vertu ; délivrez - moi des ténèbres d'une ignorance affectée , cette source féconde de tant d'imperfections et de péchés , et que jamais je ne devienne un sujet de triomphe pour les ennemis de mon salut.

Seigneur , qui êtes mon premier Père , parce que vous êtes le premier auteur de mon être , ne m'abandonnez pas à la malignité de mes propres pensées. Que je n'élève jamais ni mes yeux , ni mon cœur , vers ce qui flatte l'orgueil ; ôtez - moi tout désir , si ce n'est celui de vous plaire. Réprimez en moi tout ce qui porte aux excès de quelque débauche que ce puisse être , et ne me livrez pas au pouvoir d'une ame sans conduite, sans pudeur.

Réglez toutes mes démarches selon vos lois saintes et pures , et ne souffrez pas que je me laisse jamais dominer par aucune sorte d'iniquité. Détournez mes yeux de tout ce qui ne peut que nourrir

la vanité ; et que mon cœur , touché des seuls biens véritables , ne soit jaloux que de vous posséder.

Dieu de mes pères et Seigneur des miséricordes, donnez-moi cette divine sagesse qui préside à tous vos conseils , et ne me rejetez pas du nombre de vos plus chers enfans. Vous savez combien votre serviteur est faible , combien sa vie est courte , et combien ses lumières sont bornées. Envoyez-moi donc du Ciel , le lieu saint de votre demeure , cette participation de votre lumière et de votre force , afin qu'elle soit toujours , et toujours travaille avec moi , et qu'en toute occasion je sache ce qui me manque encore pour me rendre agréable à vos yeux de plus en plus.

EX LIBRO

ECCLESIASTICI,

Capite XXIII.

DOMINE, Pater et Dominator vitæ meæ, ne derelinquas me in consilio eorum.... Ne adincrecant ignorantie meæ, et multiplicentur delicta mea, et peccata mea abundant.. et gaudeat super me inimicus meus v. 1, 3

Domine, Pater et Deus vitæ meæ, ne derelinquas me in cogitatu illorum; extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi, et omne desiderium averte à me. Aufer à me ventris concupiscentias... et animæ irreverenti et infrunitæ ne tradas me. Ibid. 4, 5, 6.

Gressus meos dirige secundum eloquium tuum, et non dominetur mei omnis injustitia. Averte oculos meos, ne videant vanitatem. Inclina cor meum in

testimonia tua et non in avaritiam. Ps. 118, v. 133, 37, 36.

Deus Patrum meorum et Domine misericordiæ,.. da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam, et noli me reprobare à pueris tuis; quoniam servus tuus sum ego et filius ancillæ tuæ, homo infimus et exigui temporis, et minor ad intellectum judicii et legum... Mitte illam de Cœlis sanctis tuis.... ut mecum sit, et mecum laboret; ut sciam quid acceptum sit apud te. Sap: 9.

V^e EXHORTATION.

Mortification du corps.

*Castigo corpus meum , et in servitutem redigo , ne forte cin-
ali s prædicaverim , ipse reprobus efficiar.*

Je châtie mon corps et le réduis en servitude , de peur qu'après avoir prêché aux autres , je ne demeure réprouvé moi-même. *I. Cor* 9, 27.

APRÈS avoir enseigné aux autres à se sauver , on peut donc se perdre soi-même ; et négliger de châtier son corps et le réduire en servitude , ne serait qu'une raison trop suffisante pour devoir craindre si redoutable malheur.

N'allons donc pas croire que la règle qui ne prescrit aucune austérité aux hommes apostoliques , ait prétendu , ni ait pu prétendre qu'ils ne dussent pas mener une vie austère et mortifiée.

Il est vrai qu'on a cru sagement qu'il ne fallait pas déterminer pour tous une mesure commune de jeûnes , de veilles , ni de macérations. Dans cette égalité apparente , il se serait trouvé une inégalité insupportable , tous n'ayant ni la même mesure de force , ni la même mesure de travail ; mais les intentions et l'esprit de la règle nous sont assez manifestés d'ailleurs , dans les deux réglemens qu'elle contient sur ce sujet.

Par le premier on permet , en général , sans exception , toutes les pénitences qui peuvent servir au

plus grand avancement spirituel de chacun , avec l'avis du confesseur ou du supérieur. Par le second, on ne défend expressément que les excès immodérés qui ont coutume de nuire et d'empêcher de plus grands biens.

Or, je prétends, et ce sera le partage de cet entretien, que nous ne saurions ni aller jusqu'où nous porte le premier règlement, sans pratiquer d'assez grandes austérités, et que le second règlement, qui défend l'excès, ne peut avoir que des inconvéniens très-rares et très-faciles à prévenir et à corriger.

PREMIER POINT.

Ne pourrait-on pas ici nous faire une objection, et, par un raisonnement captieux, éluder d'abord tout ce que nous aurions dessein de persuader aujourd'hui? Si l'on permet à tous, en général, dirait-on, les austérités qui peuvent être utiles à leur avancement, il est certain aussi que l'on n'ordonne rien à personne, en particulier, on laisse donc toute chose à notre liberté; je puis donc ne faire quoi que ce soit, sans scrupule et sans craindre même de violer la règle.

On laisse toute chose à notre liberté, j'en conviens; mais à quelle liberté? A une liberté qu'on suppose déterminée au bien le plus excellent, à une liberté assujettie à la grâce et aux impressions de l'Esprit saint, à la liberté d'un religieux qui veut la perfection et la plus grande perfection, selon l'esprit de sa règle; qui, autant qu'il lui est possible, cherche la plus grande abnégation de soi-même et une continuelle mortification en toutes choses:

or , une pareille liberté aura toujours besoin de frein , et non pas d'aiguillon ; il n'est pas nécessaire de lui ordonner ; c'est peut-être trop que de lui permettre.

En effet , peut-on être expérimenté dans la conduite des ames , et ignorer que le premier instinct de ceux qui veulent se donner à Dieu , est de faire la guerre à leur corps , et de le traiter comme un ennemi implacable ? que c'est la voie par où ont passé tous les saints , sans exception , à reprendre la chose depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à nous ? qu'il est bien plus aisé de réduire son corps que de mortifier ses passions , et que , qui n'a point la force de faire l'un , ne donne que trop d'assurance qu'il n'aura pas la force de faire l'autre ? Supposer donc que nous voulons la perfection , c'est avoir supposé que nous mortifierons notre corps autant qu'on voudra nous le permettre.

Il est vrai qu'il y a eu des saints qui , étant appelés de Dieu au service du prochain , ont cru devoir commencer par modérer ces emportemens de leur première ferveur , et , comme ils les appelaient eux-mêmes , ces pieuses et innocentes folies , *sanctas insaniendi rationes* ; mais enfin , à quoi conduisait cette modération que l'amour-propre de quelques-uns fait tant valoir ? Ne faisaient-ils pas leurs voyages à pied , et en mendiant de quoi subsister ? leur demeure ordinaire ne fut-elle pas toujours l'hôpital , où ils vivaient avec les pauvres ? accablés d'infirmités habituelles , après avoir travaillé tout le jour , prenaient-ils jamais , chaque nuit , plus de trois ou quatre heures de repos ? les voyait-on souffrir , pour la nourriture , la moindre distinction ?

leur vie était si sobre et si frugale , qu'on pouvait l'appeler un jeûne continuel. Pour des hommes usés et languissans , n'est-ce là qu'une médiocre austérité ?

Je ne regarde donc pas , et je ne veux pas qu'on regarde l'austérité de vie comme la perfection même ; mais , pour des gens qui veulent sincèrement leur avancement , je dis qu'elle est un moyen excellent de perfection , et un fruit nécessaire de perfection ; c'est-à-dire , qu'on ne devient jamais parfait sans faire d'assez grandes austérités , et qu'on n'est jamais parfait sans se porter de soi-même à vouloir encore en faire davantage , et par conséquent , quiconque est jaloux de son avancement , se condamnera toujours à un genre de vie fort austère et très-pénitent. Mortification donc nécessaire à la perfection , pour apaiser Dieu sur une vie qu'on a long-temps passée dans la mollesse et peut-être dans le crime , avant que de pouvoir espérer avec lui une pleine et entière réconciliation ; nécessaire pour obtenir les grâces victorieuses de la passion , qui ne sont dues qu'à de grands efforts ; nécessaire pour tenir long-temps le corps dans l'assujettissement parfait qui le rende souple au moindre mouvement de l'esprit ; nécessaire pour se porter à des devoirs austères , par la crainte du châtiment , quand on n'est pas encore assez fort pour se déterminer par générosité ou par amour ; ou je ferai ceci ou cela , ou je me punirai de telle et de telle manière ; nécessaire pour entrer dans les voies d'une oraison tendre et lumineuse , et à laquelle la haute vertu se trouve comme inséparablement attachée ; nécessaire enfin aux hommes apostoliques , beaucoup

plus qu'à d'autres , et pour conserver leur innocence au milieu des dangers inévitables , et pour attirer sur ceux à la conversion de qui ils travaillent , le secours qu'ils ne demandent pas , ou que leurs propres prières ne méritent peut-être pas qu'on leur accorde.

Reprenons. Si donc la mortification est la cause de tant de biens , et s'il n'est aucun de ces biens que nos règles ne nous ordonnent d'acquérir de toutes nos forces , peut-on croire , encore une fois , qu'elles nous permettent simplement , ou qu'elles n'exigent pas plutôt une très-grande austérité ?

Je ne parle qu'en passant d'une sainteté déjà acquise ; il est certain que plus on est saint , moins on est libre de ne pas se crucifier. L'amour tendre de Jésus-Christ , le désir glorieux de lui ressembler , inspirent chaque jour mille manières de se faire souffrir ; on se console de ne pas mourir , par la joie de paraître à tout moment aux yeux de Dieu comme une victime d'amour , et comme une copie fidèle de son Fils déchiré de coups et chargé de l'instrument de son supplice. Au sentiment des délices célestes , on s'écrie : *C'est assez , c'est trop* ; à la rencontre du travail et des épreuves , on dit : *Ce n'est pas assez ; encore davantage* ; esprit de ferveur qui durera dans les communautés aussi long-temps qu'y durera cet ardent désir de la perfection , et qui croîtra ou diminuera à mesure qu'on sera plus ou moins parfait , ou à proportion qu'on travaillera plus ou moins à le devenir.

Pour être convaincu de cette vérité , il ne faut que se rappeler ce que dit l'histoire ecclésiastique , de plusieurs chrétiens ou religieux estimés d'abord

pour leur vie pénitente et mortifiée , mais qui , ayant insensiblement cessé de s'adonner à l'oraison et de tendre à la perfection , et s'étant trop répandus dans le monde , perdirent l'esprit de pénitence et l'amour de la mortification

Esprit de pénitence et de mortification , qui , malgré le relâchement de la multitude , vit encore dans ceux que nous honorons comme les véritables imitateurs des apôtres. Dans les lettres édifiantes que nous lisons avec tant de consolation , qu'on trouve , s'il est possible , quelqu'un de ceux que nous regardons comme de parfaits ouvriers évangéliques , qui n'ait été un homme très mortifié , et cela où ? jusque dans des climats étrangers , où la seule demeure impose une nécessité indispensable de souffrir et de travailler jusqu'à l'accablement.

Que conclure donc ? vous exhorterai-je et m'exhorterai-je moi-même à la mortification ? Non : il ne faut que nous exhorter à la perfection. Parfaits , ou travaillant sincèrement à le devenir , nous demanderons toujours beaucoup plus qu'on ne voudra nous permettre.

Jamais nous ne trouverons que l'observation de la règle dans tout le reste , suffise pour n'y rien ajouter de plus. Il est donc vrai que cette observation parfaite devra être le premier objet de notre mortification ; nous ne nous donnerons pas un seul instant de repos au delà de ce qu'elle nous permet , et nous nous passerons même de ce qu'elle permet , en considération de ceux qui sont faibles. Nous garderons une abstinence exacte et scrupuleuse , dans les jours , dans les temps , dans les lieux où elle défend de prendre aucun soulagement ; nous ne sortirons

jamais de table que nous n'ayons plus d'une fois mortifié notre délicatesse , notre empressement , la recherche de nos appétits , et jamais il ne nous échappera de nous plaindre , quand , ou les temps mauvais , ou l'esprit d'épargne des supérieurs , nous auront réduits à quelque sorte de privation : nous en aurons de la joie ; Dieu le permet ; je n'aurais pas eu le courage de l'entreprendre. Pour les habillemens , pour le logement , pour les divertissemens , nous nous contenterons de ce que donne la communauté en commun , ou si elle permettait jamais de nous le donner en particulier , ce ne sera que dans la juste mesure où elle nous le donnerait ; voilà nos règles : mais nous nous porterons à quelque chose de plus ; nous souffrirons long-temps l'incommodité des saisons , le froid , le chaud , avant que d'y chercher du soulagement ; nous nous refuserons impitoyablement tout ce que , même avec permission , nous pourrions accorder à la sensualité ; tant de petites douceurs ne se prennent guère par pure nécessité : les supérieurs qui les permettent , souhaiteraient fort qu'on ne les demandât pas , et ne les accordent que dans la crainte peut-être qu'on ne les prenne sans permission , comme il n'y en a peut-être que trop qui le font ; nous ne sortirons jamais de chez nous que pour aller faire quelque chose de meilleur et de plus profitable ailleurs ; nous ne verrons les gens du monde que pour leur utilité , et jamais pour le seul plaisir de mener une vie plus douce et plus commode avec eux.

Notre ferveur nous rendra ingénieux à nous tourmenter de plus d'une manière : debout ou assis , allant ou demeurant en place , la modestie nous met-

tra à une espèce de gêne qui ne laisse pas d'avoir sa mortification et son mérite. Nos saints fondateurs n'avaient pour siège qu'une chaise de bois ou un escabeau ; jamais on ne les vit dans ces postures lâches qui sont toujours des suites d'une disposition molle et languissante.

A tout cela nous ajouterons, pour le moins, les petites pénitences que la délicatesse de l'âge ne nous empêcha pas de faire autrefois, à quinze ou seize ans : je le répète, le désir de la perfection nous dira le reste, et la perfection, si nous y arrivons jamais, nous en dira encore plus : mais n'est-ce pas tout cela ou une partie de tout cela qui nous est interdit par le règlement qui défend les indiscretions ? Nous allons le voir.

SECOND POINT.

D'abord, convenons que, nous défendre l'excès dans l'usage des pénitences, et vouloir que nous y apportions de la modération, c'est supposer que nous faisons des pénitences, et beaucoup de pénitences ; de même que, recommander aux personnes du siècle la tempérance dans les repas, le jeu, les plaisirs, c'est supposer qu'ils n'accordent que trop ces sortes de soulagemens à la nature ; convenons aussi, par conséquent, que l'on n'agit point au moins selon l'esprit de la règle, si l'on ne fait aucune pénitence, ou si l'on n'en fait pas assez pour donner lieu de craindre quelque sorte d'excès. Mais n'en demeurons pas aux simples conjectures ; écoutons la règle qui s'explique ; voyons quels excès elle condamne, et quelle modération elle prescrit contre ces excès ; l'un et l'autre nous montrent parfaitement jusqu'où l'on souhaite à peu près que nous

allions et où l'on veut que nous nous arrêtions.

1.° On ne condamne que les excès qui ont coutume de nuire et d'empêcher de plus grands biens ; cela , de bonne foi , peut-il s'appliquer aux pénitences réglées qu'on peut faire chaque jour , ou certains jours marqués , chaque semaine ? celles là , au lieu d'empêcher de grands biens , ne peut-on pas dire , au contraire , qu'elles en causent de très-grands , si elles nous entretiennent dans la ferveur , ou qu'elles détournent Dieu de nous punir de nos infidélités journalières par la soustraction de ses grâces ? ne peut-on pas dire , outre cela , qu'elles empêchent de très-grands maux , si elles servent à nous préserver des dangers auxquels ne nous exposent que trop nos ministres , à moins que de tenir toujours la chair soumise à l'esprit ?

On ne défend que ce qui a coutume de nuire. Or, ce qui nuit par accident à quelqu'un , ou à nous-même une ou deux fois , n'est pas , pour cela , défendu à tous les autres et ne nous l'est pas à nous-mêmes pour toujours ; il faut se mesurer soi-même à soi-même , et ne juger que par sa propre expérience , de ce qu'on est capable de soutenir sans s'accabler. Nous ne le faisons que trop , ce raisonnement , en faveur de notre lâcheté : je n'ai pas autant de force que beaucoup d'autres ; je ne puis et je ne dois donc pas faire tout ce qu'ils font.... Mais , avec un peu de droiture et d'équité , ne faudrait-il pas ajouter celui-ci : J'ai beaucoup plus de force que beaucoup d'autres ; j'en ai autant que d'autres qui font beaucoup ; je ne dois donc pas me régler sur ceux qui ne font rien , avec des forces égales aux miennes ?

Enfin , puisqu'on n'appelle excès que ce qui a

coutume d'empêcher de plus grands biens, on parle donc à des gens qui sont capables de faire de plus grands biens que ne serait une grande mortification; on ne défend les grandes mortifications, que parce qu'on suppose qu'on s'applique à quelque chose de meilleur, et l'on ne recevra jamais des gens qui ne voudraient rien faire. Mais s'il s'en trouvait que le défaut de talens eût mis hors d'état de rien entreprendre de bien utile, peut-on douter qu'à ceux-là on n'imposât de très-grandes pénitences? En un mot, prenons la chose comme il nous plaira, l'exemption de mortification ne saurait, selon l'esprit de la règle, servir à entretenir notre lâcheté; c'est tout au plus le privilège de ceux qui, se consumant d'études utiles et de travaux assidus, ne pourraient pas allier l'un avec l'autre sans succomber. En sommes-nous là? ce n'est point une dispense d'austérités; c'est plutôt l'échange d'une austérité avec une autre; c'est comme si l'on disait : *Ou vous travaillerez beaucoup, ou vous vous mortifierez beaucoup; choisissez.* Ou plutôt, travaillez beaucoup, et ne laissez pas de vous mortifier encore, pourvu que vos mortifications ne nuisent ni à vos travaux, ni à la disposition où vous devez être de faire au delà de vos ministères; réglez-vous sur tout ce que les supérieurs exigeront de votre zèle et de votre obéissance.

Des excès que la règle condamne, si nous passons maintenant aux règles de modération qu'elle prescrit, nous comprendrons de plus en plus combien il est à craindre que nous ne soyons éloignés de la perfection. On met pour fondement, qu'il est facile de se flatter, et de craindre où il n'y a aucun sujet de crainte. Suivant donc les règles de l'élection dont

nous avons parlé ailleurs , avant que de rien déterminer , il faut se mettre dans un parfait équilibre , c'est-à-dire , contre-balancer l'inclination qu'on a naturellement à la mollesse , par une généreuse résolution d'aller plutôt au delà de la médiocrité ; on y reviendra toujours assez. Ensuite , il ne faut pas se pousser d'abord jusqu'où pourrait emporter une trop vive ferveur , mais avancer peu à peu , comme par degrés , retranchant quelque chose du sommeil , de la nourriture , des récréations , des commodités de la vie , jusqu'à ce qu'on trouve le juste milieu entre ce qui est trop et ce qui n'est pas assez , entre ce qu'on peut et ce qu'on ne peut pas.

C'est là demander plus de modération pour la manière que pour la chose : aussi , en essayant ainsi de bonne foi , on se trouve souvent capable de ce qu'on aurait cru impossible , et souvent on voit croître ses forces avec sa ferveur , soit que Dieu soutienne , soit qu'une grande partie de nos maux ne vienne que d'une imagination blessée.

Pour les pénitences qui vont à affliger la chair , on ne demande pour règle de modération , que de n'en point faire qui puissent altérer le fonds de la santé , de la constitution même , déchirer la chair , pénétrer jusqu'aux os ; *nec penetrant ossa* ; c'est l'expression de la règle. Avons-nous besoin de cette règle ? et si tout nous est permis jusque là , combien nous reste-t-il de chemin à faire ; ou plutôt , sommes-nous déjà en chemin ?

Il est vrai qu'il faut toujours avoir l'agrément ou du supérieur , ou du confesseur ; mais cela nous est-il aussi favorable que nous nous l'imaginons peut-être ? et si l'on s'en rapporte à nos confesseurs et à

nos supérieurs, n'est-ce pas autant pour qu'ils poussent les lâches que pour qu'ils arrêtent les indiscrets ? Certes, s'ils nous ordonnaient, ou que nous les pressassions de nous ordonner tout ce qu'ils jugent nécessaire selon la règle, nous ne serions pas si bornés ; au moins ne verrait-on pas la plus grande partie ne faire rien du tout.

Ne nous prévalons donc jamais, à l'avenir, de nos règles, comme si elles pouvaient servir à fomenter notre tiédeur ; rien n'y paraîtra plus contraire à qui voudra bien les entendre, et, dans l'état où sont les choses aujourd'hui, si nos fondateurs revenaient, il est plus que probable qu'ils ajouteraient, à toutes ces règles, des explications qui n'accommoderaient pas ceux qui entrent si mal dans leur esprit.

Laissons de même ces maximes vagues qu'on tire de la doctrine et de la conduite des anciens, en faveur de l'immortification. Cassien, dit-on, condamnait les solitaires qui jeûnaient par excès ; c'est qu'ils s'obstinaient jusqu'à rester des trois et quatre jours sans prendre aucune nourriture : il conseillait de ne pousser pas le jeûne au delà de vingt-quatre heures ; mais il bornait leur repas à dix onces d'alimens secs, avec de l'eau pure. N'est-ce pas là un auteur à citer au profit de l'intempérance ?

Saint Bernard reprend de même quelques-uns de ses religieux de leur abstinence outrée ; mais quelle modération leur prescrit-il ? Le repas de la communauté. Or, on sait que des légumes assez mal assaisonnés faisaient toute la délicatesse de ce repas, et que souvent, dans les premières années de l'Ordre, ils ne vécurent que de feuilles d'arbre ou de

fruits sauvages que fournissaient les déserts de Clairvaux ou de Cîteaux.

Gardons-nous beaucoup plus de blâmer ceux que nous voyons mener une vie plus mortifiée que nous, de déclamer contre eux , ou de les traiter de singuliers : on a souvent décidé que ce n'est point une singularité de jeûner quand les autres ne jeûnent pas , et ceci peut s'appliquer à toutes les autres sortes de pénitences. Pourvu qu'un religieux mette d'abord toute sa mortification à bien garder ses règles , et qu'avec cela il soit toujours exact à son travail et toujours à la main des supérieurs, quoi qu'il fasse d'ailleurs , l'on ne doit qu'estimer sa conduite, et se confondre soi-même.

Jamais put-on se plaindre de ce théologien qui ne prenait rien que bien avant dans l'après-dînée ? et que prenait-il encore ? on aurait plutôt eu lieu de se plaindre , si , avec l'expérience d'un régime qui le rendait propre au travail , il n'eût pas voulu s'y assujettir.

Jamais put-on se plaindre de tant d'autres qui ne paraissaient à table qu'une fois le jour ? c'est que leur pénitence assurément n'empêchait pas de plus grands biens ; et ne voyons-nous pas , tous les jours, que les hommes les plus mortifiés sont les hommes d'un plus grand travail ?

Lisons les vies des saints ; ils faisaient beaucoup ; cependant ils ne faisaient rien qu'on ne leur permît ; et ceux qui les conduisaient n'ignoraient pas l'esprit de l'Evangile, et, selon cet esprit, nous devons beaucoup plus faire que nous ne faisons. Si nous comptons pour rien de ne pas l'avoir , si nous ne le voulons pas prendre , le moindre mal à quoi nous

nous exposons est de ne jamais faire de grands biens dans les ames , d'avoir dans l'autre vie un long et terrible purgatoire à souffrir , et peut-être mériter quelque chose de pire. Dieu nous en préserve par sa miséricorde. Ainsi soit-il.

VI^e EXHORTATION.

Du soin de sa santé.

Carnis curam ne feceritis in desiderijs.

Ne vous faites point trop d'affaire du soin de votre corps. *Épître aux Romains* , chap. 13, v. 14.

SAINT Paul ne dit pas absolument : Négligiez votre corps, oubliez votre corps et n'en tenez aucun compte ; ne faites nulle attention à ses infirmités ni à ses besoins ; il dit : Ne vous faites pas une occupation , une étude sérieuse , une affaire inquiétante de ce qui regarde votre corps et votre santé ; bannissez les craintes puériles , les assujettissemens incommodes , les réflexions , les précautions superstitieuses de tant de gens qui , à la manière des infidèles , semblent n'estimer que les biens de la vie présente , et ne mettre , pour ainsi dire , leur béatitude qu'à n'avoir jamais rien à souffrir ici-bas
Carnis curam ne feceritis in desiderijs.

Mais lisons avec attention nos règles. Elles peuvent servir comme d'explication et de commentaire à la pensée du grand apôtre.

De même donc , disent-elles , qu'une trop grande inquiétude sur ce qui regarde le corps et ses

besoins, est justement blâmable et répréhensible, aussi un soin modéré de conserver sa santé et ses forces corporelles, pour le service de Dieu, ne saurait être que très-louable, et tous le doivent avoir.

On y condamne les *soins inquiets et embarrassans*; mais on approuve et on exige les *soins tranquilles et modérés*; et c'est précisément aussi ce que veut saint Paul, quand il dit de ne point s'occuper sérieusement du soin de son corps (1).

Il est vrai que ce juste milieu entre le trop et le trop peu, auquel on nous exhorte, paraît assez difficile à bien garder, et s'il l'est en toute matière, il l'est encore infiniment davantage au sujet de la santé; et je doute qu'on trouve personne parmi ceux mêmes que tout le monde blâme comme étant esclaves de leur corps et de ses besoins, qui croie à cet égard donner dans aucun excès vicieux.

En effet, quoique, selon le principe de la plupart qui regardent la vie et la santé comme le premier et le plus grand de tous les biens, il semble que, sans sortir des bornes de la raison et de la modération, on doive ne négliger quoi que ce soit pour conserver un bien si précieux, on voit pourtant souvent que la plupart se trompent, et que leur amour-propre les aveugle. Tâchons donc de trouver quelque règle plus développée, et qui, au jugement des personnes vraiment raisonnables, nous tienne toujours éloignés, autant qu'il se pourra, des deux extrémités vicieuses. Voici trois règles, dont l'explication fera le sujet de notre entretien.

Avant que le mal arrive, ne point y penser, ne

(1) *Garnis curam ne feceritis in desiderii.*

point s'en occuper , mais aussi ne point se l'attirer par sa faute ; c'est la première.

Lorsque le mal survient , y chercher du remède , mais ne pas se l'imaginer plus grand qu'il n'est ; et , quel qu'il soit enfin , ne point trop s'en alarmer ; c'est la seconde.

Enfin , après que le mal est passé , en tirer quel-quesorte d'instruction et de régime ; mais n'en prendre pas occasion ou de se ménager trop , ou de se relâcher ; c'est la troisième.

Comme ces règles regardent toutes les situations différentes où l'on peut se trouver par rapport à la santé , le temps qui précède , qui accompagne et qui suit la maladie , il me semble qu'en les expliquant bien , nous aurons expliqué à peu près tout ce qu'il est nécessaire de savoir et d'observer sur cette matière , plus importante peut-être qu'on ne la croit. Commençons.

PREMIER POINT.

L'homme est comme le centre de bien des misères , il faut l'avouer , et l'on pourrait faire un juste volume composé des seuls noms de tant de maladies diverses dont son corps , aussi-bien que son esprit , peut être attaqué. Or , de là il s'ensuit d'abord qu'il est assez inutile et qu'il est dangereux de vouloir prévoir par la pensée , et prévenir par des précautions outrées , les maux avant qu'ils arrivent. On n'aurait jamais tout prévu. En se précautionnant contre un accident , on s'en attirerait comme infailliblement plusieurs autres tout contraires : la seule crainte du mal serait déjà un commencement de maladie ; et , si cette crainte devenait excessive ,

je ne sais s'il y aurait rien de plus mortel et de plus incurable.

Aussi, que ne puis-je vous dire les extravagances pitoyables où, dans la religion, même parmi les gens de beaucoup d'esprit, nous avons vu donner ceux qui s'étaient laissé frapper de cette appréhension trop grande des maux à venir !

L'un, pour se servir à lui-même de médecin au temps du besoin, avait entrepris de lire sur cette matière tous les auteurs d'une des plus grandes bibliothèques ; un autre mettait par écrit tout ce qui pouvait venir de secrets à sa connaissance, et s'estimait riche d'avoir un recueil d'ordonnances, plus capables par le défaut de mille circonstances qui ne sont jamais exprimées, de porter des coups mortels, que de soulager quelque infirmité légère ; d'autres étaient en liaison avec toute sorte de charlatans et d'aventuriers : un d'eux fit si bien, qu'il en reçut je ne sais quel remède dont il mourut un jour subitement ; plusieurs s'étaient fait des régimes bizarres, qui les rendaient à charge à eux-mêmes et à toutes les communautés où ils demeuraient : ils fuyaient le feu à cause de la fumée ; les promenades, de crainte de la poussière ; les récréations, à cause du bruit ; ils n'osaient passer dans les galeries, de peur de l'air ; il leur fallait des chambres exposées à un certain soleil ; leurs bureaux étaient un magasin de recettes et de médicamens de toutes les espèces !

Chaque jour et chaque quart d'heure avait son occupation de santé ; les déranger tant soit peu, c'eût été comme un meurtre.

Ces sortes de personnes se trouvent plus rarement, il est vrai ; mais combien s'en trouve-t-il à qui la

crainte de s'incommoder fait négliger , dès la première jeunesse, une grande partie de leurs devoirs ! La prière , l'étude assidue, leur romprait la tête ; la solitude et le silence les rendraient mélancoliques ; les austérités leur échaufferaient le sang et leur affaibliraient la vue ; trop parler leur userait la poitrine ; à trente ans ils ne sont plus propres à rien ; leurs premières occupations les ont mis absolument hors de combat ; ils ne peuvent plus ni enseigner , ni prêcher , ni faire des missions , ni donner des retraites ; à peine peuvent-ils se prêter au confessionnal pour quelque petit troupeau choisi, ou garder la chambre pour écrire des nouvelles et lire les livres du temps ; il ne leur faut que de l'action et de la dissipation, des intrigues d'affaires, des courses de plaisirs, de fréquens repas en ville ; on leur cause la mort si on les contredit tant soit peu dans leurs fantaisies déréglées.

Il faut donc s'abandonner absolument dans les mains de la Providence pour tous les maux à venir ; c'est le parti, non-seulement le plus religieux , mais encore le plus sage : Dieu sait les desseins qu'il a sur nous , et, si nos services lui sont agréables ou nécessaires, il trouvera assez de quoi nous préserver ou nous guérir. Mais si nous ne savons point assez, nous autres, ce qu'il y a de plus avantageux pour notre salut, ni quelquefois de meilleur pour notre santé, dans nos précautions mêmes nous trouverions souvent la perte du corps et de l'âme tout à la fois ; au moins est-ce ce que nous mériterions, et si la chose arrivait, nous ne pourrions nous plaindre que de nous-mêmes.

Mais n'ai-je point ajouté aussi que, sans trop pen-

ser au mal, il ne fallait pourtant pas se l'attirer, et n'en est-ce pas assez dire pour justifier la plupart des attentions que nous venons de condamner? Je l'ai dit, et il est vrai, il ne faut point s'attirer le mal: mais j'ai ajouté, *se l'attirer par sa faute*; c'est ce mot *par sa faute* qui mérite singulièrement nos réflexions. On ne se l'attire jamais par sa faute, dès qu'on ne fait rien qui ne soit dans l'ordre du devoir, rien qu'avec la multitude de ceux du même âge, du même état, des mêmes emplois que nous, et qui sont, par leur conduite, dans l'approbation universelle.

Ainsi, la régularité exacte, les études assidues, la mortification prise avec discrétion, le soin d'un emploi fait avec application, le travail et les fatigues de la chaire ou du cabinet, pourront peut-être incommoder; mais on n'est responsable ni à Dieu, ni à la communauté, ni à soi-même, des maux qui ne seront venus que de là; il ne faut donc pas ni les prévoir, ni même y penser.

Mais que faut-il donc appeler des maux attirés *par sa faute*? le voici; c'est par exemple, de porter assez long-temps une conscience embarrassée, gênée, tourmentée, avec laquelle il est difficile qu'on ait un moment de repos tranquille et de plaisir dans la vie; car nous savons, par d'assez fréquentes expériences, que bien des maladies de langueur et souvent d'autres accidens plus funestes encore, ne viennent originairement que de là; en remettant bien avec Dieu et avec elles-mêmes, quantité de personnes qui vivent dans les communautés, on les guérirait d'une multitude de misères, et elles com-

menceraient à jouir d'une santé et à sentir des forces qu'elles ne connurent point auparavant.

S'attirer le mal *par sa faute*, c'est se ronger de peines et de scrupules, soit qu'ils viennent d'ignorance et de petitesse d'esprit, ou d'obstination dans son propre sens, contre les décisions expresses et souvent réitérées des personnes qui ont autorité, et grâce, par conséquent, pour nous connaître et nous donner de sûres décisions ; à les entendre, tous les esprits se fixent dans la tête ; rien ne descend aux autres parties du corps, pour les aider dans leurs différentes fonctions : on ne fait pas une goutte de sang bien pur.

2.^o *Par sa faute* : c'est prendre avec intempérance et sans mesure ce qui flatte les sens et l'appétit ; user, par pure recherche d'amour-propre, de ce qui, de sa nature, ne peut que brûler l'estomac, dessécher la tête et la poitrine, comme, après un certain temps, on est obligé d'en convenir.

3.^o C'est négliger ses études pendant une grande partie de l'année, et quand le temps approche de rendre compte au public de son travail, être obligé de s'accabler et de joindre la nuit au jour pour se trouver prêt au temps marqué ; se mettre hors d'état, faute de diligence ou de prévoyance, de jouir paisiblement du temps des vacations, destiné à prendre un peu de repos, et cependant se préparer aux fatigues de l'année qui va suivre ; ou de ces divertissemens mêmes que la religion accorde à notre infirmité, se faire une occasion de lassitude et de fatigue plus grande que celle de l'étude et d'une classe.

4.^o C'est surtout se passionner pour quoi que ce

puisse être , et d'attacher tellement à un certain emploi et à une certaine demeure tout le bonheur de sa vie , qu'on ne puisse que se décourager , murmurer , et souffrir sourdement et cruellement , jusqu'à ce qu'on ait obtenu ce qu'on désire.

Sur toutes ces choses , on ne sait que très - rarement se rendre justice. On s'en prend à tout , on accuse tout , hormis soi - même et son peu d'arrangement et de conduite ; tout ce qui fait plaisir ne cause jamais de mal ; au contraire , on cherche du remède , avant le mal , à tout ce qui ne fait point de plaisir ; quelle pitoyable contradiction ! Avançons , et voyons maintenant comment il faut chercher du remède au mal , quand il est arrivé ; c'est le second point.

SECOND POINT.

Chercher du remède aux maux lorsqu'ils sont arrivés , ce n'est pas une règle qui doive s'étendre universellement , ni à toute sorte de maux , ni à toute sorte de remèdes ; autrement , en sortant d'une espèce d'esclavage , nous rentrerions dans un autre qui ne causerait guère moins de dérèglement et peut-être de folie. On ne doit donc point mettre au rang des maladies véritables , les dispositions habituelles d'une complexion faible et délicate , quelques maux de tête qui viennent de temps en temps , quelques insomnies passagères , un peu de rhume , de pesanteur , d'étourdissement , de lassitude , ou de dégoût ; les communautés bientôt ne deviendraient plus que de grandes infirmeries ; car il est rare que des personnes du caractère qui convient le mieux à nos ministères , des gens d'un naturel neureux , d'un esprit vif et actif , puissent avoir des

corps de fer ; leur tempérament , pour l'ordinaire , ne saurait être des plus robustes ; la nature , pour ainsi parler , semble leur avoir refusé , du côté du corps , ce qu'elle leur a donné du côté de l'esprit.

A ces maux-là donc , soit qu'ils soient durables ou passagers , nul autre remède qu'un peu de patience , ou , tout au plus , avec le repos de quelques jours , la suspension du travail ordinaire ; et si l'on a de la vertu , ou que l'on veuille en acquérir , sans aller fatiguer qui que ce soit du récit importun de ses infirmités légères , s'estimer heureux de pouvoir souffrir toujours quelque petite chose devant Dieu seul. En effet , il n'est point rare , en religion et dans le monde , qu'en allant toujours son train rondement et simplement , on arrive jusqu'à un grand âge avec un corps assez usé , et nonobstant tous les petits accidens qui peuvent survenir ; en un mot , une santé faible et délicate n'est point une mauvaise santé , beaucoup moins est-ce une maladie ; c'est donc du courage qu'il faut ; c'est une résignation qui tranquillise le cœur , et non pas des remèdes. Nous lisons du grand saint Chrysostôme , qu'avant qu'il fût prêtre et évêque , il s'était gâté l'estomac par ses longs jeûnes : en étudia-t-il moins , en prêcha-t-il avec moins de force , trente ans durant , à Antioche et à Constantinople ?

On admire , dans le Pape saint Grégoire , la multitude des choses qu'il fit , qu'il dit , qu'il composa , nonobstant une faiblesse habituelle de tout son corps , et de violens accès de goutte qui le tourmentaient par intervalles (1). ♥

(1) *Admirabilia sunt quæ dixit , scripsit , fecit , præsertim ægrâ semper et infirmâ valetudine.*

Saint Bernard vécut jusqu'à soixante-trois ans, et soutint les austérités de sa règle, les fatigues de quantité de voyages, le travail des prédications, quoiqu'il crachât le sang et qu'à peine pût-il soutenir aucune nourriture, dès la première année de son entrée en religion.

J'admire quelquefois notre délicatesse et notre attention sur certains maux que nous eussions comptés pour rien dans le monde. Est-il un magistrat, un officier dans le barreau; un homme d'épée à la guerre; dans les finances, un intéressé; un négociant, un agent, dans le commerce; un jurisconsulte, un médecin, qui, s'il est un peu passionné pour le profit ou pour la gloire, s'écoute tant, se flatte tant? Or, n'est-ce pas dans quelque-une de ces conditions que nous nous fussions trouvés presque tous? Que répondent ces personnes à ceux qui les plaignent, ou qui voudraient les arrêter? On ne s'avance que par la peine et par l'assiduité au travail; il faut se tirer de la misère; il faut établir sa réputation, sa maison, ou périr à la peine.

Combien cette réflexion regarde-t-elle davantage les frères coadjuteurs de tous les ordres religieux! qu'ils considèrent un peu la condition de tous ceux que la Providence conduit au travail des mains pour subsister, et qu'ils aient honte d'exiger jamais ce que certainement ils n'eussent pas trouvé dans l'état où Dieu les avait fait naître. Est-on venu en religion pour jouir de toutes les douceurs du monde, sans en avoir les peines et les incommodités?

Mais, outre ces maux, ou habituels, ou passagers et légers, il en est d'autres qui sont de vérita-

bles maux , et auxquels il est permis de chercher du remède.

Il n'est pas trop nécessaire qu'on en parle ; ils viennent à un point où ils se manifestent assez d'eux-mêmes ; tout-à-coup on en est comme accablé. Je dis donc qu'on peut y demander du soulagement , mais , quels qu'ils puissent être, qu'il ne faut jamais trop s'en alarmer.

Alors , il est à propos de ne point consulter de médecin , et de faire aucun remède sans l'aveu des supérieurs ; d'obéir à ceux qui ont soin des malades pour la conduite de sa santé , comme on obéit au père spirituel pour la sûreté de son ame ; on doit prendre tout , souffrir tout , sans impatience et sans murmure ; s'efforcer de donner autant d'édification par sa douceur et sa tranquillité qu'on faisait auparavant par sa régularité et par son travail.

Peut-on demander moins à des religieux ? Ceci suppose , à la vérité , qu'on porte toujours son ame dans ses mains , comme dit l'Ecriture , et qu'on est toujours prêt à aller paraître devant Dieu. Car , craindre beaucoup la mort et être tranquille dans des maladies sérieuses , ce sont deux choses impossibles , il faut l'avouer : mais quelle honte aussi , d'être venu en religion pour s'y préparer à bien mourir , et après plusieurs années , de l'avoir si mal appris , et de se trouver sujet aux mêmes faiblesses et aux mêmes agitations que les personnes les plus attachées au siècle ! voir un ancien religieux , un prêtre , avec qui il faut prendre des détours pour lui annoncer le danger de sa fin prochaine ! l'entendre faire des projets pour les exécuter après son rétablissement , comme s'il n'avait rien alors de plus

pressant et de plus sérieux qui dût l'occuper ! chercher dans les yeux et dans les réponses équivoques de ceux qui l'approchent , de quoi éluder les conseils de quelqu'un qui lui parle avec plus de sincérité et de franchise ! il n'est rien là , pourtant , qui ne puisse arriver , et qui ne soit arrivé plus d'une fois. Si la conscience est donc peinée sur quelque article , vite et généreusement au remède de la pénitence , puis se jeter dans les bras du Crucifix.

Il reste un mot à dire sur certaines maladies longues , douloureuses , durables , contre lesquelles la vie la plus frugale et la plus réglée ne donne pas toujours de privilège : une paralysie , une défaillance de forces naturelles , une flétrissure des parties nobles , qui mènent lentement au tombeau , la perte des yeux ou des oreilles , une langue embarrassée... Heureux certainement alors qui a beaucoup de vertus acquises ! heureux qui , dans la solitude , sait s'occuper avec son Dieu ! On est tenté quelquefois de regretter la condition des personnes du monde. On y trouve , dit-on , bien plus de douceurs , de remèdes , de compagnies , de compassion dans les infirmités. C'est ne guère savoir ce qui s'y passe. Là , comme ici , on est bientôt abandonné dans les maladies longues et dégoûtantes , autant et plus qu'en religion. Le malade est livré aux mains et à la discrétion de quelques mercenaires ; à peine paraissent , en passant , ceux qui n'ont rien à attendre , ou qui croient pouvoir se faire rendre justice , en cas qu'on vînt à la leur refuser : nous en avons des exemples sans nombre.

L'unique ressource qui soit bien assurée , est donc dans un fonds de religion et de résignation

parfaite ; étudier bien son crucifix ; entrer profondément dans le cœur et dans les plaies de son Sauveur ; se représenter le courage et la patience de ces héros du christianisme , le pauvre saint Servule dont parle saint Grégoire , au livre quatrième des Dialogues, chap. quatorzième ; la fameuse Liduvine (1), si connue par une paralysie de trente-huit ans tout entiers ; cette sainte fille d'auprès d'Arras , dont nous avons eu de si édifiantes relations ; un certain père Haruys (2) , un bon frère Marin (3) , et tant d'autres. La patience et la tranquillité , si elles ne guérissent pas ces sortes d'accidens , empêchent qu'ils ne s'aigrissent et qu'on n'en perde le mérite ; au lieu que la seule crainte de les voir arriver quelque jour , pourrait suffire pour les faire venir avant le temps.

Et qu'on ne donne point dans les travers de ceux qui disent : *Je suis inutile , je suis à charge*. On n'est jamais tout-à-fait inutile , quand on édifie beaucoup ; ni à charge , quand on s'accoutume à se contenter des services et des secours qui peuvent s'exiger raisonnablement , à recevoir avec reconnaissance les peines qu'on veut prendre pour nous , et à pardonner quelques négligences ou quelques bévues à ceux dont on reçoit d'ailleurs tant de marques de charité et d'affection.

Finissons en donnant quelques règles pour le temps qui suit la maladie ; c'est le troisième point

(1) La vie de sainte Liduvine, 14 avril.

(2) D'Haruys , mort à Nantes , après seize ans de paralysie.

(3) Marin de Lavilette , sacristain , mort à Saint-Louis , l'an 1711.

TROISIÈME POINT.

La plus grande tentation sur le soin de la santé et la plus raisonnable en apparence , vient de l'expérience des maux passés. Car , autant qu'il paraît bizarre de craindre les maux avant qu'ils ne viennent , autant paraît-il sage d'appréhender et de prévenir les rechutes de ceux qui sont arrivés : quelles règles donc peut-on donner sur cela ? Tirer de l'expérience du passé quelques leçons de régime et de conduite pour l'avenir ; mais , à cela près , rentrer dans l'ordre d'abord , et se remettre à tous les devoirs , comme si rien n'était arrivé.

Et , en effet , s'il s'agit de maladies considérables , ce serait une insigne folie de prétendre s'épargner parce qu'on se serait trouvé en danger de mourir ; et peut-on si bien savoir quel est le principe et la véritable cause d'une pleurésie , d'une violente colique , d'un débordement d'humeurs , d'une fièvre aiguë et maligne , qu'on puisse conclure raisonnablement qu'en cessant de travailler elles ne reviendront plus , ou qu'il n'en reviendra pas quelque autre ? Dans la religion , comme dans le monde , personne en est-il exempt ? au moins , après une certaine révolution d'années , n'arrivent-elles pas autant ou plus souvent à ceux qui mènent une vie molle et oisive , qu'à ceux qui se donnent plus de mouvement et d'action ? ne doivent-elles pas même leur arriver plus souvent ? et de même que l'esprit et la mémoire s'usent , se perdent , par le défaut de l'exercice qui leur convient , le corps aussi n'accumule-t-il pas des humeurs mauvaises quand on ne lui donne de fonctions que celles d'une vie tout ani-

male ? De plus , si , selon la règle , nous ne devons désirer de santé et de force que pour les employer au service de Dieu , est-ce faire l'usage qui convient , que de ne pas les appliquer , après la maladie plus que jamais , à son service ? Nous lui devons la vie autant de fois qu'il veut bien nous la rendre , après nous être vus dans le danger prochain de la perdre ; et si nous fûmes capables de faire quelques solides réflexions , qu'est-ce , au moment de la mort , qui dût nous affliger davantage , que d'avoir si peu fait et si peu souffert pour Dieu , ou nous donner plus de consolation , que de nous voir malades d'épuisement et de beaucoup de fatigues que nous avons prises pour rendre à Dieu plus de gloire , et plus de service au prochain ? C'est là mourir comme sur le champ de bataille , et les armes encore à la main : c'est la mort des héros (1).

C'est donc précisément à l'égard de certains petits maux , ou habituels , ou qui reviennent souvent , qu'on peut faire de ces attentions qui ne coûtent guère et qui ne laissent pas d'être assez utiles. Je dis , qui ne coûtent guère , car , si elles coûtaient beaucoup et qu'elles dussent être embarrassantes , importunes ou pour soi-même ou pour les autres , elles seraient plus pénibles et plus insupportables que les maux mêmes que l'on appréhende et que l'on voudrait éviter. Il est un régime de précaution et d'abstinence qui , sans être à charge à personne , ne laisse pas d'écarter bien des misères. Au contraire , l'usage fréquent des remèdes pour de légères incommodités , ne sert guère qu'à en faire autant de véritables maladies. Sans cela , je veux dire , faute de sa-

(1) *Oportet Imperatorem stantem mori.*

voir s'élever un peu au-dessus de soi-même et de tant de superstitieuses réflexions, plusieurs ne sont-ils pas allés jusqu'à se dégoûter de leur état, jusqu'à quitter enfin la religion, sur l'espérance de jouir dans le monde d'une meilleure santé? Beaucoup se sont trompés, et c'est où conduisent enfin toutes ces illusions ridicules, et toutes les craintes serviles d'avoir quelque chose de plus ou de moins à souffrir.

N'otons point à certaines communautés le pouvoir que lui a laissé l'Eglise, de donner des permissions valables et légitimes au sujet des véritables infirmités; mais croyez-vous que ce qui peut leur suffire pour être en droit de les accorder, suffise toujours aux particuliers pour leur rendre la conscience bien tranquille, surtout aux approches de la mort? Nous savons que non.

Concluons. Pour bien garder toutes les règles que je viens de prescrire, il faut revenir à deux grands principes, les méditer souvent, s'en bien remplir. Le premier est, que la maladie n'est pas un moindre don de Dieu que la santé; l'autre, qui prend la chose encore de plus loin, c'est que la maladie et la santé sont elles-mêmes du nombre de ces choses indifférentes qui n'ont nul rapport à la fin du salut, que selon le bon ou le mauvais usage qu'on en sait faire; choses par conséquent qu'il ne faut ni craindre, ni désirer, mais qu'il faut recevoir selon qu'elles se présentent, et songer uniquement à se les rendre bonnes et utiles. A proportion qu'on sera plus convaincu et plus touché de ces deux grandes maximes, viendra nécessairement tout le reste, et la cessation de toutes sortes d'inquiétudes avant le mal, et la douceur, et la patience, et la résignation, et la bon-

ne édification au temps de la maladie , et la soumission à tous les ordres des médecins , quand même on ne les jugerait pas si habiles ; ce sont les exécuteurs des arrêts de Dieu ; quand ils nous nuisent , c'est autant ou plus souvent par un excès d'attention et d'affection , que par des bévues qui viennent de négligence ou d'ignorance. De là encore cette tranquillité après avoir exposé nos maux , soit qu'on y apporte du remède , ou qu'on paraisse les mépriser. Ajoutons à tous ces motifs , un peu d'amour de la croix , un peu plus de crainte d'aller dans l'autre vie chargés de fautes que nous n'avons pas expiées dans celle-ci , l'un nous fera trouver légers et même désirables tous les maux d'ici-bas ; l'autre , je dis l'amour des états crucifiés du Sauveur , nous assurera de sa bonté pour l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. *Amen.*

EXHORTATIONS

SUR LE RESPECT HUMAIN.

PREMIÈRE EXHORTATION.

*l'faiblesse et crime de ceux qui se laissent conduire
par le respect humain.*

Qui confitebitur me coràm hominibus , confitebor et ego eum coràm Patre meo qui in Cœlis est ; qui autem negaverit me coràm hominibus , negabo et ego eum coràm Patre meo qui in Cœlis est

Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes , je me déclarerai pour lui devant mon Père , qui est dans le Ciel ; mais quiconque aussi me désavouera devant les hommes , je le désavouerai devant mon Père , qui est dans le Ciel. *Math. 10, 32.*

ÊTRE timide à faire le mal , avoir peur d'être aperçu et découvert lorsqu'on est résolu de le commettre , rougir de honte et aller se cacher après l'avoir commis , ce sont des sentimens naturels que Dieu nous a donnés , comme autant de barrières contre le vice ; et si nous ne craignons les hommes qu'en de pareilles occasions , le respect humain serait ou une vertu , ou la plus sûre défense de la vertu.

Mais quel contraste étrange , et à quoi peut-on l'attribuer ? Au lieu que , dans les premières années de la vie , lorsque la nature agit encore toute seule ,

nous ne craignons que de paraître méchans et vicieux ; dès que la raison commence à prendre le dessus , il semble que nous craignons également d'être vertueux ou vicieux : disons mieux , quel renversement étrange ! mille gens se font un front d'airain contre cette pudeur naturelle qui fait rougir du crime , et il en est très-peu qui ne conservent jusqu'à la mort quelque chose de cette mauvaise honte qu'on a de paraître pratiquer la vertu.

Qui d'entre nous n'est pas souvent inquieté , troublé , combattu de ces funestes pensées : si je me donne à la haute piété , si je sers Dieu hautement , si je ne suis pas l'exemple des imparfaits , que je n'entre pas dans leurs petites parties ; que je ne rompe pas , à cet égard , toute société avec eux , et que je n'applaudisse pas à leur conduite et à leurs maximes relâchées ; en un mot , si je suis ce que je dois être , ce que la grâce , ce que ma conscience , ce que mes supérieurs et mes directeurs me répètent sans cesse ce que je dois être , que pensera-t-on , que dira-t-on ? Quoiqu'il soit humiliant d'être agité et ébranlé de ces sortes de pensées , ce ne serait encore que le moindre mal ; mais n'arrive-t-il jamais qu'on écoute ces pensées , et qu'on succombe à leur importunité et à leur force , ce qui est inconcevable ?

C'est donc contre cet esclavage du respect humain , contre cette tyrannie des hommes qui veulent dominer notre raison , notre vertu , notre foi , notre religion , que j'ai dessein de vous armer aujourd'hui , et ceux qui doivent bientôt sortir d'ici , et ceux qui doivent y rester encore : ceux-ci ne feront jamais aucun progrès solide dans le bien ; ceux-là , en fort peu de temps , perdront tout ce qu'ils auront

pu acquérir de bon , s'ils ne se mettent au-dessus de ces malheureuses considérations du respect humain

Ceux qu'on regarde comme les plus accomplis , les plus aimables , en ont peut-être plus besoin , parce que ce sont les plus complaisans. Chaque naturel a son faible , comme chaque fruit a son ver , le faible des beaux naturels est une certaine mollesse qui les empêche d'oser dire *non* , quoi que ce soit qu'on leur propose ; ce fut , selon saint Augustin , la première cause du péché d'Adam , comme nous l'avons dit ailleurs , il ne put se résoudre à contrister , à affliger Ève , sa compagne fidèle et bien-aimée ; *noluit contristari delicias suas*. Fussiez-vous donc aussi parfait que le premier homme dans l'état d'innocence ; n'eussiez-vous point péché dans Adam , comme l'on parle , le respect humain suffirait seul pour vous perdre.

Je réduis à deux points tout ce que je dois vous dire sur cette importante matière.

Le respect humain est le vice des enfans , des personnes qui ne se gouvernent que par imagination ; il est temps que nous devenions hommes , nous autres , et que nous nous conduisions par sagesse et par raison : ce sera le premier point.

Le respect humain est le vice des âmes faibles , des personnes qui n'ont qu'un christianisme douteux et chancelant ; notre vocation demande que nous soyons les disciples déclarés de la religion , que nous en soyons les prédicateurs , les apôtres , les appuis , les défenseurs , et , s'il est nécessaire , les martyrs : ce sera le second point.

Mon intention est de vous détromper aujourd'hui sur ce point que le respect humain a de faux et d'i-

maginaire , et de vous fortifier contre ce qu'il peut avoir de véritable et de réel.

PREMIER POINT.

Craindre sans aucune raison , et n'avoir pas assez de résolution pour passer par-dessus ces craintes mal fondées ; au contraire , ne pas craindre où il faudrait craindre , et n'avoir pas assez de discernement pour apercevoir et appréhender le mal où il est véritablement et réellement , c'est le propre des enfans et de toutes les personnes dans qui l'imagination et les sens dominant presque toujours , au préjudice de la raison.

Ainsi , nous voyons qu'un masque , une statue , une peinture hideuse , un cadavre sans mouvement et sans vie , un animal à l'attache , une ombre , quelquefois les effraient , tandis qu'ils manient froidement une arme à feu , un glaive à deux tranchans , et qu'ils jouent avec tranquillité sur le bord d'un puits ou d'un précipice , où s'ils venaient à tomber , ils seraient perdus sans ressource : cela s'appelle une véritable enfance , une conduite digne de compassion , et cela ne peut s'appeler autrement. Or , c'est là précisément le caractère du respect humain ; craindre ce qui ne le mérite en aucune manière , et ne pas craindre ce qui le mérite infiniment.

On craint , dis-je , ce qui certainement ne le mérite pas ; car en réduisant les choses à leur juste valeur , si nous sommes recueillis , modestes , réservés , respectueux envers nos supérieurs , appliqués à nos études , à nos dévotions , à nos autres devoirs , fidèles à bien garder nos règles , que craignons-nous , qui craignons-nous ?

Je ne parlerais pas peut-être tout-à-fait ainsi aux personnes du monde ; il se trouve , dans le siècle , des ennemis déclarés de la vertu , sans crainte de Dieu , sans religion ; c'est assez pour attirer leur indignation , leur colère , leur persécution , que de ne pas applaudir à leurs désordres , ou de les condamner simplement par un genre de conduite opposé ; et comme ce peuvent être des personnes d'autorité , des gens en place , on peut à titre seulement d'hommes vertueux , en craindre d'assez mauvais services dans l'occasion.

Mais nous , que pouvons-nous craindre ? tout au plus quelque signe d'indifférence et de froideur , quelque petite raillerie , quelque plaisanterie , qui ne signifie rien et qui n'aboutit à rien ; Notre-Seigneur disait à ses apôtres , que toute la persécution des hommes ne leur ferait pas perdre un seul cheveu de la tête : *Capillus de capite vestro non peribit* (1) ; il ne voulait pas dire , qu'ils ne dussent rien souffrir pour la défense de son nom et pour les intérêts de sa gloire , puisque , peu auparavant , il leur avait prédit qu'on ne garderait avec eux aucune mesure , qu'on les dépouillerait de leurs biens , qu'on leur ôterait l'honneur , la liberté , la vie même , et que leurs amis et leurs parens les plus proches , leurs frères , leur propre père , seraient leurs plus mortels ennemis ; il voulait dire simplement que tout ce qu'ils pourraient perdre dans ces glorieux combats , serait mis en réserve dans les trésors de Dieu et rendu un jour avec usure.

Pour nous , c'est à la lettre qu'on peut nous dire que nous ne risquons rien , non pas même un che-

(1) Luc. 21, 18.

veu, à bien remplir nos devoirs ; car , comme dit l'Imitation , que sont toutes les paroles des hommes , que des flèches impuissantes qui frappent l'air et qui vont se perdre dans les nues ? *Per aerem volant , et lapidem non lædunt* (1). Ce sont des épées , si vous voulez encore , mais des épées de plomb , qui plient à la première résistance , et ne sauraient faire de plaies mortelles ni profondes (2).

Voilà ce que nous craignons , cependant ; et de qui craignons-nous ces sortes de mépris et de paroles volantes ? De gens de qui nous n'avons rien à espérer ni rien à craindre ; gens que souvent , au fond du cœur , nous n'estimons pas , et qui ne méritent guère , en effet , que nous les estimions ; ce sont quelquefois deux ou trois jeunes hommes sans sagesse , sans expérience , sans jugement , sans conduite ; gens à qui nous nous garderions bien de confier un secret , de qui nous ne nous aviserions jamais de prendre conseil dans une affaire d'importance ; gens que nous ne mettrions pas en place , que nous ne voudrions pas qu'on employât , si l'on nous consultait et qu'on nous obligeât de dire notre avis , en honneur et en conscience ; nous les connaissons trop. Ajouterai-je encore , gens peut-être qui nous estiment à proportion que nous savons les mépriser , et qui ne sont pas tant peïnés de voir notre régularité et notre sagesse , qu'ils sont jaloux de ne pouvoir atteindre jusqu'à notre vertu , et fâchés que notre vertu soit une espèce de censure et de condamnation de leur dérangement ; car je les défie , au fond , de ne pas estimer la vertu , dans le temps

(1) Imit. l. 3, c. 46, v. 1.

(2) *Sagittæ parvulorum fac'æ sunt plagæ eorum.* Ps. 63, 8.

même qu'ils ne la pratiquent pas : il faudrait dans eux un renversement de sentimens et d'idées , dont il n'y a que des hommes livrés depuis long-temps à leurs sens réprouvés , qui soient capables , et c'est ce qui , grâce au Seigneur , ne se trouve jamais ou se trouve rarement ; bientôt on découvrirait ce qu'ils sont , et on leur rendrait toute la justice qu'ils méritent , s'ils ne se la rendaient pas eux-mêmes. A la vérité , si nous étions bizarres , impérieux , critiques , médisans , sous un extérieur d'ailleurs composé et réformé ; si , dès le jour que nous faisons profession d'être plus religieux , oubliant ce qu'il nous en a coûté pour le devenir , et combien de temps nous avons eu besoin que Dieu et les hommes nous souffrissent avec patience , nous voulions d'abord nous mêler de faire des lois au genre humain et de réduire tout le monde à nos devoirs et à nos manières , je comprends qu'on pourrait nous mépriser , et certes nous le mériterions un peu ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Nous parlons d'un homme qui est ce qu'il doit être , qui fait ce qu'il doit faire , à petit bruit et sans se mêler de la conduite de personne , à moins qu'il ne s'en trouve personnellement chargé ; d'un homme plus charitable encore que régulier et mortifié , ou plutôt qui sait , pour première règle et première mortification , être honnête , officieux , charitable ; je le répète , pût-on , à l'extérieur , lui marquer quelque petit mépris , je défie qu'au fond du cœur on ne l'estime pas , et qu'avec un peu de temps même on ne vienne pas à le respecter , à l'aimer , et peut-être à vouloir l'imiter.

Cependant , dites-vous , n'est-il pas toujours tris-

te et désagréable de faire parler de soi ? Autre réflexion d'enfant , autre chimère , de vouloir empêcher qu'on ne parle ; de façon ou d'autre soyons persuadés qu'on parlera toujours : les uns parlent , parce qu'ils n'ont pas grand' chose à faire ; les autres , par légèreté et simplement pour se divertir. Et quand l'homme perdra-t-il cette inclination , toute mauvaise qu'elle est , à juger de tout , à dire son sentiment sur tout , particulièrement dans les sociétés où l'on ne manque pas d'esprit et de vivacité ? Et en effet , quelqu'un est-il exempt de cette espèce d'épreuve ? ne dit-on rien de ceux qui sont irréguliers , de ceux qui s'écartent du devoir ? quand vous-même vous fûtes de ce nombre peut-être , pûtes-vous vous imaginer qu'on n'en dirait rien ; et si la charité empêcha de parler , put-elle empêcher qu'on ne pensât , qu'on ne soupçonnât des choses assez désavantageuses ? Or , ne vaut-il pas mieux faire parler de vous en bien qu'en mal ?

Mais c'est , avons-nous dit , l'autre désordre du respect humain. On craint ce qui ne mérite pas d'être craint , tandis qu'on ne craint pas ce qui mérite de l'être.

En effet , quand je combats le respect humain ; quand je voudrais vous mettre au-dessus des réflexions et des discours des hommes , n'allez pas croire que ce soient les discours et les pensées de toutes sortes de personnes que je veuille ou que je puisse vouloir que vous méprisiez ; à Dieu ne plaise ; ce serait le comble de l'endurcissement et de l'impudence de se roidir contre les jugemens et contre les reproches de ses supérieurs , des personnes saintes , vertueuses , raisonnables ; je veux

qu'on craigne ceux-là , qu'on craigne leur sentiment , qu'on soit jaloux même de leur approbation , qu'on les craigne , dis - je , non pas précisément parce qu'ils parlent , mais parce qu'ils parlent sagement. Et qu'on n'aille pas dire , ce qui serait une nouvelle enfance : *Je n'attends rien de qui que ce soit ; je ne fais pas ma cour , je ne veux plaire à personne.* Ceux qui parlent ainsi , ou bien n'y réussiraient pas , peut-être , quand ils l'auraient entrepris , ou bien , dans la rencontre du plus petit intérêt , ils ne se souviendraient plus de ces insolentes bravades ; on n'en voit point qui , de ces hauts et beaux sentimens , ne descendent aux plus grandes bassesses , dans le besoin : il est une manière noble et digne des plus grandes ames , de faire la cour : c'est de suivre une conduite irréprochable , de se rendre utile et nécessaire , et de s'attirer l'estime sans la chercher.

Mais remontons plus haut ; le souverain désordre , la contradiction la plus insoutenable du respect humain , celle qui , par conséquent , montre le plus d'enfance , le moins de raison et de sagesse , c'est de craindre les hommes et de ne pas craindre Dieu ; d'appréhender leurs discours , leurs mépris , et de n'appréhender pas l'indignation et la colère de Dieu ; car , que peuvent attendre , je vous prie , d'un Dieu si grand , si jaloux de son rang et de sa gloire , ceux qui n'ont point honte de lui préférer d'indignes créatures ? A qui m'avez - vous fait ressembler , à qui m'avez-vous égalé et comparé (1) ?

Vous dites : Si je n'entre pas dans les idées des hommes , si j'ai le malheur de leur déplaire , que

(1) *Cui assimilastis me , et adæquastis , et comparastis me ?* Is. 46, 5.

peuseront-ils , que diront-ils ? Mais si vous avez le malheur de déplaire à Dieu , que pensera-t-il , que dira-t-il ? ajoutez encore , que fera-t-il ? Ce qu'il fera ? il vous l'a cent fois déclaré : dès le temps présent , il couvrira de confusion ceux qui l'auront méprisé ; il renversera leurs projets de vanité les mieux concertés ; il se servira , pour les faire tomber dans l'opprobre , des mêmes moyens dont ils attendaient leur gloire et leur élévation ; il brisera les os de ceux qui cherchent à plaire aux hommes ; il les couvrira de confusion (1). Ce qu'il fera ? au lieu d'un Dieu si grand , et qu'il leur eût été si glorieux et si doux de servir , il les livrera au pouvoir d'autant de tyrans impitoyables , qu'ils se seront voulu faire de protecteurs et d'amis par leur damnable complaisance. Vous négligez , vous abandonnez votre Dieu naturel , dit saint Augustin ; vous serez forcé de vous livrer à mille faux dieux. Ce qu'il fera ? après une vie passée dans l'agitation et dans le trouble , au grand jour où il doit se rendre justice , il ne daignera ni les reconnaître , ni les regarder (2) ; et que deviendront-ils ? Comme ils furent complices des démons dans leur orgueil , ils seront en enfer les compagnons éternels de leurs plus humilians supplices. Voilà ce qu'il faut craindre , et il ne faut craindre que cela. Ne craignez point ceux qui , après vous avoir ôté la vie , ne peuvent rien faire de plus ; craignez celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans l'enfer (3).

(1) *Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent ; confusi sunt , quoniam Deus sprevit eos.* Ps. 52, 6.

(2) *Negabo et exo eum coram Patre meo.* Matth. 10, 33.

(3) *Ne terreamini ab his qui occidunt corpus , et post hæc non habent ampliùs quid faciant.* Luc. 12, 4. — *Timete eum qui po-*

J'y pense assez , dit - on ; je sais tout cela , je le comprends même ; je ne puis me mettre au-dessus de mon imagination : mille fois j'ai formé , contre le respect humain , les résolutions les plus fortes et les plus raisonnables ; le jour même , un moment après je me suis trouvé vaincu.

C'est confirmer de plus en plus ce que je disais d'abord : *Respect humain , vice d'enfant , faiblesse toute d'imagination* ; mais croyons-nous de bonne foi que Dieu se contente d'une pareille excuse ? *Je voulais vous servir ; j'en connaissais toute la justice et toute l'obligation ; mais qu'eût-on pensé , qu'eût-on dit ?*

Je tremble , je l'avoue , quand je considère que la faiblesse d'un saint Laurent , par exemple , n'eût point suffi à le justifier , si après avoir long - temps soutenu l'ardeur cuisante des brasiers allumés , au lieu de ces paroles d'une ame intrépide , *tourne , mange , il est temps* ; il eût dit à son tyran : *tu m'as vaincu , je succombe ; donne de l'encens , j'adore les dieux ; mais délivre - moi de cet affreux supplice*. Quand je songe à l'éternelle damnation de ces malheureux dont parle l'histoire ecclésiastique ancienne et moderne ; aux quarante martyrs de Sébaste , en Arménie , où l'un d'entre eux , pour se délivrer des rigueurs de l'étang glacé , chercha la vie dans ce bain d'eau tiède où il trouva la mort , et à ces deux religieux qui avaient accompagné le père Spinola dans les prisons d'Omura , et qui renoncèrent Jésus-Christ au moment qu'ils allaient recevoir la couronne ; voilà des gens à devoir être , en quelque sorte excusés , et non pas ceux qui n'auront pas pu résister aux *distest et animam , et corpus perdere in gehennam*. Matth. 10 , 28.

cours des langues indiscrètes. Le Sauveur n'écouterait point ces transfuges , au jour des vengeances , et l'Eglise même , dans les premiers temps , ne les aurait réconciliés qu'après de sévères et édifiantes satisfactions.

Ah ! dira le Sauveur à ces vils esclaves du respect humain : si des difficultés pareilles aux vôtres eussent été capables de m'arrêter quand je délibérais sur l'ouvrage de votre rédemption , si j'eusse dit : Me faire homme , monter sur la croix , que jugeront les anges , que penseront les juifs et les gentils ; quelles réflexions feront les esprits forts et les libertins , dans toute la suite des siècles ? ne nous exposons point au scandale des uns , aux railleries des autres , aux blasphèmes de plusieurs ; que serait devenu votre salut ? J'ai passé par-dessus toutes ces considérations , afin que nulle considération ne pût vous arrêter , après mon exemple ; qu'ai-je gagné. jugez-vous donc vous-mêmes maintenant.

Jugeons - nous , en effet , et qu'au moins , après Jésus - Christ , nous n'ayons pas moins de courage qu'en eurent autrefois , avant lui , tant de saints jeunes hommes dont l'ancienne Ecriture fait l'éloge ; ce serait multiplier , au tribunal redoutable , le nombre de nos accusateurs.

Il est dit du saint homme Tobie , qu'étant jeune encore , lorsque la multitude courait à Samarie adorer les veaux d'or que l'impie Jéroboam y avait élevés comme autant de divinités , il ne rougissait point d'aller seul , bien loin , rendre ses hommages au vrai Dieu , dans le temple de Jérusalem (1). Daniel et ses

(1) *Solus fugiebat consortia omnium , sed pergebat in Jerusalem , ad templum Domini. Tob. 1, 5, 6.*

compagnons , jeunes comme lui , ne craignaient ni les défenses , ni les menaces de Nabuchodonosor. Chaque jour leurs prières se firent régulièrement , comme auparavant. Les enfans de l'illustre Matathias n'oublièrent jamais la leçon que leur avait donnée leur père mourant : « Mes enfans , leur avait dit ce » saint vieillard , nous voici dans des temps étran- » ges , des temps de renversement , de prévarica- » tion et d'orgueil ; soyez donc maintenant aussi de » vrais zélateurs de la loi , et donnez , s'il le faut , » jusqu'à votre vie pour sa défense : vous ne man- » querez ni d'épreuves , ni de persécutions , je le sais ; » mais qu'est-ce que l'homme , enfin , et que peut-il » vous faire ? toute sa gloire n'est que de la boue ; il » est aujourd'hui , il disparaîtra demain ; la gloire » de servir Dieu durera après vous , et votre gloire » sera aussi solide et aussi durable que la sienne (1). »

Reprenons. Victoire du respect humain , à laquelle nous sommes d'autant plus obligés , qu'en qualité d'ouvriers évangéliques nous devons être non-seulement les disciples , mais les apôtres même , et s'il le faut , les martyrs du christianisme. C'est le second point.

SECOND POINT.

Rien n'a fait plus d'honneur au christianisme , que cette fermeté qui mit les premiers fidèles au-dessus

(1) *Nunc confortata est superbia , et castigatio , et tempus eversionis , et ira indignationis . . . Nunc ergo , ô filii ! æmulatores estote legis , et date animas vestras pro testamento Patrum vestrorum . . . A verbis viri peccatoris ne timueritis ; gloria ejus stercus et vermis est ; hodiè extollitur et cras non invenietur.... Vos ergo , filii , confortamini , et viriliter agite in lege , quia in ipsa gloriosi eritis. I. Mach. 2 , 49 , et suiv.*

de toutes les craintes et de toutes les épreuves humaines. Voir des gens que ni la perte des biens , ni l'exil , ni la mort même ne pouvaient ébranler ni écarter de leur devoir , c'était là proprement comme le miracle de la foi , la grâce de la foi , et une preuve des plus authentiques et des plus incontestables de la force toute divine.

Si donc , au contraire , les choses en sont aujourd'hui où nous les voyons , et si la seule crainte des pensées et des discours des hommes arrêtent sur leurs plus essentielles obligations , des chrétiens descendans de ceux pour qui l'appareil formidable des maux les plus cruels n'aurait été autrefois qu'à peine un objet de tentation , ce ne peut être que par l'affaiblissement ou la perte du christianisme et de la grâce qui y est attachée , par une véritable infidélité ou par une faiblesse pitoyable.

Aussi , prenez garde qu'où le respect humain domine avec plus d'empire , à la cour et chez les grands , c'est aussi toujours où l'on trouve moins de foi et de religion ; au lieu que , parmi le peuple , où il y a plus de religion et de foi , on est aussi toujours moins dominé du respect humain.

Ce vice est donc étroitement lié à l'incrédulité ; il en est la suite ou le principe ; disons mieux , il en est le principe et la suite tout à la fois , selon cette parole de notre maître : Comment pourriez-vous croire , vous qui recherchez la gloire qui vient des hommes , et qui ne recherchez point celle qui vient de Dieu (1) ?

Le grand malheur , c'est que ce vice est passé du

(1) *Quomodo vos potestis credere , qui gloriam ab invicem accipitis , et gloriam que à solo Deo est , non queritis ?* Joan. 1 , 44.

siècle dans le cloître , où le christianisme s'était réfugié comme dans un asile , et le souverain malheur serait qu'il s'insinuât jusque chez ceux qui font hautement profession d'être les disciples et les maîtres du plus parfait christianisme.

Quoi qu'il en soit , jamais certainement nous ne soutiendrons dignement cette double qualité de parfaits disciples et d'apôtres zélés du Fils de Dieu , si nous ne nous mettons absolument au-dessus de toutes les considérations humaines. Un vrai disciple de Jésus - Christ n'a point d'autre modèle que Jésus-Christ , ni n'aspire à rien de moins qu'à se rendre une copie fidèle de son maître ; rien de médiocre ne le satisfait : or , qui voudra régler sa conduite et ses mœurs sur l'opinion du commun des hommes , même en religion , soutiendra-t-il long-temps cette haute vertu ?

Disons la vérité : la multitude n'est point ici , comme dans le monde , une foule de gens déréglés , sans piété , sans religion , sans raison quelquefois , et sans conscience ; mais aussi la multitude n'est pas toujours et ne saurait être composée de gens bien morts à eux-mêmes et bien parfaits.

Dès là donc que je voudrai plaire à la multitude , ou que je craindrai de lui déplaire , il est nécessaire que je me borne au degré de vertu dont ils se contentent la plupart , sans que j'ose m'élever plus haut ; il faut que je prie comme la multitude , que je sois régulier comme la multitude , que j'obéisse comme la multitude.

Et n'est-ce pas de là qu'on voit si peu de personnes , aujourd'hui , marcher sur les traces des saints , même dans les communautés les plus réglées ? Le

défaut de courage y a beaucoup de part , il faut en convenir ; mais on se donnerait du courage , si c'était se distinguer de la multitude que de n'en avoir pas , et rien ne l'ôte davantage que cette crainte malheureuse de se singulariser.

Cette considération sur l'impossibilité de se rendre jamais parfait avec le respect humain , fera peut-être peu d'impression sur quelques-uns , parce que leur parti semble être pris il y a long - temps , de renoncer à la haute perfection ; mais dominés du respect humain , autant qu'ils se rendent incapables des grandes vertus , autant ne courent-ils pas risque de donner quelquefois jusque dans d'assez grands désordres.

Il ne faudrait , pour cela , qu'un seul homme vicieux à qui l'on se lierait d'inclination , et dans quelle société si sainte ne peut-il pas se trouver au moins quelque Judas ?

Je sais qu'on ne va jusqu'au plus grand mal que par degrés ; d'abord , ce ne sont que des irrégularités qu'on ne se reproche qu'à peine ; mais bientôt on passe à d'autres devoirs plus essentiels , qu'on viole avec aussi peu de scrupule. On se fait des maximes , des principes sur la charité , sur l'obéissance , sur le zèle des âmes , sur la pauvreté , sur la pureté peut-être. Des gens aussi éclairés que doivent l'être de grands théologiens et d'habiles prédicateurs , voudraient-ils offenser Dieu grièvement et risquer de se damner ? Admirable raisonnement ! comme si la pratique répondait toujours à la spéculation , ou que , pour s'autoriser dans ses pratiques vicieuses , on manquât d'esprit pour trouver en spéculation de quoi s'appuyer ? Mais , je ne crains point de le dire , les plus savans mêmes sont de mauvaises règles à suivre ,

s'ils ne puissent leurs lumières au pied du crucifix Jésus-Christ est notre modèle ; les vrais savans sont ceux qui l'ont le plus étudié ; disciples imparfaits du Fils de Dieu , sera-t-il plus possible qu'avec le respect humain on soit jamais de ses dignes apôtres ? Non , et peut-être beaucoup moins encore ; car l'apostolat a des devoirs supérieurs à ceux des simples disciples. Il faut qu'un apôtre travaille selon le goût de Dieu , et non point suivant les maximes de cette fausse sagesse qui va toujours à pas mesurés , qui ne veut rien risquer , rien entreprendre dont le succès soit incertain , de crainte de s'exposer à la censure et à la raillerie.

Ainsi il prêchera comme les autres , à la mode comme les autres , poliment , c'est-à-dire faiblement comme les autres , plus pour plaire que pour toucher , plus pour s'attirer des applaudissemens que pour gagner des ames à Dieu.

Comme les autres , il ne donnera que dans les bonnes œuvres d'éclat ; les gens simples et grossiers , les pauvres , seront négligés , ou il ne travaillera que superficiellement à les secourir.

Comme les autres , il ménagera les gens d'un certain rang , en mollissant avec eux ; il espérera toujours les convertir , les corriger , et ne le fera jamais.

Comme quelques autres , peut-être , il aura des vues intéressées ; il se donnera plus volontiers à ceux dont il attendra davantage.

D'ailleurs , comme au dedans il se conduira par respect humain au gré des imparfaits , au dehors il prendra peut-être aussi les usages , les maximes des pécheurs ; l'habitude de n'oser contredire , le suivra partout ; son silence sera pris pour une approbation ;

on sera charmé de pouvoir s'en autoriser ; il devrait attirer à Dieu les gens du siècle , les gens du siècle l'attireront vers eux : or, que de prévarications énormes et que de dangers visibles pour les personnes destinées à marcher sur les traces des premiers apôtres ; destinées à endurer le martyre même, plutôt que de souffrir qu'il y ait aucune prescription pour l'Evangile ! Finissons par donner quelques remèdes et quelques pratiques contre le respect humain.

Le remède, le grand remède, c'est l'amour du mépris et de l'opprobre , pour le nom de Jésus-Christ. Ce qui donne cet amour, c'est l'estime qu'on doit faire, selon l'esprit de l'Evangile, d'une persécution injuste. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice (1). Quelle grâce, au jugement de tous les saints, et à quel prix ne l'eussent-ils pas achetée ! Rappelons ici tout ce que tant de fois on nous a dit du bonheur du martyre ; les victoires domestiques de tout ce qui s'oppose à notre vertu, est ce qui y prépare et ce qui la mérite, en quelque sorte, si rien peut jamais la mériter.

Quant à la pratique, la première démarche est, quelque part que nous allions, de nous déclarer d'abord hautement pour être ce qu'il faut être : qui commencera à vouloir composer, ne reviendra jamais où il faut, ne fût-ce que par la crainte de passer pour inconstant.

La seconde est de faire toujours société avec les gens les plus vertueux, après que nous les aurons connus. *Avec les méchants*, disait saint Augustin, *on rougit bientôt de ne le pas être ; il y a une espèce*

(1) *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam. Matth. 5, 10.*

de charme insurmontable à s'entendre dire, de compagnie : Allons, faisons; on n'a plus honte que de ne pas perdre toute honte (1). Par une espèce de disposition semblable et contraire tout à la fois, avec des personnes d'une haute vertu, on a honte de n'être pas assez religieux; *pudet non esse religiosum*. Servons-nous, contre le respect humain, même du respect humain. Si, dans les premiers temps, nous avons quelque peine à les trouver d'abord, ces gens de bien du premier ordre, condamnons-nous plutôt à une espèce de solitude, jusqu'à ce que Dieu nous les adresse.

C'est imiter les premiers fidèles, quand ils quittèrent les villes où ils croyaient que Jésus-Christ n'était plus si bien servi, pour chercher un asile dans les déserts : notre désert c'est notre chambre, aimons-la; on ne peut pas toujours y demeurer; ne prenons nos récréations qu'avec le gros de la communauté; c'est dans les conversations particulières et recherchées que le respect humain fait les plaies les plus mortelles; en public, sous les yeux des personnes les plus sages d'une maison, tout inspire la sagesse et la réserve. Heureux, après tout, quand, au prix d'un peu moins de joie et de liberté, nous devrions acheter la conservation de nos bons sentimens et de notre zèle pour la perfection. Les joies pures et pleines ne sont le partage que des bienheureux dans la gloire. *Amen*.

(1) *O seductio mentis investigabilis ! cùm dicitur, camus, facimus, pudet non esse impudentem.*

II^e EXHORTATION.

Péché de ceux qui causent le respect humain

Erat peccatum puerorum grande nimis coram Domino , qui trahebant hominès à sacrificio Domini I. 1. Reg. 2 , 17.

Le péché de ces jeunes hommes était énorme devant Dieu, parce qu'ils détournaient le peuple de sacrifier au Seigneur.

C'EST des deux enfans du grand - prêtre Héli que parle ici l'Ecriture. Chargés du soin de présider dans Silo aux sacrifices ordonnés par la loi , en la place de leur père qui était déjà vieux , ces jeunes gens , par une avarice sordide et sacrilège, faisaient enlever pour eux , avec violence , avant l'oblation , ce qu'il y avait de meilleur dans chaque victime. Péché énorme , dit l'historien sacré ! Pourquoi ? Parce que le peuple , indigné de ne pouvoir offrir que des sacrifices imparfaits et mutilés , se retirait peu à peu de l'autel , et que le culte de Dieu s'affaiblissait tous les jours , d'une manière scandaleuse.

N'animons donc point tellement notre zèle contre ceux qui succombent à la persécution du respect humain , que nous semblions épargner ceux qui la suscitent , et qui se rendent comme les tyrans des âmes faibles et imparfaites. C'est une enfance pitoyable et une inexcusable lâcheté , de trahir la cause de Dieu , et de tenir dans soi-même , comme dit saint Paul , la vérité captive , par la crainte des pen-

sées et des discours des hommes (1). Mais être cause , par ses discours ou par les signes qu'on donne de ses pensées peu religieuses , que la vérité gémissent dans l'esclavage , et que Dieu soit abandonné et trahi , pouvons-nous croire que ce soit une moindre faute ? Non ; c'est un crime , et quelquefois un crime du premier ordre , *peccatum grande nimis* , parce que c'est toujours empêcher que Dieu ne soit servi comme il le mérite ; mais , de plus , c'est souvent un double crime , parce que , par là on peut aller jusqu'à causer ou occasioner la damnation , non-seulement de ses frères , mais celle de plusieurs autres après eux , ce que ne faisaient pas absolument les enfans d'Héli.

Pour vous donner de ce péché toute l'horreur que vous devez en avoir , je ne veux , aujourd'hui , que le comparer à celui des persécuteurs qui firent à l'Eglise , dans les premiers temps , une guerre si cruelle.

La comparaison est odieuse , et elle vous paraîtra d'abord un peu outrée ; mais expliquons-nous , et si , par quelque endroit , vous vous sentez moins coupable qu'eux , j'ose dire que , par plusieurs autres , vous vous trouverez peut-être autant ou même plus coupables.

Je regarde donc les anciennes persécutions , 1.^o dans leurs effets , 2.^o dans leurs causes ; et je dis que la persécution du respect humain n'est souvent guère moins funeste dans ses suites , et qu'elle est toujours certainement moins excusable dans ses principes.

Par vos discours inconsiderés , par vos signes de

(1) Rom. 1, 18.

mépris, par vos railleries piquantes et dédaigneuses, prenez garde, vous faites peut-être autant de mal ; mais vous ne sauriez vous servir des mêmes excuses que les anciens persécuteurs.

PREMIER POINT.

N'exagérons rien. Je conviens qu'entre les moyens que nous pouvons prendre pour persécuter la vertu, et ceux que mirent en usage les premiers ennemis de l'Eglise, la différence est comme infinie ; on n'emploie plus l'exil et la confiscation des biens, les chevalets, les tortures, le fer, le feu, comme autrefois, je le sais ; mais qu'importe cependant, si les effets sont les mêmes, à peu près, pour le fond, et si cette prétendue différence de moyens qu'on met en usage, ne sert qu'à nous rendre plus hardis, plus tranquilles dans le mal dont nous nous rendons coupables ? or, l'un et l'autre sont également vrais.

En effet, j'aurais horreur de moi-même, et je ne me le pardonnerais pas, si je faisais à mon frère un mal qui, par lui-même et par sa nature, fût capable de le pousser jusqu'aux dernières extrémités du vice ; au lieu que je n'ai point horreur d'une parole que je dis, d'une plaisanterie qui m'échappe, d'un geste méprisant que je fais ; il ne paraît rien en cela de barbare et de cruel ; je continue sans remords et sans scrupule.

C'est donc aux suites du respect humain (faisant abstraction de tout le reste) qu'il faut s'attacher, et il n'est question que de savoir si de là il peut arriver autant de mal que je le suppose. Certes, si on avait égard à quelque autre chose, la persécution

de Julien l'apostat , qui employa plus de caresses que de menaces , plus de promesses et de grâces que de tortures et de violences , doit paraître excusable.... On pourrait justifier de même les écrivains du paganisme , qui ne tentaient les fidèles que par la force de la persuasion ou par les traits pressans de la satire ; justifier encore les pères et les mères qui subornaient leurs enfans par l'espérance d'un établissement avantageux , par les larmes , par les démonstrations de l'affection la plus tendre ou de la douleur la plus accablante : on ne s'arrête point là cependant , pour les excuser ; on n'a égard qu'aux tristes effets que produisaient ces genres différens de détacher les chrétiens de Jésus-Christ et de la religion : maintenant donc les suites de la persécution du respect humain , quelles sont-elles ? Les mêmes , en quelque façon , que celles de la persécution des premiers temps.

Alors , on empêchait les fidèles de se faire chrétiens ; aujourd'hui , on empêche un fidèle qui est chrétien , de se faire ou un vrai chrétien , ou du moins un parfait chrétien.

Alors , on obligeait les fidèles timides à quitter leurs villes pour aller chercher un asile dans les déserts , c'est l'origine de la vie solitaire ; aujourd'hui , on contraint son frère à se cacher pour faire le bien , et n'oser pratiquer les devoirs de la piété et de la perfection , que dans une espèce de solitude ; il était venu en religion pour se sauver de ce que la religion appelle la tempête et la contradiction , à *contradictione linguarum* , à *pusillanimitate spiritûs et tempestate* ; la persécution qu'il craignait , l'a suivi jusque dans la solitude.

Alors , on faisait apostasier plusieurs fidèles , d'une manière scandaleuse ; Dieu veuille , aujourd'hui , qu'on n'en fasse pas apostasier plusieurs en secret , si peut-être on ne va pas jusqu'à leur faire perdre entièrement leur vocation.

Pour moi , je ne vois ici qu'une différence ; c'est que les anciennes persécutions ne faisaient , d'ordinaire , que plus de chrétiens , et de fervens chrétiens , suivant cette parole : *Le sang des martyrs est une semence de chrétiens* ; au lieu que le respect humain n'excite la ferveur que d'un petit nombre d'âmes fortes et courageuses ; mais comme ce bon effet de la multiplication des chrétiens , partant d'une mauvaise cause , n'était point attribué au tyran , et qu'il ne devait point l'être ; de même , quand les railleries des libertins ou des imparfaits pourraient en affermir quelqu'un dans le bien , cet effet salutaire ne devrait point être attribué à ceux contre qui nous parlons.

Mais est-il possible , direz-vous , que deux paroles puissent faire tant de mal ? Je vous le demande à vous-même ; je ne veux d'autre juge que vous ; combien de fois la crainte de ces deux paroles , la crainte peut-être de quelque chose de moindre que des paroles , un coup d'œil , un geste , un sourire moqueur , vous a-t-il fait manquer à vos devoirs , peut-être assez essentiels ! En vain vous a-t-on dit que le respect humain n'était qu'un vice d'enfant et d'imagination ; que c'était une ombre , un fantôme , un masque sans âme et sans vie ; avez-vous eu seulement la force de l'approcher sans qu'il vous rendît incapable de toute vertu solide , capable , d'un jour à l'autre , des plus grands vices ? On vous a répété

cent fois , que vous vous trouveriez sans excuse devant Dieu , au jour de ses vengeances ; vous en êtes convenu ; vous ne l'avez que trop senti , peut-être vous en avez gémi ; vous en êtes-vous corrigé ?

Mais prenez garde , ici , à une autre différence , bien essentielle encore ; outre ces deux espèces de persécutions , celle d'autrefois n'allait , d'ordinaire , qu'à perdre le particulier qu'on persécutait ; ici , à l'occasion et dans la personne d'un seul à qui vous nuisez , vous vous exposez à nuire à beaucoup d'autres ; je parle de l'ascendant que vous pourriez prendre par là sur quelqu'un de vos frères , et dont vous vous prévaudriez pour l'empêcher d'aller jusqu'où la grâce de sa vocation l'appelle.

En un mot , être cause qu'un seul religieux ne devienne pas un homme parfait , c'est comme donner lieu à la damnation d'un grand nombre de personnes qu'il aurait sanctifiées , s'il eût été plus vertueux ; car quelle différence entre le bien que peut faire un saint du premier ordre , et celui que pourraient faire des ouvriers qui n'ont qu'une vertu médiocre ! Y pense-t-on ?

Que l'on compare donc , si l'on veut , cette persécution-ci à celles d'autrefois ; mais non pas , direz-vous , à toutes celles d'autrefois ; elle n'est guère comparable à l'attentat damnable de ces tyrans ingénieux qui , laissant la foule du peuple , s'acharnaient contre les ministres de l'Eglise ; *les pasteurs étant frappés ou mis en fuite , ils comptaient disperser aisément et détruire le troupeau...* Voilà ce qu'on dit si souvent , pour se disculper des maux que causent des attaques indiscrètes : *Je ne lui ai donné ni mauvais exemple , ni mauvais conseil sur*

aucun devoir capital ; je ne l'ai réduit qu'à être un peu moins régulier , qu'à ne pousser point les choses si loin. Mais vous ne dites pas que son irrégularité et son relâchement dans la fidélité à la grâce , l'empêcheront d'être un aussi grand homme de bien qu'il l'eût été , et de cela seul voyez quelles pourront être les suites ; je viens de vous le dire.

Reste donc, comme je l'ai dit, de reconnaître de bonne foi toute la grandeur de la faute, de s'en humilier profondément et d'en faire une bonne pénitence ; s'humilier premièrement, c'est l'exemple que nous a donné saint Paul, lorsque, oubliant tous les grands biens qu'il pouvait faire alors, il se rappelait si souvent au mal qu'il avait fait à l'Eglise de Dieu, dans ses premières années : *Je suis le dernier de tous les apôtres ; non, je ne mérite pas le nom d'apôtre, j'ai persécuté l'Eglise de mon Sauveur*, ou plutôt, mon Sauveur dans ses membres (1). Faire pénitence ensuite ; et la meilleure de toutes les pénitences à cet égard, c'est de soutenir, d'animer les faibles, en toute occasion ; de prendre leur défense et leur parti ; vous le pourrez encore plus, après quelques années, à l'égard d'un autre qui arrivera nouvellement ; et à proportion que vous avancerez davantage, vous le pourrez encore mieux ; jamais vous ne le pourrez si efficacement qu'avec ceux qui vous auraient quelque obligation pour les services que vous leur rendrez dans leurs études. A l'égard des imparfaits, ou de ceux dans qui il paraîtrait peu d'esprit de religion, craignez, respectez Dieu assez

(1) *Ego enim sum minimus Apostolorum, qui non sum dignus vocari Apostolus, quoniam persecutus sum Ecclesiam Dei. I. Cor. 15, 9.*

pour mériter qu'ils vous respectent et qu'ils vous craignent, comme il est écrit d'une sainte martyre de notre France (c'est sainte Blandine, à Lyon) : quoique ce ne fût qu'une pauvre esclave, *elle craignait tellement Dieu, que tout le monde la craignait elle-même* ; c'est-à-dire la respectait (1). Tout ceci, faites-le à proportion que vous aurez ou que vous croirez avoir plus d'esprit ; car, outre que Dieu attend cela de votre reconnaissance, pour vous avoir plus heureusement partagé que plusieurs autres ; outre qu'il ne vous a donné des talens que pour les mieux faire servir à sa gloire, et qu'il en demandera compte sur ce principe-là ; outre cela, dis-je, songez que c'est par cette réputation d'esprit bien ou mal fondée, que vous vous êtes fait plus écouter, et que vous vous êtes rendu plus coupable.

Enfin, à l'humilité et à la pénitence pour le passé, ajoutez une scrupuleuse circonspection à ne vouloir laisser rien échapper qui puisse tenter, scandaliser, ébranler tant soit peu personne ; si ce ne sont que des bagatelles dont il faille vous abstenir, vous serez plus répréhensible encore de refuser à Dieu si peu de chose.

Hélas ! nous n'avons pas toujours le courage de faire si bien ; ne détournons pas au moins les autres de faire du bien, ou de faire mieux que nous (2).

N'ayons pas à nous reprocher d'avoir ajouté contre Dieu la perfidie à la lâcheté ; l'un n'est peut-être qu'une faiblesse que Dieu pourra pardonner ; l'autre serait un attentat au premier chef, qui ne pourrait attirer qu'un châtiment affreux et exemplaire.

(1) *Ita Deum timebat, ut ab hominibus timeretur.*

(2) *Te si piget imitari, noli adversari.*

Animons donc plutôt notre frère ; étant saint , il pourra obtenir grâce pour nous ; la joie que nous aurons de voir Dieu bien servi , touchera sa miséricorde en notre faveur ; nous aurons part à tous les biens que feront les autres , sans que nous soyons exposés à en perdre rien , par des retours de vanité et de complaisance.

Mais reprenons : dans cette persécution qu'on fait à la vertu , n'y a-t-il rien qui puisse diminuer nos fautes , ou même ne peut-on jamais les excuser ? C'est ce qu'il faut examiner maintenant , et nous trouverons que la persécution d'aujourd'hui est infiniment plus coupable dans nous , par son principe , que dans les persécuteurs d'autrefois : c'est le second point.

SECOND POINT.

Faire , dans la religion et parmi ses frères , l'office de tyran , est quelque chose de si affreux et de si noir , que je ne m'étonne pas qu'on emploie tout ce qu'on a d'esprit pour affaiblir un reproche si odieux , ni qu'on essaie , par toute sorte de moyens , de justifier la persécution du respect humain.

Mais combien faible paraîtra cette justification , combien frivoles et pitoyables toutes ces excuses , surtout si on veut les comparer à celles des premières persécutions ! Or , à regarder la persécution dans ses principes , les tyrans se trouveront , j'ose le dire , beaucoup moins coupables que nous. Pourquoi ? Premièrement , c'est qu'ils ne connaissaient pas le Dieu contre qui ils faisaient la guerre ; secondement , parce qu'ils ne connaissaient guère davantage les chrétiens à qui ils la faisaient • expliquons-nous.

Les tyrans n'entendaient guère parler de Jésus-Christ, que comme d'un malheureux qu'on avait fait mourir en croix pour ses crimes ; les païens prirent soin de supposer des actes qu'ils disaient être de Pilate , par où Jésus-Christ , par ses propres dépositions , se reconnaissait coupable des attentats dont on l'avait accusé.

Les Juifs , chez qui la chose s'était passée , loin de s'inscrire en faux contre ces noires calomnies , les fortifiaient de tout leur pouvoir ; que penser d'une religion dont l'auteur était si décrié , et avec de tels préjugés , était-il aisé de revenir et d'entendre raison ? Aussi , tous les miracles des chrétiens , ou bien on les attribuait au démon , ou bien n'étaient regardés que comme des tours de magie , pourvu même qu'on ne crût pas que c'étaient autant de faits supposés par un peuple léger et facile à tromper.

Ajoutons que les tyrans ne regardant Jésus-Christ que comme un Dieu fabuleux , étaient perpétuellement animés à persécuter ses sectateurs , par les oracles et par les réponses de ceux qu'ils regardaient comme les dieux véritables. Aussi leur cruauté devenait religieuse ; non-seulement ils ne croyaient pas pécher en faisant la guerre à Jésus-Christ ; ils eussent cru pécher en ne la lui faisant pas ; et plus leur violence était outrée , plus ils pensaient qu'elle était méritoire ; c'est Notre-Seigneur lui-même qui l'a dit : *L'heure approche où ceux qui vous feront mourir , s'imagineront rendre un grand service à Dieu* (1). Il ajoute qu'ils n'en usaient ainsi que faute

(1) *Venit hora in qua omnis qui interficit vos , arbitretur obsequium se præstare Deo.* Joan. 16 , 2.

de connaître et le Père céleste, et le Fils que le Père a envoyé (1).

On dira que la rigueur dont ils usaient, ne saurait être pardonnable dans aucune occasion, que c'est toujours une terrible inhumanité de traiter ses semblables comme les lions et les tigres ne se traitent pas les uns les autres : mais que ne justifie point le zèle prétendu de la religion et de l'honneur des dieux qu'il faut venger ? Etre cruel en pareille occasion, c'est piété.

Les anciens persécuteurs pouvaient donc se servir de cette excuse : *Je l'ai fait par ignorance, je l'ai fait par un motif de zèle* ; excuse dont se servit saint Paul lui-même (2), *ignorans feci* ; excuse qu'il appliquait aux propres juges du Sauveur (3) ; excuse par où saint Pierre, comme saint Paul, semblait vouloir excuser le peuple et les chefs de la synagogue (4). Cette excuse, dis-je, à notre égard peut-elle avoir la moindre valeur ? Ignorons-nous maintenant le mal que pouvaient causer des discours inconsidérés, de malignes railleries, ou jamais pûmes-nous ignorer quel était celui à qui nous faisons la guerre ? N'entendîmes-nous pas Jésus-Christ qui nous criait : *Je suis ce Jésus que vous persécutez* (5) ? Que vous ai-je donc fait, et par où

(1) *Et hæc facient vobis, quia non noverunt Patrem, neque me.* Joan. 16, 2

(2) Tim 1, 13.

(3) *Si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.* I. Cor. 2, 8

(4) *Et nunc, fratres, scio quia per ignorantiam fecistis, sicut et principes vestri.* Act. 3, 17

(5) *Quid me persequeris ? ego sum Jesus quem tu persequeris.* Act. 9, 4, 5.

ai-je pu m'attirer ce traitement indigne et impie tout à la fois ? Est-ce pour vous avoir servi au prix même de mon sang , tout indigne que vous en étiez , que vous vous rendez redoutable à ceux qui voudraient me servir tout-à-fait comme je le mérite ? Est-ce pour vous avoir défendu contre tous vos ennemis , que vous révoltez contre moi mes propres sujets ? Répondez , si vous osez.

Le crime des anciens philosophes , selon saint Paul , fut d'avoir connu Dieu par les lumières de la nature , d'avoir entendu le témoignage que rendent toutes les créatures à la majesté de leur auteur , et de ne l'avoir pas adoré , de ne lui avoir pas rendu le culte qui est dû à sa grandeur suprême. Nous ne sommes pas contents , nous autres , de ne point l'adorer en esprit et en vérité , il faut encore empêcher que les autres ne l'adorent. Si donc le châtimement des philosophes fut si terrible , que ne devrions-nous pas appréhender ? Dieu , dit l'Apôtre , les livra à la conduite de leurs sens réprouvés ; ceux qui se disaient sages , devinrent fous ; on les vit se dégrader , se déshonorer eux-mêmes par les plus humiliantes débauches. N'est-ce pas ainsi qu'il nous abandonne , quelquefois , au pouvoir de nos ennemis ? Il nous rend guerre pour guerre ; nous lui disputons l'empire des cœurs , il soulève contre notre raison tout ce qui ne devrait qu'obéir : l'esclave domine.

Deuxième circonstance qui pourrait , sinon excuser , du moins diminuer le crime des anciens persécuteurs , c'est qu'ils ne connaissaient guère plus les chrétiens que le Dieu des chrétiens ; on leur en faisait les plus hideuses peintures : ce sont des hommes abominables , qui , sous couleur de charité et de com-

munauté de toute sorte de biens , s'adonnent aux impuretés les plus monstrueuses ; le sang humain est leur plus délicieux breuvage ; ils se rassasient brutalement de la chair des enfans tendres encore , qu'ils ont égorgés. La vérité n'était pas facile à éclaircir , tandis qu'on croyait nécessaire de cacher nos mystères , de n'expliquer les dogmes que par énigmes , de ne s'assembler que de nuit , dans des grottes à la campagne , ou à la ville dans des lieux souterrains.

Ignorons-nous de même ce que font nos frères que nous persécutons ? Leur vie n'est-elle pas irréprochable , leur conduite régulière , leur vertu solide , leur innocence à l'épreuve de la calomnie ? et n'est-ce pas à ceux qui excellent en tout cela que nous nous adressons ? Quelqu'un dira : Je respecte leur vertu ; je n'en veux qu'à des défauts qui gâtent et qui déshonorent , en certaine manière , leur vertu , j'espère même les corriger.

Les corriger ! et qui vous en a donné la commission ? Oubliez-vous ces hypocrites de l'Evangile , qui disent à leurs frères : Souffrez que j'ôte la paille que je vois dans votre œil , tandis qu'une poutre énorme les aveugle ? Qui veut corriger les autres , s'il n'a pas l'autorité que donne la place , il doit avoir au moins l'autorité que donne l'exemple ; avez-vous l'un ou l'autre ? car , rendez-vous justice : votre frère ne pèche que par fragilité , il n'est qu'imparfait ; vous êtes vicieux , et vous voulez le corriger ! Est-ce par des invectives , par des railleries piquantes , par des mépris outrageans , que l'on corrige ? N'est-ce pas plutôt aigrir le mal ? et si votre frère vous ressemblait , ne se roidirait-il pas , peut-être , et ne s'obstinerait-

il pas contre vos remontrances peu mesurées , plutôt que d'en profiter ?

Vous êtes sincère , dites-vous , vous ne sauriez cacher vos sentimens ; soyez donc vrai aussi , et louez tout ce que vous ne sauriez vous empêcher d'approuver ; balancez tout , et , par une compensation équitable , vous oublierez le mal en faveur du bien ; car il y a autant et plus de bien que de mal. Mais non , ne vous prévalez ni de zèle , ni de charité , ni de justice ; on aperçoit trop que vous n'agissez que par passion. Si vous les persécutez , c'est que leur conduite vous condamne ; c'est que vous êtes jaloux de les voir plus aimés , plus considérés que vous ; c'est que vous ne sauriez vaincre une antipathie qui n'a pour fondement que votre mauvaise humeur , ou quelque défaut de votre frère , qui ne lui est pas libre.

Rappelons-nous toujours la fin de notre état. Nous sommes appelés à la sanctification des ames ; mais qu'est-ce que tout notre zèle , s'il ne s'applique pas d'abord à ceux de la même communauté , de la même maison , de la même famille que nous (1) ? Ce sont ceux que Dieu nous a premièrement et principalement recommandés. Mais quelle prévarication que d'être apôtres de profession et persécuteurs d'exercice ; apôtres de droit , persécuteurs de fait ; c'est-à-dire , ministres de Jésus-Christ par la nature de notre état , et par notre conduite ministres du démon.

Car , prenez garde ; si le démon avait entrepris de mettre le désordre dans une famille , dans une communauté , que ferait-il et que pourrait-il faire de plus ? S'il se montrait en sa propre personne , d'abord on en aurait horreur ; s'il sollicitait aux derniers

(1) *Id omnes , maximè autem ad domesticos fidei. Gal. 6 , 10.*

crimes, qui l'écouterait? Il devrait donc prendre la figure de quelqu'un de nous, s'insinuer d'abord, se faire estimer par son esprit et ses manières agréables, venir ensuite à débiter ses maximes de relâchement, railler finement ceux qui ne donneraient pas dans ses pensées; bientôt il dégoûterait les uns de leur vocation, et inspirerait aux autres des tempéramens et des accommodemens sur tous leurs devoirs: Dieu veuille que ceci ne soit jamais qu'une supposition!

Sans juger personne, défions-nous donc comme du démon même, de ceux en qui nous croirions apercevoir quelque chose de son malheureux esprit; et quant à nous, regardons-nous comme de vrais démons, si nous sentions cette inclination malheureuse à détourner les autres du devoir; *absit. Amen.*

EXHORTATIONS

SUR

LA FIN DU MINISTÈRE APOSTOLIQUE.

Travailler à sa perfection et à celle du prochain.

Attende tibi , et doctrinæ ; insta in illis : hoc enim faciens , et teipsum salvum facies , et eos qui te audiunt.

Soyez attentif à vous - même et à l'instruction des autres : appliquez-vous-y fortement et constamment ; car , de cette sorte , vous vous sauverez vous-même , et ceux qui vous écoutent. 1 *Tim* 4, 16.

QUE peut-on dire de mieux et de plus à propos , à des hommes apostoliques , pour les porter à bien remplir les devoirs de leur vocation ? ou plutôt , n'est-ce pas ce que notre saint fondateur a recommandé à ses enfans , lorsqu'il a dit que la fin de notre apostolat n'est pas seulement de s'appliquer , avec la grâce de Dieu , à son salut et à sa perfection propre , mais de s'employer encore de toutes ses forces à procurer le salut et la perfection du prochain ?

Mais , à ce que saint Paul apprend ici à Timothée , notre règle ajoute la manière dont on doit allier ces deux fins , et les subordonner de telle sorte l'une à l'autre , qu'elles puissent mutuellement se soutenir et s'entr'aider.

On veut donc , et on ordonne partout , que nous

nous sacrifions comme des gens qui doivent s'employer à la sanctification des autres , et l'on veut que nous nous employions à la sanctification des autres , comme des gens qui cherchent toujours à se sanctifier de plus en plus.

En effet , et prenez garde , s'il vous plaît , à ces deux propositions qui vont faire le partage de cet entretien ; un homme qui n'est pas déjà un saint , ou qui n'a pas du moins commencé à le devenir , ne travaillera jamais bien utilement au salut du prochain : mais un saint , ou un homme avancé déjà en sainteté , et qui travaille , avec cela , de tout son pouvoir au salut du prochain , ne saurait manquer , et de se conserver , et de devenir encore un plus grand saint

Il faut donc et commencer et finir par nous sanctifier : commencer à nous sanctifier , pour nous mettre en état de sanctifier les autres ; nous employer ensuite à sanctifier les autres , pour achever nous-mêmes de nous sanctifier. Et voilà le rapport mutuel des deux fins du ministère apostolique , et comment elles doivent se servir l'une et l'autre.

PREMIER POINT.

L'obligation de se sanctifier est si essentielle à l'état d'un chrétien et d'un religieux , que quand nous ne serions pas appelés à sauver le prochain , il faudrait encore travailler de toutes nos forces à nous rendre aussi parfaits qu'est grande la grâce qui nous est offerte pour le devenir. Un Dieu si saint ne saurait être servi dignement que par des saints ; vous serez saints parce que je suis saint (1). Cependant , et dans le christianisme , et dans la religion même ,

(1) *Sancti eritis , quia ego Sanctus sum* Levit. 11, 45.

si peu de gens s'appliquent à rendre à Dieu un culte parfait, que c'est une raison nouvelle pour ceux qui sont un peu touchés du zèle de sa gloire, de le dédommager dans leurs personnes, de tant de serviteurs ou infidèles, ou mauvais.

D'abord, à ne considérer que nous-mêmes, notre sanctification est tellement un premier devoir, que si nous ne pouvions pas nous sanctifier en sanctifiant le prochain, il faudrait absolument abandonner le soin du prochain, pour ne penser qu'à nous sanctifier nous-mêmes : saint Paul nous l'insinue, dans l'avis qu'il donne à Timothée : *Attende tibi, et doctrinæ* : songez à vous-même avant toutes choses, dit-il, *attende tibi* ; ensuite vous pourrez songer aux autres, *et doctrinæ*.

La raison, la voici, dans les paroles de Jésus-Christ notre Maître, *que servirait-il à l'homme de gagner tout le monde, s'il venait à perdre son âme* (1) ? Cela ne veut pas dire simplement : Que servirait-il à l'homme de conquérir toute la terre habitable, de mettre sur sa tête toutes les couronnes de l'univers, et de ramasser en sa personne toutes les grandeurs, toute la science, toute la réputation, tous les trésors imaginables, s'il venait à se damner : cela veut dire encore : Que servirait-il à un apôtre d'avoir gagné à Dieu une multitude d'infidèles, d'hérétiques, de pécheurs, d'avoir peuplé le Ciel de citoyens, si sa conduite personnelle n'en avait fait qu'un réprouvé ?

Imaginons nous un saint Paul, un saint Xavier au tribunal de Jésus-Christ, suivis de cette foule innombrable de barbares qu'ils ont sauvés, et devenus eux-mêmes condamnables pour s'être oubliés

(1) Matth. 16, 26

en pensant aux autres ; qu'auraient-ils autre chose à attendre , que de plus sanglans reproches de la part du juge et des assistans ? Médecin autant et plus malade que nous , vous n'avez pas pensé à vous guérir vous-même ; vous avez aimé ce que vous avez su nous faire haïr ; vous n'avez pas appréhendé ce que vous nous avez fait craindre et éviter par vos discours touchans et pathétiques ?

Ce serait donc une misérable conduite et une excuse bien frivole , que de vouloir justifier ses négligences au service de Dieu , par la multitude des occupations auxquelles on se livrait pour le service du prochain ; que de quitter ses exercices de piété , les examens , l'oraison , les lectures ; de dire froidement et à la hâte , le saint office ou la messe , pour donner plus de temps à préparer des discours chrétiens , à composer un cours de théologie , ou , ce qui serait moins supportable encore , à se rendre habile dans les affaires , dans la philosophie , dans les mathématiques , dans les belles-lettres , dans l'histoire profane. Que d'inutilités ! que de vanités ! Règle générale , il faut plutôt négliger un peu le prochain que de se négliger soi-même ; les devoirs de notre propre sanctification doivent être toujours privilégiés , ou , s'il arrivait jamais qu'un besoin extraordinaire , ou qui ne pût se différer , nous appelât au service d'un moribond ou d'un homme qui vient de loin , il faut faire alors pour notre ame ce que nous savons si bien faire pour notre corps ; on prend son repas plus tard , quand on n'a pu le prendre à l'heure ; on repose plusieurs jours , quand on a veillé plusieurs nuits ; de même , faire le soir une oraison qu'on n'aura pu faire le matin ; prendre quatre ou cinq jours de retraite ,

après une mission de quelque temps , et que ce soit une loi inviolable.

Mais nous nous tromperions beaucoup de croire que le soin de notre perfection propre pût préjudicier au salut ou à la perfection d'autrui ; j'ai dit , au contraire , et c'est ma première proposition , que quand nous n'aurions pas d'autres raisons de nous sanctifier , que la nécessité de sanctifier les autres , nous devrions sans cesse travailler à notre propre sanctification. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a qu'un saint , ou un homme qui fait de grands efforts pour le devenir , qui puisse espérer d'être fort utile au prochain. On ne lui est véritablement utile , qu'à proportion qu'on sacrifie son repos , ses commodités et qu'on est plus parfaitement mort à soi même ; qu'à proportion qu'on sait mériter l'estime et la confiance de ceux qu'on a dessein d'attirer à Dieu : or, je vous demande si , pour tout cela , il ne faut pas , sinon une vertu consommée déjà , au moins une vertu fort avancée , et de grands commencemens de sainteté avec de nouveaux desirs de se sanctifier chaque jour de plus en plus.

Tant de fois nous l'avons déjà montré ; mais c'est la chose qu'on oublie le plus volontiers , parce qu'elle humilie notre orgueil et nous rend tous à peu près égaux : ce ne sont point les talens naturels ni acquis , l'esprit , la science , la force de la parole , qui , par eux-mêmes , peuvent faire du fruit dans les cœurs ; c'est l'union de l'instrument avec le principe de la grâce.

Méditons sans cesse le testament de notre Maître , et ce qu'il dit à ses disciples , quelques heures avant sa passion : *Je suis la vigne et vous êtes les bran-*

ches ; celui qui demeure en moi et en qui je demeure , rapporte beaucoup de fruit , parce que sans moi vous ne pouvez rien faire (1).

Je sais que ceci s'applique aussi à la nécessité de la grâce même pour faire le bien , à la nécessité du concours même pour agir naturellement ; mais ce passage , dans le sens naturel , regardait la conversion du monde , que devait produire , par les apôtres , la seule union qu'ils auraient avec Jésus-Christ. Maxime certaine : plus il entre de l'Esprit de Dieu dans nos ministères , moins il entre de notre propre esprit , et plus ils sont efficaces pour la fin que nous devons nous proposer.

Chargés d'un grand apparat de doctrines et de belles paroles , nous plairons peut-être , nous nous ferons un certain nom , une certaine réputation dans le monde , mais nous ne convertirons pas ; nous nous y tromperons peut-être aussi , et croirons que nous avons converti ; mais ce sera la prière d'un humble serviteur de Dieu , qui ne sort point de sa solitude , ou les pénitences du simple frère qui nous accompagne , qui donneront la force à nos discours et qui nous attireront la bénédiction du Ciel.

Si vous en doutez , reprenons la chose dès le commencement de l'Eglise jusqu'à nous. Qui sont ceux qui , dans tous les siècles , ont fait ces grands mouvemens dans les provinces , dans les royaumes entiers ; qui se faisaient suivre et écouter , non pas par une poignée d'auditeurs mendiés ou ramassés avec peine dans l'enceinte d'une église médiocre , mais par la multitude qui venait de bien loin à la ronde

(1) *Ego sum vitis , vos palmites ; qui manet in me et ego in eo , hic fert fructum multum , quia sine me nihil potestis facere.*
Joan. 15, 5.

pour assister à leurs prédications ; qui quittaient maison , bien , enfans , patrie , pour passer avec eux d'une contrée dans une autre ?

Sans parler des apôtres et des pasteurs de la primitive Eglise , les Bernardin , les Antoine de Pade , les Vincent Ferrier , les Jean de Capistran , les Sufren et tant d'autres , par où méritèrent-ils de si grands succès ? Nous savons ce qu'ils disaient au peuple ; nous avons leurs ouvrages dans les mains ; y trouvons-nous rien qui soit comparable , selon le sens humain , à beaucoup d'autres ouvrages que nous admirons ? A peine convenons-nous qu'il y ait rien dont on puisse s'aider , rien que l'on doive copier ou imiter ; nous aurions presque honte de dire les sermons des Pères de l'Eglise , tels qu'ils sont dans leurs écrits ; avec cela cependant , que de conversions ? C'étaient des hommes judicieux et des saints ; ils édifiaient et parlaient bon sens ; Dieu faisait le reste ; voilà tout le mystère. Que des saints comme eux montassent aujourd'hui en chaire , sans dire autre chose que ce qu'ils disaient , on leur applaudirait encore , non point peut-être par des cris d'approbation , mais par des larmes ; ce sont là les applaudissemens dont saint Chrysostôme et saint Augustin étaient jaloux ; la pureté de leur intention et leur union continuelle avec Jésus-Christ , les avaient rendus maîtres , pour ainsi dire , du cœur de Dieu ; ils en disposaient comme à leur gré , selon cette parole : Si vous demeurez en moi , et que mes paroles demeurent en vous , vous demanderez tout ce que vous voudrez , et vous l'obtiendrez (1). Dieu

(1) *Si manseritis in me et verba mea in vobis manserint , quodcumque volueritis petetis , et fiet vobis. Joan. 15, 7.*

ne pouvait , non plus qu'au temps de Moïse , ne pas détourner sa colère quand ils l'en priaient : *Laissez-moi faire , afin que ma colère s'allume contre ce peuple rebelle et ingrat , et que je l'extermine. Ah ! Seigneur , pardonnez-leur , ou effacez-moi du livre de vie* (1). A cette parole , Dieu , bien loin de contredire et de désoler des hommes selon son cœur , faisait grâce à des cœurs endurcis , et qu'il avait presque résolu d'abandonner à leurs sens réprouvés. Avançons.

Une seconde chose qu'ils avaient encore , et d'où dépend beaucoup le salut des âmes , c'est que c'étaient des hommes morts à eux-mêmes , et qui comptaient pour rien de sacrifier leurs plaisirs , leur santé , leurs forces , leur vie même , au travail de leur ministère. Ce n'étaient pas des gens bornés à une espèce d'emploi particulier , gens qui crussent assez faire d'aller tous les jours en classe , de prêcher une fois la semaine un sermon d'appareil , ou de garder un confessionnal trois ou quatre heures ; ils étaient à tout : direction , confession , prédication , catéchisme , visite des pauvres et des malades. Dans leur vie il n'y avait point d'intervalles vides ; à une retraite , à une mission en succédait incontinent une autre ; et quelles missions ! quelles retraites ! Qu'on leur représentât qu'ils abrégèrent considérablement leurs jours : *Et qu'en peut-il arriver , sinon que j'aie plutôt vu Dieu ?* sachant se faire tout à tous , ils vivaient avec les pauvres comme les pauvres ; et jamais la crainte de manquer des commodités de la ville ou de la maison , ne les empêcha

(1) *Exod.* 32 , 10 , 32.

d'aller faire des établissemens jusque dans les campagnes les plus reculées.

On dira qu'il faudrait être un saint du premier ordre pour soutenir constamment un genre de vie si pénible et si laborieux. Et n'est-ce pas précisément ce que j'entreprends de prouver , que , pour faire de grands fruits auprès du prochain , il faut être déjà bien avancé en vertu , et que , sans cela , on ne fait jamais rien que de médiocre ?

N'ayons pas recours à la différence des temps , comme si autrefois on avait eu plus de force ou plus de grâces qu'aujourd'hui. N'est-ce pas de nos jours qu'ont vécu les François de Sales , les François de Paule , les Vincent de Paul , les Olier , les Hubi et tant d'autres saints personnages ? Lisons leurs relations et leur histoire.

Enfin , avons-nous dit , pour faire de grands fruits , il faut être déjà un saint , parce que l'estime et la confiance des peuples , si nécessaires pour réussir , ne se donnent qu'à des saints ; c'est la différence qu'il y a entre nos défauts et nos vertus ; nous l'avons remarqué ailleurs ; des défauts médiocres suffisent pour mal édifier et nous rendre méprisables ; mais pour forcer la multitude à donner son estime et sa confiance , il faut des vertus héroïques et frappantes.

Un grand pécheur croit son salut en assurance , quand il a mis son ame entre les mains d'un saint. On raconte de saint François de Sales , qu'un homme vint tout exprès de plus de cent lieues jusqu'à Paris , pour se confesser à lui ; et de saint François-Xavier , qu'on partait du Japon , au travers de deux mille lieues de mer , pour venir le joindre à Goa , et

recevoir de lui, avec les leçons de la religion, la paix d'une conscience troublée et déchirée.

Cette estime n'est point celle par laquelle quelques-uns savent s'insinuer dans la familiarité des grands, et se rendre recommandables à titre d'honnête homme, d'homme divertissant, d'homme d'esprit ; ils font, dit-on, des amis à la religion ; les vrais, les solides amis sont ceux qu'attire la confiance parfaite, c'est-à-dire, fondée sur une grande vertu. Il est nécessaire, peut-être, qu'il y en ait d'autres qui voient ainsi un certain monde, soit ; mais j'oserais presque dire, malheur cependant à celui sur qui le sort tombe (1).

Ce n'est pas non plus cette estime par laquelle on attache à soi un petit nombre de personnes dévotes et vertueuses de qui l'on est honoré, cela coûte peu ; mais c'est celle qui attire la multitude, et les grands, et les petits également ; celle de ces hommes de bonnes œuvres dont on nous lit quelquefois les lettres ; gens que de tous côtés on appelle au temps de la mort, et quand on veut sincèrement se donner à Dieu ; gens aux funérailles de qui il se fait du fracas, chacun s'estimant riche et heureux de recueillir quelque chose de leur dépouille.

La grande avance pour nos ministères, c'est d'être bien unis à Dieu, de mériter qu'il se serve de nous pour les desseins de sa miséricorde, et qu'il nous choisisse, comme les apôtres, pour faire du fruit, et un fruit solide qui demeure toujours (2). Au moins certes, nos succès, selon Dieu, dépendent autant de notre vertu que de notre étude.

(1) *Veruntamen vœ homini illi !* Luc. 22, 22. — (2) *Ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat.* Joan. 15, 16.

La grande avance, c'est encore de mourir à nous-mêmes et au soin de nous-mêmes, de faire de grands progrès dans l'abnégation et dans l'amour de la croix ; nous n'y pensons pas, quoique nos règles et nos instructions ne nous parlent d'autre chose ; nous nous formons tout au plus à devenir des religieux réguliers ; mais, si nous n'y prenons garde, nous ne formons pas des apôtres. Si nous ne voulons faire pour les âmes, hors d'ici, que ce que l'on fait d'ordinaire, nous n'irons pas loin.

Enfin, formons-nous à édifier par des vertus sublimes : à ces manières insinuanes et artificieuses de gagner une certaine estime, faisons-en succéder d'autres qui attirent, s'il se peut, l'admiration, et qui fassent souhaiter de nous ressembler ; nous n'en ferons rien peut-être, et nous ne laisserons pas d'entrer dans les ministères ; Dieu veuille que nous n'y perdions pas bien vite nos médiocres vertus ; car, comme il n'y a que des hommes qui aient déjà commencé d'être saints et parfaits, qui puissent travailler utilement au salut du prochain, il n'y en a guère d'autres qui, en travaillant pour le salut du prochain, puissent espérer de devenir encore plus saints. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Ce que saint Paul disait, à l'occasion du discernement des viandes, peut très-naturellement s'appliquer à notre sujet : *Tout est pur pour les âmes pures* (1) ; tout est saint, tout est sanctifiant pour ceux qui sont déjà établis solidement dans la vertu ; mais pour ceux qui n'ont qu'une vertu faible encore et im-

(1) *Omnia munda mundis*. Ad Tit. 1, 15.

parfaite, tout est terrible pour eux dans le danger ; et hors du danger même, ce qui sanctifie les autres ne fait communément que très-peu d'impression sur eux (1).

Et premièrement, qu'il y ait de grands dangers dans nos ministères, c'est de quoi nous ne saurions disconvenir. Notre expérience propre ne l'a que trop appris déjà peut-être ; mais fasse le ciel que, quand les dangers seront devenus plus grands dans la suite, nous ne l'apprenions pas encore davantage à notre confusion et à notre perte !

Quelle est donc la différence entre un homme déjà vertueux et un autre qui ne l'est pas ? est-ce qu'il n'y a pas de danger pour celui-là comme pour celui-ci, ou qu'il n'y a pas de grâces de préservation pour tous ? La différence, la voici : un homme vertueux craint le danger ; il attend que ce soit Dieu qui l'engage et qui le pousse ; de lui-même il n'y va pas, jamais il ne cherche le monde que pour le convertir, que quand il offenserait Dieu en ne le cherchant pas ; il ne sait ce que c'est que des liaisons, des visites, des entretiens de simple amusement, de pure bienséance.

Un homme imparfait ne craint rien, ou bien il va à tout, comme s'il ne craignait rien ; mille vains motifs le jettent dans le commerce du monde, et non pas le dessein de lui être utile et de le sanctifier : or, ce que nous disons aux gens du monde est vrai pour nous comme pour eux, que le danger avec la défiance est moins redoutable que la présomption hors du danger. De plus, dans le danger où ils vont l'un et l'autre par nécessité et par vocation, l'homme vertueux

(1) *Coinquinatis autem et infidelibus nihil est mundum.* Ibid.

a bien des grâces , que certainement l'homme imparfait n'a pas. Il les a demandées mille fois dans la prière ; il les a méritées , en quelque sorte , par sa longue fidélité ; l'un , s'il n'est pas tout-à-fait aveugle , se produit rarement sans apercevoir beaucoup de fautes , sans craindre au moins d'en avoir fait un grand nombre ; au lieu que l'autre respire l'air le plus contagieux , touche les plaies les plus envenimées , sans en recevoir aucune atteinte : c'est un ange , aussi-bien par la pureté de ses mœurs que par la vivacité de ses actions.

Avant donc que de nous engager dans les ministères publics , suivons bien le conseil de Jésus-Christ notre Seigneur. Un homme destiné à servir le prochain , est comme ce roi qui se prépare à la guerre contre un autre prince riche et puissant (1). Que fait-il ? Il examine auparavant s'il pourra marcher avec dix mille hommes contre un ennemi qui vient à lui avec vingt mille. Trouve-t-il que non , et se défie-t-il de ses succès ? la sagesse veut qu'il envoie des ambassadeurs et qu'il demande la paix. Mais ces mesures de sagesse ne sont plus pour nous. Tout religieux appelé aux fonctions de l'apostolat , doit dire avec saint Paul : Si je prêche l'Évangile , ce ne m'est pas un si grand sujet de gloire , puisque j'y suis nécessairement obligé , et malheur à moi si je m'en dispensais (2) ; je l'ai promis , c'est ma voca-

(1) *Rex iturus committere bellum adversus alium regem , non sedens prius cogitat si possit cum decem millibus occurrere ei qui cum viginti millibus venit ad se ; alioquin adhuc illo longè agente , legationem mittens rogat ea que pacis sunt. Luc. 14, 31.*

(2) *Si evangelizavero , non est mihi gloria ; necessitas enim mihi incumbit : vœ enim mihi est si non evangelizavero. I. Cor. 9, 16.*

tion. Reste donc de chercher à lever des troupes assez nombreuses pour résister au vice et au démon , et ces troupes , ce sont des vertus solides déjà acquises ; l'ennemi est proche ; et quel ennemi ! hâtons-nous.

Mais outre qu'un saint qui travaille au salut du prochain , est beaucoup moins exposé à y perdre rien de sa vertu , il y croit même en vertu , et rien n'est plus propre à consommer l'ouvrage de sa perfection , que de travailler fortement au salut du prochain. Comme il cherche avant tout et par-dessus tout , sa propre sanctification , tout ce qu'il dit , tout ce qu'il fait , tout ce qu'il voit , tout ce qu'il entend , lui devient une occasion , un motif , une raison pressante de se sanctifier toujours davantage. Conduisons un saint et un homme imparfait dans tous nos ministères successivement. L'un et l'autre prêchent ; mais l'un se prêche le plus souvent lui-même ; il sacrifie ce qu'il y a de plus solide , à ce qui peut lui donner la réputation d'un homme d'esprit ; espèce de simonie , de prêcher pour la gloire , comme de prêcher pour l'argent. Mais ayant trop de raison et de sens pour être touché lui-même des faibles discours qu'il a coutume de faire , il est inquiet , il se chagrine , il perd courage , il ne trouve pas qu'à son gré on lui rende assez de justice. L'autre se ferait un scrupule de dire des choses qui ne le toucheraient pas le premier , et qu'il croirait peu capables de toucher les autres. En disant d'un cœur pénétré ! il se fortifie lui-même dans la détermination de pratiquer tout ce qu'il enseigne ; il aurait honte de ne pas le pratiquer ; n'y a-t-il pas autant de folie , à peu près , à ne point se faire

un saint avec de tels motifs , qu'à risquer son salut et son éternité ? Il se croit bien dédommagé d'un succès , quelquefois équivoque , par les moyens que Dieu lui présente de s'humilier et d'être un peu humilié ; il croît dans la foi , et dans le mépris du monde et de soi-même.

L'un et l'autre s'asseyent dans le sacré tribunal ; mais l'un partage son attention entre l'ame du pécheur qu'il veut convertir , et ce que l'extérieur de la personne a de flatteur ou de désagréable. L'autre donne son application à des choses plus utiles ; il considère , en écoutant le pécheur , de quoi la fragilité de l'homme le rend capable , de quels dangers Dieu l'a préservé lui-même en l'appelant à la religion ; par où , quelquefois , il arrive que , d'un haut degré de grâce et de vertu , on vient à tomber jusque dans l'abîme du crime. L'appréhension de ne pas bien faire son devoir , l'occupe tellement , qu'il ne lui reste point assez de réflexion pour des récits ou des images qui pourraient le tenter. Il croît dans l'amour de Dieu et dans la reconnaissance envers Dieu.

L'un et l'autre vont peut-être confesser aux hôpitaux , mais l'un y va plus souvent et plus volontiers que l'autre. Celui-ci ne cherche qu'à finir , qu'à se retirer promptement , pour revenir goûter chez lui les douceurs d'une vie plus commode et plus aisée. Celui-là sent l'obligation qu'il a à Dieu de n'être pas né , comme tant de malheureux , dans une disette absolue : quelque mal qu'il puisse être , il trouve toujours qu'il est mieux qu'il ne mérite ; et par la crainte ou la honte d'être trop bien , il se prive de tout ce qui n'est que pour flatter ou la dé-

licatesse , ou la sensualité ; il croît en patience et en mortification.

L'un et l'autre visitent des malades , ils assistent des moribonds ; mais l'un s'en fait une habitude, il s'accoutume , comme les médecins , ou comme de certains prêtres mercenaires , à voir mourir les hommes , à peu près comme les bêtes. L'autre n'abandonne pas son malade , même après la mort , il le suit au tribunal de Jésus-Christ , est effrayé de penser que c'en est fait , et sans retour (1) ; il se met en sa place , et voyant qu'il est si peu préparé à paraître devant Dieu , si vide de vertu , il se détermine à en acquérir davantage ; il pense qu'avec plus de sainteté , il eût peut-être converti cette ame , dont les dispositions , en mourant , ne l'ont pas tout-à-fait contenté : il croît en zèle et en vigilance.

Ils vont l'un et l'autre aux prisons ; mais l'un regarde la punition des criminels comme une justice , et la condamnation des innocens comme l'effet d'un hasard malheureux. L'autre trouve partout des images de la rigoureuse colère de Dieu : si les hommes ont droit de traiter ainsi d'autres hommes , quels doivent être les droits de Dieu ? Un cachot lui représente ces ténèbres extérieures , d'où l'on ne sort qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole. Il prend la résolution d'acquitter ses dettes ; il ne connaît plus de prisons affreuses , que celle d'où l'on ne sort jamais. La solitude lui devient supportable ; par vertu il serre ses chaînes , et se trouve encore trop libre dans sa plus grande captivité. Il croît en régularité et en dépendance.

Ils dirigent l'un et l'autre. Mais l'un ne connaît

(1) *Jam factum est judicium.* August.

pas assez les dons ni la conduite de Dieu, pour faire sentir qu'il les connaît. Les âmes d'un certain état ne s'aperçoivent pas qu'il les entende, ni qu'il leur soit assez utile pour s'attacher à lui. L'autre, à qui on découvre un intérieur éclairé et fortifié de grâces extraordinaires, apprend plus encore qu'il n'enseigne.

Le P. Balthazar Alvarès remerciait Dieu de lui avoir adressé l'incomparable mère Thérèse : ils se servaient réciproquement, sans que l'on puisse dire qui des deux fut plus utile à l'autre ; ils se firent des saints du premier ordre.

L'un et l'autre, enfin, sont en commerce avec des personnes dont celles-ci sont dans l'affliction, celles-là dans la prospérité ; mais l'un s'attache beaucoup plus aux heureux du siècle qu'aux personnes qui souffrent : il ne revient que plus possédé du monde, et d'estime pour le monde ; il en parle avec goût, avec emphase, avec enthousiasme. L'autre, au contraire, se nourrit volontiers d'un spectacle de compassion ; c'est une matière de patience qui produit presque tous les effets de la patience même ; il se reproche qu'il ne souffre rien ; il cherche à se faire souffrir davantage ; il n'en perd aucune occasion. Il revient chez lui plein du bonheur de l'état religieux, et de la vanité des misères du monde.

Si donc nous nous perdons quelquefois, ou si nous ne nous sanctifions pas dans nos ministères, je le répète, c'est que nous nous y engageons avant que d'être assez préparés ; la préparation, nous l'avons dit, c'est un état de vertu déjà très-avancé. Encore une fois, acquérons cette vertu, avant de rien commencer.

Subordonnons le service du prochain à notre propre perfection ; c'est par là que nous serons en état de marcher sur les traces des plus grands saints, sinon d'un pas égal , au moins d'assez près pour avoir quelque part à leur gloire. *Amen.*

EXHORTATION

SUR LE DÉSINTÉRESSEMENT

DANS LE MINISTÈRE APOSTOLIQUE.

Gratis accepistis , gratis date.

Vous avez reçu gratuitement , donnez gratuitement *Math.*
10, 8.

CE que dit ici le Sauveur à ses apôtres et à ses premiers disciples , c'est ce que nous répète notre règle , avec cette différence , néanmoins , que Jésus-Christ , persuadé du courage et de la parfaite soumission de ceux à qui il parlait , se contente de leur intimer ses ordres ; au lieu que notre règle , comme se défiant un peu de notre vertu ou de notre vigilance , nous avertit de ne perdre jamais le souvenir de ce qu'elle va nous recommander (1) : qu'ils y prennent garde , qu'ils y pensent , qu'ils ne l'oublient jamais , *meminerint* ; autant donc qu'on a peu exigé de nous , autant qu'il nous en a peu coûté pour être formés aux sciences et à la piété , pour y devenir d'habiles hommes , de vrais ministres de l'Evangile , d'utiles instrumens de la gloire de Dieu , autant veut-on qu'avec un désintéressement semblable nous fassions part à tous les hom-

(1)... *Meminerint se gratis dare debere quod gratis acceperunt.*

mes des talens de grâce et de culture que nous avons recus, *gratis accepistis, gratis date*.

Cependant, n'arrive-t-il jamais que nous l'oublions, et que nous tombions dans le désordre que reprochait saint Paul à certains prédicateurs de son temps, qu'ils faisaient de la piété comme une espèce de commerce et de honteux trafic, se donnant plus volontiers à ceux de qui ils recevaient ou de qui ils espéraient davantage, et par là se privant de la plus belle gloire de leur apostolat (1) ?

Pour ne rien dire que d'exact sur les lois du plus parfait désintéressement, nous examinerons, dans les deux parties de cette exhortation :

1.° Quelle est, sur cet article important, notre obligation particulière ;

2.° Quelle en est l'utilité.

PREMIER POINT.

Quelle est l'obligation de la règle que nous expliquons aujourd'hui ? Cette question en renferme deux tout à la fois ; car c'est demander, et à quoi la règle oblige ceux qui se seraient engagés par état ou par une ferveur particulière à l'observer dans toute la rigueur de l'institut, et sous quelle peine elle les oblige. Il faut donc répondre à la question sous ces deux sens.

Pour le premier, suivant l'exemple de saint Paul, sur lequel la règle a été faite, donner gratuitement, c'est ne demander ni recevoir aucun salaire, ni même aucune aumône, par où les messes, les prédications, les confessions, les instructions ou dans la

(1) *Evacuantes gloriam suam...* I. Cor. 9, 15.

Existimantes quæstum esse pietatem. 1. Tim. 6, 5.

piété , ou dans les sciences , ou dans les belles-lettres , ni en général dans aucun autre des ministères , semblent être récompensées.

Nous portons la perfection bien haut , dira-t-on peut-être ; c'est entreprendre plus que Jésus-Christ n'a exigé de ses apôtres , ni l'Église de ses ministres , dans aucun temps ; c'est faire la correction , en quelque manière , à tous les prélats , à tous les pasteurs , à tous les ordres religieux , sans exception.

Nous ne condamnons qui que ce soit ; à Dieu ne plaise ! rien n'est plus éloigné de nos pensées : nous ne disons point que , dans l'usage reçu et approuvé par l'Église , il intervienne rien de vicieux tandis que l'on s'en tient exactement à ce que les saints conciles ont sagement réglé , en divers siècles , pour obvier à l'insatiable avarice. Mais nous savons aussi que bien des choses sont permises pour certaines raisons , qu'il est cependant plus parfait et plus à propos de ne point se permettre , pour d'autres raisons plus importantes encore ; tout m'est permis , mais tout n'est pas expédient (1). Conformément à ce principe , saint Paul ne se servit jamais du droit qui lui était acquis , comme aux autres apôtres , de vivre aux dépens de ceux au salut de qui il travaillait.

« N'aurais-je pas pu , écrit-il aux Corinthiens ,
» mener avec moi quelque personne pieuse , choisie parmi vous , qui eût pourvu à mes besoins temporels ? Barnabé et moi , pourquoi serions-nous les seuls à qui cela fût défendu ? La loi ne dit-elle pas : Vous ne lierez point la bouche au bœuf qui foule le blé ? et est-ce en faveur des

(1) *Omnia mihi licent , sed non annia expediunt.* I. Cor 6, 12

» animaux que Dieu l'a ainsi ordonné , ou en vue
 » des ministres de sa parole ? Selon Moïse , ceux
 » qui servent l'autel vivent de l'autel , et selon
 » Jésus-Christ notre maître , l'ouvrier est digne de
 » sa récompense , et ceux qui annoncent l'Évangile
 » peuvent vivre de l'Évangile , je le savais ; mais j'ai
 » renoncé à tous mes droits , de crainte de mettre
 » aucun obstacle aux progrès de la religion. Je
 » continuerai comme j'ai commencé , dussé-je mou-
 » rir , plutôt que de souffrir qu'aucun de vous ne
 » m'enlève la gloire de mon parfait désintéresse-
 » ment (1). »

Ailleurs , parlant aux prêtres de l'Église d'Éphèse : Je vous prends tous à témoin , dit-il , que ces mains-ci m'ont fourni , à moi et à ceux qui étaient avec moi , ce qui nous était nécessaire ; j'en ai ainsi usé pour ménager les faibles et montrer l'estime que je fais de la parole du Sauveur , qu'on est bien plus heureux de donner que de recevoir (2).

Il répète encore la même chose , écrivant aux Corinthiens , et partout : *C'est vous* , dit-il , *que je cherche , et non pas vos biens ; aussi ne faut-il pas que les enfans amassent pour leurs pères , mais plutôt les pères pour leurs enfans* (3).

Nous avons , depuis saint Paul , l'exemple d'un grand nombre de saints évêques qui gardaient les troupeaux à la campagne , ou qui cultivaient la terre pour vivre , afin de n'être point à charge aux peuples que la Providence leur avait confiés. On lit

(1) I. Cor. 9, 5, 6.

(2) Art. 20, 34.

(3) *Non enim quero quæ vestra sunt , sed vos* , etc. II. Cor.

dans Origène en particulier , qu'appliqué dès l'âge de dix-huit ans à instruire les catéchumènes d'Alexandrie , il vendit ses livres de grammaire à un homme qui lui donnait quatre oboles (c'était la valeur de six sous) par jour , pour son entretien et sa nourriture , et qu'il refusa constamment ce que ses amis mêmes lui offraient d'ailleurs (1).

Qu'on ne nous reproche donc point qu'en gardant notre règle , nous voulions faire la leçon à personne , ou imaginer un genre de perfection nouveau et inconnu aux premiers siècles , ou même contraire au droit naturel ; s'il s'est glissé dans notre conduite quelque chose de repréhensible , qu'on nous le reproche , à la bonne heure ; mais sur qui en rejeterons-nous la faute ? ce ne sera pas certainement sur les supérieurs ; car ils se sont expliqués sur ce point , dans plusieurs assemblées générales , de la manière la plus exacte et la plus ferme.

Il est probable que , par ces mesures , on empêchera que jamais , par soi-même ou par l'entremise d'un autre , on ne demande ou l'on ne fasse insinuer qu'on recevrait volontiers , mais qu'on n'ose demander. On se souviendra qu'on a Dieu même pour témoin et pour juge de sa conduite et de ses intentions , et qu'on pourrait tellement intéresser sa conscience , qu'on irait jusqu'à se damner.

Nous voici au point critique et capital de cet entretien , c'est de savoir sous quelle peine oblige la règle. N'outrons rien , mais aussi n'écoutons point cette prétendue force d'esprit , qui fait que l'on méprise tout ce que l'on ne veut pas comprendre , de crainte de se mettre trop à l'étroit. Il faut nous

(1) Hist. Ecclés. de Fleury. l. 3, n. 20.

former la conscience selon Dieu , et non pas au gré de nos désirs imparfaits. Je ne prononce donc point si recevoir quelque chose en vue de nos ministères , est de soi-même une faute directe contre ce vœu de pauvreté ; il semblerait que oui , puisqu'on nous a demandé , avant de nous recevoir , si nous serions prêts à nous vouer à la pauvreté , entendant la pauvreté en ce sens , que nous ne puissions ni avoir dans les maisons aucun revenu pour quoi que ce soit , ni recevoir aucune récompense pour nos ministères ; car , ces deux choses unies ainsi en explication de notre vœu , paraissent également lui appartenir : cependant je n'ai garde de décider la chose , après que nous venons de dire que , dans des assemblées générales , on n'a pas jugé à propos de le faire ; mais , ce qui est certain , c'est que l'amour-propre n'y gagne quoi que ce soit , et que la conscience de ceux qui violeraient la règle , n'en est pas plus déchargée. Pour le montrer , faisons , avec Suarès , une ou deux suppositions (1).

On présente à quelqu'un de nous un livre de prix , à condition qu'il dira , ou pour récompense de ce qu'il a dit un certain nombre de messes. On promet à quelque autre une somme , s'il veut prêcher un sermon de cérémonie : font-ils contre le vœu de pauvreté , en recevant l'argent ou le livre ? le garderont-ils sans permission ? c'est un crime de propriété. Demanderont-ils permission de se servir du livre ou de dépenser l'argent ? S'ils disent à quel titre ils les ont reçus , il n'y a aucun supérieur qui puisse le leur permettre licitement ou validement. La décision y est formelle : *Nullius superioris posse super*

(1) Suarès , *de Inst. soc.* l. 4 , c 7 , n. 6.

ed re vel licentiam , vel dispensationem , seu licitam , seu validam esse.

S'ils ne disent pas à quel titre ils les ont reçus , ou s'ils donnent aux choses un tour contraire à l'exacte vérité , la permission de disposer , qu'ils obtiennent , est subreptice , involontaire de la part du supérieur , au-dessus de tous ses pouvoirs , fût-elle volontaire , nulle par conséquent. Ils sont donc propriétaires comme s'ils disposaient sans permission ; ceci me paraît démonstratif.

Et cette conclusion , Suarès l'étend avec raison aussi-bien aux supérieurs , quels qu'ils soient , qu'aux inférieurs , parce qu'ils ont tous pour supérieur l'ordre même , qui leur ôte tout pouvoir de rien recevoir pour eux , ou d'appliquer rien aux maisons de ce qui viendra par ce canal - là : mais c'est leur affaire d'y penser pour ce qui les regarde ; la nôtre , de penser à nos devoirs , sans égard à ce que font les supérieurs.

Aimons donc la pauvreté ; nous n'en aimerons que davantage des réglemens qui nous mettent dans la nécessité d'en ressentir des effets incommodes et mortifiants ; si nous ne gardons pas la règle , de manière ou d'autre nous violerons souvent très-grièvement la pauvreté. Mais passons aux utilités de cette règle ; nous verrons mieux combien elle est importante , et combien elle est utile aux diverses fins que propose l'institut. C'est le second point.

SECOND POINT.

Si le renoncement aux biens temporels est , de soi-même , la matière d'un grand sacrifice , plus le renoncement est parfait , moins on conserve de ressource hors de Dieu et des soins de sa providence ,

plus certes le sacrifice est considérable et digne de la grandeur de Jésus-Christ. Sans blâmer la conduite des autres apôtres, personne ne doutera que celle de saint Paul, dont nous avons parlé, n'eût quelque chose de plus excellent encore, et c'est l'esprit que les conciles eussent voulu inspirer à tous les ecclésiastiques, quand ils reprenaient en termes si forts ceux qui, ayant pour subsister un patrimoine suffisant, ne laissaient pas de recevoir des fidèles de quoi fournir à leurs dépenses nécessaires.

On peut ajouter encore deux autres avantages du parfait désintéressement : 1.^o il nous conservera plus de liberté à nous-mêmes, dans l'exercice de nos ministères ; 2.^o il édifiera davantage les personnes auprès de qui nous travaillons, et les rendra plus disposées à recevoir nos instructions et à en profiter (1). Expliquons ceci en peu de mots.

La liberté dans l'exercice de nos ministères est une chose importante pour ne pas engager notre conscience en nous rendant mal à propos responsables de celle d'autrui ; il faut avertir, reprendre, corriger avec sagesse, avec respect, avec bonté, il est vrai (2), mais toujours aussi avec droiture, avec empire, et avec fermeté (3). Il faut et oser dire la vérité, quelque dure, quelque pénible qu'elle puisse être, et la dire pourtant en public, en particulier, en chaire, au confessionnal, en conversation, partout, et la dire à toute sorte de personnes, aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres. Si cela était

(1) *Ut sic majori cum libertate et proximorum cœdificatione possint in divino servitio procedere.*

(2) *In omni patientiâ et doctrinâ.* II. Tim. 4, 2.

(3) *Argue cum omni imperio.* Ad. Tit. 2, 15.

bien facile , si cela étoit même possible aux personnes intéressées , pourquoi le Saint-Esprit , dans les Ecritures , défendrait-il si souvent à ceux qui sont assis sur les tribunaux de la justice , de recevoir même aucun présent (1) ? Pourquoi nous aurait-il donné ces maximes sentencieuses comme autant d'oracles ?

Un présent aveugle le juge le plus éclairé , et c'est dans sa bouche comme un mors qui l'empêche de parler (2). La Vulgate dit : *Et quasi camus , capistrum* , une bride , une muselière. Celui qui fait des présens , sera toujours victorieux et respecté ; il ravira l'âme de ceux qui les reçoivent (3). Le présent d'un homme lui ouvre une large voie , et lui fait faire place devant ceux qui sont au-dessus de lui ; et *ante principes spatium ei facit (4)* : un présent secret éteint le zèle , et un don qu'on met dans le sein , apaise la plus juste indignation (5).

Pourquoi l'Ecriture encore confondrait-elle toujours ces deux choses : *Recevoir des présens , et être l'associé des voleurs (6)* ; *avoir les mains pleines de présens , et les avoir pleines d'iniquité (7)* ? Pourquoi , appliquant la maxime générale aux hommes apostoliques , saint Pierre et saint Paul recomman-

(1) *Non accipies munera* Exod. 23 , 8.

(2) *Xenia et dona excœcant oculos judicium , et quasi mutus in ore avertit correptiones eorum.* Eccli. 20 , 31.

(3) *Victoriam et honorem acquirit qui dat munera , animam autem aufert accipientium.* Prov. 22 , 9

(4) Prov. 18 , 16.

(5) *Munus absconditum extinguit iras , et donum in sinu indignationem maximam.* Prov. 21 , 14.

(6) *Socii fur m. . diligunt munera , sequuntur retributiones ... In quorum manibus iniquitates sunt ; dextera eorum repleta est muneribus.* Isaï 1 , 23 ; Ps. 25 , 10.

(7) *Non turpis lucri cupidum. . . non turpe lucrum sectantes.* Ad Tit. 1 , 7. . ; 1. Tim. 3 , 8.

deraient-ils avec tant d'instance qu'on ne reçût au nombre des ministres de l'Eglise que des hommes sans intérêt (1)? Pourquoi avertiraient-ils les fidèles de n'en pas consulter d'autres, comme étant gens *capables de trafiquer de leur ame et de leur salut? qui séduisent les ames et renversent les familles entières, enseignant, par un intérêt honteux, ce qu'on ne doit point enseigner* (2)? Oui, Jean-Baptiste n'aurait point parlé à Hérode aussi librement qu'il fit, *non licet*, s'il eût été son pensionnaire, et qu'il eût craint de perdre ses faveurs et ses bienfaits : jamais Daniel n'eût eu le courage de déchiffrer à Baltazar l'arrêt fatal de sa condamnation, s'il eût accepté les richesses et la seconde place du royaume que lui présentait ce malheureux prince : il refuse tout, présens, dignités, honneurs; n'étant arrêté par aucune considération, il parle avec hardiesse : *Que vos présens, ô roi! soient pour vous, et faites part à un autre des richesses de votre maison; cependant, je vais vous lire cette écriture et vous expliquer ce qu'elle contient* (3).

Je sais que ce qu'on peut recevoir, n'est pas toujours de si grande importance que, pour se le conserver, on voulût se rendre aussi prévaricateur que l'auraient été Jean-Baptiste et Daniel, s'ils eussent caché la vérité dans les circonstances où ils se trouvaient; mais aussi est-il toujours nécessaire de trahir ouvertement la cause de Dieu, pour pouvoir se

(1) *In avaritiâ fictis verbis de vobis negotiabuntur.* II. Petr. 2, 3.

(2) *Qui universas domos subvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratiâ.* Ad Tit. 1, 11.

(3) *Munera tua sint tibi, et dona domus tue alteri da : scripturam autem legam tibi, rex, et interpretationem ejus ostendam tibi.* Dan. 5, 7.

rendre grièvement coupable? ne suffit-il pas de conniver, de dissimuler, de donner quelque décision lâche ou quelque absolution équivoque; de laisser languir les gens dans un état de péché ou d'imperfection, d'où l'on pourrait les faire sortir avec un peu plus de fermeté et de vrai zèle? Or, est-on le maître de tout cela, tandis qu'on craint de leur déplaire, de les refroidir, de les chagriner, ou de les éloigner? Combien de fois sans y trop penser, est-on la dupe, ou de sa reconnaissance pour le passé, ou de ses espérances pour l'avenir! on ne peut pas se persuader qu'une personne si généreuse et d'un si bon cœur, voulût faire une injustice à quelqu'un, ou n'être pas à Dieu avec autant de dévouement qu'à celui qui lui tient la place de Dieu. Si elle est, chez elle, d'une humeur difficile et hautaine, c'est donc qu'elle a affaire à des gens bien déraisonnables; car celui qui la dirige ne lui trouve que de la prévenance et du respect; si elle conserve du ressentiment, il faut assurément qu'on la pousse d'une manière indigne, car c'est la douceur et la raison même; si elle donne dans le luxe, si elle est dans le monde et dans le grand monde, parties de jeu, de spectacles, de plaisirs, cela convient à l'âge, au rang, à l'infirmité. Ainsi son juge devient son avocat; et voilà un de ces hommes que le père Surin appelle des directeurs humains, gens qui passent tout, qui excusent tout, qui condescendent à tout, ou peu s'en faut; et la première ou la principale source du mal, c'est qu'ils sont des directeurs intéressés. Si, au lieu de dire qu'il y a des directeurs qui s'entendent pour être, les uns doux, les autres sévères (système chimérique et sans fondement), on eût dit qu'il y en a qui sont doux

et sévères , sans qu'ils le croient ou qu'ils veuillent en convenir, sévères envers ceux de qui ils n'attendent rien et doux envers ceux de qui ils attendent quelque chose , cela ne serait pas inconcevable et ne paraîtrait pas si singulier.

Je ne m'étends point sur une autre espèce de liberté qui vient encore du désintéressement parfait. Qui ne demande rien , qui ne reçoit rien , trouve le champ libre à faire une multitude de bonnes œuvres, et peu de concurrens à la traverse. Croyons-nous qu'il y eût un grand nombre de disciples dans les collèges, si l'on n'enseignait point gratuitement, ou que la discipline n'y fût pas encore mieux observée, et le profit des enfans , plus grand ? ce ne serait pas cependant une raison de les avancer ou de les placer au-dessus de leurs mérites et de leur portée , dans la crainte peut-être de les contrister , ou dans l'espérance d'en tirer quelque don gratuit.

Croyons nous davantage qu'on demandât presque jamais de missions, si les missionnaires n'avaient pas de quoi subvenir à la dépense ; ou qu'au contraire, à Paris et ailleurs , on eût beaucoup de peine à trouver des chaires, s'il était de notoriété publique que les prédicateurs ne prennent jamais aucune rétribution ; les confessionnaux , enfin , ne seraient-ils pas encore plus déserts , si l'on recevait , comme autrefois quelque rétribution pour ce ministère ?

Mais si la liberté de notre ministère dépend de notre désintéressement, l'édification du prochain n'en dépend pas moins.

En effet, nous ne donnerons jamais plus d'autorité à la vertu que doivent pratiquer les gens du monde , et jamais nous ne leur montrerons mieux qu'elle est

à leur portée , que quand ils nous verront faire ce que nous enseignons et beaucoup plus que nous n'enseignons ; mais leur prêcher le mépris des biens du monde , tandis qu'à titre de gens riches et puissans ils nous verront empressés à les flatter , à leur faire la cour ; condamner leur luxe et leur délicatesse , tandis qu'ils fourniront à tout ce qui flatte notre vanité et notre sensualité ; les obliger de relâcher de leur superflu , quand c'est à notre profit particulier qu'il se convertira , du moins en partie ; leur enseigner la pénitence , pendant qu'ils savent comment nous sommes logés , habillés , préservés du froid et de toute sorte de besoins par leurs bienfaits , sera-ce bien de quoi les persuader ?

Et n'allons pas croire qu'ils soient si aveugles que , sous cette envie d'avoir et sous cette facilité à prendre , ils n'aperçoivent pas souvent bien d'autres faibles que nous serions tout honteux de le découvrir , ou croire , parce qu'ils offrent d'assez bonne grâce quelquefois , qu'ils ne fussent pas plus aises encore d'avoir le mérite d'offrir et le profit de se voir honnêtement remerciés ! N'a-t-on pas ouï dire à plus d'une femme de condition , que leurs directeurs leur coûtaient autant ou plus à entretenir qu'un ou deux de leurs enfans ? Du plus au moins , les plus discrètes ont trop de vanité pour garder le silence sur ce qu'elles donnent ; d'autres , qui les entendent , concluent à ne pas rechercher des conseils et des services d'un si grand prix ; on n'édifie pas les unes ; on en écarte beaucoup d'autres , qui , ne pouvant pas donner , ou tant donner , craindraient de se voir ou méprisées , ou moins ménagées ; et c'est là qu'une conduite intéressée mène tôt ou tard : Enfin , n'est-ce

pas de là que viennent les jalousies entre les directeurs ; et cet esclavage où l'on retient certaines personnes , jusqu'à trouver mauvais qu'elles puissent s'adresser ailleurs ?

Ces règles de désintéressement , direz-vous peut-être , iraient jusqu'à n'oser représenter des nécessités qu'on est le plus en droit de soulager ? Mais croyons-nous que ces conséquences n'aient pas été prévues ? On a cru que nous trouverions un dédommagement dans la juste confiance que , plus nous paraîtrions oubliés des hommes , pouvu que ce ne fût point notre inutilité qui nous attirât leur indifférence et leur peu de compassion , et que plus nous nous oublierions nous-mêmes pour mettre uniquement notre appui en Dieu , plus aussi Dieu aurait soin de nous dans nos véritables besoins. Et quand est-ce , en effet , qu'on trouva jamais plus d'insignes bienfaiteurs que quand les réglemens furent observés avec plus d'exactitude et de sévérité ? Est-il impossible à Dieu encore aujourd'hui de toucher du zèle de sa plus grande gloire des personnes puissantes , que cette seule considération porte à devenir nos bienfaiteurs ? Où serait donc cette promesse du Sauveur : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu , et toutes ces choses vous seront données comme de surcroît ; car votre Père sait que vous en avez besoin* (1).

Et cet avertissement de saint Paul : « Que votre » vie soit sans avarice ; contentez-vous des biens » que vous avez , puisque Dieu lui-même a dit : Je » ne vous laisserai point ; je ne vous abandonnerai

(1) *Querite primum regnum Dei... et hæc omnia adjicientur vobis ; scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis.* Matth 6, 33.

» point ; de sorte que nous pouvons dire avec confiance : Le Seigneur est mon protecteur ; que les hommes fassent ce qu'ils voudront contre moi , je ne les craindrai pas (1). » Et ceci pourrait servir d'une troisième raison , qui , jointe aux deux autres , montrerait , par rapport même au temporel , la sagesse et la véritable utilité de cette règle. Mais , pour être touché de cette raison , il faudrait plus de foi et de simplicité que nous n'en avons d'ordinaire ; la foi qu'eurent ces ouvriers évangéliques qui méritèrent tant de fois que Dieu fit jusqu'à des miracles même pour venir les aider , comme à point nommé , dans leurs extrêmes besoins. Or , cette foi et ces secours , on les perd à mesure qu'on met son appui dans la créature et dans ses propres industries.

Concluons donc ; et si vous me demandez en finissant , à quoi , en conséquence de tout ceci , il faudrait nous en tenir ? A deux choses , dont l'une est de nécessité absolue , l'autre , de perfection , mais qui a pourtant beaucoup de liaison avec ce qui est de nécessité. Ce qu'il y a de nécessaire , c'est de ne jamais demander ni montrer que l'on désire , ou ce que l'on désire ; rien n'est plus contraire à la règle ; et sur cela , comme nous l'avons prouvé au premier point , nous ne saurions obtenir que des permissions ou des dispenses subreptices, nulles par conséquent.

La perfection serait de ne jamais profiter en particulier de quoi que ce soit , qui nous fût offert par les personnes à qui nous rendons service ; nous

(1) *Sint mores sine avaritiâ , contenti præsentibus ; ipse enim dixit : non te deseram , neque derelinquam ; ita ut confidenter dicamus : Dominus mihi adjutor , non timebo quid faciat mihi homo.* Hebr. 13, 5, 6.

prendrions soin de le leur déclarer, et elles seraient édifiées de notre mortification et de notre vertu ; si elles faisaient instance et qu'elles envoyassent au commun ce que nous ne voudrions pas recevoir, nous aurions une bonne marque que leur intention serait de faire une aumône, et non pas de donner une récompense ; car c'est aux personnes et non point à la maison qu'elles se tiennent obligées, d'ordinaire, des services qu'on leur rend ; de plus, par rapport à nous, rien ne nous rendrait plus indifférens à recevoir ou à ne recevoir pas, que de savoir que, quoi que l'on nous donnât, nous n'en serions ni mieux ni plus mal ; car ce n'est guère, communément, le bien de la multitude, mais notre bien personnel qui nous touche.

Enfin, le grand motif qui doit nous animer, c'est la récompense qui nous est promise, et cette récompense, c'est Jésus-Christ lui-même. N'en cherchons point, n'en désirons point d'autres en cette vie ; plus nous travaillerons ici-bas, sans être récompensés, plus notre récompense nous est assurée pour le Ciel. Mais qu'elle est grande cette récompense, et quand on la connaît bien, tout le reste, en vérité, doit-il être compté pour quelque chose ? Jésus-Christ lui-même que retira-t-il autre chose de tous ses travaux sur la terre, que des persécutions, des opprobres, et des croix ? Mais attendons comme lui, et nous trouverons comme lui, et, ce qui plus est, nous le trouverons, nous le verrons, nous le posséderons lui-même éternellement dans la gloire.

Ainsi soit-il.

EXHORTATIONS

SUR

LES ÉTUDES DES HOMMES APOSTOLIQUES.



PREMIÈRE EXHORTATION.

Obligation d'étudier.

In doctrinis glorificate Dominum.

Par l'étude des sciences, rendez gloire au Seigneur. *Isaïe. ch. 24, 15.*

Le temps n'est plus, où, sans le secours des sciences divines et humaines, nous puissions espérer de rendre, ni à Dieu beaucoup de gloire, ni beaucoup de service au prochain.

Il est vrai que, dans le choix que fit Notre-Seigneur de ses premiers apôtres, il parut affecter de prendre des hommes ignorans et grossiers, à qui il confia le ministère de la parole; mais nous en savons la raison; il voulait, par une suite de merveilles inouïes jusqu'alors, réveiller, pour ainsi dire, l'attention des hommes, et faire sentir qu'il était le seul auteur de la religion qu'ils venaient annoncer au monde; mais depuis l'établissement du christianisme, cette raison ne subsiste plus. Il est vrai encore que nous ne voyons pas absolument que les

plus habiles soient toujours ceux qui fassent plus de fruit ; mais outre que , régulièrement parlant , ceux qui font beaucoup de fruit n'ont rien négligé pour se rendre habiles , il est certain qu'un savant , quand il est saint , l'emportera d'ordinaire sur un saint qui n'est pas savant. Cela seul suffit pour montrer l'utilité des sciences , et de l'étude qui peut servir à les acquérir.

Notre vocation demanderait donc , s'il était possible , des hommes qui fussent déjà savans et saints tout à la fois ; mais il s'en trouve très-peu. Que reste-t-il donc , sinon qu'on choisisse , pour entrer en religion , des hommes qui soient déjà savans , et qui veuillent travailler à devenir des saints ; ou des hommes qui soient déjà saints et qui veuillent travailler à devenir savans ; ou pour le moins , de jeunes hommes de qui l'on puisse espérer qu'après avoir jeté les fondemens d'une vertu solide , ils s'appliqueront ensuite à acquérir toute la science qu'ils n'ont pas , et qui leur est nécessaire par rapport à la fin qu'ils se proposent ?

Entrons donc dans la considération de ce second devoir de notre vocation.

Toute cette matière se réduit à deux points : l'un regarde l'obligation qu'a un religieux , et surtout un jeune religieux , d'étudier ; l'autre regarde la manière dont il doit étudier , pour le faire en véritable religieux ; je montrerai donc , et combien on peut déplaire à Dieu en n'étudiant pas , et comment , pour plaire à Dieu , on doit étudier.

PREMIER POINT.

J'ai déjà dit plus qu'il ne faudrait pour persuader la nécessité indispensable d'étudier , à ceux qui seraient vivement touchés du désir de leur perfection.

Nous ne saurions douter que nos supérieurs, que Dieu même ne veuille que nous étudions. Aussi est-ce la seule raison qui se trouve dans nos règles. Qu'ils s'appliquent sérieusement et constamment à leurs études , dit la règle ; et comme ils doivent bien prendre garde que l'ardeur qu'ils auraient pour les sciences , ne vienne à étouffer en eux l'esprit de religion et l'affection aux vertus solides et aux exercices de piété , qu'ils se persuadent qu'ils ne peuvent rien faire de plus agréable à Dieu , que d'étudier avec des intentions pures et droites. Et qu'ils ne disent pas que ce qu'ils apprennent ne leur servira de rien , peut-être ; cela pût-il arriver , le travail de l'étude , entrepris par obéissance et par esprit de zèle et de charité , comme ils le doivent , ne laissera pas de leur être d'un grand mérite aux yeux de Dieu , notre créateur et Seigneur.

Cependant je vais plus loin , et je cherche aujourd'hui des considérations assez fortes pour faire impression sur ceux mêmes que le pur bon plaisir de Dieu , ou maintenant , ou dans la suite , ne déterminerait pas toujours assez efficacement au devoir.

Je dis donc qu'on ne peut négliger ses études sans déplaire à Dieu , sans l'offenser , et sans se mettre en danger de perdre même la grâce , et de se damner. Cela est horrible , mais cela n'en est pas moins vrai.

Car , en négligeant ses études , 1.^o certainement on ne fait pas ce qu'on est obligé de faire ; 2.^o on fait comme infailliblement bien des choses qu'on ne devrait pas faire ; 3.^o on se met dans la triste nécessité de faire , en cent occasions , ce qu'on se trouvera incapable de bien faire : ne perdez rien de toutes ces réflexions.

Je ne regarde donc plus l'étude simplement comme un de ces devoirs de zèle et de charité , si essentiels à notre état , ni comme un devoir d'obéissance dans une matière aussi considérable qu'il en puisse être , mais comme un devoir de la plus rigoureuse justice. Car , souvenons-nous du contrat qui se fait entre la communauté et nous , lorsque nous nous associons à elle ; elle s'oblige à nous élever , à nous former avec de grands soins et de grandes peines , à nous garder en santé et en maladie , à pourvoir charitablement , selon l'étendue de ses facultés , à nos besoins véritables , de quelque nature qu'ils puissent être. Mais , de notre part , nous nous obligeons aussi à être dociles et disciplinables , à seconder ses soins pour devenir des instrumens propres à ses différentes fonctions , à la servir , et à la décharger envers le public et envers nos bienfaiteurs , de ses divers engagements ; à n'épargner , pour cela , ni nos talens naturels , ni notre industrie , ni nos forces , ni notre santé , ni notre vie même , s'il est nécessaire ; cela est évident , et si évident , que jamais on ne nous aurait reçus que sous cette condition : *Ne promettez-vous pas de vous appliquer de tout votre pouvoir à la piété et à l'étude ? Non : retirez-vous donc ; et qu'êtes-vous venu chercher ici ?*

Si vous ne comprenez pas assez quelle faute c'est

et quelle injustice , que de manquer à la remplir , cette promesse , jugez-en par ce que vous penseriez si les supérieurs manquaient à vous fournir le nécessaire pour votre soulagement et votre consolation ; vous diriez : quelle dureté ! quelle cruauté ! est-ce là ce qu'on m'avait promis ? et vous ne croiriez pas avoir tort. Quand donc vous négligez de faire votre devoir , ou de vous disposer de loin à le bien faire au temps à venir , les supérieurs ont-ils moins de droit de se plaindre , de vous rappeler à vos promesses , et de crier à l'injustice contre vous , je vous le demande ? Jugez-en encore par ce que pourraient dire les fondateurs de nos maisons , s'ils revenaient au monde , et qu'ils vissent l'usage que nous faisons si souvent de leurs pieuses libéralités : répondrions-nous qu'en droit rigoureux la communauté ne s'est engagée à rien , et que les contrats ne portent quoi que ce soit qui marque de notre part aucune obligation de justice ? « Nous sommes donc bien » à plaindre , pourraient-ils répliquer , d'avoir eu » trop de confiance dans votre religion , dans votre » bonne foi et votre probité ! Il nous eût été bien » plus avantageux de traiter avec vous en rigueur , » ou de porter nos biens chez d'autres qui , plus in- » téressés que vous en apparence , sont pourtant » bien plus justes et bien plus équitables que vous. » Ils se croiraient grièvement coupables , s'ils n'ac- » quittaient pas leurs fondations , s'ils manquaient » d'assister au chœur , de jour ou de nuit , d'offrir » les sacrifices en certain temps , et un certain nom- » bre de fois ; s'ils n'exerçaient pas l'hospitalité , ou » s'ils manquaient à distribuer certaines aumô- » nes : une parole d'honneur n'est rien pour vous.

» Puis se tournant vers les supérieurs : Que ne vous
» servez-vous , ajouteraient-ils , de toute votre au-
» torité pour les réduire ? ou si vous trouvez la cho-
» se impossible , parce que vous ne leur trouvez ni
» religion , ni honneur , que ne retranchez-vous de
» votre propre corps , comme vous le pouvez , des
» membres inutiles , si peut-être ils ne servent en-
» core à embarrasser le reste du corps , et à détour-
» ner les autres de leurs fonctions ? Mais , puis-
» qu'il ne s'en trouve presque plus , aujourd'hui ,
» qui soient tels que furent vos premiers sujets , à
» qui nous prétendîmes faire du bien , nous rétrac-
» tons notre parole , autant qu'il nous est possible ;
» et si vous ne nous rendez pas plus de justice ,
» nous déclarons que nous en appellerons au tri-
» bunal de Dieu , qui saura bien nous la rendre ,
» un peu plus tôt ou un peu plus tard : vous tous ,
» cependant , qui pourriez avoir la pensée ou
» la dévotion de faire du bien à des hommes indi-
» gnes , instruisez-vous par notre exemple , on vous
» fera tout espérer ; mais on ne vous aura rien promis
» en rigueur , et sur ce beau principe l'on ne vous
» tiendra presque rien ; on vous dira : *Reposez-vous*
» *sur nous ; rapportez-vous-en à nous...* nous vous
» avertissons de ne pas vous y fier ; les beaux traits
» de générosité , de reconnaissance et de désinté-
» ressement que vous lirez dans l'histoire de leurs
» premiers pères ne se trouvent plus que dans les
» livres ; ils songent à vivre comme tous les autres ,
» mais ils ne songent plus guère à travailler. » Ces
reproches ne seraient-ils pas bien fondés , si nous
tenions à nous négliger ? tâchons de ne jamais les
mériter

Je sais qu'il est bien difficile de déterminer bien précisément quel doit être le degré de notre négligence , et jusqu'où doit aller cette double injustice , et envers la communauté , et envers nos bienfaiteurs , pour devenir un péché considérable ; mais quand la négligence des études est comme habituelle , qu'après une année , ou plusieurs années , on ne se trouve , avec un bon esprit et une mémoire heureuse , qu'à peine autant de capacité qu'il en faut pour n'être pas jugé incapable de poursuivre le cours de ses études , ou qu'avec un mérite supérieur , du côté de la nature , à peine atteint-on , par sa négligence , la médiocrité de ceux qui n'ont aucun talent , peut-on douter qu'on ne soit coupable , et qu'on n'ait de terribles comptes à rendre à Dieu ?

Quoi ! un mercenaire , un ouvrier qui se fait payer de ses journées entières , quand il est plusieurs heures sans travailler , sera censé perfide , infidèle et voleur , du moins après un certain temps , et comme tel , condamné à restituer les semaines , les mois , les années entières ; et nous , nous négligeons les études auxquelles on nous applique , et nous vivons sans scrupule , sans penser à regagner le temps perdu !

Quelque chose de plus fort : un magistrat , un juge , quoiqu'il achète de la plus grosse partie de son héritage une charge qui ne lui rapporte souvent rien , qui souvent lui attire des taxes qu'il doit ajouter chaque année au prix de sa première valeur , ce juge , s'il ne donne son esprit , son temps , son application à terminer promptement les différens qu'on porte à son tribunal , sera prévaricateur , et assez prévaricateur pour être obligé à des dédomnagemens. Nous vivons , nous autres , aux dépens du public ; notre

subsistance est le prix des péchés, ou du zèle désintéressé de nos fondateurs ; et en ne faisant rien , ou si peu que rien , nous nous croyons innocens , ou médiocrement coupables ! Comment accordons - nous les principes que nous suivons , avec ceux que nous enseignons aux autres ? Quand même donc nous ne serions point à charge à la communauté , quand nous aurions des pensions , nous ne devrions pas nous croire dispensés de travailler ni d'étudier ; car c'est là précisément le cas du magistrat qui ne voudrait rien faire des devoirs de sa charge , par la raison qu'il l'aurait achetée , et qu'il ne vivrait pas aux dépens du public. Ceux qui font du bien à la communauté , y sont regardés comme bienfaiteurs ; mais tous , en y entrant , promettent de s'employer au service des ames , après que , par de bonnes études , ils s'en seront rendus capables ; et sans une grande injustice on ne saurait manquer à sa promesse. Mais c'est parce qu'on ne sait pas , et qu'on ne peut pas savoir bien précisément le degré de négligence nécessaire pour se rendre grièvement criminel contre sa promesse , qu'il ne faut se pardonner aucune sorte de paresse et de négligence : le repos de la conscience , et la parfaite assurance du salut en dépendent également.

Ce principe , au reste , ne condamne pas seulement ceux qui , étant obligés d'étudier , n'étudieraient pas ; il condamne , par la même raison , ceux qui ne font pas bien leur emploi de procureur , de ministre , de supérieur. Il condamne à plus forte raison ceux qui , étant reçus pour les services domestiques , ne s'appliqueraient pas de toutes leurs forces à leurs offices , ou qui , se bornant à un office fort aisé , ne seraient pas toujours prêts à faire ce qui leur serait ordonné

de surcroît : car enfin , ils ne sont reçus et entretenus dans les maisons que pour cela ; et quelle honte que , dans le monde , la plupart eussent été obligés à s'employer toute la vie à des métiers rudes et pénibles pour amasser de quoi subsister , et qu'ici , après un travail souvent assez léger et fait avec nonchalance , ils crussent pouvoir être maîtres de tout leur temps , et pouvoir ne rien faire , ou ne faire que ce qui leur plairait ! Ce serait avoir embrassé l'état de pauvreté , pour jouir tranquillement de tous les avantages de l'état des richesses. Enfin , ce principe condamne encore ceux qui ne tâcheraient pas de se rendre utiles en quelque sorte aux maisons où ils demeurent ; qui , sous prétexte de faire quelque autre bien au dedans ou au dehors , se rendraient difficiles , ou à confesser les écoliers , ou à aider les jeunes gens dans leurs études , ou à animer par leur présence les exercices académiques , d'où dépend le plus grand avancement de nos élèves. Pourquoi ? Parce que le seul titre , pour demeurer dans nos maisons et y vivre de leurs revenus , que puissent avoir ceux qui ont un certain âge , c'est , ou les services actuels qu'ils rendent , ou les services qu'ils y ont rendus longtemps , et que leur caducité et leur grand âge empêchent désormais de pouvoir y rendre. Tout le reste est accessoire ; leur devoir principal est d'aider les jeunes gens à se sanctifier et à s'avancer dans les sciences. Mais ceci nous menerait trop loin ; reprenez.

Outre qu'en n'étudiant pas , on ne fait pas ce que certainement en justice on est obligé de faire , j'ai dit , en second lieu , qu'on fait , par une espèce de

conséquence infaillible , beaucoup de choses qu'on ne devrait pas faire.

Car, quand on parle d'un homme inutile et paresseux , on ne veut pas toujours dire un homme qui ne fait absolument rien ; mais un homme , ou qui ne fait que des riens , ou qui fait toute autre chose que ce qu'il est obligé de faire , ou , ce qui est pire encore , qui fait bien du mal dont son oisiveté est l'occasion ou la cause (1).

Oisiveté dangereuse , parce qu'elle substitue à des études de devoir , d'autres études de pure curiosité , ou de vanité. Au lieu de lire de bons livres , ou des livres de son métier , on s'attache à d'autres , on se passionne pour d'autres , où l'on ne peut guère que se gâter l'esprit ou se corrompre le cœur ; tels sont la plupart des livres français qui viennent du pays étranger , ou qui s'impriment clandestinement , ou qui sont décriés hautement par tout ce qu'il y a de personnes religieuses et sensées , pour le libertinage qu'ils inspirent , soit à l'égard des mœurs , soit à l'égard de la croyance.

Lectures d'autant plus dangereuses , qu'étant faites contre la défense expresse de Dieu , intimée tant de fois par la bouche des supérieurs , il n'est pas de sa miséricorde de donner grâce pour résister au mal qu'on peut y puiser , et qu'il est de sa justice , au contraire , de permettre qu'on y succombe. A quelle multitude de fautes n'est-ce donc pas s'exposer ! Plusieurs , non-seulement y ont perdu l'esprit religieux ; mais les fondemens mêmes de la religion chrétienne s'en sont trouvés ébranlés ou détruits dans eux ; nous en savons plus d'un exemple.

(1) *Nihil agendo aliud agendo , malè agendo.* Sénèque.

Que si l'horreur de l'étude devenait universelle , comme il arrive à quelques-uns , ne fût-ce que par la longue habitude à n'étudier point , que font-ils alors , ou plutôt que ne font-ils point pour ne pas cruellement s'ennuyer ?

Les uns cherchent des connaissances et entretiennent des liaisons au dehors , qui rendent bientôt la régularité et tous les exercices de la vie religieuse insupportables ; ils se lient et se donnent pour compagnons à ceux qui sont les plus répandus ; ils veulent briller dans les cercles , et se faire la réputation de bel esprit , d'homme agréable et divertissant ; ils sont , autant qu'ils peuvent , de toutes les bonnes parties , de toutes les promenades , de tous les plaisirs ; en peu de temps ils prennent non-seulement l'air et le langage , mais encore les maximes et les sentimens du monde qui passe pour poli , c'est-à-dire , du monde qui , sans vouloir se déshonorer , ne laisse pas de vivre dans une affreuse opposition à l'esprit de l'Evangile.

Les autres se font les gens d'affaires , les procureurs , et les sollicitateurs de leurs proches , de leurs compatriotes , des amis qu'ils ont laissés ailleurs ; c'est un flux et un reflux perpétuel de lettres ; toujours en course et en mouvement au dehors , tandis que le devoir se néglige à la maison ; sans parler du risque de se rendre les patrons de gens qui souvent ne le méritent pas , ou de mettre en place des sujets qui feront bien du mal ou dans le civil , ou dans l'Eglise.

Est-on arrêté au dedans par un Supérieur vigilant , et qui sait où mène cette vie d'intrigues et de dissipation ? Tout le temps qu'on ne saurait perdre avec

des enfans ou des séculiers , on le perd à courir de chambre en chambre , à rapporter tout ce qui se passe ; combien de murmures contre les supérieurs , de jugemens téméraires , de rapports indiscrets , de médisances pour tout ce qui tient à la régularité !

On en a vu qui , pour charmer leur ennui , s'étaient réduits à apprendre la musique et à toucher des instrumens ; quoi de plus propre à réveiller les passions , à amollir le cœur , à indisposer l'esprit contre les études sèches et épineuses de la philosophie , et de la théologie , et des langues savantes ? Non contents d'être paresseux , il s'en est trouvé qui semblaient entreprendre d'inspirer aux autres le même goût de fainéantise ; qui leur faisaient honte de s'appliquer à leurs devoirs , et qui , n'y réussissant pas toujours , faisaient de secrètes cabales au dedans et au dehors pour censurer et pour décrier comme misérable , tout ce qu'ils faisaient : quelle est la source de tant de maux et de tant de fautes considérables ? La négligence dans ses études. Qui les aimerait , serait à couvert de la plupart de ces misères , il étudierait peut-être par goût et par vanité , c'est un assez grand mal , je l'avoue ; mais jugez quel autre mal ce doit être de n'étudier pas , puisque l'on consentirait même plutôt que vous étudiassiez par vanité. C'est qu'un homme vain perd , il est vrai , devant Dieu , le mérite et la récompense de son travail : à la mort , il pourra se trouver les mains vides ; mais un homme paresseux est exposé à perdre même son ame , et à se trouver chargé d'iniquités : l'un n'a qu'un démon à combattre , l'autre est combattu et souvent vaincu par une légion tout entière de démons ; la différence est assez grande.

Cependant on ne laisse pas de se confesser et d'approcher des sacremens , chaque semaine , ou plus souvent. Si l'on ne s'accuse pas de sa négligence à l'étude , de quoi donc s'accuse-t-on ? et peut-il être quelque matière de repentir plus considérable et mieux fondée ? Si l'on s'en confesse sans faire une forte résolution de s'en corriger , ne doit-on pas craindre la profanation ? Achevons.

J'ai dit , en dernier lieu , que par la négligence des études on se met dans la triste nécessité d'être chargé de beaucoup d'emplois au temps présent et à venir, qu'on sera tout-à-fait incapable de bien faire. Je ne parle pas des commencemens de la régence , ce serait une chose bien pitoyable et bien extraordinaire qu'on n'en sût pas autant qu'il faut pour instruire d'abord les enfans de leurs principes ; mais au bout de quelque temps , lorsqu'il faut leur apprendre le grec , la finesse du latin , la poésie , l'éloquence , si l'on a négligé d'étudier les premières années , n'est-on pas alors exposé à la confusion de se voir redressé , ou par les maîtres du dehors , ou quelquefois par ses propres disciples ?

Comment faire quand il faudra donner au public quelque essai de sa capacité ? Osera-t-on se parer de la dépouille d'autrui , acheter par des présens et de serviles complaisances pour un ami , homme habile , mais imparfait , les productions de son esprit et de sa plume ?

Cependant une jeunesse nombreuse et florissante n'aura rien appris ; de là , de jeunes hommes de tout état , accoutumés sous un maître négligent , à ne point aimer la peine , entreront avec des dispositions si tristes dans diverses conditions , et conserveront long-

temps, et peut-être toujours, leur première nonchalance pour toutes sortes d'exercices honnêtes.

Dieu veuille que le régent, par sa négligence, ne soit pas aussi peu capable d'éclairer les mœurs et la conduite des écoliers, de les instruire des principes de la religion, qu'il l'est de les cultiver et de les avancer dans les sciences.

Supposons maintenant que ce religieux, négligent dans ses premières études, le soit aussi dans ses études de philosophie et de théologie; comment pourra-t-il enseigner les hautes sciences, prêcher, confesser, diriger, donner des décisions sur des points difficiles, soit au confessionnal ou ailleurs, n'ayant ni capacité, ni principes sûrs et solides? Songeons cependant qu'il ne faut qu'une de ces décisions données mal à propos, pour causer au prochain de grands dommages, et pour nous damner.

Je passe sous silence le tort qu'on fait à une communauté, quand ces sortes de décisions se comparent à celles que des gens plus habiles auront données de bouche ou par écrit. On regarde comme la doctrine du corps, ce qu'aura répondu un homme reconnu parmi nous pour un homme des plus minces et des plus aventuriers; mais le séculier mal intentionné ne fait pas toutes ces distinctions: ce sont de ces sortes de personnages que nos ennemis, dans leurs livres, introduisent sur la scène avec tant d'applaudissement; les mêmes bévues que l'ignorance fait faire au confessionnal, éclatent quelquefois en chaire, dans les prédications, ou dans les livres qu'on imprime; on sent un auteur ou un prédicateur qui marche comme en tâtonnant, et à qui il échappe de temps en temps de grandes erreurs, ou même des hé-

résies formelles. Le réviseur, aussi peu sûr et aussi peu appliqué, ne les aura pas corrigées.

Quelques-uns disent qu'ils étudieront les matières à mesure qu'ils en auront besoin ; en a-t-on toujours le loisir ? Il est telle question qui ne peut se traiter savamment que par la lecture d'un gros volume ; et a-t-on la clef des sciences, ou connaît-on seulement assez les livres pour savoir où il faut chercher, quand on n'a qu'une capacité médiocre ?

Un homme qui aurait eu moins de temps pour se rendre habile, et moins de secours que nous n'en avons chez nous, serait peut-être plus excusable ; mais le sommes-nous d'ignorer, nous autres, ce qu'il n'a tenu qu'à nous d'apprendre, et le regret des négligences passées le plus sincère peut-il remédier à l'ignorance présente ?

La distinction que voudraient mettre quelques autres, entre les propres pasteurs qui servent les ames par le devoir de leur place, et ceux qui ne leur prêtent du secours que par charité et par zèle, n'a pas ici plus de solidité, ainsi que je l'ai déjà démontré ailleurs. L'unique conclusion est donc, qu'il faut changer d'idée sur la nécessité indispensable d'étudier ; commencer dès nos premières années à le bien faire, de sorte que l'exemple de ceux qui ne le font pas, et aucun mauvais préjugé ne puisse jamais effacer de notre esprit et de notre cœur les vertus qu'on nous a prêchées ici, et qui sont fondées en justice et en raison.

Les jeunes gens qui sont dans les commencemens de leurs études, se flattent d'ordinaire qu'ils ne donneront jamais dans de pareils écueils.

Mais trois ou quatre raisons me font craindre, à

moi le contraire pour quelques-uns ; craindre , dis-je , ou qu'ils ne fassent rien du tout , ou qu'ils fassent toute autre chose que ce qu'ils auront à faire.

La première est tirée de la manière dont ils firent leurs études , avant que d'entrer en solitude ; que savaient-ils en y venant , et comment auraient-ils rien su ? La seule crainte les menait au devoir , sans que ni l'émulation , ni l'inclination , ni la vue de Dieu , fût capable de les piquer. Leur naturel indolent , paresseux , est-il corrigé ? La vertu a-t-elle pris le dessus ? Ils sont à peu près ce qu'ils étaient avant que d'entrer ; peut-on espérer que , quand ils seront sortis , ils fassent beaucoup autrement qu'ils n'ont fait ? Leur mal est dans le fond de leur tempérament ; ils se porteront eux-mêmes , quelque part qu'ils aillent , et porteront avec eux toute leur mollesse !

L'autre raison est fondée sur la manière dont ils s'appliquent à étudier ce qu'ils peuvent apprendre aujourd'hui ; car la connaissance des choses spirituelles , quoique la grâce et la bonne volonté y servent plus que tout le reste , ne laisse pas de demander une véritable étude : il faut lire avec application : et tâcher de posséder les auteurs qui ont traité solidement de ces matières ; n'ignorer rien , s'il se peut , de la nature des vices et des vertus , de la manière de déraciner les uns et d'acquérir les autres ; s'être fait de bonnes méthodes pour tous les exercices de piété , l'oraison , les examens et la confession ; mais , si l'on préfère des livres nouveaux qui disent peu de choses utiles , à ces livres anciens qui vont au solide ; si l'on veut des histoires , des relations , quand il faudrait lire de bons traités de spiritualité ; si l'on néglige l'exercice d'apprendre par cœur , d'écrire ce

qui peut être utile dans la suite , et qu'on perde les temps libres , que promet tout cela pour le temps futur , qu'un dérangement pitoyable , ou tout au plus quelque application , non point à ce qui sera du devoir , mais à ce qui fera le plus de plaisir , sans se fixer à rien et sans se perfectionner sur rien ? Pour vouloir tout savoir , on ne saura peut-être jamais quoi que ce soit.

Une troisième raison de craindre qu'ils n'étudient guère , c'est l'inclination qu'on voit qu'ils ont pour la dissipation , l'action extérieure , le mouvement , l'intrigue , toujours prêts à parler , les yeux attachés sur la conduite d'autrui , curieux de savoir tout ce qui se passe , féconds en mille conjectures sur le présent , sur l'avenir ; la chambre leur est un supplice ; cent fois , en une heure , vous les voyez s'agiter sur leur chaise , tourner tous les feuillets d'un livre , compter tous les coups de l'horloge , s'occuper d'une mouche qui passe.

Enfin , une dernière raison , est l'ardeur avec laquelle ils courent aux récréations , aux plaisirs ; la joie quand il est survenu quelque chose d'extraordinaire.

En un mot , l'étude demande du recueillement , de la contention , de l'arrangement , de la constance ; ils en paraissent incapables , et par conséquent , selon toutes les règles de la sagesse qui juge de l'avenir par le présent et par le passé , ce sera un miracle s'ils étudient.

Quelques-uns trouvent étrange que , nous destinant , à l'avenir , à devenir habiles , deux ans entiers on nous arrête dans les maisons d'épreuves , à l'âge de la vie le plus propre pour s'avancer : ils se trom-

pent ; le noviciat est très-nécessaire à des gens d'étude , pour plusieurs raisons. On apprend ici le prix du temps , et le compte qu'il en faudra rendre à Dieu ; on apprend à combattre ses mauvais penchans ; et tout le mal de ceux qui n'étudient point, est dans leurs inclinations mal fortifiées.

Je ne craindrai pas , moi , d'attribuer les grands progrès que firent dans les sciences plusieurs personages illustres , à l'habitude qu'ils prirent , d'accoutumer leur imagination à plier sous quelque sorte de joug qu'on voulût leur imposer , et de ne faire jamais ici leur volonté propre.

Soyons donc , aujourd'hui , ce que nous devons être , et c'est un préjugé certain que nous serons un jour studieux et appliqués ; ajoutons , et que non-seulement nous étudierons , mais que nous voudrons étudier d'une manière toute religieuse : en quoi cela consiste-t-il ? C'est le sujet de la seconde exhortation.

II^e EXHORTATION.

Manière d'étudier.

LA perfection chrétienne et religieuse à laquelle nous devons aspirer , consiste dans la charité ; et la preuve la plus solide et la moins équivoque d'une véritable charité , c'est de conformer notre volonté à celle de Dieu , en toute chose , de sorte que son bon plaisir soit , et l'objet , et la règle , et le motif de toutes nos affections et de toutes nos entreprises.

Appliquons ce principe général à la manière d'étudier que nous traitons maintenant en particulier.

Qu'est-ce qu'étudier religieusement et saintement ? Etudier ce que Dieu veut , étudier comme Dieu le veut , étudier parce que Dieu le veut. Sous ces trois articles sont renfermées une multitude d'instructions salutaires , que nous allons tâcher de développer.

I.^o Etudier ce que Dieu veut : car, d'un côté, l'esprit de l'homme étant aussi borné et le temps aussi court qu'il l'est ; de l'autre , comme entre les différents genres de sciences , il y en a d'assez peu utiles pour la fin que nous devons nous proposer , on ne peut pas croire que Dieu exige que nous sachions tout, ni que nous apprenions de tout indifféremment. Il faut donc un choix , et c'est ce choix qui doit se faire selon le bon plaisir de Dieu. Heureusement nous n'avons pas de peine à le connaître ; l'obéissance qui nous ordonne d'étudier nous détermine assez à quelle sorte d'étude elle veut que nous nous appliquions ; à la philosophie d'abord et aux mathématiques , aux belles-lettres ensuite , et à la connaissance des langues savantes , puis à la théologie et à tout ce qui appartient à la religion, étude où l'on doit se perfectionner jusqu'à la mort , car toujours il reste infiniment à y apprendre.

Mais Dieu , demandera quelqu'un , peut-il vouloir , peut-il même approuver que des personnes qui lui sont consacrées , des religieux , s'appliquent aux sciences profanes , et qu'ils y emploient tant de leurs belles années ? Oui , et pour bien des raisons. I.^o C'est un chemin qu'il faut faire nécessairement , pour passer à quelque chose de meilleur et de plus

utile ; la philosophie dispose à la théologie , les belles-lettres , à la solide élégance. Il est vrai que toutes sortes de philosophies et de belles-lettres ne sont pas propres à former un bon théologien , ni un orateur et un écrivain persuasif ; et c'est aussi pour cela qu'on nous donne une aversion , en philosophie , de tant d'opinions nouvelles qui ne semblent pas assez s'accorder avec les dogmes de la religion ; c'est pour cela que , dans les humanités , on ne nous recommande rien plus que la lecture et l'étude de Cicéron , les autres auteurs n'allant pas si directement à former le bon goût , soit qu'il faille écrire ou parler ; au lieu que Cicéron peut servir de modèle presque en tous les arts où il nous est utile d'exceller : lettres d'honnêteté ou d'affaires , dissertations de science ou de morale , dialogues ingénieux , harangues , discours forts et pathétiques de toute espèce.

De plus , les belles-lettres et la philosophie sont un appât propre à attirer à nos collèges beaucoup de disciples , qu'on ne nous enverrait pas , si nous ne promettions de leur apprendre la piété et la science de la religion : on leur enseigne donc ce qu'ils sont curieux de savoir , et l'on saisit l'occasion de leur montrer ce qu'ils estiment moins , et ce qui leur est pourtant infiniment plus utile et plus nécessaire. Or , il est évident que nous aurons d'autant plus d'élèves , que nous mériterons de passer pour des maîtres plus habiles.

Ajoutons que c'est par les inclinations d'un esprit poli et cultivé , que les hérétiques ont donné d'abord idée de leur personne , et inspiré la curiosité de lire leurs livres. Ainsi Calvin et ses premiers

disciples s'introduisirent à la cour de François I^{er} et de Henri II. On ne douta pas qu'ayant une si grande supériorité dans tout le reste , on ne pût les prendre pour guides dans les voies de la vérité et de la sainteté.

Ceux donc que l'Église regarde comme destinés spécialement par la Providence à combattre les nouveautés , doivent employer les mêmes armes pour une fin contraire. Jamais ces nouveautés n'auraient fait tant de mal dans l'Église , et jamais elles n'auraient porté à la capitale des coups si mortels , si les catholiques d'alors eussent su défendre la religion et se défendre eux-mêmes par des écrits plus polis. Leurs réponses , leurs apologies étaient toutes solides ; mais le défaut d'une certaine finesse pour la manière de penser et pour la manière de s'exprimer avec une certaine légèreté de style et avec pureté , en rendait la lecture ennuyeuse et souvent insupportable.

Ajoutons encore ce qu'on aurait eu peine à se persuader , qu'il était de grands empires où le christianisme ne pouvait se donner entrée qu'à la faveur des sciences de notre Europe , et surtout des mathématiques et de la philosophie naturelle. Le zèle et toutes les vertus de nos hommes apostoliques avaient échoué à la Chine , jusqu'à ce que le célèbre P. Ricci eût appris à ces esprits curieux et superbes , qu'il y avait au monde des hommes plus éclairés qu'eux , et de qui en toute sorte de genres , ils ne devaient pas rougir de se faire les disciples. C'est toujours la grâce qui convertit ; mais la grâce a plus d'une manière d'arriver à ses fins , et c'est en se fai-

sant à toute chose , qu'on trouve enfin à quoi elle a attaché le salut.

Enfin , sans sortir d'ici , il est des personnes que leur rang et leur qualité ne doivent point exclure de l'étendue de notre zèle , et auprès de qui c'est assez , pour n'être plus écouté sur rien , que d'ignorer quelque chose qui convienne à des gens d'esprit et à des doctes de profession.

Je ne sais si les premiers Pères de l'Église eurent autant de raisons que je viens d'en apporter , pour s'appliquer aux sciences profanes ; mais il est bien remarquable qu'entre ceux qui honorent le plus la religion , et qui firent au christianisme le plus de conquêtes , à peine en trouvera-t-on un seul qui ne se soit appliqué aux belles-lettres et à la philosophie , dans ses premières années , et qui ne s'y soit rendu très-habile. Origène les avait étudiées sous son propre père , en Égypte ; le martyr Léonidas , Grégoire le Thaumaturge et son frère Isidore s'y perfectionnèrent sous Origène même , à Césarée , après avoir commencé à Alexandrie. Basile et Grégoire de Nazianze s'étaient rencontrés à Athènes , où ils étaient condisciples , et où ils devinrent intimes amis. Chrysostôme se forma à Antioche , sous le sophiste Libanius , et sous le philosophe Andragathe : voilà pour l'Orient. En Occident , tout de même : Tertullien excella en tout genre de littérature , sans qu'on sache qui furent ses maîtres ; Cyprien et Augustin enseignèrent la rhétorique avant leur baptême , l'un à Carthage , l'autre à Carthage , à Rome et à Milan. Jérôme fut , à Rome , le disciple de Donat. L'Église a-t-elle eu de plus grands maîtres ? Remontons plus haut : il est visible que

saint Paul même savait les poètes , et les poètes les moins connus , tels qu'Aratus et Épiménides , dont il cite deux fragmens , aux actes des Apôtres et dans l'épître à Titus.

Quant à l'utilité de cette littérature , pour aider à établir et à défendre la religion , rien ne la démontre mieux que la défense que fit Julien l'Apostat , dès qu'il fut parvenu à l'empire , de recevoir les enfans des chrétiens aux écoles des Gentils. Sozomène en rend la raison : il était consterné du grand empire qu'avaient acquis sur tous les esprits les deux évêques de Nazianze et de Césarée , Grégoire et Basile , et était convaincu que c'était dans les écoles profanes qu'ils avaient puisé ce grand art de persuader tout ce qu'ils voulaient (1).

Il n'est point du tout contraire à une profession sainte , d'étudier ni d'enseigner un certain temps les sciences profanes ; et la qualité de religieux , bien loin d'être un motif d'exclusion , est plutôt une raison de s'en charger. En effet , c'est parce que nous sommes religieux , qu'on peut présumer que nous les étudions avec moins de risques , et que nous les enseignons avec plus de discrétion et de précaution que beaucoup d'autres.

Des dépouilles de l'Égypte nous ferons des armes contre l'Égypte même ; nous n'y prendrons point le poison , parce que nous avons la crainte de Dieu , et parce que nous avons du zèle ; nous nous y appliquerons , sans altérer ce qu'ils ont de bon et d'utile ,

(1) *Ejus animum offēdebant Gregorius et Basilius Cappadocas , quī omnibus ætatis illius Rhetoribus eloquentiæ laudem præripiebant , et quoniam magnum è scholis ad persuadendum facilitatem posse parari censebat.*

tries purger même , par de sages retranchemens , de ce qu'ils ont de mauvais et de contagieux

Les anciens Pères , dira quelqu'un peut-être , avaient besoin de cette culture , parce qu'ils manquaient de bons modèles sur lesquels ils pussent se bien former ; mais , dans les Pères nourris à l'école des anciens , ne trouve-t-on pas aujourd'hui assez de quoi égaler ou surpasser les anciens mêmes ? C'est une brillante chimère dont se laissèrent éblouir , il y a quelques années , des personnes dont le zèle surpassait les vues et la prudence. Soit qu'ils agissent par leur propre mouvement ou par l'insinuation d'autrui , ils ouvrirent une espèce de nouveau collège où saint Jérôme et saint Ambroise tenaient la place de Cicéron ; Eusèbe et Sévère-Sulpice , de Tite-Live et de Tacite ; saint Augustin était le supplément universel de tous les autres ; les poètes y étaient tout-à-fait négligés. Mais la pratique répondant à la spéculation , leurs disciples n'en devinrent pas plus vertueux , mais très-mal habiles ; et bientôt la nouvelle académie se trouvant déserte , il fallut perdre ses avances et abandonner son projet.

Revenons donc : le mal ne saurait être dans l'étude des sciences et des auteurs profanes , et Dieu peut vouloir que nous les étudions ; le mal serait de vouloir les étudier ou avant le temps , pendant que nous sommes encore en solitude , par exemple , ou de les étudier après que le temps est passé , lorsqu'il faut s'appliquer aux diverses parties de théologie scolastique , historique et morale , parce qu'alors Dieu ne le veut pas ; et c'est là , vraisemblablement , ce qui mérita à saint Jérôme cette rude correction dont il

rapporte lui-même l'histoire en quelque endroit de ses épîtres: poursuivons.

2.^o Ce serait peu d'étudier ce que Dieu veut ; la religion et la perfection demandent encore que nous étudions comme Dieu veut , c'est-à-dire , avec application , avec méthode , avec subordination.

L'application consiste à ne pas perdre un moment de temps , et à tirer de ses talens naturels , de sa mémoire , de son esprit , de son imagination , tout ce qu'on peut , ne se mesurant à personne qu'à soi-même , et ne négligeant quoi que ce soit qui puisse aider à former des savans du premier ordre.

Il y en a de qui l'on doit être content , sans qu'ils réussissent tout-à-fait si bien , parce qu'en effet ils font tout ce qu'ils peuvent , et d'autres dont on a toujours droit de se plaindre , quoiqu'ils soient assez avancés , parce qu'ils font infiniment moins qu'ils ne peuvent ; c'est l'application qui leur manque.

Frivoles excuses de leur paresse , que de dire : *Je fais tout ce qui est ordonné par la règle et par l'usage , et j'en produis rien de trop négligé.* Ce qu'on ordonne à tous , est toujours une mesure de travail proportionnée aux plus faibles ; les forts doivent aller beaucoup plus loin. C'est une honte pour qui que ce soit , de ne pouvoir atteindre jusqu'à bien faire ce qui est d'obligation , mais ce n'est pas une gloire pour ceux que leurs talens distinguent , d'aller au delà ; car enfin , à ne faire que ce qui est ordonné , quelques explications de grec , quelques discours de piété , quelques pièces de poésie et d'éloquence , chaque mois , que saura-t-on jamais , et de quoi se rendra-t-on capable ?

J'admire , dans nos premiers Pères , la capacité

qu'ils avaient acquise de si bonne heure. Sálmeron n'avait que dix-huit ans, Laynez que vingt-un ans, Bobadille que vingt-trois, quand saint Ignace se les associa, en 1534. Ils étudièrent jusqu'en 1537. Mais, depuis ce temps-là, leurs courses apostoliques et leurs occupations accablantes ne leur laissèrent guère de loisir : cependant ils en savaient assez pour désarmer tous les hérétiques de l'Allemagne, pour se faire admirer à la cour de Paul III, pour se mesurer avec les plus habiles gens en tout genre d'érudition, dans un siècle de doctes, s'il en fut jamais. Avec des dispositions heureuses, tel peut être le fruit d'une constante application.

Depuis eux encore, Bellarmin composa sept doctes traités de controverse, avant l'âge de trente ans. Il n'y avait pas un ouvrage ancien ou moderne qu'il n'eût dû posséder pour établir les dogmes ou pour repousser ses adversaires. Tolet et Vasquez n'avaient que vingt-cinq ans quand ils commencèrent à être les oracles des universités d'Espagne. *On n'a point de santé* ; en a-t-on moins que Lessius ; et avec certains assujettissemens, quel autre fut plus profond et plus habile que lui ?

On n'a point d'ouverture ; et que n'en demandet-on humblement à Dieu, comme saint Thomas d'Aquin ? Destinés aux mêmes emplois, peut-on se défier d'obtenir les mêmes secours, si on les demande avec de pareilles intentions et la même ferveur ? Il est vrai qu'outre l'application, il faut de la méthode encore, et une certaine conduite dans les études, et c'est ce qui manque à plusieurs. On travaille à l'aventure, sans ordre, sans suite, sans dessein ; avant de s'être fait un style, on lit toute sorte d'auteurs ;

on fait des notes, des remarques, des extraits, avant de savoir ce qu'il y a de bon et de meilleur; on abandonne les livres essentiels, avant de les avoir, pour ainsi dire, changés en sa propre substance; pour l'arrangement du temps, on n'en garde presque aucun.

Cependant Suarès attribuait à la sage distribution du sien, la multitude prodigieuse des ouvrages qu'il avait trouvé le loisir de composer; à peine un homme médiocrement diligent pourrait-il les copier durant le cours d'une assez longue vie.

Apprendre la chose dans sa source, outre le libertinage d'une imagination qui ne saurait s'assujettir, le mal de ceux qui commencent, c'est qu'ils ne prennent pas l'avis des gens plus habiles et plus expérimentés qu'eux; ils leur enseigneraient des sentiers inconnus, par où l'on arrive au terme bien plus sûrement et bien plus vite. Il y a, dans les sciences et dans les arts, comme une suite de degrés par où il faut passer avant que d'arriver au terme.

On se plaint quelquefois que l'on ne trouve pas aisément de ces sortes de guides. On en manque rarement, quand on montre beaucoup d'envie d'apprendre, quand on a de la docilité, et qu'on s'applique assez pour qu'un directeur d'études ne regrette point sa peine et ses conseils; mais on commence avec ardeur, et peu après on se ralentit, ou bien on fait tout à sa tête, et on ne consulte que pour être loué et approuvé; c'est ce qui dégoûte ordinairement ceux à qui l'on s'adresse.

S'il arrivait que réellement on manquât jamais de quelqu'un qui eût la capacité ou la bonne volonté de nous aider, le zèle d'un de nos plus grands maîtres y a suppléé d'une manière à consoler, et à dédom-

mager les personnes véritablement affectionnées ; c'est le saint et savant père Jouvency , dans son *Ratio discendi et docendi*, ouvrage incomparable dans toutes ses parties , et qu'on ne verra guère mépriser par des gens véritablement estimables. Là , nous apprendrons à étudier avec application , avec méthode , et , ce que des religieux doivent estimer autant ou plus , avec subordination.

J'appelle subordination , ne point se livrer à la passion de l'étude d'une manière qui préjudicie aux exercices de piété , ou au désir de s'avancer dans la perfection , car enfin tout aboutit là : et que servirait-il de mettre dans sa tête tout ce qui pourrait faire un habile homme , si le cœur était vide de l'esprit de piété ? On viendrait insensiblement à se relâcher dans le bien , et à se dégoûter même de sa vocation. La chose n'arrivera jamais , si nous entrons dans la disposition de ce grand théologien dont nous parlions il y a un moment , qui eût mieux aimé sacrifier le fruit de trente années de ses études , que de perdre un seul quart d'heure du temps de l'oraison. On gagne en tout temps à donner à Dieu ce qui lui appartient. Le B. Louis et Berkmans furent les plus saints , et , de l'aveu du public , les plus distingués de leur volée. Des deux fins de notre institut , la première , qui regarde notre propre perfection , nous est sans comparaison la plus recommandée.

C'est donc là qu'il faut rapporter , même nos études ; et en effet , pouvons-nous dire , ces grands génies dont je lis les ouvrages avec extase , que sont-ils devenus , pour n'avoir pas su vous connaître et vous aimer , ô mon Dieu ! On les loue où ils ne sont plus , on les tourmente où ils seront toujours : avec de si

belles leçons de sagesse , avec une si vaste étendue d'esprit et de lumières , quels pitoyables égaremens sur la nature des dieux , sur le souverain bonheur de l'homme , sur tout ce qu'il importe le plus de savoir ! Avec tant de zèle en apparence pour connaître la vérité , combien de fables , et mal concertées , et mal imaginées , pour séduire plus sûrement les âmes simples et innocentes ! Ah ! péricule donc toute connaissance , toute étude qui pourrait me précipiter dans de pareils malheurs. J'étudie , mon Dieu , parce que vous le voulez ; mais vous savez que je souffre de la triste nécessité de me partager ; vous savez où me porterait mon attrait , et combien il me serait plus doux de vous servir sans aucun partage ; vous voyez qu'après quelques heures d'étude , rien ne me fait plus de plaisir que de m'entendre rappeler aux exercices qui m'unissent à vous. Je me ferai donc violence , puisqu'il le faut ; je sacrifierai l'inclination que j'aurais pour de plus longues oraisons , à l'utilité que j'espère tirer des sciences pour vous glorifier un jour ; mais c'est tout ce qui me soutiendra , tout ce qui me consolera , et tout ce qui peut me dédommager de ce qu'il en coûte à mon plus grand avancement dans le bien. Voilà ce qui s'appelle étudier avec subordination , et placer chaque chose dans le rang prescrit qui lui est dû.

Finissons : étudier uniquement parce que Dieu le veut , c'est , avons-nous dit , la dernière circonstance qui doit accompagner nos études , pour les rendre véritablement religieuses et parfaites.

Pour cela , il faut diriger , renouveler , redresser souvent notre intention : car , quelque sainte qu'elle puisse être d'abord , mille choses peuvent la faire

varier. Il ne suffit donc pas d'offrir, le matin, les études de la journée ; souvent ce n'est qu'une routine : il ne suffit pas même de dire de bouche, autant de fois qu'on se rapproche de ses livres : Mon Dieu, je vais étudier pour vous ; ce serait une élévation d'esprit qui aurait le mérite de la prière, mais qui se trouverait démentie par des dispositions de cœur toutes contraires ; en parlant de la sorte, on pourrait n'étudier que pour sa propre gloire, et pour le goût naturel qui se trouve dans l'étude.

Il faut que Dieu découvre, dans le fond de notre cœur, qu'on ne va étudier que pour lui. Si vous me demandiez à quoi nous connaîtrions que nous n'étudions que pour Dieu, en voici quelques preuves aussi certaines qu'on en puisse attendre dans une matière tout obscure, comme est celle de notre intérieur. Concevons que c'est déjà une assez bonne disposition que de n'étudier que ce que Dieu veut, et de la manière qu'il le veut, ainsi que nous venons de l'expliquer ; mais j'en ajoute plusieurs autres.

On peut donc présumer qu'on ne cherche que Dieu, 1.^o quand on n'est point flatté des applaudissemens du dedans et du dehors, et, qu'à l'exemple de quelques saints, loin de vanter son mérite et ses talens, on voudrait qu'il fût libre de les obscurcir jusqu'à demander au supérieur la permission de répondre pesamment, ou de dire avec affectation quelque chose hors de propos, qui parût échapper à un défaut d'intelligence.

L'on est bien éloigné de là, lorsqu'après une action publique on va comme mendier de chambre en chambre les louanges qu'on n'a pas reçues assez à son gré ; qu'on rappelle le souvenir ou d'un bel

endroit d'un poème , ou de la subtilité d'une réponse ; qu'on regarde peut-être comme des envieux ou comme des ennemis , ceux qui ne sont pas de notre avis sur ce qu'on croit avoir fait d'excellent.

Seconde preuve d'une intention pure , quand , après l'expérience d'un succès assez médiocre , on ne néglige pas plus ses études que si on réussissait avec bien de l'éclat ; la constance fait quelquefois changer les choses , et tel qui , d'abord , fut dans le mépris , devient ensuite un objet d'émulation et de jalousie ; mais il n'avait pas besoin de cet appui ; Dieu voulait qu'il fût d'abord humilié ; son humiliation était sa gloire.

Troisième preuve , quand on fait des études passagères , et dont on ne prévoit pas qu'on doive jamais tirer d'utilité , avec le même soin que si toute la vie on devait y être employé. Le talent est pour les spéculatives , et l'on s'applique aux humanités ; l'attrait est pour la prédication , et l'on s'applique à devenir bon mathématicien ; on se destine au Canada , et l'on s'applique au grec , comme si l'on devait passer toute sa vie aux missions du Levant.

Quatrième preuve , quand , abandonné à sa propre conduite , ou devenu enfin maître de son temps , on s'applique non point à ce qui peut faire plaisir , mais à ce qui peut être le meilleur et le plus utile. On aimerait les nouvelles , les compagnies , les livres du temps ; on garde sa chambre , et l'on s'y perfectionne dans la connaissance des antiquités ecclésiastiques , dans la science de la morale chrétienne , dans la recherche des secrets de la vie mystique et intérieure.

Cinquième preuve enfin , quand , après avoir travaillé avec soin en chaque sorte d'exercices , on

n'attend , de la part des supérieurs ni des autres hommes , aucune sorte de récompense ; qu'on n'est jaloux ni d'un certain emploi , ni d'une certaine demeure ; qu'on ne se plaint point de voir passer devant soi ceux mêmes qu'on croit (peut-être avec raison) beaucoup au-dessus de soi. Le fondement de tout le reste des autres règles , c'est que , qui ne cherche que Dieu , ne saurait être touché de tout le reste ; plaisir , louanges , santé , réputation , demeures, ennuis, dégoûts, difficultés, contradictions, au travers de tout , il vole à son unique terme ; le présent seul est la seule volonté de Dieu ; le moment présent est ce qui le fixe et ce qui le détermine ; toute autre chose est comptée pour rien : nourriture sèche et rebutante pour ceux qui s'aiment beaucoup eux-mêmes ; mais pour ceux qui savent estimer et goûter Dieu , nourriture qui tient lieu du festin le plus délicieux ; les anges , dans le Ciel , n'en connaissent point d'autre , et c'est ce qui les arrête parmi nous sur la terre.

Etudier de la sorte , en réunissant tout ce que nous venons d'exposer , ce que Dieu veut , comme Dieu le veut , et parce que Dieu le veut , c'est étudier comme les saints ; c'est par ces règles, grâce au Seigneur, que de très-habiles gens ont été des gens de bien du premier ordre , et que , par leur science même, plusieurs sont devenus de très-grands saints.

Mais , sans cela , comment serions - nous jamais vertueux ? Comment , et par où même prétendons-nous jamais être censés vraiment religieux ? Gravons ces préceptes dans notre esprit et dans notre cœur , et conformons - y notre conduite , si nous voulons être placés , avec les vrais religieux , dans le Ciel .

EXHORTATIONS

SUR LA PAUVRETÉ.

PREMIÈRE EXHORTATION.

Affection à la pauvreté.

Substantia divitis urbs roboris est , et quasi murus validus circumdans eum.

Les biens d'un homme riche sont comme une ville où il se fortifie , et comme une épaisse muraille dont il est environné. *Prov.* 25, 15.

IL n'en est pas ainsi des religieux ; c'est la pauvreté , au contraire , qui est comme la citadelle et le mur de défense de la religion et des religieux.

La différence vient de ce que l'homme du monde ne peut ni contenter ses passions , ni dans ses crimes se promettre l'impunité , qu'autant qu'il est riche et puissant ; au lieu que le religieux ne peut être véritablement religieux , c'est-à-dire , ne peut ni se maintenir dans les vertus propres de sa profession , ni s'assurer des récompenses promises à sa profession qu'autant qu'il est pauvre (1).

De là viennent les efforts que ne cesse de faire continuellement et en mille manières , l'ennemi du genre humain , pour faire brèche à ce bastion , s'il

(1) *Paupertas murus Religionis firmus.*

ne peut pas tout-à-fait le détruire. Mais de là doit venir aussi notre zèle à conserver la pauvreté dans sa pureté et dans son intégrité parfaite. Pour cela , ce n'est point assez de la souffrir , quand nous ne saurions l'éviter sans crime ; il faut l'aimer , et l'aimer avec autant d'affection et de tendresse que l'enfant bien né aime sa mère , de qui il a tout reçu et de qui il attend tout. Il faut aller jusqu'à se réjouir même et s'estimer heureux de pouvoir en ressentir autant d'effets que peut le permettre , non pas une sagesse mal entendue , mais une discrétion sainte et surnaturellement éclairée. Conservons - la donc , cette précieuse vertu , et tenons pour certain qu'elle nous conservera.

Elle nous conservera ; c'est-à-dire , en premier lieu , qu'elle contiendra parmi nous l'esprit de religion qui fait la sûreté de notre état. C'est à-dire encore , qu'elle nous assurera la récompense , dont la possession et l'espérance font tout le bonheur et tout le prix de notre état , deux considérations qui vont partager cet entretien.

PREMIER POINT.

La vie religieuse , dans son projet et dans son institution primitive , n'est autre chose qu'un renouvellement et une imitation parfaite de la vie des premiers chrétiens au temps de l'Eglise naissante. C'est , comme alors , une société de fidèles assemblés à dessein de rendre à Dieu , comme de concert , un culte parfait , loin du monde et des embarras dangereux du monde. De là il s'ensuit que les religions se maintiennent , et qu'elles sont ce qu'elles doivent être à proportion que Dieu y est servi avec plus de

piété et de ferveur, comme dans le christianisme, à proportion que les membres qui le composent sont plus étroitement unis entre eux : à proportion enfin qu'on y a moins de commerce avec le siècle, hors la nécessité de travailler au salut des personnes du siècle.

Maintenant, on demandera qui peut contribuer plus que toute chose à entretenir la ferveur de la piété, l'union des esprits et des cœurs, le détachement et le mépris du monde ? Il est certain que c'est l'esprit de la pauvreté parfaite.

Ainsi en jugèrent les apôtres. Dès le commencement, ils se conformèrent à la doctrine de leur Maître ; ils lui avaient ouï dire : Si quelqu'un veut être véritablement de mes disciples, qu'il renonce à tout ce qu'il possède ; il n'est pas plus possible d'avoir du bien et de me suivre, qu'il est possible de bâtir sans argent, et de faire heureusement la guerre sans des troupes capables de résister à celles de l'ennemi (1).

Pleins de cette doctrine, ils conseillèrent et ils persuadèrent aux premiers fidèles de vendre leurs biens et d'en mettre la valeur en commun, sans s'y réserver que le droit d'en recevoir ce qui serait absolument nécessaire pour vivre et pour se vêtir de la manière la plus simple ; et, tandis que dura ce dégagement, on vit dans l'Eglise autant de saints que de fidèles. Il en sera de même des communautés, tandis qu'on s'en tiendra scrupuleusement aux maximes de la pauvreté la plus pure et la plus exacte.

D'abord, il est constant que la pauvreté sert merveilleusement à entretenir la mortification, et par

(1) *Sic qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.* Luc. 14, 35.

la mortification , la ferveur de la dévotion ; dès que le corps serait trop à son aise , il se révolterait contre l'esprit , et bientôt ses passions prévaudraient , du moins assez pour troubler la douce tranquillité , si nécessaire à se tenir uni à Dieu.

La sagesse , qui n'est autre chose que la vraie piété , où se trouve-t-elle , demandait Job ? où habite-t-elle (1) ? Il se répond à lui-même , qu'elle ne fait point sa demeure chez ceux qui vivent mollement (2). Qu'on n'accable donc pas la nature , à la bonne heure ; mais qu'elle ne soit pas aussi traitée avec trop de recherche , trop de sensualité , trop d'indulgence et de délicatesse. On peut se maintenir dans la ferveur , sans que nécessairement on doive vivre comme les anciens habitans du désert , n'avoir pour retraite qu'un antre sauvage , pour lit que la terre dure , pour habit qu'un sac ou un cilice , pour toute nourriture que l'eau et le pain , et quelques racines mal apprêtées. Mais il est indispensable de n'user des créatures que dans les bornes de la plus exacte nécessité. Tenons-nous-en à nos règles ; pourvu que nous voulions les observer à la lettre , dans le logement , dans le vivre , dans l'habillement , nous n'aurons rien de superflu ; souvent nous manquerons du commode , et quelquefois du nécessaire ; nous nous attendrons qu'on nous donnera ce qu'il y a dans la maison de plus vil et de plus grossier ; nous garderons le silence si cela arrive ; nous aurons toujours quelque chose à souffrir de la variété des saisons , de la misère des temps , et , si voulez , du peu d'attention des supérieurs et

(1) *Sapientia ubi invenitur ? et quis est locus ejus ?* Job. 28. 12.

(2) *Non invenitur in terrâ suaviter viventium.* Ibid.

des officiers. Mais ce qui paraît dur en tout ceci , servira à tenir l'âme en vigueur , et à la disposer à goûter Dieu , autant qu'il faut , pour perdre le goût de tout le reste.

Aussi a-t-on vu , dans toutes les sociétés religieuses , que la ferveur de la dévotion en est sortie avec l'amour et l'esprit de la pauvreté. Les grands exemples de vertu que donnèrent les premiers moines , attirèrent chez eux l'abondance ; on voulait avoir part à leurs prières et à leurs mérites : quelles libéralités ne leur fit point la piété trop simple des chrétiens d'alors ? Le bastion fut rompu , et le démon s'introduisit dans le sanctuaire , avec les grands biens. Il en chassa la piété , et toutes les vertus religieuses , ses compagnes : la tentation de vivre plus commodément l'emporta sur l'habitude des pénitences qu'ils avaient prise. Les saints offices et les exercices intérieurs ne se firent plus avec la même ferveur ; on était occupé à faire valoir le temporel. Le travail des mains fut négligé ; il paraissait bien plus charitable d'employer des ouvriers que l'on faisait vivre : de petits excès causés d'abord par la trop grande abondance , conduisirent à l'intempérance ; cette mauvaise habitude passa ensuite jusqu'à de plus grands abus , et ce fut l'ouvrage d'un siècle et demi , tout au plus.

Nous n'en sommes pas là , dira-t-on , par la miséricorde du Seigneur , et il y a peu à craindre que les grandes richesses ne perdent aujourd'hui les maisons religieuses.

Cependant , ne sommes-nous point déchu de notre première ferveur au service de Dieu et aux exercices de piété ? Comment faisons - nous l'oraison ?

Comment récitons-nous l'office divin? Comment approchons-nous des saints autels? Voit-on aujourd'hui, parmi nous, beaucoup d'hommes intérieurs? et si cela est vrai, qu'importe que ce soient les riches seûs qui nous conduisent au précipice, comme les anciens ordres, ou comme quelques ordres modernes, notre pauvreté même que nous n'aimons pas, et qui nous devient insupportable?

Si l'on pouvait et si l'on voulait nous donner le nécessaire, disons-nous quelquefois, nous ne serions pas obligés de nous le procurer d'ailleurs. Voyons, s'il vous plaît, quel est ce nécessaire que nous nous procurons, et celui qu'on nous donnerait si on avait plus de moyens. Nous donnerait-on jamais ces raffinemens de sensualité et de mollesse, ces recherches de vanité, de propreté exquise? Mettrait-on en œuvre, pour nous loger, non pas des artisans du commun, mais ceux qu'emploient les gens du siècle les plus entêtés du luxe et des modes nouvelles? Dans chaque espèce de chose, ne se contenterait-on pas de nous donner ce qui est bon, sans chercher toujours comme nous faisons, ce qu'il y a de plus élégant, de plus commode, et de meilleur? On aurait donc bien perdu l'esprit et le goût de la vraie pauvreté. Donnons-nous nos besoins tels que, certainement selon l'intention de la règle, on devrait nous les donner si l'on pouvait. Nous aurons déjà fait une grande réforme, et nous conserverons plus aisément l'esprit de mortification et de piété.

La pauvreté occasione notre immortalisation.
Oh! disons plutôt, le mépris de la pauvreté, l'aversion, l'horreur de la pauvreté. Si c'était la pauvreté en elle-même qui fît le mal, les anciens Pères au-

raient dû être autant ou plus immortifiés que nous. Ces hommes vraiment pauvres manquaient-ils, ou de famille, ou d'amis, et de personnes dévouées à leurs inclinations pour les services qu'elles en recevaient, pour se procurer ce que les maisons ne leur donnaient pas, eux qui savaient trouver de quoi faire chaque jour de nouveaux établissemens? La pauvreté donc et les incommodités de la pauvreté pouvaient les tenter aussi-bien que nous, de se mettre dans un état plus commode; mais l'amour et l'estime de la pauvreté les leur faisaient supporter avec joie, et le désir de vivre religieusement, de ne point introduire le relâchement dans la maison de Dieu, de se conserver dans la ferveur de toutes les vertus, l'humilité, la simplicité, la patience, surtout la ferveur de la dévotion et l'union avec Dieu, leur faisaient aimer tendrement la pauvreté.

Outre l'esprit de dévotion et de ferveur, la pauvreté dans sa pureté originelle, sert encore plus que toute autre chose à entretenir l'union et la charité. Nous ne sommes véritablement religieux qu'autant que nous sommes frères, et nous ne sommes frères qu'autant que nous sommes égaux. Otez l'uniformité de traitement, vous ôtez le nœud et comme l'ame de la concorde : ce n'est plus, d'un côté, qu'orgueil, suffisance, dédain, mépris, hauteur, et de l'autre, qu'ennui, jalousie, impatience, dépit, médisance, ambition, et murmures. L'Eglise même dès son enfance l'éprouva, dès que les Grecs purent se plaindre que leurs veuves n'étaient pas aussi bien partagées que celles des Juifs naturels, dans les distributions de chaque jour. Cette communauté naissante, le modèle de toutes les autres, perdit sa pre-

mière beauté, et peu après elle se dissipa tout-à-fait (1). Depuis, la même chose est arrivée dans quelques ordres religieux, et c'a été une autre source de leur décadence.

L'uniformité donc est nécessaire à maintenir les religions, autant que l'est la concorde et la charité ; or, la pauvreté exacte est le seul moyen de conserver l'uniformité, parce qu'il n'y a qu'elle qui, mettant toute chose en commun, rende une communauté véritablement communauté.

Appellera-t-on, en effet, communauté, ces maisons où, selon l'expression de saint Paul, l'un a tout, et l'autre rien ? L'un regorge de biens, pour ainsi parler, et l'autre est dans une espèce de disette (2) ? L'un est logé comme le plus vil artisan, et l'autre comme un assez riche bénéficiaire ? Le malade manque souvent des rafraîchissemens nécessaires à le soulager ou à le rétablir, et celui-ci, qui se porte bien, a de quoi faire chaque jour d'inutiles profusions en hardes, en livres, en meubles, en bijoux, en petites débauches, et quand il lui plaît, en courses et en voyages de pure curiosité ? ce que tel dépensera dans l'espace d'une année, remettrait sur pied plus d'un infirme qui traîne depuis long-temps : cependant, ils sont frères, et ils vivent en communauté de biens.

On dira qu'on demande permission, et qu'on l'obtient : peut-on la demander ? doit-on l'accorder ? Je le suppose maintenant, car nous l'examinerons une autre fois ; mais toutes les permissions du monde

(1) *Factum est murmur Græcorum adversus Hebræos, eò quòd despicerentur in ministerio quotidiano viduæ eorum* Act 6, 1.

(2) *Alius quidem esurit, alius autem ebrius est.* I. Cor. 11, 21.

font-elles que l'Esprit de Dieu s'accommode de cette différence? et n'est ce pas pour le moins couvrir de confusion ceux qui, n'ayant rien, se tiennent malheureux de ne pouvoir pas être sensuels, libéraux, et peut-être prodigues comme tant d'autres (1)?

Plus on considère ceci, plus on doit avoir honte de n'avoir pas su ou de n'avoir pas voulu comprendre plus tôt les saintes obligations de son état. On ne se permettrait pas beaucoup de choses, dont il ne reste ensuite que bien du regret et bien des remords.

Il est temps pour plusieurs, et pour moi tout le premier, d'en faire pénitence, et de prendre des résolutions et des précautions pour l'avenir. Le mal vient originairement, je le répète, de ce qu'on n'estime pas et qu'on n'aime pas la pauvreté; qui l'estimerait, qui l'aimerait, trouverait dans son estime et dans son amour, plus de réglemens et plus de défenses que n'en ont fait et que n'en feront jamais les supérieurs les plus sévères.

3.^o Enfin, un dernier avantage de la pauvreté parfaite et de l'affection à la pauvreté, c'est qu'elle fera libres et indépendans des gens du siècle, et qu'un vrai pauvre consent plus aisément à garder la solitude, et à n'entretenir avec eux que des commerces de zèle et de pure charité, chose infiniment nécessaire à conserver l'esprit de religion. Et pour remonter encore ici jusqu'au principe, ce qui attache souvent des religieux aux personnes du monde, et surtout aux riches du monde, jusqu'à se rendre esclaves de leurs inclinations, de leurs passions, jusqu'à les flatter dans leur vie criminelle ou im-

(1) *Confunditis eos qui non habent.* I. Cor. 11, 22.

parfaite, n'est-ce pas le dégoût d'une vie pauvre, simple, et frugale, dont on cherche à se soulager en partie par leur secours ? Devenus leurs amis intimes, on sera souvent invité à leur table ; on y prendra place sans être invité ; on ira partager les plaisirs de leurs belles campagnes ; on tirera peut-être de leur aveugle libéralité, de quoi choisir sa demeure, et de quoi faire toute sa vie à peu près tout ce que l'on voudra.

Tout le mal ne se réduit pas là ; mais, à force de pratiquer le monde et de s'étudier à lui plaire, et à se le rendre favorable, on commence à penser, à parler, à agir comme le monde (1). Au retour de là, on ne trouve rien à la maison que de sale et de dégoûtant. On rentre chez soi, et quoiqu'on ait mille superfluités, cependant en comparant sa demeure à celle d'où l'on vient, on croit manquer encore de mille choses. On traite (en soi même pour le moins) de gens simples et misérables, ceux qui trouvent que tout est bon, et que l'on est toujours trop bien. Le poisson hors de l'eau n'est pas plus proche de la mort que ne l'est souvent un religieux, sans s'en apercevoir, quand il aime à voir le monde et à se divertir, à s'amuser avec le monde. C'est un mot de saint Antoine, et de tous les anciens après lui : la solitude est l'élément de l'innocence ; qui la quitte pour quelque autre dessein que pour glorifier Dieu, n'y rapporte que ce qui se trouve dans le monde ; politique, mauvais artifices, duplicité, envie de s'avancer et de se pousser. Le poison se communique par un seul à plusieurs, et peu à peu tout le

(1) *Commisti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum.* Ps. 105, 35.

corps vient à se corrompre. Voilà donc les désordres qui naissent du relâchement de la pauvreté la plus exacte ; la perte entière de l'esprit de religion , de l'esprit de ferveur et de piété , de l'esprit d'uniformité et de charité , de l'esprit de détachement et de haine du monde ; et vous êtes trop éclairés et trop équitables pour n'en convenir pas avec moi.

Mais vous me direz peut-être que ce sont les supérieurs qu'il faudrait avertir de tout ceci , pour qu'ils y prissent garde. Ils en sont assez avertis ; combien de fois , par leurs ordonnances , nous ont-ils rappelés sur cela à nos devoirs ! Mais donnez-leur en même temps des inférieurs dociles et mortifiés , des inférieurs qui aient de l'affection pour la pauvreté ; car l'amour de soi-même et de ses commodités ne conduit-il pas encore à l'indépendance et à la révolte contre tous ceux qui veulent nous captiver et nous gêner ? Qu'on nous fît quelque présent , et qu'un supérieur , sans nous rien dire , le retint et en disposât à son gré ; qu'il dépensât l'argent qu'on lui met dans les mains , ou qu'il refusât de permettre quelques dépenses superflues sur un fonds que l'on regarde comme à soi ; qu'il voulût empêcher absolument de quitter la ville ou de manger hors de la maison ; quels murmures contre sa prétendue tyrannie ! Il faudrait qu'il fût bien irréprochable , pour qu'on ne trouvât pas à critiquer dans sa conduite ; la calomnie même ne viendrait-elle pas , peut-être , au secours de la médisance ? Ces avis doivent s'adresser principalement aux inférieurs , soit qu'ils aient beaucoup , soit qu'ils aient peu.

S'ils ont quelque chose en leur disposition , il faut que les supérieurs sachent , et qu'ils sachent eux-

mêmes , qu'ils ne prétendent pas en être plus privilégiés ; qu'ils trouveront toujours bon tout ce que l'on fera , tout ce qu'on ordonnera pour le maintien de la régularité et de la discipline commune. Si l'on veut bien le leur permettre , qu'ils s'offrent à donner à ceux qui n'ont rien et qui sont dans le besoin , ce que la communauté voudrait leur donner , sans le pouvoir. Tâchons de laisser la règle dans un meilleur état , s'il se peut , que nous ne l'avons trouvée ; qu'on ne puisse point nous reprocher d'avoir été les premiers auteurs du relâchement ; qu'on puisse nous louer d'avoir plutôt rappelé la simplicité ancienne ; qu'il ne soit jamais dit qu'à l'aide d'une pension , à moins d'une infirmité visible , nous ayons quelque chose que n'aient pas les autres. C'est être pauvre avec un double mérite , que de l'être et d'avoir des ressources pour ne l'être pas.

Pour ceux qui n'en ont point , loin de s'en plaindre et de porter envie aux autres , ils doivent s'estimer heureux de n'avoir rien , et d'empêcher , par leur exemple , qu'on ne puisse dire que le désordre est général ; s'ils avaient , ils n'oseraient se promettre qu'ils fussent plus pauvres et plus mortifiés que tous les autres. On en a vu de très-réguliers quand ils n'eurent rien ; ont-ils commencé à avoir , personne ne fut plus superbe ni plus mondain. Après cela , laissons les invectives et les saillies de zèle ; elles ne viennent assez souvent que d'ennui et de jalousie.

La peine de se priver de tout est grande , nous ne le dissimulons pas ; mais les récompenses le sont bien davantage (1) : or , ces récompenses , dont

(1) *Magna promissimus , majora promissa sunt nobis.*

l'espérance ou la possession fait le bonheur et le prix de notre état , il n'y a encore que le mur de la pauvreté parfaite qui puisse les conserver contre les attaques du démon (1). C'est le second point.

SECOND POINT.

La récompense ne se donne qu'au mérite , et une grande , une très-grande récompense , qu'à un très-grand mérite ; c'est l'ordre , c'est la justice. Quand donc j'entends Jésus-Christ promettre à ses disciples , devenus pauvres pour l'amour de lui , un centuple de grâces et de consolations célestes dans cette vie (2) , un droit acquis de juger le monde à la fin des siècles (3) , une place de distinction dans le royaume de l'éternité (4) , je crois pouvoir conclure , avec raison , que de si grandes récompenses ne sauraient avoir été promises qu'à de grands sacrifices , et à des sacrifices qui aient même quelque rapport spécial à ce qui a été promis.

Il faut donc une pauvreté qui nous prive de toute satisfaction naturelle , pour mériter l'abondance des consolations divines ; une pauvreté qui condamne les gens du siècle , pour avoir droit de juger le siècle ; une pauvreté qui approche de celle de Jésus-Christ , pour être dans la gloire plus près de Jésus-Christ , plus transformés , pour ainsi dire , en Jésus-Christ ; ainsi , c'est cette pauvreté qui conserve au religieux tout son trésor et toutes ses espérances , qui assure le bonheur de son état , et , dans un nou-

(1) *Urbs roboris murus validus*. Prov. 18, 11.

(2) *Centuplum accipiet*. Matth. 19, 29.

(3) *Sedebitis judicantes*. Matth. 19, 28.

(4) *Accipiet centies tantum , nunc in tempore hoc... et in seculo futuro vitam æternam*. Marc. 10, 30

veau sens , peut s'appeler encore le mur et le bastion de la religion (1).

On pourrait croire que , pour le centuple , il n'est pas nécessaire de quitter tout ce que nous disons. L'obligation générale , c'est de quitter tout ce qu'on possède ; peu de chose si l'on a peu de chose , cela suffit à qui n'a pas davantage ; mais il est nécessaire de quitter tout ce qu'on a , quelque multitude de choses qu'on ait (2).

Dès là donc qu'on se réserve quelque chose , ou , qu'après avoir quitté , on regarde derrière soi , et qu'on reprend quelque chose de ce qu'on avait quitté , dès lors on perd le droit du centuple : je me trompe ; il est une espèce de centuple que la pauvreté , même imparfaite , ne perd jamais , et c'est qu'elle nous délivre toujours des soins embarrassans et dangereux attachés à l'état des richesses , grâce cent fois plus estimable qu'une possession qui nous eût vraisemblablement damnés , et qui , durant la vie même , nous eût peut-être rendus malheureux. Est-il beaucoup de riches dont , à prendre la condition selon tout ce qu'elle a de bon ou de mauvais , le sort doive nous paraître bien digne d'envie ? Ils sont plus à leur aise , dans un certain sens ; mais dans combien d'autres sont-ils plus à plaindre ! Comptons-nous pour des maux légers , l'inquiétude d'amasser , de conserver , de défendre , la crainte ou le chagrin de perdre ; et s'ils ont de la foi et de la conscience , la dure nécessité d'acquérir sans injustice , de posséder sans orgueil , de pouvoir faire le mal impunément , et d'avoir assez de retenue pour

(1) *Murus , propugnaculum Religionis.*

(2) *Nos qui reliquimus omnia.* Matth. 19 , 27.

ne jamais faire le mal qu'ils pourraient faire impunément (1)? Je le sais, nous nous faisons l'idée d'un homme riche et tranquille, riche et innocent tout à la fois; mais ce n'est qu'une idée; c'est le miracle du chameau qui passe par l'ouverture de l'aiguille: et se peut-il faire que nous donnions, avec tant de lumière, dans un piège si grossier (2)?

Louange donc à la bonté de Dieu de nous avoir préservés de tant de malheurs et de dangers; c'est déjà un ample dédommagement de tout ce que nous pouvions espérer dans le monde (3).

Mais si, par-dessus cela, nous prétendons au centuple des consolations célestes, c'est à la pauvreté parfaite qu'il est réservé. *Quittez tout, et vous trouverez tout* (4). Nous n'avons ni foi vive, ni dévotion, ni goût de Dieu; nous nous en plaignons: que ne remontons-nous à la cause? La cause est que nous tenons à mille choses au moins contre la perfection de notre état. L'idée d'un pauvre, c'est un homme qui souffre; c'est Job sur un fumier; et nous ne voulons rien souffrir: notre pauvreté, à le bien prendre, n'est que celle des enfans de famille qui n'ont rien qu'avec dépendance, mais à qui rien ne manque du nécessaire, et à qui on ne laisse pas d'accorder même bien de petites douceurs. Celui qui sait joindre à ce que donne la communauté, ce qu'il peut se procurer d'ailleurs, est-il assez libéral envers Dieu, pour mériter que Dieu soit libéral envers

(1) *Potuit transgredi, et non est transgressus; facere mala, et non fecit* Eccli. 31, 10.

(2) *Quis est hic, et laudabimus eum; fecit enim mirabilia in vita sua.* Ibid.

(3) *Centuplum accipiet.* — (4) *Imit. l. 3, c. 32.*

lui? Non, sans doute; il faut, comme les Apôtres, n'avoir rien, pour tout avoir; souffrir beaucoup, pour ne rien souffrir; comme mourant, sans néanmoins cesser de vivre; comme châtiés, sans être livrés à la mort; comme tristes, et toujours dans la joie; comme pauvres, et enrichissant plusieurs; comme n'ayant rien, et possédant tout (1). Voilà le centuple.

Outre le centuple, on promet encore aux vrais pauvres le droit de juger les hommes du siècle; et pensons-nous que cela soit plus dû que le centuple, à la pauvreté que nous gardons? En effet, qu'est-ce que juger les autres hommes? C'est être chargé d'actions et de vertus qui confondent et qui condamnent les autres hommes; d'un détachement qui condamne l'immensité de leurs désirs; d'un dénûment qui condamne leurs dépenses et leur luxe immodéré; d'une patience dans nos privations, qui condamne leurs plaintes et leurs murmures dans l'abondance même.

Cela donc supposé, au lieu d'être juges dans ce jour formidable, ne devons-nous pas craindre de trouver plutôt parmi les chrétiens mêmes du siècle, bien des juges qui servent à notre réprobation? Dans les conditions médiocres, la chose est évidente; combien s'en trouve-t-il qui, manquant presque de tout, ne laissent pas de bénir Dieu! Nous ne croyons pas, quelquefois, qu'on nous donne assez; nos médiocres repas seraient pour eux des jours de fête et de délices. Parmi les riches mêmes,

(1) *Quasi morientes, et ecce vivimus; ut castigati, et non mortificati; quasi tristes, semper autem gaudentes; sicut egentes, multos autem locupletantes; tanquam nihil habentes, et omnia possidentes.* II. Cor. 6, 9, 10.

Dieu m'en a fait connaître partout , et vous en connaîtrez peut-être aussi-bien que moi : comment vivent-ils , et que ne se retranchent-ils pas pour faire subsister les membres infirmes et souffrans de Jésus-Christ ? Un religieux osera t-il se comparer à eux ? Ils pouvaient vivre très - commodément , et ils ne l'ont pas voulu ; et lui l'aura voulu , et s'il n'en est pas venu à bout , c'est qu'il ne l'aura pas pu ; son pouvoir , en tout ce qu'il aura pu , aura été la règle et la mesure de ses commodités et de ses recherches.

Nous nous comparons peut - être à d'autres religieux , et nous trouvons que , presque partout , chez nous et ailleurs , la plupart ne sont pas plus parfaits que nous. Mais remontons plus haut : ils se sont relâchés , et si nous nous relâchons , nous et eux nous aurons pour juges ceux qui , dans le siècle et dès les premiers instans , furent véritablement pauvres , c'est tout ce que nous pouvons conclure ; et est-il bien plus consolant de ne périr qu'avec la multitude ?

Enfin , on promet à la pauvreté le royaume des Cieux. Ne le promet-on pas à tous ceux qui auront gardé les préceptes ? Oui : dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures , disait Jésus-Christ , et les plus hautes seront réservées à ceux qui auront tout quitté pour me suivre (1).

L'imitation plus ou moins parfaite de la pauvreté de Jésus - Christ , est donc ce qui mérite les places plus ou moins voisines du trône : et qu'est-ce que l'imitation parfaite de la pauvreté de Jésus-Christ ? La crèche de Bethléhem , la maison ou plutôt la ca-

(1) *In domo Patris mei mansiones multe sunt.* Joan. 14 , 2. *Dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum.* Luc. 22 , 29.

bane de Joseph , les courses apostoliques du Sauveur , la mort sur le Calvaire , nous l'apprennent ; il ne faut que bien étudier à ces différentes écoles. Mon Dieu , que deviendrons - nous , s'il faut être éloigné de Jésus-Christ pendant toute l'éternité , autant à proportion qu'on se sera éloigné de la pauvreté pendant sa vie ; aurons-nous place seulement dans quelque lieu obscur du paradis ?

Finissons , et que le fruit de cette exhortation soit , s'il est possible , cette estime pleine d'affection et de tendresse pour la pauvreté , que nous a tant recommandée notre saint fondateur. La conservation de la communauté et notre propre bonheur en dépendent de plus d'une manière. Rien n'est plus content ni plus libre qu'un homme qui ne désire rien , et qui ne craint rien sur la terre. Mais il n'y a que l'amour de la pauvreté qui puisse donner cette aimable et précieuse liberté.

Alors , on ne met guère de différence entre une demeure et une autre demeure ; celle où l'on croit souffrir davantage , est celle qu'on préférerait par ce seul endroit ; la nature se contente de peu , et s'accoutume à tout. Et quelle honte , mon enfant , disait saint Dorothée à son disciple Dosithée , qu'ayant tout quitté pour Dieu , vous devinssiez ici l'esclave d'un bijou , d'un couteau , d'une bagatelle ? Ne pourrait-on pas ajouter , pour quelques-uns : Et quelle honte , qu'ayant assez peu quitté dans le monde , ne manquer ici de rien vous parût une chose si insupportable ? Rendons - nous justice : qui sommes-nous , pour la plupart ? et eussions-nous eu , sans de grandes fatigues , de quoi nous donner plus que nous n'avons , famille hon-

nête ou noblesse peu accommodée ? ici et là , comment vit-on ? Mais il y a peu de gens à qui l'argent coûte moins à prodiguer , qu'à ceux qui ne savent pas ce qu'il coûte à conserver , à amasser.

Bornons-nous, faisons-nous des principes solides et durables. La cupidité ne dit jamais : C'est assez ; mais c'est ce qui doit, plus que toute autre chose , nous la faire craindre. On se fait mille principes de conscience , qu'on peut soupçonner justement de n'être pas recevables devant Dieu ; nous en parlerons une autre fois ; seulement disons , par avance , que qui n'aime pas la pauvreté , difficilement en gardera-t-il l'essentiel. Dieu nous préserve d'un si grand malheur ! Devenons sages , peut-être par notre propre expérience ; soyons assez pauvres , à l'avenir , par l'affection et par la réalité , pour nous assurer les récompenses de la pauvreté dans ce monde-ci et dans l'autre. *Amen.*

II^e EXHORTATION.

Devoirs de la pauvreté.

Erant illis omnia communia. dividebatur autem singulis , prout cuique opus erat

Ils avaient toutes choses en commun , et l'on donnait à chacun le nécessaire , selon son besoin. *Actes* , 4, 32, 35.

N'AVOIR rien en propre et se contenter du simple nécessaire , c'est en quoi consistent principalement les devoirs de la pauvreté religieuse , dont les premiers chrétiens donnèrent l'exemple à tous ceux qui , dans la suite des siècles , eurent le courage de vouloir les imiter.

Ils vivaient en communauté de biens , dit saint Luc , de manière qu'aucun n'osait dire même que rien fût à lui en particulier (1).

Quant au superflu , deux choses font présumer qu'ils ne pouvaient pas même l'avoir : l'une , le petit nombre des riches ; l'autre , le grand nombre des pauvres qui s'associaient à l'Eglise , dans ces premiers temps (2).

Enfin , que les fidèles s'engageassent à cette sorte de vie pauvre et commune , par une espèce de promesse et de vœu , la chose paraît évidente par le châtement exemplaire et rigoureux d'Ananie et de Saphire , pour avoir retenu en partie le prix du champ qu'ils avaient vendu (3).

Quand donc saint Ignace , dans la règle 24 du Sommaire , nous défend d'user d'aucune chose comme propre ; et dans la règle 25 , quand il ordonne que la manière de vivre , de s'habiller , de se coucher , sera toujours conforme à des hommes qui font profession de pauvreté (4) , il ne fait que nous rappeler à la première origine de la pauvreté , et il ne nous demande en effet que ce qui est essentiellement attaché à notre vœu.

Mais , parce que l'amour-propre et la cupidité ont fait imaginer à des gens d'esprit d'ailleurs , mille manières d'éluder la force et la signification naturelle de ces règles , mon dessein est d'examiner , aujourd'hui , si nos moyens d'exception ou de prescription sont assez bien appuyés pour nous mettre

(1) *Nec quisquam aliquid suum esse dicebat.* Luc. 4, 32.

(2) *Magnificabat eos populus..... cæterorum autem nemo audebat se conjungere illis.* Act. 5, 13.

(3) *Non es mentitus hominibus , sed Deo.* Ibid. v. 4.

(4) *Victus , vestitus et lecti ratio erit , ut pauperibus accommodata.*

devant Dieu en sûreté de conscience. Rien donc en propre et rien de superflu ; examinons ce qu'on dit et ce qu'on trouve, ou pour se dispenser de ces deux obligations, ou pour les réduire presque à rien ; c'est ce qui va faire le sujet et le partage de cet entretien.

PREMIER POINT.

Il est une espèce de propriété si grossière et si visiblement contraire au vœu de pauvreté , qu'on peut bien être assez faible et assez peu religieux pour se rendre propriétaire de la sorte , mais à l'égard de laquelle on ne peut guère être assez aveugle pour douter qu'en succombant à une pareille tentation , on ne commette une faute du premier ordre , un crime qui mérite l'enfer.

Il est vrai que , dans quelques communautés où l'on fait des vœux simples , on peut conserver un certain temps , et même jusqu'aux derniers vœux , le domaine de ses biens. L'Eglise , pour d'excellentes raisons , malgré les objections qu'on a faites , a approuvé cette nouvelle disposition de droit , et il n'y a , enfin , dans un contrat , que ce que les parties veulent bien y mettre , du consentement du premier législateur : mais nous renonçons d'abord au pouvoir de faire aucun usage de nos propres biens ; combien davantage , de quelque autre bien que ce puisse être , indépendamment des ordres et de la volonté de la religion ! et par cet endroit , ces biens sont réduits aux termes du droit commun. Tout est à la communauté , et rien n'est à nous , quant à l'usage , tandis que nous demeurons attachés à elle. Tout ce qui tombe dans nos mains , de quelque endroit qu'il puisse venir , tombe , à

l'heure même , sous sa puissance ; c'est son bien et non pas le nôtre , suivant cette maxime : tout ce qu'acquiert le religieux , dans son monastère, c'est son ordre qui l'acquiert.

De ce principe , comme d'un seul coup d'œil , pour ainsi dire , on aperçoit clairement , et en quoi consiste la malice du péché de propriété , et quel est le degré de matière suffisant pour en faire un péché grief , et en combien de manières différentes on peut se rendre propriétaire.

Sa malice est la même que celle du larcin , par lequel , contre le septième commandement de Dieu , secrètement ou à force ouverte , on dispose du bien d'autrui sans sa participation ; la malice qui le rend un crime , la même qui en serait un , si , en quantité pareille et dans d'égales circonstances , on s'appropriait le bien d'autrui.

Ses différences , enfin , les mêmes encore qu'à l'égard du bien d'autrui ; prendre ou donner , prêter ou changer , consumer ou dissiper.

Conclusions qui se trouvent partout dans nos constitutions , dans nos règles , dans nos instructions , dans les livres de nos docteurs et de nos pères spirituels ; conclusions qu'on ne nous a ni cachées , ni déguisées , depuis le jour que nous nous mêmes en religion. Conclusions toutes renfermées dans ces quatre ou cinq paroles que l'on nous relit régulièrement chaque mois : Que tous comprennent qu'ils ne peuvent rien prêter , ni recevoir , ni donner de ce qui est de la maison , que le supérieur n'y consente. Et qu'on n'aille pas chicaner sur ce que le texte ne parle que des biens de la maison (1) :

(1) *De his quæ domi sunt.*

encore une fois , tout est de la maison, n'en fût-il pas auparavant ; tout est à la communauté, dès qu'il vient en notre puissance. Nous nous sommes , par notre vœu , incorporés à elle ; nous ne faisons plus que comme une même personne avec elle ; nous n'avons plus , comme on parle , d'autre volonté civile que la sienne : et sa volonté, c'est que nous ne puissions licitement user de rien comme propre, c'est-à-dire, comme étant à nous , comme en étant maîtres (1).

Supposons donc , sans nous arrêter à le prouver davantage , que tout acte de propriété , dans quelqu'un de nous, de même que dans tout autre religieux , est un crime , et un crime tel , qu'autrefois un homme reconnu propriétaire, était d'abord traité comme un excommunié , exclus de la participation aux prières publiques et des sacrements , privé de la sépulture ecclésiastique , regardé comme un réprouvé ; ce crime est tel , qu'aujourd'hui la règle même en fait un cas réservé. Mais déplorons le malheur de ceux qui , le sachant et n'y pensant point , parce qu'ils n'y veulent pas penser , recevraient avec trop de liberté ce qu'on leur porte , partageraient avec d'autres ce qu'ils reçoivent , prêteraient même au dehors , toujours avec un assez grand danger de perdre ou de voir gâter ce qu'ils prêtent ; s'accommoderaient sans façon de tout ce qu'ils trouveraient à leur bienveillance , livres , meubles , hardes ; ils sont à moi aussi-bien qu'aux autres : l'admirable raisonnement ! ils ne sont point aux autres non plus qu'à vous ; ils sont à la maison , ils sont à la communauté.

On dira que les choses ne sont pas toujours de

(1) *Nullâ re tanquàm propriè utantur.*

conséquence ; on est théologien ; on sait ce qu'il faut pour aller jusqu'au péché mortel ; rarement arrive-t-il qu'on y aille : ce ne serait donc rien que cette multitude de fautes vénielles , commises de propos délibéré ? . . . Où en sommes-nous , mon Dieu ! mais ici , comme dans la malice du larcin , outre qu'on ne sait pas toujours si bien le prix et la valeur des choses dont on dispose , qu'en allant à l'aventure et sans vouloir examiner , on ne puisse arriver jusqu'à la quantité qui consomme le crime , la mauvaise et criminelle disposition du cœur ne peut-elle jamais suppléer à la quantité de la matière ? Un homme qui commet un petit larcin ; résolu de continuer jusqu'à une somme considérable , à en faire d'autres pareils , est coupable d'un péché mortel , chaque fois qu'il vole , disent les uns ; est coupable d'un péché mortel , au moins , quand il a atteint ce qui fait une matière importante , disent les autres : doit-on croire qu'un religieux le soit moins , quand il est dans l'habitude et dans la volonté de disposer de mille choses , pourvu qu'à chaque fois il ne dispose pas de la valeur d'un écu ? De plus , si ce qu'il s'approprie ne se consume pas par l'usage , retenir tout à la fois ce qui , réuni , vaut peut-être non pas un écu , mais une pistole et davantage , n'est-ce pas être propriétaire , et l'être assez pour se damner ? Cependant on fait son chemin avec assurance , ou , sans se dessaisir , à peine trouve-t-on matière de confession ; on croit que tout est fait , dès qu'on s'est confessé ; on ne s'accuse pas d'avoir disposé de quelques bagatelles ; on approche chaque jour des saints autels , on administre les sacrements ; Dieu veuille que plusieurs années

ne se passent pas, peut-être, dans une suite innombrable de péchés.

Mais, outre cette première espèce de propriété grossière et assez visiblement criminelle, il en est une seconde d'autant plus dangereuse que la première, qu'il est plus facile de s'y tromper et de s'y aveugler : ceux-ci conviennent du principe : il n'est pas permis de disposer de quoi que ce soit sans permission.

Mais une permission générale, établie par l'usage commun, une permission interprétative, fondée sur des conjectures probables, une permission obscure, obtenue sur des exposés vagues et généraux, ne suffisent-elles pas ? On le suppose trop souvent ; mais peut-on, doit-on le supposer, sans savoir d'eux-mêmes l'intention des supérieurs, et toutes nos subtilités, enfin, leur feront-elles vouloir ce qu'ils ne veulent pas ? Or, faisant abstraction de ce qui peut se pratiquer dans les autres ordres, voici certainement ce que, cent fois, nos premiers supérieurs ont répondu, et ce qu'ils répondront toujours, quand on voudra les consulter.

1.^o Pour les permissions générales, on n'en a aucune, à moins qu'on ne l'ait obtenue nommément. Les obtenir nommément, c'est comme les rendre particulières. Sur ceci on n'excepte, tout au plus, que l'usage de pouvoir se prêter quelque livre ou quelque ustensile ; se donner un peu de papier quand on est pressé, ou quelque autre bagatelle semblable : mais, sans congé, recevoir des officiers rien de plus que ce qui se donne au commun ; prendre des autres ce qu'ils n'ont permission d'avoir que pour eux ; changer, transporter d'une chambre dans une autre, ce qui accommode ; appliquer à ceci ce qui

nous est donné pour cela ; ce qui doit servir à nous conduire d'un lieu à un autre , par exemple , le ménager pour aller se promener ailleurs , ou pour avoir des livres et autres commodités de notre goût , ce sont autant de véritables abus. Si les supérieurs n'en disent rien , c'est qu'ils ne le savent pas , ou que notre mauvaise humeur , ou notre peu de religion leur lie la langue et la liberté ; ils nous laissent à notre conscience , et ils ont trop d'avis plus pressans à nous donner d'ailleurs.

2.^o Pour les permissions tacites , on ne doit jamais interpréter la volonté des supérieurs , quand on peut aisément leur faire parler ; on est coupable quand on choisit un temps où l'on peut présumer qu'ils n'y sont pas , ayant laissé passer à dessein celui où ils y eussent été ; que , dans l'impossibilité de les consulter et dans la nécessité pressante d'agir , l'interprétation de leurs intentions doit être toujours religieuse , raisonnable , et plutôt incliner à la loi et à la pauvreté , qu'à la liberté ; qu'ayant pris son parti de soi-même , et n'ayant pu faire autrement , dans un voyage , par exemple , on doit rendre compte , au retour , de ce qu'on a fait , et savoir si le supérieur l'approuve , afin de s'en faire une règle de conduite pour l'avenir ; que de dire , si je demandais congé on me l'accorderait , je puis donc le prendre , c'est offenser Dieu gratuitement , ou marquer un orgueil extrême , qui aggrave le péché au lieu de le diminuer ; et dire , au contraire , j'ai honte de toujours demander , ou si je le demandais , on ne me l'accorderait pas , c'est avouer que ce que l'on désire n'est pas dans l'ordre et dans la règle , car les supérieurs ne doivent point se trouver importunés de ce que l'on a souvent re-

cours à eux , et c'est leur faire injure que de le présumer ; ils ne sont que pour cela.

3.^e Enfin , pour toutes ces permissions obtenues ou sur des faux allégués , ou sur des exposés ambigus et obscurs , qu'elles n'ont de valeur que suivant ce que le supérieur a compris ou a pu comprendre ; qu'en le trompant , on n'a pas trompé Dieu , et que devant Dieu on est prévaricateur sur tous les points , et selon l'étendue de tous les points où le supérieur , par confiance ou par simplicité , s'est laissé surprendre. Si l'on donne à entendre , par exemple , qu'on ait reçu en aumône et en présent , ce qu'on a tiré par prières et par importunité ; qu'un ami ou un parent a envoyé ce qu'on a pris d'un écolier ou d'une pénitente , comme par manière de reconnaissance et d'honoraire ; que ce n'est que peu de chose , et que ce soient néanmoins des livres ou des meubles de prix ; qu'on ait permission d'accommoder une chambre , et que l'on en fasse un bijou , un cabinet de curieux ; parce que , dans tous ces cas , on fait sa volonté propre et non pas celle du supérieur , celle du maître à qui tout appartient.

On pourra objecter que tous les auteurs ne sont pas si scrupuleux ni si sévères sur la pauvreté. Si l'on parle de nos auteurs , ceux qui ont écrit par profession du droit qui nous est propre , Suarès , Castro , Sanchez , Lugo , je doute qu'ils décident autrement ; ils savent trop que nos vœux se rapportent toujours à nos constitutions , et à l'interprétation qu'en font nos assemblées générales (1) ; et dis-je rien ici que vous n'ayez pu lire dans l'abrégé de notre institut , que vous avez tous , pourvu même que

(1) *Paupertatem secundum societatis Constitutiones.*

je n'aie rien omis ? Si ce sont de nos auteurs qui n'aient pas étudié l'institut à fond , sont-ils croyables au préjudice des grands hommes qui en ont fait leur travail ? Enfin , si ce sont des canonistes séculiers , ou d'un ordre régulier , quoique parmi les docteurs séculiers il y en ait un grand nombre de savans , en général , cependant , les savans de chaque ordre religieux connaissent mieux que tout autre ce qui regarde l'esprit de leur ordre , parce qu'ils ont un intérêt personnel de ne rien négliger pour en connaître les obligations.

Enfin , il est une troisième et dernière espèce de propriété , qui tient comme le milieu entre les deux autres : il paraît qu'on n'a rien qu'en commun , et rien qu'avec permission ; mais ce ne sont que de vaines apparences ; il est dit des apôtres et des vrais pauvres d'esprit après eux : Qu'ils sont comme s'ils n'avaient quoi que ce soit , et cependant qu'ils possèdent tout ; on peut dire de même de certains religieux , mais dans un sens diamétralement opposé (1).

Je parle maintenant de ceux ou qui , renonçant à leurs biens , se retiennent des pensions , ou qui en reçoivent de la libéralité des familles ou des personnes à qui leur ministère les rend utiles en quelque façon. Faut-il condamner la chose en elle-même , voyant et qu'elle est d'usage parmi nous , et qu'elle se souffre dans plusieurs ordres très-réguliers ? Non pas absolument ; mais on doit condamner comme une véritable propriété d'esprit et de cœur , pour le moins , la manière dont plusieurs se comportent au regard de ces espèces de rentes et de revenus. Sur les 500 livres , par exemple , qui leur sont apportées

(1) *Unquam nihil habentes et omnia possidentes.* II. Cor. 6, 10.

chaque année , l'un met de la différence entre les 400 francs qu'il nomme sa pension , et les 100 livres qu'il regarde comme le fonds de ses menus plaisirs. La grosse portion est au commun , cela lui suffit , et pour celle-là même il veut être considéré et ménagé comme bienfaiteur ; mais la moindre lui appartient , et ce serait une injustice de la lui refuser, ou tout entière , ou en partie ; le supérieur serait un ingrat , un cœur dur , un avare , un homme indigne , un tyran , s'il proposait quelque autre emploi que celui qu'on a projeté , ou s'il ne tenait pas compte , jusqu'à la dernière obole , d'un bien dont il n'est que le dépositaire ; on s'en plaindrait aux supérieurs-majeurs ; on le ferait savoir , peut-être , à sa famille ; on userait d'artifices même et de trahison envers la communauté , pour empêcher que les choses ne vinsent avec autant de facilité que par le passé.

Un autre qui n'a pas tant , à beaucoup près , trouve le secret d'affecter tout ce qu'il a , à son usage , il ne paraît point de contrat , ou ce n'est point avec la communauté qu'il est passé ; un ami de dehors , stylé de longue main à cette espèce de manège , apporte les choses par parties proportionnelles , à mesure qu'on en a besoin : le supérieur , qui ne regarde point ce qu'on reçoit chaque fois et ce qu'on lui présente , comme étant de conséquence et comme faisant partie d'un tout beaucoup plus considérable , est la dupe et le jouet d'un particulier dépendant en apparence. Où sont les réglemens que font les supérieurs , sur ce qui regarde les pensions grandes et petites ; et qu'est-ce que la propriété , si , dans tout cela , il n'y en a pas et l'esprit et la malice ? C'en serait une d'avoir reçu quelque chose , même avec permission , et

de la tenir si bien cachée que le supérieur ne pût la retirer, s'il lui plaisait ; que sera-ce de lui cacher même qu'on l'a ? Que devient la règle qui défend qu'on ait surtout de l'argent ni chez soi, ni chez autrui ; ou n'est-ce pas en avoir chez autrui, que d'ordonner seulement qu'on l'apporte et d'être aussitôt obéi ?

Le désordre pourrait aller si loin, que quelques-uns, ne tirant rien pendant plusieurs années de ce fonds caché, le grossiraient peu à peu, jusqu'à s'en faire de petites constitutions pour un âge plus avancé. Ils obtiendraient tantôt d'un supérieur, tantôt d'un autre, allant à tous les tribunaux tour-à-tour, afin de les tromper et d'obtenir la liberté de disposer par an de huit à dix pistoles ; ils en feraient un revenu fixe de cinq ou six par année, au bout de neuf ou dix ans. Les réglemens qu'on a faits sur cela n'ont pas pu être faits sans fondement. Bon Dieu ! jusqu'où ne va point la cupidité, quand elle est appuyée d'un esprit qui, comme dit le père Surin, sait manier habilement des syllogismes ? On se plaint que nos maisons sont incommodées, surchargées de dettes ; si chacun rapportait fidèlement au commun tout ce qu'il a, plusieurs le seraient bientôt beaucoup moins. Cette habitude de s'approprier, sous de vaines couleurs, ce que l'on peut avoir au temps présent, enhardit à quelque chose de plus dans la suite. Se trouve-t-on en certains emplois, avec une pension de deux ou trois mille livres par an, on croit être fort libéral d'en donner la moitié à la communauté, pour soi et pour un compagnon ; le reste, les supérieurs ne savent trop ce qu'il devient ; on en fait, dit-on, des charités ; mais on ne dit pas tout : et nos frères qui

souffrent , ne doivent-ils pas être le premier objet de la charité ; nos créanciers , le premier objet de la justice ? Ah ! souvenons-nous qu'on ne se moque pas de Dieu , et qu'on ne se rend pas impunément parjure et sacrilège. Cette mère Gabrielle de l'Incarnation , dont le père Surin , à la fin du troisième tome de ses lettres , raconte les apparitions , entre les autres raisons qui la retenaient en purgatoire , répondit que la principale était l'habitude de retenir plusieurs petites choses particulières , et d'en disposer selon ses besoins ou selon son inclination naturelle. Il ne s'agissait pas des plus grands désordres dont nous avons parlé jusqu'ici ; et du reste , c'était une grande religieuse , une personne d'une régularité et d'une charité infinies. Si Dieu est si terrible , que n'avons-nous point à craindre ? Rien donc en propre , et sur cela point d'adoucissement ni d'interprétation qui ne soit bien certaine et bien fondée dans la règle ; mais par-dessus cela encore et suivant le même esprit , rien de superflu. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Quand on parle aux riches du siècle de faire l'aumône , l'embarras n'est pas de leur montrer qu'ils y sont obligés sous peine de damnation , la chose est trop évidente ; la difficulté est de leur assigner jusqu'où et de quoi ils sont obligés de la faire. On leur dit assez que c'est de leur superflu , et que le surabondant du riche est le nécessaire du pauvre (1) ; mais , à les entendre , il est rare qu'ils aient du superflu : ce qui ne leur est pas nécessaire pour vivre , leur est nécessaire pour vivre plus commodément ;

(1) *Superflua divitum , necessaria pauperum.*

ce qui n'est pas nécessaire à leur personne , est nécessaire à leurs enfans , nécessaire à leur rang , à leur dignité , à leur condition ; ce qui n'est pas nécessaire pour le temps présent , leur est nécessaire pour le temps à venir. Cependant les pauvres gémissent , périssent de misère , et le précepte de l'aumône se trouve presque anéanti Dieu se contentera-t-il de leurs excuses ? Nous nous échauffons , nous nous emportons quelquefois , en chaire et dans les livres , pour leur prouver que non.

Or , prenons garde de ne pas tomber , au sujet de la pauvreté , dans les mêmes abus où ils tombent à l'égard des richesses. Sur quoi voici la règle que saint Augustin leur a donnée , et que nous pouvons bien nous appliquer aussi justement qu'à eux. Nous avons beaucoup de superflu , si nous savons nous contenter du vrai nécessaire ; mais s'il nous faut des choses vaines et frivoles , bien loin d'avoir du superflu , jamais plutôt rien ne nous suffira (1).

Ceci , je l'avoue , ne semble pas encore lever tout-à-fait la difficulté ; car , qu'est-ce que le saint docteur appelle chercher des choses inutiles et frivoles ? mais il l'explique incontinent après (2) : Prenez , dit-il , autant qu'il faut pour entretenir ce qui est en vous l'ouvrage de Dieu ; mais souvenez-vous que votre cupidité , vos passions , ne sont point et ne sauraient être en vous l'ouvrage de Dieu. Ce qui est en nous l'ouvrage de Dieu , voulez-vous le savoir ? c'est l'homme , c'est le religieux , c'est l'apôtre ; Dieu nous a faits tout cela , en nous mettant au

(1) *Multa superflua habemus , si nonnisi necessaria quæramus : sed si quærimus inania , nihil sufficit.*

(2) *Quære quod sufficit operi Dei : cupiditas tua non est opus Dei.*

monde, en nous appelant à la religion (1), en nous attirant à son service; mais Dieu n'a pas fait l'homme délicat et sensuel, l'homme vain, l'homme attaché servilement à ce qui flatte son corps et ses appétits; il n'a pas fait le religieux qui se mesure aux gens du monde, le religieux qui veut suivre les modes, et pour qui c'est assez qu'il voie quelque chose de propre ou de nouveau chez les séculiers, pour qu'aussitôt, à sa manière, il veuille l'avoir; il n'a pas fait l'apôtre qui, à proportion qu'il a plus de mérite, plus d'âge, plus de science, plus d'autorité, plus de succès, plus de connaissances et d'amis, ou à proportion peut-être qu'il sait plus se faire craindre ou se faire ménager, croit être en droit de se distinguer du commun des autres religieux, ses frères. Tout cela est l'ouvrage de la cupidité, et la cupidité n'est point l'ouvrage de Dieu (2). Saint Paul borne le nécessaire de l'homme apostolique, à ce qu'il lui faut pour vivre et pour se mettre simplement à couvert des injures de l'air (3).

Mais, direz-vous, ne prescrit-on pas, du moins ne permet-on pas qu'on nous accorde, pour l'usage, non-seulement ce qui est nécessaire, mais encore ce qui est convenable (4)? Cela est vrai; mais, au même endroit, la règle prétend que ce soit du commun qu'on nous donne ce qui convient; et nous avons prouvé, ailleurs, que le commun ne donna jamais, et jamais ne put donner ce qui nous con-

(1) *Ipsè fecit nos, et non ipsi nos.* Ps. 99.

(2) *Cupiditas tua non est opus Dei; quære quod sufficit operi Dei.* Aug.

(3) *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus.* I. Tim. 6, 8.

(4) *Ad usum commodum aut convenientem.* Ign.

viendrait, dans le sens que nous l'entendons : de plus, après ces paroles, *ce qui convient*, de peur qu'on n'en abusât en les interprétant mal, elle ajoute aussitôt, en retranchant néanmoins ce qui est de superflu. Il y a donc des choses qui pourraient nous convenir, et que la règle, cependant, veut qu'on nous retranche comme étant superflues; ou plutôt, ce qui est superflu ne convient jamais à notre état.

De là que, dans un autre endroit encore, comme nous avons dit, les règles qui sont sur le vivre, sur l'habillement, sur les meubles de la chambre, recommandent que chaque chose soit toujours conforme à des gens qui font profession de pauvreté (1). L'amour-propre fait instance, et oppose ce que dit un souverain pontife, qui règle que l'on sera comme d'honnêtes prêtres (2). Or, sans sortir de notre état et avec toutes nos commodités, serons-nous autrement, serons-nous même aussi bien qu'eux?

Mais le pape, certes, ne parlait pas d'un riche bénéficié, ni d'un ecclésiastique mondain; il ne parlait pas même des prêtres tels qu'ils sont peut-être aujourd'hui, mais tels qu'ils étaient alors, dans un temps où la simplicité était si grande encore, qu'on fut surpris de voir un de nos souverains paraître à des noces avec des bas de soie, ce qui parut être d'un luxe immodéré. Le pape ne parlait pas des ecclésiastiques qu'on eût blâmés alors, comme on les blâme à présent, mais de ceux dont l'usage

(1) *Victus, vestitus, et lecti ratio erit ut pauperibus accommodata.*

(2) *In his quæ ad victum, vestitum et cætera exteriora pertinent honestorum Sacerdotum, communem et approbatum usum sequentur.*

n'avait rien que de commun et d'approuvé du public (1).

En un mot , il parlait des ecclésiastiques dont nous portons et dont nous avons conservé l'habit ; quoi de plus simple et de plus grossier , pour la matière ou pour la forme ? Si le reste doit répondre à l'habit , croyons-nous en beaucoup de choses ne pas nous éloigner des intentions du pape ? Des logemens si propres et de frivoles dépenses conviennent-elles bien à notre habit , ou n'est-ce pas un assortiment ridicule et bizarre ? Le pape nous parlerait encore aujourd'hui comme alors ; mais qui sont ces honnêtes ecclésiastiques , auxquels il voudrait que nous fussions semblables ? Ceux qui , dans les séminaires les plus réglés , se mettent au-dessus des modes et des maximes du siècle. Or , comment sont vêtus les séminaristes ? Comment sont les associés de la maison , sans en excepter les premiers supérieurs ? J'en parle pour l'avoir vu , et plus d'une fois. Ils sont tous , à la vérité , mis proprement , mais simplement et modestement ; ils suivent par là , sans y être étroitement obligés , les intentions du Saint-Siège , et deviennent les modèles de tous ceux qui voudront tendre à la perfection de la pauvreté.

Vous me demanderez peut-être encore : Mais du moins , dans ces superfluités , y a-t-il du péché quand on n'en use qu'avec permission ? 1.^o Par la crainte d'être refusé , combien de fois arrive-t-il qu'on ne les demande pas , ou qu'on s'explique mal en les demandant , comme nous l'avons dit ! Mais enfin , supposé qu'on les demande et qu'on s'explique nettement , peut-on les demander , et peut-on

(1) *Communem et approbatum usum.*

les accorder? Non pas, au moins selon le décret du saint concile de Trente. Pour les meubles, dit-il, que les supérieurs en permettent tellement l'usage, que tout convienne à l'état de pauvreté dont les religieux ont fait profession, et qu'il n'y ait rien de superflu (1) : et qu'on n'aille pas nous dire puérilement que le concile de Trente n'oblige point en France ; il nous oblige, pour le moins, dans les points qui sont conformes aux règles ; et notez que ce point-ci était dans les règles, avant qu'il fût dans ce concile, puisque son décret est de 1563, et que les règles sont bien auparavant ; or, cette conformité doit nous inspirer un grand respect pour nos règles. Remarquez bien encore de qui principalement était composé le concile : d'un grand nombre d'évêques tirés des ordres religieux, des théologiens du pape et des princes catholiques, presque tous religieux ; des chefs d'ordres et des généraux de tous les ordres religieux : quelle autorité pour prononcer sur les devoirs de l'état religieux ! Mais revenons. Nos règles donc, aussi-bien que le concile, bornant le pouvoir des supérieurs et leur défendant de rien accorder de superflu, s'ils le font, la permission ne doit-elle pas être censée nulle ; et si elle est nulle, sommes-nous en assez bonne conscience pour ne pas risquer de perdre même la grâce ? Perdre la grâce, cela paraît bien sévère ; mais pourquoi non, si les choses allaient jusqu'à dépenser en inutilités des sommes assez considérables, jusqu'à scandaliser les faibles, et donner lieu de suivre ce qu'ils

(1) *Mobiliuni verò usum ità Superiores permittant, ut e rum supellex statui paupertatis quam professi sunt, conveniat ; nihilque superflui in eà sit.* Sessione 25, c. 2, de Reg. die 2 decembris 1563.

n'auraient jamais osé commencer les premiers ; jusqu'à introduire peu à peu , dans la maison du Seigneur , une espèce de luxe et de mondanité ; peut-être jusqu'à faire croire aux séculiers que nous sommes bien puissans , bien riches , et arrêter par là le cours de leurs charités ?

Quant au point imperceptible du superflu , qui sépare le péché léger du péché grief , c'est ce qu'il n'est pas possible de déterminer. Lorsqu'on m'aura appris bien précisément le superflu qu'un riche peut se retenir dans la grande nécessité des pauvres , sans qu'il offense Dieu mortellement , je dirai peut-être quelle dépense superflue doit faire un religieux , pour se rendre mortellement coupable ; mais c'est , de part et d'autre , ce qui ne se dira jamais.

Concluons donc ici , comme nous faisons sur l'aumône , pour les gens du monde. Dans les matières , leur disons-nous , où la loi ne marque point l'indivisible du bien ou du mal commandé ou défendu , l'unique manière de vous rassurer la conscience , c'est de faire toujours plus que moins pour le bien , et moins que plus pour le mal ; après cela , peut-être arrivera-t-il encore que vous vous serez trompé. Ici de même , rien de superflu , s'il est possible , ou , si l'on n'a pas le courage de s'en tenir là , toujours moins que plus. L'affreuse chose , les déplorables malheurs , si , étant réguliers et irréprochables dans tout le reste , chastes , humbles , obéissans , dévots , charitables , nous venons à faire naufrage contre cet écueil , et à nous perdre par les seules fautes contre la pauvreté !

Je finis , et en finissant je regrette de ne pouvoir vous répéter ce discours-ci , dans quelques années

d'ici , lorsque peut-être vous aurez fait bien des amas de livres inutiles , de commodités , etc. ; mais n'oubliez point ce que vous entendez aujourd'hui , et vous vous ferez scrupule de vous les donner ; il est bien plus facile de se les refuser quand on ne les a pas encore , que de s'en détacher quand on les a. Vous savez si bien vous en passer maintenant , pour quoi pas toujours de même , hors les cas qu'une nécessité pourrait autoriser , de l'aveu et peut-être même par l'ordre des supérieurs ?

Mais suivez ces avis ou ne les suivez pas , les lois sur lesquelles nous devons être jugés , subsisteront toujours ; on aura soin même de nous les représenter ou d'en faire de nouvelles applications à nos besoins , à mesure que nous paraîtrons vouloir les oublier. Obéissons pour le moins quand on nous rappelle au devoir , ou plutôt , allons à la première règle de la pauvreté. C'est l'exemple de Jésus-Christ dans la crèche et sur le Calvaire.

En nous formant sur ce modèle , il faudra nous arrêter plutôt que de nous pousser : cependant c'est la voie sûre et peut-être unique d'arriver aux récompenses des pauvres , dans le temps et dans l'éternité , où nous conduise , etc. Ainsi soit-il.

EXHORTATIONS

SUR L'OBÉISSANCE.

PREMIÈRE EXHORTATION.

Devoirs envers les supérieurs, considérés comme lieutenans de Dieu.

Obedite Præpositis vestris , et subjacete eis.

Obéissez à vos supérieurs , et soyez-leur soumis. *Hébr. 13 , 17.*

QUAND nous prêchons la charité aux chrétiens , pour les y porter , nous insistons particulièrement sur ce que Jésus-Christ en a fait un précepte , et qu'il a voulu que ce fût singulièrement à cette marque que l'on connût ses véritables disciples. Si nous avions pour notre fondateur l'estime que mérite la mémoire d'un saint si éclairé , il n'en faudrait pas davantage pour nous porter à l'obéissance la plus parfaite ; car nous ne saurions ignorer quels ont été là-dessus ses sentimens et ses maximes. Nous souffrirons bien plus aisément , dit-il , que les autres religieux nous surpassent en veilles , en prières , en d'autres sortes d'exercices , qu'ils pratiquent tous saintement , selon leur vocation : mais pour ce qui est de l'obéissance , je souhaite que personne ne puisse l'emporter sur nous , que personne ne

puisse se comparer à nous , que nous soyons toujours jaloux d'y exceller ; qu'à cela l'on distingue les vrais enfans de l'institut , de ceux qui ne le sont pas.

Il avait la chose si fortement gravée dans son cœur , qu'un des auteurs de sa vie assure qu'il n'est rien qu'il ait recommandé avec plus d'instance ni avec plus de force , que l'obéissance ; rien sur quoi il se soit expliqué plus nettement et plus amplement , ni en quoi il ait voulu qu'on mît la vertu et la bonne volonté de ses enfans à plus d'épreuves ; rien , enfin , dont il ait puni les fautes avec plus de fermeté et de sévérité (1).

De là vient que , dans le sommaire de nos constitutions , qui en est comme l'abrégé , tandis qu'on n'y voit qu'une règle sur la chasteté , deux ou trois sur la pauvreté , on en trouve sept ou huit , tout de suite , sur l'obéissance. De là encore que , dans les deux lettres écrites aux communautés , l'une est à celles de Portugal , toute sur l'obéissance , et l'autre à celles d'Espagne , sur la perfection religieuse , où rien n'est plus recommandé encore que l'obéissance : enfin , nous savons qu'étant près de mourir , et voulant laisser à ses enfans une manière de testament où fussent comme exprimées ses dernières pensées , ses dernières volontés , il appela son secrétaire , et , oubliant tant d'autres choses auxquelles il était naturel qu'il pensât alors , et pour lui , et pour nous , il lui dicta huit articles qui concernaient uniquement l'obéissance.

Quant aux raisons qu'il avait de recommander

(1) *Nec inculcavit quidquam aliud gravius , nec explicavit fusiùs , nec experiri accuratiùs in suis sategit , nec violatum multavit severiùs.*

l'obéissance avec tant de force, il les a expliquées en partie, et en partie il les a laissées à nos conjectures; il ne croyait pas qu'un institut qui fait une profession particulière d'avoir Jésus-Christ pour chef et pour modèle, pût atteindre, même de loin, à la perfection du Sauveur, s'il ne se distinguait par la vertu qui lui est attribuée particulièrement dans l'Ecriture : *Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort* (1). *Je suis descendu du Ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* (2). *Il est écrit de moi, à la tête du livre, que je devais faire votre volonté; c'est, mon Dieu, ce que j'ai voulu, et ce désir est écrit au fond de mon cœur* (3). D'ailleurs, les règles n'obligeant pas d'elles-mêmes, sous peine de péché, il jugea qu'à moins d'un respect infini pour les ordres des supérieurs, qui vînt de l'affection à l'obéissance, bientôt toute sorte de discipline viendrait à s'énervier et à se détruire, de quoi peut-être n'a-t-on que trop d'exemples.

Enfin, il trouvait si solide et si raisonnable la maxime de saint Grégoire-le-Grand, qu'il l'avait comme adoptée : *C'est l'obéissance qui produit dans l'ame toutes les autres vertus, et qui, après les y avoir produites, les y conserve. Tant qu'elle y sera en rigueur, les autres vertus se conserveront dans toute leur force.* Vouloir donc que nous soyons obéissans, c'est vouloir que nous excellions dans

(1) *Factus obediens usque ad mortem.* Phil. 2, 8.

(2) *Descendi de Cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* Joan 6, 38.

(3) *In capite Libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam : Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei.* Ps. 39, 9.

toutes les vertus. Un homme obéissant sera toujours, et chaste, et pauvre, et charitable, et humble, et mortifié, parce que jamais on ne manquera de lui ordonner de l'être, et de lui présenter l'occasion de le devenir. Jugement, au reste, qui fut celui des premiers ordres religieux, dont plusieurs, ceux de saint Benoît entre autres, et les chartreux, ne font point encore aujourd'hui d'autres vœux, à leur profession, que celui d'obéissance. Je fais vœu d'obéissance selon la règle (1), et cela, selon eux, exprime suffisamment le vœu de chasteté, celui d'obéissance, et celui de pauvreté, que nous prononçons, nous autres, distinctement. Jugement qui est encore celui de saint Thomas, et, après lui, de tous les théologiens, lorsqu'ils enseignent que ce qui constitue essentiellement le religieux, dans son état de religieux, est le vœu d'obéissance. S'obligeât-il d'ailleurs à tout le reste, il ne serait point religieux sans cela; il le serait avec cela, ne s'obligeât-il à rien davantage, parce que cela seul l'obligerait à tout le reste, quand et autant qu'on le jugerait à propos.

C'est l'obéissance, proprement, qui le lie à Dieu, par la partie de lui-même la plus précieuse, et qui, étant bien liée, l'empêche de s'échapper en mille manières. Que de choses qui paraissent communes, peut-être! mais que de choses qui, dans le fond, sont toutes solides, et doivent être regardées comme autant de vérités incontestables!

Essayons, selon notre méthode ordinaire, de ne rien dire, d'un côté, que vous ne puissiez aisément retenir, et de ne rien omettre, de l'autre, de ce qui

(1) *Promitto obedientiam secundum Regulam.*

peut nous rendre l'obéissance la plus parfaite , non-seulement vénérable , mais même douce , facile , et consolante. Pour y réussir , réduisons à quelque chose de simple et de convaincant , tout ce qui regarde cette importante matière. Nous allons considérer , et ce que sont nos supérieurs , et de quel œil nous devons les regarder.

Par représentation ce sont comme des dieux , cela est certain ; mais par nature ce ne sont que de simples hommes , il faut aussi en convenir. Comme lieutenans de Dieu , voyons donc ce que nous devons à leur place et à leur autorité. Comme simples hommes , voyons ce que nous devons à leurs personnes , et aux diverses qualités de leurs personnes. En qualité de lieutenans de Dieu , je dis que nous leur devons , en quelque sorte , tout ce que nous devons à Dieu même ; en qualité de simples hommes , d'hommes défectueux , je dis qu'ils ne perdent rien de ce qui est dû aux lieutenans de Dieu. Nous avons de grandes raisons d'obéir ; nous avons aussi quelques raisons apparentes de n'obéir pas ; les raisons d'obéir , nous ne les comprenons pas assez ; fortifions-les de plus en plus. Les raisons de n'obéir pas , ne font sur nous que de trop vives impressions ; affaiblissons-les , anéantissons-les , s'il est possible ; ou plutôt , faisons voir ce que sont les unes et les autres , pour nous régler sur les maximes de la vérité toute pure ; c'est le plan général de ce que j'ai à vous expliquer sur ce grand sujet.

PREMIER POINT.

Je dis que nos supérieurs sont les lieutenans de Dieu , et de là je conclus que nous ne devons , en

quelque sorte , à leur place et à leur autorité , rien de moins que ce que nous devons à l'autorité de Dieu même. Prenez garde , et voici tout à la fois , et un principe dont il faut bien faire voir la solidité , et une conséquence dont il faut expliquer et bien développer toute l'étendue , pour arriver à la fin que nous nous sommes proposée , d'établir d'une manière convaincante les droits des supérieurs sur l'obéissance.

Le principe , d'abord tout le monde le suppose assez , tous , dis-je , supposent assez que le supérieur tient la place de Dieu ; mais je ne trouve pas qu'on se soit également appliqué à en faire bien sentir la vérité. Remontons un moment jusqu'à l'origine des choses , et voyons sur quoi s'appuie ce principe. Si Dieu était visible sur la terre , et que , par lui-même et en toutes rencontres il voulût nous conduire et nous manifester ses volontés , nous n'aurions pas besoin d'autres supérieurs que lui. Tant que Jésus-Christ fut au monde et qu'on put avoir recours à lui , il ne fut pas nécessaire d'aller ailleurs. Aussi n'établit-il ses apôtres gouverneurs de son Eglise , qu'après sa résurrection , lorsqu'il se vit près de se séparer d'eux pour toujours. Mais Dieu invisible ayant voulu néanmoins communiquer et faire une alliance éternelle avec des hommes visibles , qu'on pût entendre , consulter , et de qui le Dieu invisible déclare qu'il veut que nous apprenions ses volontés , ses intentions , et de qui nous recevions ses ordres , ces dieux visibles , ce sont nos supérieurs , quels que nous soyons , ou quels qu'ils puissent être , pourvu seulement qu'ils soient véritablement nos supérieurs

Ainsi, aux sociétés civiles et politiques, il a donné les princes et les magistrats pour les gouverner , tout le temps qu'ils seront auprès d'eux ; aux fidèles, il a donné des prélats et des pasteurs ; et en tant qu'il a voulu qu'ils participassent tous à quelque chose de l'autorité de Dieu , il a voulu aussi que , dans ce qui serait de leur compétence , on eût pour leurs ordres le même respect et la même déférence que pour les siens , parce que ce sont les siens , en effet.

C'est ce que saint Paul exprime par ces paroles admirables : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit ; que toute ame , c'est-à-dire que tout homme qui est capable de discernement et de raison , soit soumis aux puissances supérieures (1).* *Non est enim potestas nisi à Deo ; car il n'en est aucune qui ne soit établie de Dieu. Quæ autem sunt , à Deo ordinatæ sunt. Et à l'égard de celles qui le sont , c'est Dieu qui y a mis l'ordre ; et afin qu'on n'allât pas croire que , de leur obéir , ce ne fût qu'un devoir simple de bienséance et de police , et qu'en leur désobéissant on ne s'exposât qu'à s'attirer leur colère et leur indignation ; il ajoute : Itaque qui resistit potestati , Dei ordinationi resistit. Qui autem resistunt , ipsi sibi damnationem acquirunt. Qui résiste donc à l'autorité , c'est à Dieu même qu'il résiste , et celui qui résiste à Dieu , il est visible qu'il s'attire sa condamnation ; d'où il conclut que , dans la nécessité où l'on est d'obéir , il faut le faire , non pas seulement par la crainte du châtiment , mais par le devoir de la conscience , et par pure religion (2).* *Necessitati subditi estote , non tantum propter me-*

(1) Rom. 13 , 1, 2, etc. — (2) Ibid. v. 5.

tum , sed etiam propter conscientiam. C'est conséquemment à cette substitution , à ce transport de son autorité , que Dieu lui-même ne traite pas les supérieurs comme de simples hommes , mais qu'il les égale en quelque sorte à lui ; il dit de tous en général : *Vous êtes des dieux , et comme les enfans du Très-Haut* (1). Vous êtes , en un mot , supérieurs à tout ce qui n'est simplement qu'homme. En envoyant Moïse à Pharaon , il lui déclare qu'il l'établit son Dieu (2) ; et parlant de ceux qui avaient méprisé le même Moïse dans le désert , il dit qu'ils n'ont pas méprisé Moïse , mais qu'ils l'ont méprisé lui-même. Il dit la même chose , à peu près , à Samuël , lorsque le peuple lui eut demandé un roi , avec une nouvelle sorte de gouvernement. Car ce n'est point vous , mais c'est moi qu'ils ont rejeté (3). Voilà donc le titre original et universel qu'ont tous les supérieurs , sans exception , pour être obéis de ceux qui sont dans leur dépendance : ils sont les vicaires de Dieu , les lieutenans visibles du Dieu invisible ; car c'est de Dieu qu'ils ont le droit de leur autorité ; *non est potestas nisi à Deo.*

Mais que dirons-nous du droit particulier de ceux qui nous commandent en religion ? Car , il ne semble pas qu'ils aient été établis sur nous de la même manière. Nous ne naissons pas religieux , comme nous naissons sujets , comme nous naissons enfans , comme quelques-uns naissent esclaves. Il semble plutôt que c'est nous-mêmes qui nous les sommes donnés pour supérieurs , et l'on pourrait douter que Dieu

(1) *Ego dixi : Dii estis , et filii Excelsi omnes.* Ps. 81 , 6.

(2) *Ecce constitui te Deum Pharaonis.* Exod. 7 , 1.

(3) *Non enim te abjecerunt , sed me.* 1. Reg. 8 , 7.

eût accepté l'acte de cette donation. Cela serait vrai, si l'Eglise, qui a certainement de Jésus-Christ l'autorité de gouverner tous les fidèles, n'acceptait pas cette oblation que nous faisons à Dieu de nous-mêmes, ou qu'après l'avoir acceptée, ce ne fût pas d'elle que nous reçussions ceux qui doivent nous gouverner.

C'est ici qu'on peut voir la différence qu'il y a entre une personne du monde, qui choisit un confesseur ou un directeur pour sa conduite, et le religieux qui reçoit sa conduite d'un supérieur qui lui est donné par l'Eglise. L'un peut présumer que Dieu le gouverne et qu'il a égard au désir sincère qu'il a d'être gouverné; mais il ne peut pas avoir la même assurance que le religieux, en quoi notre sort est bien plus avantageux que le leur. Et qu'on n'aille pas dire que c'est nous qui choisissons nos supérieurs, dans les élections, ou par nous-mêmes, ou par le suffrage de ceux que nous députons en notre nom; notre choix ne serait rien, s'il était fait autrement que selon les règles qu'a établies l'Eglise; et qu'il ne fût pas approuvé et confirmé par l'Eglise. C'est nous qui choisissons notre supérieur, si vous voulez; mais c'est l'Eglise qui lui donne sa mission et son autorité, en confirmant notre choix; jusque là que, dans nos élections, il peut y avoir des vues basses et humaines, des intrigues, des brigues pour choisir un tel plutôt qu'un tel, mais l'approbation de l'Eglise rectifie tout: c'est elle qui le met en place, et tout le reste n'est plus de nulle considération. Jésus-Christ donc, le chef de l'Eglise, on ne saurait trop le redire, approuve par ses vicaires, ou par nos règles que ses vicaires ont reçues et approuvées, le choix

que nous avons fait ; et dès lors ces paroles conviennent à l'homme : *Celui qui vous écoute , m'écoute , et celui qui vous méprise , me méprise* (1).

C'est donc là la base solide et le fondement inébranlable de toutes nos obligations sur l'obéissance : mon supérieur me tient la place de Dieu. Par là , de lui à moi , la distance devient en quelque manière infinie. Je suis sur la terre , mais mon supérieur je dois le regarder comme étant dans le Ciel. Là , au-dessous de Jésus-Christ , est le souverain pontife , le pasteur universel ; au-dessous de celui-ci , notre général , et au-dessous du général , celui que le général m'a donné pour substitut , mon supérieur immédiat. A cette pensée , qu'on change bien d'idée , surtout qu'on se trouve petit , et que le supérieur est grand ! Il est , en quelque sorte , mon Dieu ; c'est pour cela que , dans l'Ecriture-Sainte , ma désobéissance est comparée tantôt à l'idolâtrie , tantôt au crime de ceux qui se mêlent de deviner (2). C'est une idolâtrie , parce qu'au lieu d'adorer Dieu dans mon supérieur , je me fais , de ma volonté propre et de mes jugemens , une secrète divinité dont je me rends adorateur ; c'est comme le crime de deviner , parce qu'au lieu de consulter l'oracle infaillible de la vérité , le vrai interprète des desseins et des volontés de Dieu , je me conduis par les conjectures frivoles et trompeuses d'un guide aveugle sur sa propre conduite ; je lui donne ma confiance ; j'y mets mon appui ; ce guide , c'est moi-même , ou quelque autre , par le conseil de qui je me conduis.

(1) *Qui vos audit , me audit , et qui vos spernit , me spernit.* Luc. 10 , 16.

(2) *Quasi peccatum ariolandi est , repugnare ; et quasi scelus idololatriæ , nolle acquiescere.* I. Reg. 15 , 23.

Mon supérieur est le ministre de Dieu , et c'est pour cela encore que Dieu ne punit pas plus sévèrement les crimes que je commets contre lui-même , que ceux où je me laisse aller contre mon supérieur ; que dis-je ? il ne les punit pas , quelquefois , si sévèrement. Dieu pardonne à Aaron , qui avait fait fondre le veau d'or et avait été cause qu'on l'adora ; il ne pardonne point à Dathan , Coré et Abiron , qui s'étaient révoltés contre l'autorité d'Aaron et de Moïse. L'idolâtrie même est châtiée moins rigoureusement que la désobéissance et la révolte contre la légitime autorité.

Or, ce principe étant établi une fois , d'une manière , si je ne me trompe , à ne point souffrir de réplique , reprenons , et voyons maintenant quelle conséquence il faut en tirer. Elle est unique , cette conséquence , elle est naturelle , elle est simple ; mais quelle étendue n'a-t-elle pas ! saint Bernard l'a tirée avant nous.

Mon supérieur tient la place de Dieu ; je ne dois donc à son autorité rien de moins que ce que je dois à l'autorité de Dieu , tandis qu'elle ne détruira pas l'autorité de Dieu , qui est le ressort et le motif de mon obéissance ; et tandis que le supérieur ne demandera rien de moi qui soit évidemment contre les ordres de Dieu ; et certainement c'est ce que je ne dois guère craindre de voir arriver , comme , dans la charité , je ne dois rien faire pour le prochain , qui déplaît à Dieu.

Ce n'est , en effet , que sur ce principe que les saints ont appuyé toutes les qualités que doit avoir l'obéissance ; ils veulent qu'elle soit prompte et exacte au moindre signe de la volonté du supérieur ; qu'elle

soit entière , et beaucoup plus encore dans l'affection et dans la volonté , que dans l'exécution ; sans murmure , sans excuse , sans chagrin ; qu'elle passe jusqu'à la soumission du jugement ; qu'on raisonne peu dans les choses obscures ou douteuses , et qu'on ne raisonne point du tout dans les choses où l'évidence ne fait pas apercevoir qu'on nous gouverne mal . Ont-ils raison ? ont-ils tort ? demandent-ils trop ? ou pourraient-ils demander moins ? et s'ils ne demandaient pas tant , serait-ce demander assez ? Pour en juger , je ne dois que substituer à mon supérieur Jésus-Christ , dont il est le vicaire , et faire un moment cette supposition

Si Jésus-Christ se rendait visible à moi et qu'il me parlât , au premier son de sa voix ne quitterais-je pas tout , ou ne devrais-je pas quitter tout ce qui m'occuperait actuellement , quelque pressant et quelque utile d'ailleurs qu'il me parût ? Ne laisserais-je pas la syllabe ou la lettre commencée , pour voler où il m'appellerait ? Me voici , Seigneur , car vous m'avez appelé (1) : attendrais-je même qu'il eût parlé clairement ? et dès que , dans ses yeux ou dans quelque signe même , quoique encore obscur et équivoque , je pourrais deviner son inclination , lui donnerais-je le loisir de s'expliquer davantage ?

Si Jésus-Christ se rendait visible , mettrais-je de la différence entre les grandes et les petites choses qu'il voudrait m'ordonner ? Oserais-je dire : *Cela est trop difficile ; il m'en coûterait trop de peine et de travail ; j'intéresserais peut-être ma santé , mon honneur , ou je risquerais de l'intéresser : si j'obéis de bonne grâce , on se prévaut de ma facilité pour*

(1) *Ecce ego , quia vocasti me.* I. Reg. 3 , 6.

s'adresser souvent à moi. Les gens de bonne volonté sont toujours surchargés ; on les accable ; on épargne plus ceux qui se font valoir et qui se rendent difficiles ? Oserais-je ajouter le mensonge et l'artifice à la paresse ; apporter des raisons et des excuses dont je connaîtrais bien la faiblesse , et dont il n'y a que mon amour-propre qui me persuade la vérité et la solidité ?

Si Jésus-Christ se rendait visible , interposerais-je l'autorité de mes patrons et de mes amis , pour l'importuner , le fatiguer jusqu'à ce qu'il m'eût accordé ce que je désire , ou qu'il m'eût placé au gré de ma vanité et de ma mollesse ? A force de lui faire ma cour, tâcherais-je de le fléchir, de le gagner, de le réduire ; et quand je l'aurais fait , me flatteais-je d'avoir obéi ? en me trompant , espérerais-je l'avoir trompé ?

Si Jésus-Christ se rendait visible , raisonnerais-je contre ses ordres , quoique je ne les connusse pas toujours ? ferais-je difficulté de croire qu'il peut avoir de meilleures raisons que les miennes , et que le seul plaisir de me voir obéir aveuglément , lui est une raison de m'ordonner plus d'une chose qui me choque et qui me contrarie , ou qu'enfin il saura rectifier tout ce que je croirai entrevoir , dans ses ordres , de contraire à mon véritable bien ?

En un mot , si Jésus-Christ se rendait visible , ne me tiendrais-je pas heureusement partagé d'être sous ses ordres et sous sa main , comme ce bâton qu'un vieillard prend ou qu'il laisse , selon son besoin , ou comme le cadavre ou la statue qu'on orne ou qu'on dépouille selon qu'on le juge à propos , sans trouver de résistance ; comme en core ce que je lis dans

l'histoire des saints , arroser , des années entières , un arbre sec , pour lui faire prendre racine ; s'efforcer avec tant de peine de remuer une pierre énorme par son poids et sa grosseur ; se jeter dans un lac pour sauver un jeune religieux qui va périr ; tout cela ne devrait-il pas me paraître dans l'ordre , dès que je suppose un Dieu qui commande , et pourrais-je désapprouver la conduite de celui qui obéit ?

Que dis-je , hélas ! il y a bien des gens , si on en juge par la manière dont ils gardent les commandemens de Dieu , même les plus clairs et les plus certains , qui ne garderaient guère mieux ceux de Jésus-Christ , leur fit-il sentir sa présence. Aussi n'est-ce pas pour ceux-là que nous parlons , que rien ne peut retenir , ni crainte de Dieu , ni amour , ni respect pour Dieu. En vain espère-t-on qu'ils auront pour les hommes aucune obéissance , si ce n'est quand les hommes les gouverneront à leur gré , ou qu'ils auront su rendre le supérieur comme s'il était leur véritable inférieur.

Ce que je dis donc , c'est qu'à l'égard de ceux qui ont , pour Dieu et pour Jésus-Christ , le respect qu'ils méritent , s'ils sont si peu obéissans , ce n'est que parce qu'ils n'ont jamais bien médité , ou qu'ils ont oublié le grand principe que nous avons établi : *C'est Jésus-Christ qui me commande , c'est à Jésus-Christ que j'obéis*. Ce principe bien compris , bien pesé , non-seulement les accablerait sous le poids de l'autorité divine ; mais passant dans le cœur jusqu'à la source de l'indépendance , il y porterait une détermination victorieuse de faire tout ce qui serait ordonné , et de le faire de bonne grâce.

La désobéissance , les murmures , les révoltes ,

viennent presque toujours d'orgueil naturel ; on craint de se déshonorer et de ramper ; ou d'indolence et de défaut de courage ; on craint de se gêner trop et de succomber : ou d'intérêt bas et servile ; on ne veut point de travail sans récompense et sans gloire. Obéir à Dieu est un honneur et une gloire. Egal aux autres hommes par la nature , supérieur quelquefois par bien de bonnes qualités , me voir forcé de céder à leurs volontés et souvent à leurs injustes caprices , l'étrange rabaissement ! Mais obéir à Dieu dans l'homme , plus je dépends , plus je m'élève ; je suis presque fâché que mon supérieur soit si accompli , ou que ce soit un premier supérieur ; ses talens , ses manières aimables et pleines de raison , son mérite personnel , la place qu'il occupe , obscurcissent à mes yeux la vue de Dieu , ou peu s'en faut ; dans un supérieur defectueux ou subalterne , je ne verrais , je ne pourrais voir que Dieu seul. Et d'où vient , en effet , que le domestique d'un homme du commun a quelquefois tant de peine à lui obéir , au lieu que le courtisan le plus grand et le plus distingué obéit volontiers au premier ordre du prince ? C'est qu'il est toujours noble et consolant de dépendre d'un plus grand que soi (1). Ainsi en obéissant à Dieu dans l'homme , ce n'est jamais à mon inférieur ni à mon égal que j'obéis : c'est toujours à celui dont le service est une espèce d'empire et de royauté ; rien ne flatte plus ma noblesse naturelle (2) ; or c'est ce que je puis en toute occasion.

Obéir à Dieu dans l'homme , c'est encore ma force , et l'ancre immobile où ma confiance se trouve

(1) *Magnum est servum esse Potentis*

(2) *Deo servire , regnare est.*

inébranlablement attachée ; Dieu peut-il ne pas m'aider, dans quelque occasion difficile que je me trouve , et à quelque danger que puisse m'exposer mon obéissance ? On vogue sans danger quand l'obéissance nous conduit , dit saint Jean Climaque (1), et c'est pour cela que saint Ignace eût été prêt à se mettre en mer , par l'ordre du vicaire de Jésus-Christ , dans une barque qui n'aurait eu , comme il disait , ni voile , ni rame , ni pilote : ce que Dieu garde , ce que Dieu dirige , est bien en sûreté ; et Dieu garde , Dieu dirige toujours celui qui obéit par pure foi.

Enfin , c'est mon mérite et ma sûreté devant Dieu ; mes actions indifférentes deviennent , devant Dieu , des actions de vertu et de religion , quand je les fais par obéissance. Veiller et reposer, jeûner et prendre de la nourriture , travailler et se récréer, ne sont que comme une même chose , par la sublimité du motif commun à tout ce que je fais : je ne crains ni d'être jugé , ni condamné , quoi que ce soit que j'eusse pu faire dans toutes les choses où la loi ne s'explique pas distinctement ; j'ai une excuse prompte et facile ; on peut être imparfait , pour ainsi dire , avec tranquillité , quand on l'est par obéissance ; suivant la belle et ingénieuse parole de Théodoret le Studite : L'obéissance sert d'excuse auprès de Dieu ; l'obéissance produit la sécurité ; il est permis à ceux qui sont obéissans d'être imparfaits (2).

Voilà précisément pourquoi notre saint fondateur, ce grand maître de toutes les vertus , mais surtout de l'obéissance , recommande si souvent de regarder

(1) *Obedientia, segura navigatio*

(2) *Obedientia apud Deum excusatio ; obedientia securitatem parit ; obedientibus licet esse imperfectis. Theodoret.*

Dieu dans nos supérieurs , et de n'y regarder que lui ; et prenez garde que toutes nos règles sur l'obéissance ont rapport à ce grand motif.

De là venait qu'il punissait avec tant de sévérité les moindres fautes contre les ordres intimés par les supérieurs : Si c'est à l'homme et pour moi que vous obéissez , vous n'en faites que trop , et j'ai compassion de vous ; mais si c'est à Dieu et pour Dieu que vous obéissez , vous n'en faites pas assez ; et si vous faites moins que vous ne pouvez , ou par négligence , ou par lâcheté , vous méritez les plus humiliantes corrections : de là que , dans les premiers temps , s'introduisit l'usage qui s'observe encore aujourd'hui , den'intimer aucun ordre public , qu'à la tête on n'employât cette formule : *De la part de la sainte obéissance , on vous ordonne , on vous commande , etc.* : sous ce coup d'œil , tout doit être respectable et vénérable. C'est à peu près ainsi que les prophètes , pour réveiller l'attention et la religion du peuple de Dieu , employaient ces paroles à la tête de tous les oracles : *Audi , Israel , hæc dicit Dominus*. Saint Paul rappelle toujours là les chrétiens , pour leur recommander l'obéissance. Dans un seul passage , écrivant aux Ephésiens , il le fait trois fois : *Obéissez à vos maîtres selon la chair , comme à Jésus-Christ , comme serviteur de Jésus-Christ , comme au Seigneur , et non point comme aux hommes* (1). Trois autres fois , en écrivant aux Colossiens : *Faites de bon cœur tout ce que vous faites , comme le faisant pour Dieu , et non pour les hommes , sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage pour récompense* (2).

(1) *Sicut Christo... ut servi Christi*. Eph. 6 , 5 , 6.

(2) *Ex animo operamini sicut Domino , et non hominibus* ,

Sur quoi je vous prie de faire seulement une réflexion ; c'est que saint Paul ne veut pas qu'on applique ce motif d'obéissance (*comme à Dieu , comme à Jésus-Christ*), seulement aux occasions d'obéir les plus rares , les plus importantes et les plus difficiles de la vie , mais aux occasions encore les plus simples et les plus ordinaires ; car il parle ici à des esclaves , à des serviteurs , à des domestiques , et il est certain que les ordres qu'on donne à de pareilles personnes , sont très-petits et très-vils. *Obéissez à vos maîtres* , c'est-à-dire , servez-les à table , faites leurs commissions , entretenez la propreté dans leurs maisons , obéissez en tout , comme si c'était à Jésus-Christ que vous rendissiez ces mêmes devoirs. Le principe général convient donc à tout. Dieu , par votre vœu d'obéissance , devient le maître de l'arbre et des fruits ; lui offrir ce qu'il y a de plus précieux quand l'occasion s'en présente , c'est un hommage ; donner tout sans exception , c'est un sacrifice , et le plus grand , et le plus parfait de tous les sacrifices , et , comme nous l'avons dit , un holocauste.

Mais reprenons. Après avoir vu ce que nous devons à nos supérieurs , comme lieutenans de Dieu , voyons maintenant ce que nous leur devons en qualité de simples hommes.

scientes quòd à Domino accipietis retributionem hereditatis. Col.
3 , 23 24

II^e EXHORTATION.

Devoirs envers les supérieurs considérés comme de simples hommes.

COMME il n'est rien qui coûte plus à l'homme que le sacrifice de sa volonté et de sa liberté , il n'est rien aussi que l'homme soit plus ingénieux à défendre, ni rien sur quoi il soit plus sujet à se contredire et à se démentir. C'est une tentation qui dure souvent toute la vie : les années , qui corrigent plusieurs autres passions, ne servent , d'ordinaire, qu'à donner de nouvelles forces à celle-ci ; soit que l'âge augmente quelquefois la mauvaise humeur , soit que , plus on avance , plus on se croit capable de bien se conduire, et par conséquent avoir plus de droit de se mettre au-dessus de toute autorité. Ce n'est pas toujours une révolte ouverte, une rébellion déclarée ; on s'appuie de prétextes qui semblent fondés en raison et en principes. Il est vrai , dit-on, que les supérieurs sont revêtus de l'autorité de Dieu , et, par cet endroit , on leur devrait toute sorte de respect et de déférence ; mais il s'en faut bien qu'ils aient les autres qualités qui les rendraient de parfaites images de Dieu ; ils n'ont ni sa sagesse, ni son équité , ni sa bonté , ni sa patience , ni sa douceur ; si je dois donc respecter la place et l'autorité , je méprise la personne.

Quel malheur , pour les imparfaits , que la foi et la religion ne puissent s'accommoder de ces sortes

de réflexions , ni les approuver ! Rien ne serait plus favorable à l'amour - propre , et bientôt on aurait le secret de n'obéir jamais , même après avoir fait vœu d'obéissance. Mais nous ne voyons point que les saints aient jamais raisonné de la sorte ; nous ne voyons pas même qu'ils aient trop entrepris de réfuter ceux qui oseraient faire de pareils raisonnemens , soit qu'ils ne leur vinssent pas dans la pensée , soit qu'ils les jugeassent indignes d'une réponse sérieuse.

Ne les négligeons pourtant pas , puisque nous ne sentons que trop qu'elles font sur nous autant d'impression qu'il en faut pour nous porter quelquefois à d'assez grands désordres , sans que nous en ayons beaucoup de scrupule. Nous ferons trois propositions sur les défauts des supérieurs.

1.° Leurs défauts personnels , quelque réels qu'ils puissent être , n'empêchent pas qu'ils ne nous tiennent toujours la place de Dieu. .

2.° Leurs défauts personnels n'ont souvent de réalité que dans notre imagination ; nous leur en trouverions moins , s'ils pouvaient oublier qu'ils nous tiennent la place de Dieu.

3.° Leurs défauts personnels , enfin , peuvent se corriger , et la manière la plus sûre de les corriger , c'est , malgré les défauts qu'ils ont , de les traiter toujours comme tenant la place de Dieu. Expliquons-nous.

1.° Leurs défauts personnels , supposant même qu'ils fussent tels que nous l'imaginons , n'empêchent point qu'ils ne nous tiennent la place de Dieu , et que nous ne leur devions tout ce que nous devons à Dieu , de la manière dont nous l'avons expliqué.

En effet , pouvons-nous croire que Dieu , nous donnant pour supérieurs des hommes plutôt que des anges , n'ait pas prévu qu'ils auraient toujours , et des défauts , et d'assez grands défauts ? Les anges mêmes , à moins que ce n'eussent été des anges confirmés en grâce , en auraient-ils pu être exempts ? Non , sans doute ; ils eussent toujours ignoré bien des choses , et eussent pu être orgueilleux , emportés , violens. Dès que Dieu a voulu que des hommes tinssent sa place et que nous leur obéissions en son nom , il a donc dû vouloir que ce fût nonobstant leurs défauts , et il n'a pu vouloir autre chose ; il n'a point pu autoriser que nous séparassions jamais la personne et ses qualités , d'avec la place et le caractère ; car , ne vouloir obéir qu'à des personnes parfaites et irréprochables , et ne vouloir obéir jamais , ce serait une même prétention ; mais Dieu , dans une chose de cette importance , n'en a pas laissé la décision à notre seule raison ; il s'en explique par lui-même , d'une manière à ne nous laisser aucun doute sur ses intentions. Les scribes et les pharisiens , disait Jésus-Christ , sont assis sur la chaire de Moïse ; c'est-à-dire , les hommes du monde les plus ambitieux , les plus durs , les plus intéressés , les plus hypocrites , sont revêtus de l'autorité de Dieu ; ne faites donc pas comme ils font , mais ne laissez pas de faire ce qu'ils vous enseignent : et au lieu de mépriser la place à cause de la personne , respectez toujours la personne à cause de la place ; l'application est juste de dire : J'ai pour supérieur un pharisien , un passionné , un hypocrite , qui ne fait rien de ce qu'il dit ; cependant , je lui dois du respect et de la soumission

Les supérieurs temporels , surtout les Gentils , qui doivent avoir naturellement plus de défauts encore que les supérieurs ecclésiastiques , n'en perdent pas davantage le droit d'être écoutés , d'être obéis. Saint Pierre veut qu'on leur obéisse , non-seulement quand ils sont bons et doux , mais quand même ils seraient bizarres et difficiles (1) ; et si la chose était d'une autre manière , bon Dieu , quel dérèglement ne verrait - on pas bientôt dans toutes les parties de la république civile et chrétienne ! Les sujets n'obéiraient jamais long-temps au prince et au magistrat ; les serviteurs , à leurs maîtres ; les enfans , à ceux de qui ils ont reçu le jour ; les fidèles , à leurs prélats et à leurs pasteurs ; car , entre toutes ces personnes , est - il des supérieurs assez parfaits pour qu'on n'y trouve rien à reprendre , ou des inférieurs assez peu clairvoyans pour ne pas apercevoir bientôt le faible de ceux qu'ils ont sur leurs têtes ? Je ne voudrais que cette distinction entre la place et la personne , pour justifier dans leurs plus grandes révoltes ces fameux rebelles dont parle l'Ecriture. Il est vrai que Moïse était le plus modéré et le plus doux de tous les hommes (2) ; mais le rang qu'il tenait de gouverner le peuple , l'obligeant quelquefois à faire des coups d'autorité , on ne jugeait pas toujours favorablement de sa modération ; il ne faut qu'entendre ce que disaient contre lui Coré , Dathan , et Abiron. Ne vous suffit-il pas de nous avoir tirés d'un pays fertile et agréable , où coulaient des ruisseaux de lait et de miel , pour nous faire périr

(1) *Subditi estote in omni tempore dominis , non tantùm bonis et modestis , sed etiam discolis.* I. Petr. 2 , 18.

(2) *Erat Moyses mitissimus super omnes homines ..* Num. 33 , 3

dans un désert affreux ? voudrait-on nous arracher les yeux , en nous empêchant de voir ce que nous voyons (1) ? Dieu , sans avoir égard à leurs plaintes , qui leur paraissaient si bien fondées , ne fit-il pas entr'ouvrir la terre , où ils furent engloutis tout vivans , avec tous ceux qui avaient adhéré à leur révolte ?

Doctrine damnable donc , et réprouvée avec justice , et par l'Eglise , et par les états , que celle de Wiclef et de Jean Hus , qui prétendaient qu'un prêtre méchant perdait , par sa mauvaise conduite , l'autorité de son caractère , et qu'un roi , par ses crimes , perdait son autorité. Doctrine , au contraire , céleste , que celle que nous ont enseignée , par leurs exemples et par leurs maximes , et les saints , et Jésus-Christ , le maître des saints. Jésus-Christ obéit , trente ans durant , à Joseph et à Marie ; c'étaient des personnes discrètes et vertueuses , à la vérité , mais d'une sagesse et d'une vertu toujours bien inférieure à la sienne ; mais , de plus , il obéit à l'édit ambitieux d'Auguste , sans égard à l'incommodité de venir naître à Nazareth. Il obéit au grand-prêtre Caïphe , qui le force de se dire Fils de Dieu , sans autre dessein que de le condamner , sur sa réponse , comme un blasphémateur ; à l'injuste Pilate , qui reconnaît son innocence et qui ne laisse pas de le livrer au supplice.

Saint Paul donna des malédictions au grand-prêtre : Dieu vous frappera , muraille blanchie (2) ;

(1) *Numquid parvum est tibi quòd eduxisti nos de terra que lacte et melle manabat , ut occideres in deserto ?*... Num. 16, 13.

(2) *Percutiet te , Deus , paries dealbate.* Actes des Apôtres , 23 3 , etc.

mais il ne le connaissait point, et on ne l'eut pas plus tôt averti que c'était le chef de la religion, qu'il s'écria : Je ne savais pas que ce fût le grand-prêtre ; car il est écrit : Vous ne maudirez point le prince du peuple (1)

David alla plus loin, en certaine manière ; non-seulement il n'attenta pas sur la vie de Saül, lors même qu'il en était persécuté le plus injustement ; il s'accusa et se reprocha même d'avoir osé couper la frange de son manteau (2) ; mais ajoutez quelque chose de plus encore. Bien loin que les défauts des supérieurs leur ôtent leur autorité, selon le dessein de Dieu, on peut dire plutôt que les défauts des supérieurs sont entrés dans les desseins de Dieu, qui a bien voulu donner de l'exercice à notre foi et à notre patience. Et quel mérite aurait-on eu à obéir, si l'on eût toujours trouvé en place des personnes aimables et accomplies ? On serait tombé, dit saint Augustin, dans une espèce d'idolâtrie ; on eût rendu à l'homme une espèce d'adoration. En effet, les dieux de la fable ne sont que des princes accomplis, dont les peuples reconnoissans se firent, après leur mort, des objets de religion.

Conduite de Dieu uniforme à l'égard de toutes les vertus, comme à l'égard de l'obéissance. C'est sous les voiles trompeurs du pain, qu'il veut être adoré dans l'eucharistie ; sous l'état misérable des pauvres, qu'il veut être servi par les œuvres de miséricorde ; dans la personne d'un ennemi cruel, qu'il

(1) *Nesciebam quia Princeps est Sacerdotum ; scriptum est enim : Principem populi tui non maledices. Ibid.*

(2) *Percussit cor suum David, eò quòd abscidisset oram chlamydis Saül. I. Reg. 24, 6.*

veut être aimé par la charité. Que mon supérieur cesse donc de tenir la place de Dieu, je cesserai de l'écouter et de déférer à ses commandemens ; je dirai , avec les apôtres (1) : Il faut obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes. Mais tandis qu'il sera en place et ne m'écartera pas de mes devoirs envers Dieu, je le respecterai toujours, et toujours je suivrai sa direction, malgré ses défauts les plus réels. Le souvenir même de la place qu'il a occupée pendant quelque temps, me fera conserver pour lui, toute ma vie, un reste de respect et de révérence ; c'est jusqu'où saint François de Borgia portait la perfection de son obéissance.

Mais reprenons. Nos supérieurs, d'ordinaire, sont-ils toujours si défectueux qu'on voudrait le supposer, et était-il nécessaire de nous étendre sur cet article ? Non, certainement.

J'ai dit, en second lieu, que leurs défauts ne sont assez souvent que dans notre imagination et dans le fond de notre imperfection ; qu'ils ne sont défectueux à notre égard, que parce qu'ils veulent trop bien tenir la place de Dieu, qu'ils représentent.

En effet, qui sont les supérieurs, d'ordinaire, contre qui l'on murmure, et à quelle occasion murmure-t-on ? On invective contre ceux dont la conduite est ferme et exacte, ceux qui ne savent souffrir ni désordre, ni relâchement. Leur zèle pour la régularité, est ce qui se nomme hauteur, mauvaise humeur, dureté, et peut-être tyrannie. Qu'ils laissent tout aller, que chacun pût vivre au gré de ses désirs vicieux ou imparfaits, qu'ils ne demandassent aucun compte de l'intérieur, qu'ils ne ven-

(1) *Obedire oportet Deo magis quàm hominibus.* Act. 5, 29.

lassent point par eux-mêmes, ou qu'ils ne s'infor-
massent point ! d'ailleurs si l'on fait ses exercices de
piété, et si l'on étudie, et si l'on s'applique aux
travaux de son ministère, si l'on ne se répand point
au dehors d'une manière qui puisse mettre le salut
en danger ou faire déshonneur à la communauté,
ce seraient des supérieurs incomparables, au juge-
ment de la multitude ; mais feraient-ils bien leur
devoir ? rempliraient-ils bien la place de Dieu,
qu'ils représentent ? Chargés du soin de nos âmes,
ne devraient-ils pas s'attendre à en rendre un compte
des plus rigoureux ? Vous n'avez point fortifié celles
de mes brebis qui étaient faibles, ni guéri celles qui
étaient malades, ni bandé les plaies de celles qui
étaient blessées.... ni cherché celles qui s'étaient
perdues.... J'irai chercher mon troupeau, et je le
retirerai d'entre leurs mains (1).

Ce qui devrait donc faire aimer, estimer, respec-
ter, est presque toujours ce qui aigrit contre eux ;
ce qui fait qu'on s'en écarte, qu'on se révolte, ce
sont leurs vertus, que notre mauvaise disposition
fait prendre pour des vices ; ce sont les mêmes qua-
lités pour lesquelles nos supérieurs généraux les
choisissent, en les mettant en place préférablement
à d'autres qui les voient et nous les y font voir avec
chagrin et avec indignation : or, quelle bizarrerie
et quelle injustice plus étrange ? aussi n'avons-nous
garde d'avouer le véritable motif de cette préven-
tion, ni de convenir que ce soit là la raison de nos
mécontentemens. Mais Dieu sait trop que nous n'en

(1) *Quod infirmum non consolidastis, et quod ægrotum non sa-
nastis ; quod confractum est non alligastis. . . . et quod perierat
non quæsiistis : requiram gregem meum de manu eorum. Ezech.
34, 4, 10.*

avons point d'autres , et c'est pour cela que nos murmures et nos soulèvemens attirent si souvent ses vengeances.

Enfin , si c'étaient toujours de vrais défauts qui nous animassent , pourquoi en passerions-nous tant à des supérieurs qui passent tout ? Nous n'observons que ceux qui nous observent ; qu'ils nous laissent en paix , on les y laissera.

Au reste , dans cette disposition est-il étonnant que nous trouvions toujours dans nos supérieurs beaucoup de défauts ? Je suppose que nos fondateurs revinssent au monde ; eux-mêmes paraîtraient-ils irréprochables à la foule des imparfaits ? Et d'où viennent donc quelquefois ces discours si peu mesurés et si peu respectueux , quand on nous lit , dans l'histoire , certains traits d'exactitude et de sévérité qui ne sont pas de notre goût ? O Dieu ! que dirait-on , aujourd'hui , si qui que ce soit entreprenait de gouverner à la lettre , selon leurs maximes , selon leurs usages ?

Mais , que dis-je , dans cette disposition , la conduite de Dieu même , tout Dieu qu'il est , suffit-elle toujours à nous contenter et à nous calmer ? N'osons-nous jamais murmurer contre les dispositions de la Providence ? Et tant de doutes injurieux à sa majesté , tant d'objections contre sa bonté pleine de sagesse , à quoi les attribuer , sinon à ce que Dieu nous gouverne pour notre vrai bien , sans avoir toujours égard à ce qui flatterait nos inclinations et nos passions ? Il humilie les superbes , il renverse les projets d'un homme intrigant , il arrête , par une maladie de langueur , l'homme vif et impatient ; c'en est assez pour ébranler la dévotion , la charité ,

et quelquefois la religion : il en est de même des supérieurs , à proportion.

Rappelons les choses à leur origine et à leur fin : Qu'est-ce qu'un supérieur ? C'est , répond saint Paul , le ministre de Dieu , pour vous seconder dans le bien (1) : c'est sur cette règle que doivent se former ceux qui nous gouvernent ; mais c'est aussi par cette règle unique qu'il faut juger s'ils sont ce qu'ils doivent être , ou s'ils ne le sont pas . On fait tout le contraire , et voilà la source de tant d'indignes préjugés.

Mais achevons. J'ai dit , en dernier lieu , qu'en supposant , dans nos supérieurs , des défauts réels et très-grands , il ne serait peut-être pas impossible de les corriger , ou tout-à-fait , ou en partie ; mais que la manière la plus efficace de les corriger , s'il en est quelqu'une , ce soit , malgré leurs défauts , de conserver toujours pour eux ce que nos règles demandent de respect , de confiance , de soumission , de manières bonnes et régulières.

Nous nous plaignons qu'ils manquent de sagesse , d'équité , et de bonté ; c'est , disons-nous , ce qui nous empêche d'y reconnaître l'image de Dieu.

Le défaut prétendu de sagesse ne vient souvent que de ce qu'on ne nous connaît point assez ; de là qu'on ne ménage point assez nos faiblesses de corps , d'esprit , et de vertu , qu'on nous jette dans des occasions dangereuses , qu'on nous surcharge de travail qu'on nous destine à des emplois , dont , après bien des peines , nous ne remportons que la confusion. Ayons un peu plus de confiance et d'ouverture de cœur , et tel supérieur , médiocrement éclairé et

(1) *Dei minister est tibi in bonum.* Rom. 13 , 4.

peu expérimenté , nous conduira mieux lorsqu'il saura de nous-mêmes , qu'un autre , infiniment plus éclairé et plus habile , mais qui , par le soin que nous avons de nous cacher , ne peut que deviner nos dispositions sur des conjectures , ou formant son jugement sur le rapport d'autrui.

De même , tant d'injustices que nous nous plaignons quelquefois qu'on nous fait , n'ont leur source que dans notre peu de conduite ; on ne manque point d'un certain mérite , mais il est gâté et contrebalancé par une foule de mauvaises qualités.

Pourquoi me préférer tels et tels ? J'ai plus de talens , plus d'esprit , plus de capacité qu'eux : oui , mais ils ont plus de vertu , plus de jugement , plus d'application que vous ; on est sûr qu'ils édifieront et qu'ils contenteront , quelque emploi qu'on leur confie : votre humeur vous rend insupportable par tout ; vous êtes la croix de chaque communauté où vous demeurez. Le supérieur , en rendant justice à votre mérite prétendu , ferait la dernière injustice au public et à votre orgueil ; changez , tout changera , et comme mille autres , vous vous louerez de la droiture de vos supérieurs.

Enfin , la bonté des supérieurs dépend infiniment de la douceur , de la docilité , des bonnes manières des inférieurs : oui , je veux bien supposer l'homme du monde le plus prévenu , le plus impérieux , le plus difficile , le plus barbare ; qu'il voie toujours dans mes manières et dans mon air une égale attention à le prévenir , à l'honorer ; qu'il sache que je ne parle jamais mal de lui ; qu'on me trouve toujours disposé à l'excuser , à couvrir ses faiblesses : j'ose répondre que je lui inspirerai pour moi , en

peu de temps , de l'estime , de l'amitié , et de l'humanité. Il en abusera peut-être , direz-vous : non , les hommes ne sont pas ainsi faits. C'est un monstre dont vous parlez , et il y a très-peu de monstres. Sa sensibilité , sa délicatesse d'autorité le fera changer à mon égard ; il s'éloignera moins , à mesure qu'il verra que je cherche à m'approcher de lui ; il se relâchera quand il s'apercevra que je deviens plus souple et plus prévenant ; et combien de fois l'avons-nous éprouvé nous-mêmes , lorsque , par esprit de religion , nous étant mis au-dessus de nos préjugés et de nos antipathies , nous avons commencé à trouver même de la tendresse d'où nous n'attendions qu'austérité et que rebuts ?

Ce que je dis de la bonté , je le dis de même de la civilité et de la politesse , et de toutes les autres manières qui , n'étant que peu de chose pour l'essentiel , ne laissent pas de faire dans la vie une partie de son agrément ; on s'attire tout cela de la part des supérieurs comme de tous les autres hommes , par l'attention qu'on a à corriger ses mœurs impolies , farouches et rustiques.

Mais n'est-ce pas là , peut-être , faire sa cour , s'abaisser , se dégrader , ramper d'une manière indigne ? Je veux bien le supposer ; mais , après tout , cela ne vaudrait-il pas mieux encore , que de s'attirer mille chagrins , de s'exposer à mille mauvaises affaires ? Car , si les supérieurs étaient des hommes aussi étranges qu'on se les représente dans leur chagrin , que n'aurait-on pas à craindre de leurs ressentimens et de leur peu de religion , en manquant pour eux de toutes sortes d'égards.

Mais Dieu voit le fond de mes intentions , il sait

que je ne cherche qu'à l'honorer dans mes supérieurs, selon ses ordres ; que m'importe ce que les hommes pensent de moi ; et quels hommes , encore ? ceux précisément en qui l'on ne voit rien de religieux , dans qui à peine aperçoit-on quelque honnêteté ni quelque éducation.

Je finis par vous proposer trois moyens , qui , joints à tout ce que nous avons dit jusqu'ici , serviront de plus en plus à adoucir les devoirs de l'obéissance , et à vous préserver de ce qui est cause assez souvent qu'on s'en écarte. Le premier est , que vous n'entreteniez jamais de commerce , ou que jamais au moins vous n'ayez aucune familiarité , aucune liaison particulière avec certains esprits ou naturellement sombres , mélancoliques , satiriques , mordans , ou déterminés par quelque mécontentement bien ou mal fondé , à prendre toujours parti contre les supérieurs ; leur compagnie fait toujours tort à la réputation , ne fit-elle aucune plaie à l'ame. Mais il est rare que l'ame même se préserve long-temps de leur contagion. On s'accoutume insensiblement à penser comme eux ; ce qu'ils ont de bonnes qualités , fait oublier ce qu'il y a d'odieux dans leur caractère ; le plus beau naturel du monde , le plus docile , le plus doux , le plus traitable , se pervertit en deux ou trois ans , à ne pouvoir être reconnu , à ne pas se reconnaître lui-même , et le mal , quelquefois , dure ensuite toute la vie. Nous ne faisons point assez de réflexion à la manière éclatante dont Dieu a puni quelquefois ceux qui murmurèrent , qui prirent parti ouvertement ou sourdement contre l'autorité légitime ; tantôt des serpens de feu , par leurs morsures embrasées , vengèrent Moïse des murmu-

res d'un peuple indocile ; tantôt Dieu se servit de la nourriture même que ce peuple intempérant avait demandée avec menaces , pour lui porter le poison et la mort jusque dans les entrailles , tantôt la terre s'entr'ouvrit pour engloutir dans son sein ceux qui par jalousie des premières places , voulurent s'élever au-dessus de leur condition. Coré , Dathan , et Abiron , étaient coupables au premier degré , je l'avoue ; ils s'étaient soulevés et cherchaient hautement à soulever les autres ; rarement va-t-on jusque là. Mais les deux cent cinquante officiers qui s'étaient simplement attachés à eux par une espèce de complaisance ; mais les quatorze mille sept cents personnes de la multitude qui ne firent que murmurer de ce châtiment rigoureux , furent-ils beaucoup plus épargnés ? ne périrent-ils pas tous , sans miséricorde ? et ceci , n'est-ce pas un exemple terrible pour tant de religieux qui se croient innocens , pourvu qu'ils ne soient pas les premiers auteurs d'un soulèvement , tandis qu'ils l'approuvent et qu'au moins , par leur silence , ils l'autorisent ? Vous n'ignorez pas que la sédition est un péché très-grief , et qu'il y a des ordres où elle est un cas réservé ; l'on est séditieux quand on se soulève les uns les autres , contre le gouvernement des supérieurs.

Renonçons donc pour toujours à toute société avec ces sortes d'esprits , de crainte que nous ne périssions avec eux ; imitons , au contraire , la conduite du premier empereur chrétien : certains prélats , irrités les uns contre les autres , lui présentèrent des requêtes par où ils prétendaient s'entre-noircir et se diffamer dans son esprit. Le prince qui regardait dès lors les évêques comme ses pères et ses

supérieurs, brûla tous les paquets, ajoutant cette parole admirable, et plus digne d'un religieux parfait que d'un monarque qui n'était encore tout au plus que catéchumène : *Que s'il voyait ou croyait apercevoir quelques défauts dans les chefs de l'Eglise, il irait, les yeux fermés, les couvrir de sa pourpre royale.* Nous ne devons rien de moins à nos supérieurs.

Second moyen de se rendre plus facile l'obéissance.

Imaginons-nous quelquefois que nous sommes supérieurs nous-mêmes; notre vanité nous flatte peut-être que nous le serons un jour; peut-être nous représentons-nous que nous le sommes déjà. Mais ne séparons point les peines et les contradictions de la place, d'avec ce que notre peu d'expérience nous y fait trouver d'honorable et d'avantageux. On dit, d'ordinaire, que pour bien commander il faut avoir su long-temps obéir. Je crois, pour moi, qu'on pourrait dire avec autant de raison, que pour bien obéir, il est utile, au moins aux gens raisonnables, d'avoir été quelque temps chargé de commander.

Mais non, il n'est pas nécessaire de nous rien imaginer que de très-réel. Nous avons tous, dès nos premières années d'études, quelques occasions d'exercer une espèce de petite supériorité; jugeons de ce que doivent souffrir et sentir nos supérieurs, quand nous sommes difficiles, désobéissans, indociles, par ce que nous avons à souffrir, par ce que nous sentons nous-mêmes, lorsque ceux sur qui la subordination nous donne quelque sorte d'inspection, refusent de se soumettre. Qu'un frère coadjuteur, par exemple, ait sous lui un domestique qui

ne veuille pas lui obéir ; quelles plaintes , quels cris , si les supérieurs ne lui rendent pas justice ! outre les invectives et les murmures , ne tâchera-t-il pas peut-être de se la faire par lui-même ? épargnera-t-il les injures les plus grossières ? ne lui suscitera-t-il pas , peut-être , quelque mauvaise affaire ou quelque querelle pour trouver moyen de s'en défaire ? Ah ! si son supérieur le traitait avec la même hauteur , la même dureté , dans tant d'occasions où il le mérite , que ne dirait-il pas , que ne croirait-il pas avoir droit de dire ? si on l'avait ainsi traité lui-même , pendant qu'il fut en service , n'eût-ce pas été de quoi le désoler ? J'en dis autant d'un régent à l'égard de ses pensionnaires , d'un prêtre , d'un religieux ancien , à l'égard de ceux qui sont moins anciens. Cependant *qu'y a-t-il de plus injuste et de plus indigne , dit saint Augustin , que de vouloir être respecté , obéi par ses inférieurs , et de ne pas vouloir obéir à ses supérieurs* (1) ? mais quelque indignante que soit cette conduite , qu'y a-t-il de plus commun ?

Le troisième moyen de se rendre l'obéissance plus aisée , c'est de se porter de soi-même et de s'accoutumer , autant qu'on peut , à obéir à tout le monde , sans exception , à ses égaux , à ses inférieurs. Je dis que rien ne rend la soumission aux supérieurs plus facile , parce que c'est la mauvaise humeur qui cause ordinairement toutes les désobéissances et les révoltes ; or , l'application à dompter son humeur , en toute occasion , dispose à le faire , au moins quand on y est absolument obligé. Appliquez-vous à faire plutôt la volonté d'autrui que la vôtre.... Cherchez

(1) *Quid iniquius , quàm velle sibi obtemperari à minoribus , et nolle majoribus obtemperare ?* August. de oper. Monach.

toujours la dernière place , et à être soumis à tout le monde , dit l'auteur de l'Imitation (1) ; et il donne ces conseils comme un moyen efficace de vivre toujours en paix avec tout le monde ; combien plus avec ceux que la providence a mis sur nos têtes ! Cette maxime n'a d'exception que quand ceux avec qui nous vivons , nous proposeraient quelque chose contre le devoir ; hors de là soyons complaisans et toujours prêts à céder et à faire ce que l'on souhaite de notre affection.

Vous trouverez , peut-être , que je sors ici de ce qu'il y a de solide et d'essentiel dans l'obéissance , et que ce sont là des raisons et des pratiques plus propres à former un philosophe qu'un religieux. C'est bien une nécessité d'en venir là , quand on parle à des gens faibles , comme nous le supposons , à des gens qui se piquent plus de raison et de probité , que de vertu et de piété. Cela est triste ; on s'estime heureux , pourvu qu'on les préserve au moins des grands écarts.

Mais oublions , j'y consens , je le souhaite même , oublions tout ceci , pour nous rappeler au grand motif de l'obéissance : *Regarder Jésus-Christ dans notre supérieur , et n'y regarder que lui seul* , comme nous l'avons dit. Il faudra faire souvent abstraction de bien des imperfections , de bien de mauvaises qualités qui se trouveront toujours attachées à l'homme : mais pourquoi , quand il nous commande des choses contraires à notre volonté , oublions-nous si aisément qu'il est notre supérieur , pour penser seulement qu'il est homme , et que , dans

(1) *Stude alterius potius facere voluntatem , quàm tuam. Quære semper inférieurem locum , et omnibus subesse.* Imit. l. 3, c. 23.

d'autres circonstances , nous ne pourrons pas nous occuper uniquement de sa qualité de supérieur , en oubliant qu'il est homme , et qu'il a des défauts ? L'un est-il moins fondé que l'autre en vérité et en raison ? Si nous ne regardons que l'homme seul dans nos supérieurs , ce sera aussi l'homme seul qui nous gouvernera ; et combien de fois , par défaut de lumière , ou par une trop grande bonté contre nos véritables intérêts , arrivera-t-il qu'il nous gouvernera mal ? nous l'aurons bien mérité ; et ceci est terrible.

Au contraire , quand nous obéirons à Jésus-Christ seul dans l'homme , ce sera Jésus-Christ seul qui nous conduira ; il aura pour nous les mêmes attentions que s'il n'avait que nous seuls à conduire. Pour prix de notre foi , il tournera tout à notre avantage , même ce qui paraissait devoir nous nuire.

Ainsi en jugèrent tous les saints. Il est vrai que l'obéissance , dit saint Jean Climaque , est *une mort volontaire ; obéir , est comme enfermer sa volonté dans un tombeau* (1). Mais , ajoute le même saint , *obéir , c'est comme une assurance parfaite au milieu des plus grands dangers ; c'est une navigation sans aucun risque , jusque dans la tempête et jusqu'au milieu des plus funestes écueils ; c'est une route qui se fait comme en dormant* (2). Cassien dit , que *l'obéissance est le martyr des chrétiens dans la paix de l'Église* (3).

Mais on sait aussi quelles sont les prérogatives

(1) *Obedientia , spontanea mors , sepulcrum voluntatis.*

(2) *Obedientia , securum periculum , tuta navigatio , confectum dormiendo iter.*

(3) *Est sine sanguine fuso martyr , qui lætè portat obedientiæ jugum.*

du martyre , qu'il est l'œuvre de la plus parfaite charité , qu'il efface les plus grands crimes de la vie qui auraient précédé , et qu'il ouvre une entrée sûre et prompte dans la gloire. Que pouvons-nous désirer de plus , et que puis-je vous souhaiter de mieux ? travaillez - y autant que je le souhaite.

Amen.

III^e EXHORTATION.

Indifférence pour les demeures et les emplois.

Ad omnia quæ mittam te , ibis.... ne timeas.... quia tecum ego sum.... dicit Dominus.

Vous irez partout où je vous enverrai.... ne craignez rien... parce que je suis avec vous , dit le Seigneur. *Jerem. 1, 7, 8.*

C'ÉTAIT par un sentiment de son incapacité et de son insuffisance , que le prophète Jérémie , ayant reçu de Dieu l'ordre d'aller prêcher dans tout Israël , au temps d'une corruption de mœurs presque universelle , trouvait tant de peine à se charger d'une commission si difficile et si incertaine pour le succès : *Seigneur* , lui disait-il , *je ne suis qu'un enfant ; à peine puis-je bégayer (1) ;* l'ignorez-vous ? et si vous ne l'ignorez pas , de grâce , pourquoi ne jetez-vous point les yeux sur un autre , pour un ministère si délicat et si pénible ?

Plût à Dieu que nous ne formassions jamais d'autres difficultés aux dispositions que nos supérieurs jugent à propos de faire de nous , pour les demeures

(1) *Domine Deus, ecce nescio loqui, quia puer ego sum Jerem. 1, 6.*

et pour les emplois différens auxquels on peut nous appliquer ! Elles seraient du nombre de celles dont nous dirons que la règle nous permet, et qu'en certaines occasions elle nous oblige de représenter.

Mais, hélas ! notre opposition aux ordres de l'obéissance et aux vues différentes qu'elle peut avoir sur nous, a bien d'autres principes que celui-là, pour l'ordinaire ; presque toujours ce n'est que passion dans les uns, indolence, mollesse, fainéantise, à l'âge quelquefois où l'on ne fait que commencer à travailler ; dans les autres, vanité, ambition, présomption d'eux-mêmes, jugemens trop avantageux de leurs mérites acquis, ou de leurs talens naturels ; dans plusieurs, inquiétude de corps et d'esprit tout à la fois ; impuissance de se fixer à rien, qui contriste tant soit peu leur libertinage ; on ne dit plus guère : *Je suis un enfant, je ne saurais parler* ; mais on dit : Je suis assez homme, assez capable de me conduire ; et, si je ne puis obtenir par douceur qu'on me place au gré de mes desirs, je saurai bien me plaindre, agir fortement, tout abandonner, ou du moins crier assez pour qu'on m'écoute peut-être, et qu'on défère à mes volontés. Quoi qu'il en soit, j'entreprends aujourd'hui ce point de notre institut, que l'on regarde avec raison comme le premier devoir et le plus essentiel de l'obéissance que nous avons promise ou que nous voulions promettre à Dieu, je veux dire l'indifférence pour toutes sortes de demeures et d'emplois.

Que ne puis-je vous faire bien sentir ce que je pense et ce que j'ai toujours pensé sur cette matière importante ! j'ose me promettre que vous en seriez touchés, et que jamais en votre vie vous ne seriez

tentés une seule fois de vous destiner à rien , et moins encore de vous obstiner à vouloir demander rien contre l'intention des supérieurs.

Voici tout mon dessein.

Quelque vertu , quelque détachement , quelque perfection que suppose ou que demande l'indifférence dont il s'agit , je soutiens cependant que de tous nos devoirs il n'en est point de plus juste ni de plus raisonnable que celui-ci ; ce sera la première partie.

Quelque opposée que paraisse aux prétentions et aux intérêts de la nature la parfaite indifférence qu'on demande de nous , je soutiens ensuite que , selon l'homme même , rien ne peut contribuer davantage à notre solide avancement. Ce sera la seconde.

Sans cette différence , il est impossible que nous soyons véritablement religieux , ni parfaitement heureux. Aller partout où l'on voudra , et faire tout ce qu'on voudra , comme c'est mon premier devoir , ce sera aussi ma parfaite consolation ; mon devoir , parce que c'est Dieu qui m'envoie (1) ; ma consolation , parce que Dieu sera toujours avec moi (2).

PREMIER POINT.

Je ne vous cache rien , et si jamais vous manquez à vos devoirs , ce ne sera point pour les avoir ignorés. L'indifférence qu'on demande de nous , et dont je parle aujourd'hui , est un point de vertu des plus élevés et des plus difficiles de notre vocation ; car ,

(1) *Ad omnia quæ mittam te , ibis.*

(2) *Ego tecum sum , dicit Dominus. Jer 1 , 8.*

elle demande que nous laissions à nos supérieurs une liberté pleine et entière de disposer de nous et de tout ce qui nous regarde , sans exception (1).

On veut que cette indifférence aille jusqu'à nous mettre dans un état de mort , d'aveuglement et d'insensibilité ; ce n'est donc point une indifférence partagée que l'on demande ; on veut qu'elle descende à tout ; qu'il n'y ait rien de si bas ni de si petit , à quoi nous ne soyons prêts à descendre par humilité , et rien de si relevé et de si difficile , où nous n'espérions nous élever par grandeur d'ame et par confiance au secours de Dieu. Ce n'est point une indifférence passagère qui ne doive durer qu'un certain temps ; elle est pour toute la vie : le vieillard , comme le novice , y est également obligé ; tout ce qu'il peut avoir acquis d'expérience , de science , de sagesse , ne lui donne nulle dispense à cet égard ; ou plutôt avoir passé de longues années en religion , n'est pour lui qu'une raison d'être plus docile et plus résigné.

Ce n'est point une indifférence qui ne regarde que les particuliers ; l'inférieur doit l'avoir sous son supérieur immédiat ; le supérieur , sous le provincial ; le provincial , sous son général ; et le général , sous le souverain Pontife , vicaire de Jésus-Christ. Il est vrai qu'on ne nous défend pas de représenter , dans le cas où nous pourrions présumer que le supérieur ne fût pas assez instruit de nos dispositions de corps et d'esprit , par rapport à une destination ; mais ce ne peut être que sous deux conditions : la première , qu'avant de parler ou d'écrire nous ayons prié Dieu , c'est-à-dire , délibéré en la présence de Dieu , et dé-

(1) *Liberam sui ipsorum rerumque suarum dispositionem omnes Superiori relinquunt.*

libéré selon les règles de la prudence chrétienne , si ce qui nous vient en pensée mérite d'être proposé ou non , et si ce n'est point peut-être l'amour-propre ou quelque autre passion qui nous fait agir.

La seconde , qu'après une représentation simple , sincère , et pleine de respect , le supérieur demeure toujours maître de notre sort ; que nous ne revenions point importunément à la charge , et que notre tranquillité même , après la représentation , soit qu'on nous accorde , soit qu'on nous refuse , puisse servir de preuve de la droiture de notre intention. Car , interposer des recommandations , des sollicitations , des intercessions étrangères , pour venir à bout de ce que nous désirons , ce serait un crime ; faire agir même au dedans , des amis , des personnes d'autorité , des patrons , ce serait une prévarication ; user d'artifices nous-mêmes et de déguisement , pour amener la volonté du supérieur à la nôtre , ce serait , sous le voile de l'obéissance , cacher la malice d'un rebelle et d'un indépendant.

Enfin , on veut non-seulement que nous nous laissions conduire , mais encore que nous soyons bien aises de nous laisser conduire ; c'est le sacrifice de la volonté : mais que nous demeurions persuadés qu'on nous conduit bien , ou , pour le moins , beaucoup mieux que nous ne nous conduirions nous-mêmes , c'est le sacrifice de l'entendement ; se peut-il rien , encore une fois , de plus parfait et de plus difficile ? Non , certes ; mais cela est-il juste et raisonnable ? Oui ; pourquoi ? Parce qu'il est juste de se soumettre aux ordres de la Providence , de se laisser conduire en toutes choses par la Providence , et que

nos supérieurs , par rapport à nous , sont certainement les organes et la voix de la Providence.

Juste de se soumettre à la Providence. Pour en convenir , faut-il être ou chrétien , ou religieux ? ne suffit-il pas d'être homme ? Dès que je suppose que Dieu est l'auteur de mon être , et que ce Dieu si bon , si sage , si puissant , veut bien prendre soin de l'ouvrage de ses mains , puis-je me permettre autre chose que d'étudier ses desseins et ses volontés sur moi ?

Le séculier peut-il penser d'une autre manière , à moins qu'il ne soit un athée , ou de ceux qui , se faisant un Dieu à leur mode , sont autant ou plus impies que les athées ?

J'avoue que l'homme du siècle , en convenant du principe , ne conviendra pas également des conséquences ; il pourra dire qu'il ne connaît point assez sur lui les desseins de la Providence , et peut-être le dira-t-il avec quelque sorte de vraisemblance et de raison ; mais puis-je le dire , et puis-je le penser , moi , et n'est-ce pas le privilège spécial et le bonheur singulier de mon état , d'avoir toujours à mon côté , dans mon supérieur , un interprète éclairé , et comme une voix sensible qui m'intime à chaque occasion les ordres de Dieu ? Ce devoir est donc bien grand et bien difficile ; mais , j'ose le dire , le motif l'emporte de beaucoup sur le devoir ; ou plutôt , par la force du motif il n'est plus de devoir auquel je ne puisse , je ne doive m'assujettir avec courage , avec consolation , avec assurance.

Aussi , prenez garde que c'est la seule raison que la règle emploie pour nous persuader cette indifférence précieuse : Que tous , dit-elle , se persuadent

fortement qu'ils doivent se laisser conduire par la Providence , sous les ordres de leurs supérieurs.

Elle aurait pu dire que l'homme , dans ses propres affaires , est trop exposé à se tromper , pour qu'il puisse entreprendre de se conduire ; qu'il pense trop favorablement de lui - même , par orgueil ou par amour-propre , ou trop désavantageusement par défiance ou par pusillanimité , pour être bon juge de ce qu'il peut ou de ce qu'il ne peut pas ; mais elle va d'abord au solide de l'indifférence , et se fixe là ; elle ne cherche point de faibles raisons et de petites considérations , tandis qu'elle en a une grande , qui est sans réplique.

Or , si ce motif s'étend sans exception à tout ce qui regarde l'obéissance , en prenant ses devoirs jusque dans le plus grand détail , combien plus son premier objet doit-il être l'indifférence aux demeures et aux emplois dont nous parlons ! Pourquoi encore ? Parce qu'il ne s'agit point ici de quelque action particulière , passagère , et sans conséquence , mais de l'état de l'homme pendant plusieurs années , quelquefois pendant la vie tout entière.

Comprenez bien ceci , s'il vous plaît. Pourquoi , délibérant sur le choix d'une profession et d'un genre de vie , avons-nous cru qu'il fût important de prendre conseil de Dieu , et de ne point nous déterminer à l'aventure ou au gré simplement de nos inclinations et de nos intérêts ? Pourquoi , aujourd'hui encore , regarderions-nous comme le plus grand de tous les malheurs , et comme un danger presque évident de nous perdre , de quitter l'état que nous avons embrassé , ou de retourner au siècle , sous quelque couleur que ce pût être ? Parce que nous avons été per-

suadés , et que nous le sommes plus que jamais , qu'il n'est point permis à l'homme de se placer à sa fantaisie et de se faire l'arbitre de son sort ; qu'en prenant un état où Dieu ne l'appelle pas et laissant celui où Dieu l'appelle , c'est se tirer de l'ordre de la Providence , avec un danger presque certain de n'y rentrer jamais. De même ici , à proportion , lorsqu'il s'agit d'un emploi , il s'agit de dépendre de Dieu ou de n'en dépendre pas ; et se placer ainsi selon sa volonté , c'est comme apostasier pendant quelque temps et sortir du rang que la Providence nous avait marqué ; le concevons-nous ? Et si nous le concevons , devons-nous délibérer ?

Mais est-il aussi certain qu'on voudrait me le persuader , que la Providence prend un soin si spécial de moi dans l'état où elle m'appelle ? Qui suis-je , enfin , pour qu'un Dieu si grand daigne jeter les yeux sur moi ? Au moins tant de péchés , tant d'infidélités dont je me sens coupable , ne m'ont-ils pas rendu indigne depuis long-temps de ses favorables attentions ?

Je réponds que Dieu lui-même ne fût-il pas porté à nous conduire au terme du salut où il nous appelle ; Dieu n'eût-il ni dans sa sagesse , ni dans son affection , aucune raison de nous vouloir du bien et de nous en faire ; n'y fût-il pas engagé par sa parole , par ses promesses , par ses sermens tant de fois réitérés ; l'honneur que nous avons d'être alliés au Verbe incarné , et le titre de notre adoption , pussent-ils ne lui rien dire en notre faveur , notre seule confiance en sa miséricorde suffirait pour lui inspirer des sentimens plus tendres ; il ne serait plus indigne de lui de descendre aux cris de notre espérance ou au si

lence de notre abandon , suivant cette parole : *Faites paraître votre miséricorde sur nous , Seigneur , selon l'espérance que nous avons eue en vous* (1). Il est vrai que nos fautes , nos péchés , pourraient l'avoir refroidi ; mais un pécheur qui rentre dans le devoir et qui se soumet aux châtimens que ses péchés ont pu lui mériter , rentre dans l'ordre en même temps. Dieu le punira peut-être ; mais il le punira toujours en père , et du sein même de son iniquité , pour ainsi dire , il saura tirer les remèdes à tous les maux qu'il s'est causés. Il n'y a plus de religion , ou bien c'en sont ici les vérités inébranlables. Revenez à moi , dit le Seigneur , et je vous recevrai (2).

Je ne suis donc plus surpris que , rempli de ces sentimens respectueux sur la bonté d'un Dieu aux soins duquel on met toute sa confiance , le grand Xavier fût prêt , du jour au lendemain , à partir pour les Indes , au moindre signe de la volonté de saint Ignace , son supérieur ; et , ce qui est encore davantage , prêt à en revenir au premier ordre , nonobstant les grands biens qu'il y faisait , et le peu d'apparence qu'on trouvât personne qui pût dignement le remplacer.

Je le suis aussi peu de la tranquillité avec laquelle d'autres saints personnages s'exilaient , pour ainsi dire , de leur patrie , s'arrachaient du sein de leurs amis et de leurs connaissances , pour aller s'établir en différens pays éloignés et tout-à-fait étrangers pour eux , afin d'y faire tout ce qu'on voudrait : le prédicateur , pour y prendre le soin des affaires ;

(1) *Fiat misericordia tua , Domine , super nos , quemadmodum speravimus in te.* Ps. 32 , 22.

(2) *Tamen revertere ad me , dicit Dominus , et ego suscipiam te.* Jerem. 3 , 1.

le docteur , pour catéchiser les enfans ; l'ancien supérieur , pour faire , s'il le fallait , les offices domestiques.

Je serais étonné uniquement que ces exemples d'indifférence et de vertu , quelque grands qu'ils paraissent et qu'ils soient en effet , nous étonnassent. Car , enfin , le motif de la résignation et de la soumission à la Providence peut-il demander rien de moins ? Et , en effet , d'où nous viennent nos inquiétudes , nos incertitudes , nos troubles inconsiderés dans l'occasion , sinon de ce que peut-être jamais nous ne sommes entrés assez profondément dans la considération de ce grand motif ? Car , si une fois nous avons pu nous en bien pénétrer , que devien draient toutes ces objections de l'amour-propre et de la sagesse humaine , qui nous font faire tant d'écarts ?

Je ne comprends rien à la conduite de mes supérieurs , et j'ai peine à croire qu'ils y comprennent rien eux-mêmes. Est-il donc nécessaire que nous voyions à découvert les ressorts de la Providence , et Dieu , par des voies inconnues à l'homme , ne peut-il pas faire réussir les plus grands projets ? Abraham comprenait-il que , par le sacrifice d'Isaac , il pût devenir le père de toutes les nations ? Joseph , que l'exil et la prison dussent le rendre le premier ministre d'Egypte ? Saül , qu'en allant chercher des ânesses , il dût trouver une couronne ? Mardochée , que la fureur d'Aman dût retomber sur la tête de ce favori , et confirmer la délivrance du peuple juif ? De quels ressorts Dieu se servit-il pour faire toutes ces grandes révolutions ? N'a-t-il plus , dans les trésors de sa sagesse , quelque'un de ces ressorts puissans ou de ces riens en apparence , d'où dépend le sort des

empires mêmes, combien plus celui d'un simple particulier, et qui sont inconnus et impénétrables à nos faibles lumières?

Mais je me connais mieux que personne, et dans l'emploi qu'on me destine je ne prévois que de la peine, de l'ennui, du dégoût, sans espérance d'aucun succès. Mais les peines mêmes et les épreuves, les ennuis et les contradictions, l'humiliation et l'oubli des hommes n'entrent-ils donc jamais dans les desseins de la Providence? ou plutôt, la perfection et le salut n'étant promis qu'à la croix, est-il rien qui doive donner plus de repos et de consolation que de ne pouvoir guère se promettre autre chose? Si c'est que Dieu veuille nous faire mourir à nous-mêmes, nous détacher de tout pour nous lier plus étroitement à lui; si c'est qu'il veuille sacrifier sa propre gloire au grand intérêt de notre sanctification; s'il prévoit qu'avec plus d'une certaine réputation, recherchés, flattés et applaudis, nous devions perdre l'esprit religieux, avons-nous lieu de nous plaindre, plutôt que de bénir ses miséricordes et ses charitables attentions?

Mais ce n'est point mon bonheur et ma sanctification qu'on cherche; je n'ignore pas comment les choses se passent; chacun songe à soi; l'inférieur, à se procurer des intercesseurs; le supérieur, à bien placer ses amis et ceux qu'on lui recommande: que d'injustices ne voyons-nous pas! Il n'y a donc plus de Providence pour les gens du siècle; car, c'est dans le monde bien plus qu'en religion que tout se fait par cabale, par sollicitation, par intrigue. Le vrai fidèle voit tout cela et n'en est point ébranlé; faudra-t-il qu'il ait plus de piété, plus de religion,

plus de résignation que nous ? et comment accorderons-nous notre conduite avec les maximes que nous enseignons et avec les reproches que nous faisons si souvent aux gens du monde lorsqu'ils s'en écartent, et qu'au lieu de recourir à la cause universelle, ils attribuent aux causes secondes le mal et le bien qui leur arrivent ? D'ailleurs, quelle idée nous faisons-nous de nos supérieurs ? Et si c'est que nous jugeons d'eux par nous-mêmes, il faut que nous ayons bien peu de droiture, d'humanité et d'équité. Non, certes, nous n'avons point de pareils supérieurs pour maîtres, et ce qui se dit de contraire, n'est que le langage d'un esprit mélancolique et mécontent ; toujours on lui fait injustice ; il est tout, et les autres ne sont rien ; toujours il mérite plus qu'on ne lui donne, les autres n'obtiennent jamais que par brigue et par faveur ce qu'ils ont.

Mais la Providence elle-même ne veut-elle pas qu'on la seconde ou qu'on la prévienne ? aidez-vous et on vous aidera, n'est-ce pas une maxime approuvée des saints, tout détachés qu'ils ont été ? Oui, aidez-vous, Dieu l'ordonne, mais aidez-vous selon l'esprit de certaines lois, avec certaines précautions. Ces lois, vous ne sauriez les ignorer : point d'intrigues, point d'intercessions qui violentent ou qui embarrassent l'autorité ; pas même de représentations, si elles ne sont très nécessaires, très modérées ; ce sont nos règles. L'homme du siècle, qui n'est pas lié de la sorte, peut se donner plus de mouvement ; on est content de lui, pourvu qu'il n'emploie point l'injustice et le crime ; moi religieux, moi ouvrier apostolique, non-seulement je ne dois point agir, mais je ne dois point souffrir que l'on agisse ; je dois

l'empêcher autant qu'il m'est possible. Je dois faire sentir qu'on ne me fait pas plaisir ; je dois avertir le supérieur de ce qui se passe , le prier de n'écouter sur ma destination que ce qu'il juge plus à propos selon Dieu , et pour le bien commun , et pour mon bien particulier.

Mais cette indifférence , dit-on encore , et cette tranquille résignation ne produisent-elles point peut-être la fainéantise et la négligence dans les études et dans les emplois ? c'est la crainte et l'espérance qui sont comme l'ame de toutes les grandes entreprises : qui n'a rien qui l'anime et qui le pique , ne fera jamais de grands efforts ; il n'y a donc plus de quoi le piquer suffisamment dans la crainte et l'espérance des biens et des maux à venir. La règle veut qu'on se rende capable de tout , sans se destiner à rien ; qu'on puisse tout mériter , sans exiger jamais rien ; qu'on travaille comme si on avait une ambition démesurée , et qu'on demeure paisible comme si on était sans talens naturels ou acquis. On sut bien assurer ces deux choses dans les premiers temps , pourquoi ne le saurait-on plus aujourd'hui ? c'est à ces gens qui négligent leur devoir par mollesse , qu'il faut dire : Aidez-vous et on vous aidera ; vous êtes prêts à tout , c'est - à-dire , vous n'êtes propres à rien : vous êtes indifférens à tout , c'est-à-dire , vous ferez également mal tout ce que l'on vous confiera. On n'agirait donc pas moins contre les ordres de la Providence , en ne voulant rien faire qu'en se destinant à quelque chose de son chef ; ce serait mettre et la sagesse de Dieu , et la prudence des supérieurs comme dans une espèce d'impossibilité de nous employer jamais , ou nous mettre dans la pos-

sibilité de faire bien des fautes dans tous les emplois que l'on nous confierait.

Conclusion. Rendons-nous propres à tout , et ne demandons , et ne refusons jamais rien ; mais que ce ne soit point une conclusion passagère ; qu'elle nous serve de règle pour toute la suite de notre vie. Le temps viendra où nous en aurons besoin bien plus encore qu'aujourd'hui ; si la chose paraît difficile , ayons soin de ne pas nous encourager par le seul exemple des premiers religieux de notre ordre ; remontons plus haut ; employons l'exemple de ceux sur qui ils se formèrent, c'est-à-dire, de Jésus-Christ notre Seigneur, et des apôtres.

Quelle plus grande dépendance des ordres de Dieu , que celle qui parut dans la vie du Sauveur ! il était né pour le salut de tout l'univers ; toutes les nations de la terre , toutes les conditions du monde étaient l'objet de son zèle. Cependant de trente-trois ans qu'il vécut, il n'en employa que trois à la prédication ; le reste se passa en Egypte et dans la solitude de Nazareth. Avec tant de grâces et de talens , il se confina dans les bourgades de la Judée et de la Galilée, il ne passa point chez les gentils ; à peine se montra-t-il à Jérusalem ; il mourut n'ayant fait qu'un assez petit nombre de disciples.

Que les apôtres et les premiers disciples surent bien l'imiter ! jamais une course ni un voyage que le Saint-Esprit n'eût parlé. J'irai vers vous , écrivait saint Paul aux Corinthiens , si pourtant le Seigneur m'en donne la permission (1). Je m'en vais à Jérusalem , disait-il ailleurs ; c'est l'Esprit de Dieu qui

(1) *Veniam autem ad vos citò, si Dominus voluerit.* I. Cor. 4. 14.

m'y entraîne (1). Philippe se trouve sur le chemin de Gaza, c'est le Seigneur qui le lui ordonne (2) : après avoir baptisé l'Eunuque, il se trouve proche d'Azot ; c'est encore la force du Seigneur qui l'y transporte (3). C'est l'Esprit de Dieu qui fait le partage de leurs différentes missions ; personne ne pense à soi, Dieu pense à tous. Jacques demeure à Jérusalem, Pierre passe à Rome, Paul n'a point de demeure fixe, Philippe va en Scythie, Thomas dans les Indes ; on ne voit point de contestation, point de jalousie, point de peine de se voir placé d'une manière si inégale selon le sens humain. Chacun de nous a reçu la grâce selon la mesure du don que Jésus-Christ lui en a fait (4) : c'est tout ce qui les soutient, ce qui les fixe.

Que jamais donc on n'entende parler des changemens qui doivent arriver dans les emplois ou dans les demeures ; en parler, c'est montrer qu'on s'en inquiète et qu'on ne s'abandonne pas entièrement entre les mains de la Providence. Mais que tous attendent de la main de Dieu ce qui sera ordonné d'eux et des autres ; dans ces sortes d'entretiens, il y a toujours plus de mal qu'on ne s' imagine ; outre qu'on ne garde point la règle, le principe de ces conversations ne saurait être bon, et les effets n'en sauraient être que très-pernicieux ; il n'est rien à quoi on doive plus attribuer un certain relâchement qui se fait toujours sentir ; alors on est gai, ou l'on

(1) *Athgatus ego Spiritu, vado in Jerusalem.* Act. 20, 22.

(2) *Surge et vade.. ad viam quæ descendit. ad Gazam.* Ib. 8, 26.

(3) *Spiritus Domini rapuit Philippum... et inventus est in Azoto.* Ibid. v. 40.

(4) *Unicuique nostrum data est gratia, secundum mensuram donationis Christi.* Ephes. 4, 7.

est triste ; on s'abat tour-à-tour et on s'élève , selon que l'on est bien ou mal partagé ; c'est une source intarissable de distractions jusqu'au pied de l'autel , et au temps de la communion et de l'oraison.

Et de quoi s'agit-il , enfin , je dis même selon l'homme ? La différence du grand et du petit emploi fait-elle la différence des hommes ? dans les uns comme dans les autres , ne se forme-t-il pas de très-habiles gens et d'assez faibles sujets ? De quoi se souviendra-t-on dans quelques années d'ici ? On se souviendra de ce que vous aurez acquis de capacité ou de vertu , quelque part que vous ayez demeuré , et quelque emploi que vous ayez eu ; les demeures distinguées et les emplois brillans exposent ordinairement à plus de distractions , et par là à plus d'occasions de perdre le temps et de se déranger ; c'est de quoi les craindre. Plus de solitude vaut infiniment mieux , pourvu qu'on aime sa chambre et qu'on sache utilement s'occuper. Combien de gens pour qui il eût d'abord mieux valu qu'on les eût un peu distingués ? Qu'il leur est triste , après s'être crus quelque chose d'abord , de se voir , dans la suite , oubliés , méprisés , et mis au-dessous de ceux qu'ils daignaient à peine auparavant regarder ! on en a vu se dégoûter de leur profession , ou passer le reste de leurs jours dans le dépit et l'amertume ; c'est ce qui fait le grand nombre des mécontents ; car , les vraies distinctions , s'il peut y en avoir quelque-une en religion , ne se font sentir qu'à un certain âge. *J'aurai Dieu partout* , disait le grand Chrysostôme , lorsqu'il fut envoyé en exil : et que n'a-t-on point quand on a Dieu ? C'est en effet ce qui égale toutes les demeures et tous les emplois. Partout nous

avons le Saint Sacrement , partout nous pouvons faire oraison , partout travailler pour Dieu ; pourquoi donc partout ne croyons-nous pas être heureux ? N'en doutons point , nous le serons , pourvu que ce soit Dieu qui nous place. Car , je l'ai dit , outre que l'abandon à la Providence , sous les ordres de nos supérieurs , est le premier et le plus juste de nos devoirs , c'est encore la source unique , mais la source infaillible du parfait contentement.

SECOND POINT.

Vous irez partout où je vous enverrai , dit Dieu à Jérémie (1). La chose s'accomplit exactement comme Dieu l'avait promis ; Jérémie obéit , et quoique sa mission ne fût jamais sans persécution et sans traverses , toujours il sentit une force invincible et une consolation inaltérable dans les événemens de la vie les plus fâcheux et les plus contraires. Après la destruction de Jérusalem , que par ses lugubres exhortations il n'avait pu faire éviter , il trouva , auprès des princes de Babylone , la protection que lui avaient refusée les rois et les princes de son pays ; et outre la sûreté de sa personne , tandis que les Juifs incrédules et défiants faisaient cette honteuse transmigration dans la Chaldée , il eut seul la liberté de demeurer dans sa patrie , et devint comme l'homme de confiance et le lieutenant de ses propres ennemis ; tant il est important de s'abandonner aux ordres et aux desseins de la Providence , je ne dis plus seulement pour accomplir les devoirs d'un religieux fidèle , humble et soumis , mais encore pour être heureux , par comparaison du moins à ceux qui veu-

(1) Jerem. 1 , 7.

lent se rendre les arbitres de leur propre destinée. Ne craignez rien, parce que je suis avec vous , dit le Seigneur (1).

Considérons avec attention ce que c'est que la Providence de Dieu ; nous trouverons que les choses doivent arriver ainsi , et même qu'elles ne sauraient guère arriver d'une autre manière. La Providence , selon les idées que nous en donne la religion , n'est qu'un composé , pour ainsi dire , de la sagesse , de la bonté , et de la puissance de Dieu , qui se réunissent , et qui , à moins qu'on ne vienne les troubler , agissent comme de concert pour conduire l'homme à la fin bienheureuse à laquelle il est destiné. Mais que fait-on quand on n'a pas de religion , ou qu'on a oublié sa religion , ou qu'on agit à peu près comme si l'on n'en avait pas ? On substitue ses propres lumières à celles de Dieu ; c'est offenser sa sagesse. On préfère sa propre satisfaction à celle de Dieu ; on cherche un autre bonheur que celui de le contenter et de lui plaire ; c'est irriter sa bonté. On s'appuie sur ses propres forces , sur son travail , sur son industrie , indépendamment des secours d'en-haut ; c'est attenter contre sa puissance.

Mais Dieu sera-t-il donc obligé de céder , et l'homme prévaudra-t-il enfin ? Non , certes ; car , tandis que le vrai fidèle sera bien conduit sans faire tant de réflexions , sera toujours content et tranquille sans tant de recherches de lui-même , et enfin , sans tant de travail et d'efforts ; se soutiendra dans le bien et réussira dans ses entreprises ; l'impie , au contraire , ou celui qui se comporte en impie , ne trouvera , dans ses lumières , que ténèbres et aveu-

(1) *Noli timere , quia tecum ego sum , dicit Dominus. Jerem. 1, 8.*

glement ; dans sa félicité apparente , que troubles et qu'amertume ; dans ses efforts , dans ses desseins les mieux concertés , que faiblesse et contradiction : ne le mérite-t-il pas bien ? Craignons donc son malheur.

Je vous l'ai dit , rien n'est plus obscur ni plus borné que les lumières de l'homme : nos prévoyances sont incertaines (1). Nous ne savons point , et il est impossible que nous sachions au juste ce qui nous convient le plus , et ce qui nous convient le moins.

Quelle suite d'événemens fâcheux viendrait se présenter à nous , sur quelque matière que nous délibérions , si nous étions en place de découvrir les choses à venir ! Non , il n'est point , dans la vie , de chemin si beau et si uni qui ne soit , des deux côtés , comme bordé de précipices affreux , de même qu'il n'est point de mer si tranquille à la surface , qui n'ait des bancs et des rochers où l'on peut aller faire naufrage. Dans cette incertitude donc et dans cette impuissance de nous bien conduire nous-mêmes , que reste-il , sinon que nous ayons recours à celui qui voit tout , pour qu'il daigne nous mettre dans la bonne route ? Sans cesse donc disons avec l'Eglise : *Deus, cujus Providentia in sui dispositione non fallitur, te supplices exoramus ut noxia quæque submoveas, et omnia nobis profutura concedas.*

Grand Dieu, qui seul ne sauriez vous tromper dans vos vues, vos projets, on n'ajoute pas, accordez-nous, ou détournez de nous ceci ou cela en particulier; ce qui paraît mon bien serait peut-être mon mal, et ce qui paraît mon mal, serait peut-être mon bien. On ajoute simplement : Détournez donc

(1) *Incertæ providentiæ nostræ.* Sap. 9, 14,

de dessus moi tout ce qui peut me nuire , et me conduisez à tout ce que vous voyez être à mon avantage : mais que servirait cette prière, si la conduite n'y répondait pas, et que , par nos sollicitations , nous vinssions à troubler les vues de ceux qui sont pour nous les organes de la Providence , et les premiers interprètes des desseins et des volontés de Dieu ?

Vous êtes jeunes encore, et par là peut-être il est difficile que vous trouviez , dans l'expérience du passé, de quoi vous instruire pour l'avenir ; cependant, dans la seule histoire de votre vocation, si vous vouliez y prendre garde , vous ne laisseriez pas , peut-être , de trouver des événemens qui vous ont conduit au port , et qui semblaient être tout propres à vous en détourner. Mais Dieu bénit la confiance que vous eûtes en lui , et l'attention à ne vous point détourner de la route où son inspiration , quoique équivoque, paraissait vous conduire. Vous voyez aujourd'hui si toutes les lumières de la plus haute sagesse eussent pu vous adresser plus sûrement et plus heureusement. Il en sera de même toute votre vie , si vous ne cherchez qu'à faire la volonté de Dieu ; je ne dis plus à la connaître, je suppose qu'elle vous est suffisamment connue et déclarée par l'ordre des supérieurs, lorsqu'ils agissent sans qu'on les fasse agir ; mais j'ajoute qu'il arrivera souvent de même que , n'ayant osé former aucun projet, Dieu, par une condescendance digne de lui, vous accordera autant ou plus naturellement que vous n'aviez osé demander ni désirer. J'ai été le dépositaire des secrets d'un assez grand nombre de religieux , pour pouvoir vous en assurer. J'en sais qui, ayant eu, en

divers temps, différentes vues sur leur destination (car on n'est pas toujours maître de son imagination ni de ses pensées), mais par respect pour la Providence, n'ayant jamais osé les proposer ni les écouter, ont vu arriver à point nommé ce qu'ils désiraient, et plus qu'ils ne désiraient. Ce serait un motif bien imparfait, que de s'abandonner à la Providence pour arriver par là plus infailliblement à ses fins; mais rien ne montre plus combien il est sûr de s'abandonner à la Providence, plutôt que de vouloir se conduire par ses propres lumières. Pour moi, je serais ingrat envers Dieu, si je ne vous disais que j'ai été du nombre de ces heureux qui, sans oser rien vouloir, ont trouvé tout ce qu'ils eussent pu vouloir, et beaucoup au delà. Si j'eusse fait mes dispositions, depuis ma première jeunesse jusqu'à présent, je n'eusse pu les faire plus au gré de mes désirs, même naturels.

Mais combien en ai-je vu d'autres, forcés de convenir qu'ils n'avaient jamais pu obtenir ce qu'ils désiraient, et que par un enchaînement d'accidens imprévus, ils s'en étaient toujours trouvés au terme qu'ils eussent voulu éviter (1).

2.^o Ce n'est pas que, du nombre de ceux qui se conduisent selon leurs propres vues, ou qui mêlent plus qu'il ne faudrait leurs propres vues à celles de ceux qui les conduisent, il ne s'en trouve peut-être quelques-uns qui réussissent, et qui, selon l'homme, sembleraient avoir lieu d'être contents; mais le sont-ils toujours, comme ils le paraissent? Ils n'auraient donc guère de religion; car, s'ils en avaient, quoi de plus triste que de dire : Je ne suis pourtant

(1) *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.*

pas où Dieu veut , et je ne fais pas ce qu'il veut ; au moins ai-je grand sujet de le craindre ? L'Ecriture demande *qui est-ce qui a jamais résisté à Dieu , et qui ait eu la paix* (1) ? C'est un oracle , il faut qu'il s'accomplisse. Mais leur malheur ne vient pas seulement du trouble de leur conscience ; une autre cause encore , c'est l'ambition. Cette passion fait désirer plus qu'on ne doit , et entreprendre beaucoup plus qu'on ne peut ; les forces ne suffisent point à la grandeur de l'ouvrage qu'on s'est tracé ; on s'accable , et souvent on demeure au milieu de sa carrière. Quel horrible chagrin pour un homme vain et qui croyait pouvoir arriver à tout !.... Ou bien , pour suffire à l'embarras et aux soins accablans de l'occupation qu'on s'est donnée , on quitte Dieu et les devoirs qui attachent à Dieu : privé du secours de la prière et des exercices de piété , bientôt sous un habit religieux , on n'aperçoit plus qu'une personne toute séculière ; et avec cela , encore une fois , peut il y avoir de solide bonheur ?

Je ne parle point du trouble que cause la nécessité d'agir pour arriver à ses fins. Combien d'intrigues ! combien de courses ! combien de lettres pleines de suppositions et de mensonges ! combien de bassesses et d'indignes sollicitations , pour avoir à son tour le plaisir de dominer ! combien de supercheries , de calomnies , quelquefois , pour écarter ses concurrens ! quelle colère quand on se voit , ou méprisé , ou écarté d'une manière où la passion fait trouver de l'injustice !

Le vrai obéissant est exempt de tout cela ; la jus-

(1) *Quis resistit ei et pacem habuit ?* Job. 9 , 4.

tice et la droiture demandent que les supérieurs pensent d'autant plus à lui, que l'on voit qu'il s'oublie davantage; quand les hommes n'y penseraient pas d'eux-mêmes, Dieu leur en ferait naître la pensée. La Providence ira le déterrer dans le réduit où son humilité et sa dépendance le retiennent confiné; s'il a de la peine, s'il se trouve quelquefois au-dessous de son travail, *je suis où Dieu veut*, peut-il dire, *et je souffre ce qu'il veut, et parce qu'il le veut; je sais qui j'ai fait le dépositaire de mes bonnes œuvres et de ma patience* (1). C'est pour vous, mon Dieu, que je marche dans ces voies dures et épineuses, pour vous que je me gêne, que je me mortifie, que je souffre qu'on m'accable et qu'on m'anéantisse (2). Ainsi, toujours il est content, tandis que l'homme indépendant se consume et se dessèche par des réflexions chagrinantes. L'agitation de son âme se lit dans ses yeux et sur son visage; il a plus qu'il ne doit avoir, mais il désire encore plus qu'il n'a; le juste qui le voit, ne saurait en avoir pitié; le voilà, cet homme qui cherche dans lui-même à se rendre heureux; il a cru pouvoir devenir l'artisan de sa fortune (3). Maudit l'homme qui se confie dans l'homme, et qui s'appuie sur un bras de chair (4). Le roseau sur lequel il s'appuie, s'est cassé, et par ses éclats lui a fait des blessures mortelles; n'a-t-il pas bien sujet de s'applaudir, surtout quand à l'aveuglement où le conduisent ses propres lumières

(1) *Scio cui credidi*. II. Timoth. 1, 12.

(2) *Propter te mortificamur tota die*. Ps. 43, 22.

(3) *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras*. Ibid. 16, 4.

(4) *Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum*. Jerem. 17, 5.

défectueuses, au trouble que produisent ses passions et le dérèglement de son amour-propre, nous ajouterons les coups formidables de justice qu'attire comme infailliblement sur lui la toute-puissance de Dieu irrité par la confiance qu'il prend en ses propres forces ?

En quelque lieu que nous soyons, et quelque emploi que nous fassions, partout il y a des grâces et des dangers ; mais que de différence encore , à cet égard , entre celui qui compte sur Dieu , et celui qui compte sur lui-même ! En se plaçant où l'on veut , et non pas où Dieu veut , on se prive des grâces et des avantages de l'état où Dieu destinait , et l'on se trouve exposé sans grâces à tous les dangers et du lieu , et de l'emploi où Dieu ne destinait pas. De là , combien de chutes ne doit-on pas craindre ! et quel succès dans ses ministères , quelles bénédictions peut-on espérer ? pour les chutes , il faut s'y attendre , et je puis vous dire aussi que tous ceux qui en font , d'ordinaire , et qui en font d'assez considérables pour se dégoûter eux-mêmes de leur état , ou pour mériter qu'on les punisse , sont ceux qu'on a vus toujours se retirer de la dépendance. Un homme placé de sa propre main, que peut-il dire à Dieu, en effet ? et s'il le réclame au jour de la nécessité, quelle réponse a-t-il sujet d'en attendre ? Que ceux qui vous ont mis en œuvre, vous donnent la force de vous soutenir (1) : acquérir de la vertu, c'est de quoi vous ne vous mîtes pas en peine ; vous comptâtes sur votre probité, sur votre âge, sur votre discrétion, sur votre sagesse, sur les maximes de je ne

(1) *Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.*
Deut. 32, 38.

sais quelle philosophie païenne; vous crûtes que vous pourriez aller jusqu'à un certain point, et que vous vous arrêteriez où vous voudriez : non, pour mes bénédictions il ne faut pas davantage se les promettre, au moins ces bénédictions qui font les véritables succès de la conversion des âmes ; je ne me sers pour cela que des gens liés et unis à moi, c'est l'ouvrage de ma puissance ; il est vrai que ce n'est pas de quoi vous êtes fort jaloux ; mais les bénédictions, même temporelles, comment osez-vous les attendre? Vous avez commencé à me faire la guerre ; je la soutiendrai contre vous : vous avez formé des projets où je ne fus point appelé, *fecisti consilium et non ex me* ; je romprai toutes vos mesures, celles que vous croyez prises avec le plus de sagesse (1). L'on voit la décadence, l'on n'en aperçoit pas toujours la cause (2). L'on dit quelquefois : Comment est-ce qu'un tel, qui avait tant d'esprit, qui brillait tant dans ses premières années, des talens et de l'habileté de qui l'on avait tant attendu, n'est jamais parvenu à rien dans son état? Ce n'est pas le plus grand malheur ; c'en serait un bien plus terrible de réussir avec de pareilles dispositions. Un succès suivi et complet ne ferait que l'affermir dans sa mauvaise conduite, lui faire former de nouveaux desseins, l'engager à se moquer de ce qu'on dit de la Providence, lui mettre dans le cœur et dans la bouche le blasphème des impies : *Chacun est son Dieu et sa Providence à lui-même* : est sibi quisque Deus..... *Dieu est enveloppé d'un nuage ; il n'examine point ce qui se passe parmi nous, et il se promène dans*

(1) *Non stabit et non erit istud.* Is. 7, 7.

(2) *Lapis sine manibus.* Dan. 2, 4.

le Ciel d'un pôle à l'autre (1). Jusqu'à ce qu'enfin sa folie l'ayant mené assez loin, il payât par un seul événement, quelquefois tragique, le crime de mille révoltes. Je parle d'une mort précipitée à l'âge et au temps où les passions se trouvent encore dans leur plus grande agitation; et n'est-ce pas ce que méritent ces indépendans? C'est ici le lieu de vous raconter deux histoires tragiques, que je sais à n'en pouvoir pas douter.

L'une est d'un certain homme qui fit un voyage de curiosité et d'amusement qu'il s'était procuré, dit-on, à la sollicitation d'un prélat qu'on avait craint de mécontenter; il mourut en cinq ou six jours, au terme qu'il avait tant désiré; sa raison se troubla assez vite: mais qu'aurait pu lui dire sa raison, ou quel malheur, peut-être, de n'avoir plus assez de raison pour bien pleurer sa faute, avant que d'en aller rendre compte à Dieu?

L'autre est plus singulière dans toutes les circonstances. Un religieux voulait aller dans un certain lieu où il espérait faire quelque emploi. Son supérieur, après beaucoup d'instances, le lui accorda, et partit pour Rome. Celui qui commandait en la place du supérieur absent, ordonna au religieux de reprendre l'emploi qui lui avait été destiné d'abord. Celui-ci représenta que c'était une affaire conclue; que le supérieur, avant son départ, avait écouté ses raisons, et qu'il y avait souscrit. Le nouveau supérieur rechargé; on lui répliqua; enfin il lui écrit en ces termes : *Puisque vous ne voulez point aller où je vous envoie, allez donc où vous désirez, mais allez-*

(1) *Nubes latibulum ejus, nec nostra considerat, et circà cardines cœli perambulat. Job. 22, 14.*

y à vos risques (1). Il part, et sur le chemin , frappé de maladie , il meurt dans une auberge , en quatre jours. Quels sentimens , quels remords , quel regret dut-il avoir , en mourant où Dieu ne voulait pas !

Vivons et mourons où Dieu veut , c'est le moyen de vivre innocent et de mourir tranquille , avec raison de l'être. Je vous souhaite l'un et l'autre.

Ainsi soit-il.

(1) *Eat suo periculo.*

EXHORTATION

SUR LA CHASTETÉ.

In resurrectione neque nubent , neque nubentur , sed erunt sicut angeli Dei in Cœlo. Matth. 22 , 30.

Au temps de la résurrection , il n'y aura ni épouse , ni époux , mais tous seront comme sont les anges de Dieu dans le Ciel.

VOILA précisément la mesure et le modèle de la chasteté que nous donne notre saint fondateur : tâcher d'être maintenant, dans une chair de péché et de corruption , ce que seront les hommes , après la résurrection glorieuse , semblables en quelque manière à ces intelligences célestes , par la pureté de nos corps et de nos ames (1). Il dit que cette matière n'a pas besoin de plus d'explication ; et , en effet , c'est la seule fois qu'il en ait parlé , et la seule chose qu'il en ait dite , dans toute l'étendue de ses constitutions.

Il est vrai que , bien des siècles auparavant , saint Augustin n'exigeait rien de moins des vierges de son temps (2) ; mais ce qu'il leur demandait , était sans doute bien moins difficile que ce que l'on nous demande ; elles pouvaient vivre dans la solitude , occupées de Dieu uniquement , et loin des occasions dangereuses du péché. On veut que nous soyons ,

(1) *Enitendo angelicam puritatem imitari per corporis et mentis nostræ munditiā.*

(2) *Quod homines post resurrectionem , vos illud antè mortem.*

nous autres , dans le monde , que nous conversions avec le monde , sans avoir aucune atteinte de sa corruption , c'est-à-dire , que nous vivions parmi des personnes frappées de contagion , que nous respirions leur haleine empoisonnée , que nous nous exposions même à les guérir , et que ce mal ne puisse gagner jusqu'à nous.

Consolons-nous , cependant , et ne perdons point courage ; c'est sous la protection de Dieu que nous combattons ; il ne nous abandonnera pas , pourvu que nous soyons vigilans et fidèles.

En deux mots , voici donc tout le sujet de cette exhortation. Dans l'état religieux , destinés aux fonctions apostoliques et particulièrement à l'éducation de la jeunesse , autant et plus qu'ailleurs , nous avons besoin d'une chasteté vraiment angélique ; cela est vrai : ce sera le premier point. Mais , grâces à Dieu , autant et plus que nulle part ailleurs , nous avons des secours pour arriver à une chasteté vraiment angélique ; cela n'est pas moins véritable , et ce sera le second point. Il est absolument nécessaire , mais il n'est nullement impossible à un religieux d'être pur comme les anges. Persuadons nous de l'un et de l'autre , nous allons en donner les preuves.

Daigne le Seigneur , par l'intercession de sa sainte Mère toujours immaculée , sanctifier ma langue et vos oreilles , de peur qu'en cherchant les moyens de faire le bien que nous voulons , nous ne causions peut-être quelque mal qu'assurément nous ne voulons pas.

PREMIER POINT.

Nous sommes religieux et nous sommes ouvriers apostoliques. Sous la première de ces considérations,

nous avons le même besoin d'être parfaitement chastes , qu'ont , en général , toutes les personnes consacrées à Dieu ; cela est évident. Sous la seconde , nous en avons un besoin plus particulier encore ; cela n'est pas moins certain. Autant donc et plus qu'ailleurs , une pureté angélique nous est absolument et indispensablement nécessaire. C'est la première proposition.

Je la dis nécessaire , cette pureté parfaite , à toutes les personnes consacrées à Dieu ; pourquoi ? Parce qu'il n'en est pas ici comme dans les autres vertus , où , après avoir distingué les devoirs d'obligation et les devoirs de perfection , on peut se borner aux uns et négliger les autres , sans courir toujours un si grand danger ; ici , outre qu'il n'est point d'action extérieure qui puisse excuser de crime par la légèreté de la matière , parce que dans la volupté sensuelle , dès qu'elle est libre et volontaire , on ne peut déterminer aucun degré précis qui sépare ce qui serait léger d'avec ce qui ne l'est pas ; outre cela , dis-je , les pensées mauvaises ont une si étroite liaison avec les mauvais désirs , et les mauvais désirs avec les ressorts et les principes naturels qui entraînent violemment au péché , qu'on ne s'occupe l'esprit de quoi que ce soit de malhonnête , sans s'exposer pour le moins à une occasion prochaine de tomber , entre Dieu et soi , dans un désordre criminel. Or , s'exposer librement et avec vue à cette occasion , c'est déjà un très-grand péché.

Et remarquez que , dans l'opinion qui est sans comparaison , la plus commune parmi les théologiens , la simple complaisance dans l'image d'un plaisir criminel , serait déjà un crime sans aucun autre

danger, sans aucune autre suite ; mais tous conviennent , sans exception , qu'elle est pour le moins un péché plus ou moins grand , quand on s'expose à faire ou à désirer plus ou moins de mal ; et c'en est bien assez pour montrer le besoin d'une affection extrême et tout angélique pour la pureté. Et n'écoutons point ceux qui voudraient , peut-être , appeler de cette décision à leur propre expérience : souvent , disent-ils , ils se sont occupés , et assez long-temps , de la pensée du crime , sans que les choses soient allées plus loin , et que le cœur même ait rien perdu de sa parfaite liberté ; mais oseraient-ils bien l'assurer ? Oui , peut-être lorsqu'ils ne sont pas à eux-mêmes , et qu'ils ne pensent qu'à satisfaire leur curiosité , leur inclination , le dirai-je ? leur passion , dans une rêverie , dans une conversation libre , qui n'a de guide que leur affection et leur penchant : mais au temps d'une retraite , ou dans ces jours de recueillement extraordinaire , lorsque la grâce les éclaire plus vivement , d'où vient donc qu'ils ont tant d'inquiétude et d'embarras ? d'où vient qu'au sacré tribunal ils craignent de ne jamais s'expliquer assez ; qu'ils reviennent à plusieurs reprises ; que , dans la crainte de voir réformer par Jésus-Christ le jugement qu'ils ont porté , ils ne sont contents qu'après s'être accusés de la manière dont Dieu les juge coupables ? N'est-ce pas avouer qu'ils ne sauraient connaître au juste jusqu'où ils sont allés ? et cela , sont-ce des inquiétudes d'une conscience qui cherche mal à propos à se tourmenter ? Ils savent assez que non , et qu'ils inclinent toujours plus vers la fausse liberté que vers le scrupule. Mais peut-on s'assurer de sa parfaite innocence pour le passé ? Oserait-on se promettre de tenir tou-

jours ferme , à l'avenir , dès qu'en matière de pureté , on consent à se permettre les moindres fautes , ne fût-ce qu'en pensées , et qu'on n'aspire pas à une pureté angélique ? Il faudrait , pour cela , ignorer l'histoire tragique des fragilités humaines dans tous les siècles. Combien d'anges tombent encore du firmament ! c'est-à-dire , combien de personnes religieuses et séculières paient à Dieu la peine de leur témérité présomptueuse ! A mesure qu'on sait mieux ce qui se passe , on en est effrayé ; mais j'avoue , pour moi , que je ne le suis guère , et que je suis surpris , plutôt , que le mal n'éclate pas davantage , quand je considère la facilité qu'on a , dans les conditions les plus sacrées , à se licencier sur tout ce qui n'est pas visiblement un crime. Car tout le mal vient originellement de là : on veut tout savoir , tout voir , tout lire , tout entendre ; on veut être loué , prévenu , recherché , flatté , caressé. L'amour , déguisé sous le nom de bon cœur , d'amitié , de reconnaissance , prend racine dans l'ame , avant que l'on pense à s'en défier. Avec de pareilles dispositions , on est bien près de tomber dans les derniers excès.

Et gardons-nous d'en conclure que la multitude des prévaricateurs puisse rendre peut-être le crime plus pardonnable devant Dieu ; on a trop d'exemples du contraire : nous savons que de très-grandes villes , avec tous leurs habitans , ont été consumées par le feu du ciel , et que , du temps de Noé , le genre humain tout entier périt misérablement sous les eaux d'un déluge universel.

Concluons-en donc , et que ceux qui tombent étant ce que nous sommes , il n'est pas impossible que nous devenions ce qu'ils sont ; et qu'il n'y a que

la délicatesse d'une pureté vraiment angélique , qui puisse nous préserver de la corruption presque universelle.

Mais , nous en conviendrons bien plus aisément , si nous considérons que nous sommes non-seulement religieux , mais encore des ouvriers apostoliques ; car, qu'est-ce qu'un ouvrier apostolique ? Un homme qui , jusqu'à l'extrémité de l'âge , destiné à vivre parmi le monde , n'est jamais sans plus d'une occasion de faire bien du mal , et avec cela , un homme que les moindres fautes , en cette matière , exposent , selon le monde même et dès le temps de cette vie , aux plus humilians et aux plus terribles châtimens.

Je ne parle point de ces occasions qui naissent d'un fonds corrompu , et qui nous sont communes avec le reste des hommes : le penchant naturel qui porte à la sensualité , le sang qui coule dans toutes les veines , un certain goût du mal , que laissent quelquefois les plus anciennes traces du plaisir. Je parle des occasions attachées à nos ministères , et sur lesquelles on ne nous consulte guère , si nous voulons y être exposés ou non.

A peine sortons-nous des premières épreuves de la solitude , que l'on confie à nos soins et à notre conduite une nombreuse jeunesse. Lequel est le plus dangereux , en ces premières années , ou de connaître déjà le mal , ou de ne le connaître pas encore ? difficilement peut-on le décider. Si on le connaît , combien d'objets sont capables de réveiller des passions qu'un ou deux ans de retraite ont pu calmer et assoupir , mais à qui ces digues venant enfin à rompre , ne donnent que plus de lieu de se ranimer ! Si

on ne connaît pas encore le mal , ou qu'on ne le connaisse qu'imparfaitement , l'ignorance même , l'aveugle simplicité , combien font-elles qu'on se pardonne , ou d'indiscrétions , ou de véritables fautes ! l'habitude en est formée , quelquefois , avant qu'on puisse se les reprocher ; et quand on devient plus éclairé , on n'a pas toujours le courage de vaincre son habitude. D'un père à ses enfans , à des enfans prévenans , soumis , reconnaissans , affectionnés , peut-il y avoir autre chose que des démonstrations d'une amitié et d'une tendresse légitimes ? C'est ce qu'il ne vient qu'à peine en pensée de soupçonner.

A ces dangers du dehors , joignons ceux du dedans : l'étude et la vive ardeur de n'ignorer rien de ce qui peut former et cultiver l'esprit , à combien de lectures ne portent-elles pas , sans que l'on puisse presque en avoir de scrupule ! cependant , distingue-t-on toujours si bien ce qui n'est qu'une recherche de vanité , d'avec ce qui sert d'aliment à la passion naissante ? ou plutôt , n'est-il pas naturel qu'on finisse par la passion , n'eût-on commencé simplement que par la vanité , par la curiosité ? Combien y ont perdu , outre leur innocence , les principes mêmes de la crainte de Dieu et de la religion , l'amour de leur profession , de leur vocation , etc. !

A l'éducation publique des enfans , succède leur éducation domestique. Seul à seul avec eux , dans un appartement écarté , et n'ayant plus nécessairement de témoin de sa conduite , est-on moins exposé , à moins qu'on n'ait une vertu à l'épreuve , et qu'on n'oublie jamais qu'on doit être comme leur ange tutélaire , ange par extrême pureté , tutélaire par l'attention à détourner tout ce qui , de notre part

ou de la part de quelque autre , serait capable de les scandaliser ?

Arrive le temps du sacerdoce : qu'on bénit Dieu de bon cœur , si , durant ces années critiques , on trouve que , par une protection toute miraculeuse , on se soit préservé de tant d'écueils où l'on était exposé à faire un déplorable naufrage !

Mais à cet âge-là , du moins , est-on dans le port ? On en est encore bien loin : l'entrée dans le ministère expose à plus de mal que jamais , ceux qui n'ont pas un grand fonds de vertus acquises. Tout ce qui est nouveau ne saurait faire que de dangereuses impressions , et souvent d'autant plus dangereuses , qu'on est plus innocent et qu'on a plus d'horreur du mal. Confessions , directions , conversations , ce sont autant de pièges de tous côtés : pécheurs corrompus , et dont il faut approcher et traiter les plaies empoisonnées ; pécheurs plus faibles et plus scrupuleux que méchants , dont les récits détaillés frappent plus le cœur et l'imagination , que ne feraient de noires infamies ; nécessité de gagner les âmes , de les attirer ; il faut de la douceur , des manières engageantes ; mais le cœur se lie : nécessité de reprendre , de corriger , de persuader ; mais l'image du mal ne se montre pas toujours par ce qu'elle a de plus affreux : donnez - moi des anges , c'est toujours où il faut revenir , et ils résisteront ; des hommes , de simples hommes résisteront-ils avec constance ?

Tous ceux qui , dans le monde , sont chargés du salut des âmes , sont autant exposés que nous : c'est dire trop peu ; par mille raisons ils le sont encore infiniment davantage , je le sais , mais leur danger ne fait pas notre sûreté.

Que dis-je ? et combien avons-nous plus à craindre qu'eux , dans un état où la grandeur et la continuité des dangers ne font jamais sur cette matière qu'on ait aucune indulgence pour nous ?

Nous savons avec quelle vitesse et quelle sévérité , des indiscretions qui pourraient ne passer que pour des crimes équivoques , ont été punies dans tous les temps. Il est vrai qu'on ne refuserait pas , aujourd'hui , la pénitence à un coupable qui la demanderait et qui voudrait se soumettre à tout ; mais quelle triste vie faut-il mener le reste de ses jours , même après avoir satisfait ? Ne rencontrer jamais ses frères , que dans leurs yeux on ne croie lire des reproches de son péché ; se voir éloigné de tous les emplois qui demandent de la confiance et une réputation de vertu à l'épreuve ; être exposé aux insultes des indiscrets et des personnes peu charitables , dont il est difficile qu'il ne se trouve toujours quelqu'un. Il ne resterait qu'un seul moyen d'effacer l'opprobre d'une tache si honteuse , c'est de vivre désormais entre Dieu et soi , et de se faire un saint du premier ordre ; mais comme on ne tombe guère que par degrés , le retour est bien long , jusqu'à s'élever au-dessus des vertus communes.

Que serait-ce si , au contraire , on prenait le parti de se faire un front d'airain , et , par des restes d'une conduite audacieuse , montrer qu'on ne nous a pas accusés injustement , ou témérairement soupçonnés d'ignorer ce que c'est que honte et que pudeur ?

Au reste , n'accusons pas les supérieurs de nous faire aucune injustice , ou d'être , envers les coupables , d'une excessive rigueur ; nous n'ignorons pas sous quelles conditions on nous a reçus : il leur est

dur de faire des malheureux ; mais le bien commun l'emporte , et ils doivent de tels exemples à la réputation du corps , et à la conservation du plus grand nombre de leurs sujets. Il n'en faut , de ces formidables exemples , qu'un ou deux pour nous retenir tous dans le respect.

Concluons simplement que , parmi les religieux qui sont des ouvriers apostoliques , il faut une pureté angélique , sans quoi l'on risque également son innocence et son bonheur. Car, je le dirai cent fois : Les premiers relâchemens conduisent insensiblement aux plus grands désordres ; malheur à qui ne voudrait le croire qu'après l'avoir expérimenté ; plus grand malheur à qui en aurait fait quelque sorte d'épreuve qui ne fût point venue , par une protection singulière de Dieu , à la connaissance des hommes , et qui ne se condamnerait pas pour toujours à la plus austère pénitence !

Mais reprenons. Dans notre état , avons-nous autant de moyens pour être chastes , que nous en avons véritablement besoin ? J'ai dit encore que oui , et c'est ce qu'il nous faut maintenant expliquer.

SECOND POINT.

Demeurer chastes dans cette multitude et d'occasions , et de dangers de ne pas l'être , n'est pas un moindre miracle que d'être au milieu des flammes et de n'en recevoir aucun dommage ; car l'impureté , disait le saint homme Job , est comme un feu dévorant , qui désole , qui ravage , qui consume tout jusqu'à l'entière destruction (1).

Mais Dieu , qui sut faire la seconde de ces mer-

(1) *Ignis usque ad perditionem devorans* Job. 31 , 12.

veilles , autrefois , en faveur de ces jeunes hommes de Babylone , dont parle l'Ecriture , au livre de Daniel , peut sans doute faire la première en notre faveur , quand il lui plaira , et que nous ne nous en rendrons pas indignes ; nous avons plus de sujet de nous flatter de l'un que de l'autre. L'Histoire sainte ne rapporte qu'un seul exemple de celle-là ; de celle-ci , l'histoire de différens ordres ecclésiastiques et religieux , et la connaissance des personnes avec qui nous vivons nous-mêmes , nous en présente une multitude infinie.

Mais quel motif pourra engager Dieu à faire pour nous le même prodige ? Les mêmes dispositions , ou des dispositions comparables à celles qui préservèrent Ananie et ses deux compagnons , de la violence du feu ; remarquez ces quatre mots , s'il vous plaît , dont les saintes lettres font mention ; vous y trouverez combien ils se rapportent exactement à ce que nos règles et nos divers statuts nous recommandent , pour pouvoir conserver une parfaite pureté malgré les dangers où nous sommes continuellement exposés.

Premièrement , une vie pieuse et mortifiée les prépara long-temps d'avance au miracle de la fournaise. Tandis qu'ils vécurent à la cour de Nabuchodonosor , trois fois le jour , régulièrement , ils priaient du côté de Jérusalem (1) : jamais ils ne touchèrent aux mets qu'on leur servait de la table du roi (2).

(1) *Contrà Jerusalem , tribus temporibus in die flectebat genua sua.* Dan. 6 , 10.

(2) *Dentur nobis legumina ad vescendum , et aqua ad bibendum.* Ibid. 1 , 12.

Secondement , le jour d'épreuve étant venu , ils ne se précipitèrent pas d'eux - mêmes dans la fournaise ; mais ils y furent jetés (1), et ils en sortirent dès qu'on les rappela (2).

Troisièmement , ils ne furent jamais seuls dans la fournaise ; l'ange du Seigneur y descendit avec eux , et les y accompagna toujours (3).

Quatrièmement enfin , tant qu'ils furent dans la fournaise et depuis qu'ils en furent sortis , ils ne cessèrent de rendre grâces à Dieu de leur victoire , et de se reconnaître indignes de la merveille qu'il opérerait en eux (4).

Sous toutes ces conditions donc , le feu ne leur fit aucune blessure , et ils ne perdirent pas un cheveu (5) : et avec de semblables dispositions , ce ne sera plus tant un prodige que nous conservions la pureté , que c'en serait un si nous ne la conservions pas.

Dévotion donc et mortification , ou plutôt , mortification qui vienne de dévotion , première source de pureté dans tous les états religieux.

En effet , quoique les grandes austérités , d'elles-mêmes , de leur nature , semblent devoir servir beaucoup à la conservation de la chasteté , nous ne voyons pourtant pas , ni que les anciens habitans du désert , avec toutes leurs fatigues , aient été moins

(1) *Missi sunt in medium fornacis.* c. 3 , 21.—(2) *Egredimini , et venite , et statim egressi sunt.* c. 3 , 93.

(3) *Angelus Domini descendit cum eis in fornacem similis Filio Dei.* Ibid.

(4) *Benedictus es , Domine : benedicite Dominum.... liberavit nos de medio ardentis flammæ.* Ibid.

(5) *Non tetigit eos ignis , neque contristavit , neque quidquam molestiæ intulit.* Ibid.

violemment tentés, ni que les religieux qui vivent aujourd'hui selon leurs règles de la manière la plus dure, soient moins exposés que d'autres; peut-être même que la gêne qu'ils souffrent, d'un côté, peut les tenter de chercher à se dédommager de l'autre, et à adoucir, par une vie un peu plus libre, le joug pesant dont ils se sont chargés.

Les communautés où il y a le plus d'innocence, sont ordinairement celles où l'on assujettit le corps par l'esprit; les macérations n'y sont point excessives, mais elles sont réglées à la portée de chacun; et ce qui est ainsi réglé, on se ferait un point de conscience d'y manquer, ou par un défaut de ferveur sensible, ou pour une infirmité légère. Les jeûnes ne sont ni fréquens, ni outrés, mais on se fait une mesure de tempérance et de sobriété, qu'on n'excède jamais; on ne suit, dans les repas, ni les empressemens, ni les goûts, ni les appétits; et hors des repas, sans une nécessité évidente, on ne voudrait pas prendre une goutte d'eau: il n'y a point de veilles de nuit; on ne couche pas dans le cilice et sur la dure, mais on se dispute un instant de sommeil au delà de la règle; et pour lit, pour habillement, on se contente en véritable pauvre et en religieux mortifié, de ce qui se donne par la communauté. Si on est dispensé de chanter au chœur huit et dix heures tous les jours, les deux ou trois heures destinées à l'oraison, à l'examen, aux simples lectures, sont des momens sacrés, qu'on ne croirait pas pouvoir donner à quelque autre occupation sans un larcin sacrilège. On ne travaille pas des mains, on n'arrose pas de ses sueurs la terre qui produit le pain, mais on n'est jamais oisif, et dans le choix de

ses occupations, on prend soin d'éviter toutes celles qui seraient plus dangereuses que l'oisiveté même. Or, c'est sur ce plan qu'on veut que les ouvriers apostoliques soient formés.

Outre cela, on ordonne aux supérieurs de se défier des mœurs de quiconque ne travaille pas à se rendre vraiment intérieur ; d'observer s'il prie, s'il approche des sacremens aux temps marqués ; de ne point l'exposer à des ministères qui lui ouvriraient trop d'entrée dans le monde, et dont les succès pourraient l'enfler et le tirer de la dépendance.

On exhorte les inférieurs à vivre dans une continue abnégation ; on leur rend difficiles toutes les permissions qui peuvent nourrir la mollesse et la sensualité. Ce n'est qu'en tremblant et comme malgré soi qu'on leur accorde les parties de promenade ou de plaisir, les repas en ville, et dans leurs chambres quelques douceurs particulières. L'inférieur qui s'en fâche, et à qui on ne dit pas toujours le motif secret de ces petits réglemens, ne devrait-il pas l'apercevoir, pour peu qu'il étudiait la conduite ordinaire de la grâce ? C'est que Dieu, à qui seul il appartient de donner la continence (1), Dieu, dis-je, ne la donne qu'au prix qu'il lui plaît ; et qu'il ne la donne guère qu'à ce prix, et que pour peu qu'on dispute et qu'on chicane avec lui, on ne saurait répondre de rien. Arrive le mauvais jour, où n'ayant pas été fidèle, on reçoit, par un juste châtiment, le salaire de son indévotion et de son habituelle immortification.

Voit-on, en effet, aucune chute scandaleuse qui n'ait pris son origine de là ? S'il en est qui, égale-

(1) *Non possem esse continens, nisi Deus det.* Sap. 8, 21.

ment indévots et immortifiés, ne laissent pas de se soutenir, c'est un miracle tout gratuit que Dieu fait en leur faveur ; mais c'est présumer beaucoup, de croire qu'on puisse, en les imitant, demeurer chastes comme eux, supposant plus par charité que par raison, qu'ils le sont en effet, comme ils le paraissent, et que, de temps en temps au moins, il ne leur échappe pas des fautes assez grossières.

Seconde défense de la pureté. Ne s'exposer à l'occasion, que par obéissance et avec une espèce de mission (1). Les jeunes gens de Babylone ne brûlèrent pas dans la fournaise, tandis que le feu consumait ceux qui l'avaient allumé, quoiqu'ils parussent hors de ses atteintes et de sa sphère naturelle : que veut dire cela, sinon que, dans les occasions du devoir, protégé de Dieu, occupé par la seule vue de Dieu, on peut se conserver, mais non point dans les occasions d'amusement, de curiosité, de vanité, parussent-elles infiniment plus éloignées ?

Aussi, les mêmes règles qui nous envoient au confessionnal, dans les missions, chez les malades, et jusque dans les refuges ; qui nous appliquent à l'étude dangereuse des cas de conscience et à la peinture des mœurs corrompues du siècle, pour en donner de l'horreur ; ces mêmes règles, dis-je, nous défendent de garder, dans la maison, un livre suspect, de demeurer seul à seul renfermés dans une chambre, de toucher aucun de nos frères, ne fût-ce qu'en badinant ; de faire des visites inutiles ; de confesser, si ce n'est à la vue de tout le monde et avec une espèce de mur de séparation ; de perdre jamais le plus grand sérieux avec les personnes de l'autre

(1) *Missi sunt in medium fornacis.*

sexe , de voir même trop souvent les enfans que nous instruisons. Quê de bagatelles en apparence ! Mais David avait une grâce spéciale pour vivre chaste dans les dangers inévitables de la cour , il ne l'avait pas pour s'arrêter un instant à la rencontre fortuite de Betzabée ; sommes-nous plus pieux , plus confirmés en grâce , qu'il ne l'était au temps de sa chute ?

Jamais donc ne sortir des bornes de notre mission , ne fût-ce que d'un très-petit espace , ne fût-ce qu'en des choses assez indifférentes , dès qu'il n'y a plus qu'une vaine satisfaction qui nous y attache. On aime mieux que nous n'ayons jamais la délicatesse du vers , ni la finesse du tour et des pensées , que de l'acquérir à de si grands risques. Dès que les supérieurs nous avertissent , comme la règle en charge leur conscience , qu'une certaine liaison les inquiète , la rompre sans ménagement , et leur savoir gré de leur attention ; ne point vouloir faire ni plus de bien , ni une autre espèce de bien que celui qu'on nous permet. Et outre le danger , Dieu peut-il donner sa bénédiction à ce qu'on entreprend contre ses ordres ? Songeons à ces indiscrets zélés qui prirent les armes , au temps des Machabées , firent périr les troupes de la nation et périrent eux-mêmes , parce que Dieu ne les avait pas choisis (1). Dieu nous a choisis , il est vrai , mais nous savons à quelles conditions ; gardons-les , et il nous gardera

Troisième défense de notre chasteté. Toujours un ange avec nous , *Angelus cum eis* ; c'est-à-dire , autant qu'il se peut , et cela se peut assez souvent ,

(1) *Non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.* 1. Mach. 5 62 .

quand on le veut bien : toujours quelques témoins de notre conduite. Les prêtres du siècle et plusieurs religieux n'ont pas le même avantage. C'est un danger de plus pour eux. Nos réglemens sur cela ne sauraient être plus exacts ; révérans-les , et soyons encore plus fidèles à les observer. Toujours un compagnon , mais jamais de notre choix , si l'on veut nous en marquer un ; mais s'il est de notre choix , que ce soit un ange par ses mœurs , autant que nous pourrons le connaître et le discerner , car s'il n'est pas notre ange , il sera notre démon. Chargés nous-mêmes d'en accompagner quelque autre , persuadons-nous que notre ame répondra à Dieu de la sienne , si , par un mauvais respect humain ou par un aveuglement affecté , lorsqu'il y a sujet de se défier , nous ne disons pas ce que nous voyons , ce que nous entendons , ce que nous soupçonnons avec quelque fondement. C'est l'affaire des supérieurs de balancer nos conjectures et de juger ; et quel service n'auraient pas rendu à de bons sujets d'ailleurs , tombés dans l'abîme , les premiers témoins de leurs indiscretions , s'ils eussent averti qu'on y mît ordre ? La cruelle et damnable charité !

Il est vrai que la présence de Dieu , la crainte de Dieu , qui nous accompagne partout , sont de grandes ressources contre la tentation qu'on aurait de se licencier : c'est là cette herbe précieuse qui rendit invulnérables , plus que tout le reste , ceux qui , dans notre état , exposés , à la fleur de l'âge , aux traits empoisonnés de la cour , surent s'en préserver ; mais on n'a guère , ni de religion , ni de crainte de Dieu , quand on fait si peu de cas de ses règles.

De plus , l'ange qui nous accompagne , est autant

pour les personnes avec qui nous conversons , que pour nous-mêmes. Ils pourraient oser faire et dire seul à seul avec nous , ce qu'ils n'oseront jamais , quand ils seront vus et entendus : mais , pour revenir toujours au principe , Dieu attache notre force à quoi il lui plaît , ne fût-ce qu'à une poignée de cheveux , comme au fameux Samson ; un moment sans témoins , contre la règle , peut mériter que Dieu nous délaisse. Et que serait-ce de passer les semaines entières , séparés l'un de l'autre par un commun accord , fût-ce dans les lieux les plus honnêtes et avec les compagnies les moins suspectes ? Supérieurs vigilans , on se rit bien de vos ordres et de votre crédule simplicité ; mais se moquera-t-on aussi de Dieu ? Je ne le puis croire , et il fera voir , quelque jour peut-être , qu'on ne le tente pas impunément.

Enfin , l'humilité est la dernière garde de notre pureté (1). Peut-être ne voit-on pas la liaison de l'un avec l'autre , si bien que dans les divers moyens de préservation que nous avons marqués jusqu'ici. Mais un homme superbe mérite d'être humilié ; et pour un religieux , un prêtre , un ouvrier évangélique , la dernière des humiliations est d'être livré à l'impureté.

Jamais donc ne nous attribuer nos victoires ; elles viennent de plus haut. Adam n'osa pas plus tôt se mesurer à Dieu (2) , que les révoltes humiliantes de la chair contre l'esprit lui firent sentir qu'il était quelque chose de moins qu'un homme.

Jamais ne rien risquer sur le fonds de nos vertus acquises. Salomon était vieux quand il se laissa sé-

(1) *Benedictus Deus qui eruit nos de medio flammæ ardentis.*

(2) *Eritis sicut Di.* Gen. 3, 5.

duire (1). Jacques le Solitaire, après avoir été toujours chaste, succomba à soixante-dix ans; une seule nuit lui fit perdre le fruit de ses longues résistances. Martinien, sans le secours violent dont il se servit, était perdu sans ressource. Jamais n'insulter au malheur de qui que ce soit, mais s'instruire et trembler. Un homme ne fait aucun mal, qu'un autre homme ne soit capable de faire, si Dieu, l'auteur et le protecteur de l'homme, vient à lâcher le fil qui le soutient. J'ai vu les anges mêmes, disait un serviteur de Dieu, prendre la nourriture des bêtes immondes (2).

Je ne dois point omettre un autre devoir qui peut se rapporter à l'humilité, c'est l'obligation de rendre compte de notre conscience à nos supérieurs ou à notre père spirituel, et de n'être jamais tentés, que nous ne découvrons, et ce qui se passe dans notre ame, et ce que nous faisons pour résister à la tentation. Ce moyen-ci est d'autant plus important qu'il réunit, pour ainsi dire, tous les autres, parce qu'avant toute chose on ne manquera jamais d'examiner comment nous nous servons de tous les autres moyens dont nous avons parlé : si nous sommes fidèles à la prière, à la mortification des sens; si nous ne nous exposons point volontairement et sans ordre à aucune occasion dangereuse; si nous ne nous mettons jamais sans témoins dans les occasions mêmes du devoir.

Achevons donc, et concluons qu'on peut être, dans les fonctions sacrées, aussi purs que les anges,

(1) *Cùm jam esset senex. III. Reg. 11, 4.*

(2) *Qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora. Thren. 3, 5.*

et que nul particulier n'a plus de moyens , pour cela , que ceux qui sont dans l'état religieux : mais convenons aussi qu'il en doit coûter beaucoup pour l'être ; et s'il nous en coûte peu , prenons garde de nous faire illusion , en nous croyant plus chastes peut-être que nous ne le sommes en effet.

Il en coûte : mais comprenons-nous aussi quel trésor on cherche à nous conserver , et quelle différence Dieu saura mettre entre un religieux qui portera à son tribunal une pureté angélique , et celui qui sera tombé une seule fois en sa vie ? je dis , une seule fois , car il n'en faut pas davantage pour perdre , sans espérance de retour , cette précieuse couronne qui est destinée aux vierges , le droit de suivre l'agneau immaculé en quelque lieu qu'il se trouve , et de pouvoir chanter dans la gloire , avec les anges , ce cantique que les langues impures ne sauraient même prononcer ; toutes figures d'une gloire spéciale et sans exemple , dont ceux qui se seront oubliés , ne fût-ce que pendant un moment , seront privés.

Il en coûte : mais outre ce que nous avons dit des fautes qui se découvrent , et de la manière exemplaire et terrible dont on a coutume de les punir , pussent-elles demeurer cachées , que ne coûtent pas la honte , les remords , l'aveu qu'il faut faire , au sacré tribunal , de ses humiliations et de ses faiblesses ? Si l'on était assez endurci pour dissimuler son péché , quelle épouvantable suite de sacrilèges ! peut-on les compter ? La confession , la communion plusieurs fois la semaine , la messe peut-être tous les jours , tous les jours plus d'une fois l'administration des sacrements.... peut-on mourir en tel état , et pour-

rait-on risquer d'y vivre ? Non ; tout balancé , il en coûte moins de vivre dans quelque contrainte et dans quelque attention que ce puisse être.

Ne négligeons donc rien , ne nous permettons rien , ne nous pardonnons rien ; c'est l'unique voie et de faire oublier à Dieu les infidélités dont nous aurions pu nous rendre coupables par le passé , et de nous assurer la persévérance dans notre entreprise pour l'éternité

EXHORTATION

SUR L'ESPRIT DES MISSIONS.

Euntes in mundum universum , prædicate Evangelium omni creature.

Allez par toute la terre , et prêchez l'Evangile à tous les hommes. *Marc. 16 , 15.*

C'EST à nous , c'est à tous les ouvriers apostoliques ainsi qu'aux premiers apôtres que ces paroles de Notre-Seigneur sont adressées. Il est de notre vocation , comme de la leur , de parcourir diverses contrées et de passer notre vie dans quelque endroit du monde que ce soit où l'on puisse espérer que nous rendrons plus de gloire à Dieu , et plus de service aux âmes que le Sauveur a rachetées de son sang.

Il est vrai que de la manière pleine de sagesse et de bonté dont les supérieurs gouvernent dans les différentes communautés , on n'a guère à craindre , pour l'ordinaire , que jamais on nous destine aux importantes missions du dehors , si de nous-mêmes nous ne nous y offrons et ne le demandons avec instance.

Mais il ne s'agit pas précisément de savoir ce que l'on fera de nous : il s'agit des dispositions où nous devons être devant Dieu. Ces dispositions, les voici.

Nous devons être toujours prêts à aller aux missions , si l'on nous y destine ; c'est la première.

Si l'on ne nous y destine pas , nous devons vivre ici , et travailler , autant qu'il se peut , comme l'on vit et comme l'on travaille dans les missions ; c'est la deuxième.

On pensera donc à m'envoyer , ou l'on n'y pensera pas. Si l'on y pense , j'aurai acquis d'avance , et l'on me trouvera un fonds de courage et de vertu pour un si noble emploi. Si l'on n'y pense pas , je dédommagerai Dieu et je me dédommagerai moi-même , de ce que d'autres font sans moi , et de ce que l'on ne veut pas que j'aie à faire plus loin. Voilà en même temps et l'esprit véritable de notre vocation sur les missions, et celui de la règle que j'entreprends de vous expliquer dans cet entretien.

PREMIER POINT.

Je le répète , il est plus que vraisemblable qu'on ne nous enverra jamais aux missions du dehors , que nous ne le demandions avec persévérance et même avec une espèce d'empressement. Sans parler du zèle et de l'attention qu'on a pour notre propre salut , il y aurait trop à risquer pour le bien de la religion et pour notre honneur , de nous destiner malgré nous à des emplois où les plus grands courages et les vertus les plus éprouvées ne sauraient suffire qu'à peine.

Quel affreux scandale , quel tragique spectacle , si un missionnaire venait à s'oublier là ! D'un autre côté , cependant , il est certain que Dieu ne saurait être content de nous , et que nous ne sommes ni en sûreté de conscience , ni dans l'état que deman-

de notre vocation, si nous ne sommes toujours prêts à y aller, au moins dans le besoin, et quand on voudra nous l'ordonner : entrez bien, je vous prie, dans ces deux réflexions.

Je dis d'abord que nous ne sommes pas en sûreté de conscience ; pourquoi ? Parce que, quoique nous ne devions pas faire sitôt, et que quelques-uns de nous ne doivent peut-être jamais faire un vœu distinct et particulier d'être prêts à aller à toutes sortes de missions, nous devons cependant tous, sans exception, faire vœu d'obéissance, vœu qui renferme déjà l'obligation dont nous parlons : nous devons, outre cela, faire bientôt un vœu qui nous obligera à faire cet autre vœu des missions, lorsque l'on voudra ou nous le permettre, ou nous l'ordonner. C'est-à-dire, à ces vœux-ci, qui ne sont encore que des vœux simples, je promets d'en substituer d'autres plus solennels, quand on voudra, dont l'un sera d'aller par toute la terre, aux missions que le vicaire de Jésus-Christ, ou, par son autorité, nos supérieurs jugeront à propos de me marquer.

Ce quatrième vœu, vous savez déjà, ou vous ne tarderez guère à savoir jusqu'à quel point nous sommes jaloux qu'on nous permette de le faire ; mais je ne sais si nous en comprenons toujours l'étendue et les obligations ; et qui les comprendrait bien, je doute qu'il eût toujours tant d'ardeur pour y parvenir, et qu'il ne craignît pas, en ambitionnant je ne sais quelle petite distinction, ou plutôt en évitant un peu de confusion, de se charger d'un fardeau beaucoup au-dessus de sa vertu et de son courage.

On n'ignore pas sur quoi nous nous retranchons, d'ordinaire. Je n'ai point promis, dit-on, et je ne promettrai point ni d'aller de moi-même, ni d'aller m'offrir à aller; je promettrai, j'ai promis simplement d'y aller, si l'on m'y envoie; or, je sais bien qu'on ne m'enverra pas, si je ne le veux, si je ne le demande, et je sais de plus que je ne le voudrai, que je ne le demanderai pas.

Et nous pourrions croire, en bonne foi, qu'on se jouât ainsi de Dieu impunément, et qu'au pied de ses autels on pût faire des sermens illusoires, et qui, dans la pratique, dans la réalité, se réduiraient à rien, ou presque à rien?

Je crois donc, pour moi, qu'au moins nous nous obligeons par là à ne souffrir dans nous-mêmes aucun obstacle qui puisse ôter aux supérieurs le pouvoir et l'envie de se servir de nous dans le besoin; à nous former de bonne heure, et très-sérieusement à toutes les vertus qui peuvent nous rendre dignes d'une si haute distinction. Un homme promet à Dieu, par vœu, de se faire religieux. Pour acquitter sa promesse, croyez-vous qu'il lui suffise d'entrer en religion, et qu'il ne soit pas obligé, de plus, à se comporter, autant qu'il dépend de lui, pendant le temps de ses épreuves, de manière à mériter d'être admis à la profession? Mais s'il faisait tout le contraire, prévoyant bien, par là, qu'il sera exclus, et n'étant pas même fâché de l'être; qu'en jugeriez-vous? Que juge-t-on des permissions de se retirer, qu'on donne à certaines gens qui font exprès des fautes? Ces permissions sont déclarées nulles et abusives.

Quant à ceux qui ne feraient pas tout-à-fait exprès

des fautes pour se faire renvoyer , mais qui feraient volontairement des fautes pour lesquelles ils sauraient qu'on ne manquerait guère de les renvoyer , nous jugeons que leur dispense serait au moins très-équivoque , et qu'ils ne devraient pas être sans d'assez grands scrupules pour s'être attiré ce traitement par leur propre faute. Par voie de parité , raisonnez donc maintenant , et concluez.

Or , supposant même qu'on puisse réduire toute notre obligation à ce seul article que je viens de vous marquer , pouvons-nous croire encore que nous soyons en bonne conscience ? Et si nous ne sommes pas prêts à aller partout , pouvons-nous dire au moins que nous nous y préparons ? Tous les réglemens qu'on nous lit , n'ont presque point d'autre but que de nous y préparer. Les gardons-nous ?

Serait-ce s'y préparer , que de n'avoir pas même cette indifférence parfaite qui nous est si recommandée pour les lieux et les divers emplois où l'on peut nous occuper en Europe ? Que serait-ce si nous venions à nous oublier jusqu'à intéresser quelques amis , pour nous faire placer où bon nous semblerait , de les fatiguer d'instances et de représentations , ou de bouche , ou par écrit , jusqu'à ce que nous les eussions réduits à ce que désire notre ambition ou notre indolence naturelle ?

Serait-ce s'y préparer , que de faire ici cette multitude de liens qui ne pourraient se rompre qu'avec douleur et avec peine , si l'on avait besoin de notre ministère ailleurs ? s'attacher à sa patrie , à sa famille , à des amis d'élite , à qui l'on tient par intérêt ou par vanité , à certaines études qui peuvent faire des gens d'esprit , mais qui sont comme diamétrale-

ment opposées à l'esprit des hommes apostoliques ?

Serait - ce s'y préparer , que de mener une vie molle , de se borner à je ne sais quel petit travail réglé , qu'on prendrait ou qu'on laisserait selon son caprice ? de trouver étrange qu'un supérieur embarrassé de quelque entreprise et ne sachant à qui s'adresser , vint s'adresser à nous ? de répondre fièrement que nous n'avons pas été envoyés pour cela , que nous avons notre occupation , et que nous ne saurions faire rien de plus ? N'est - ce pas lier les mains à des supérieurs , et les empêcher de se servir de l'autorité qu'ils ont sur nous , que de ne nous former ni à l'obéissance parfaite , ni à l'amour de la croix , ni à ce degré de sagesse et de retenue sans lequel on ne sera pas assez sûr de notre vertu pour oser la produire dans de grandes et dangereuses occasions ?

Avec cela , rassurons-nous donc sur cette disposition intérieure : *Je ne demanderai pas , mais je serai prêt à obéir* : n'est-ce pas là , en effet , être bien prêts à marcher à la suite des Xavier , des Anchiéta , des Spinola , prêts à partir sans viatique , sans excuse , à pied , s'il le faut , et en mendiant notre pain , parmi les fidèles et les infidèles , jusque dans les climats les plus barbares et les plus reculés ?

Encore une fois , souvenons-nous qu'on ne trompe point Dieu , quoiqu'on puisse se tromper soi-même et tromper les supérieurs , et que c'est au tribunal de Jésus - Christ que nous rendrons compte des dispositions où nous devons nous mettre , d'accomplir nos promesses quand on voudra.

Le crime est invisible , mais souvent les châtimens n'en sont pas moins réels. Nous ne nous ren-

drons pas capables de ce qu'on aurait droit d'exiger de nous , et jamais nous n'arriverons , même au degré borné que nous nous proposons ; mais prenons-y garde , Dieu est juste , et dans sa justice il est toujours terrible.

Je dis plus ; dans cette disposition , fussions-nous en sûreté de conscience par rapport à l'essentiel de nos vœux , nous ne le serions pas certainement par rapport à ce que demande notre vocation.

Ecoutez , encore une fois , ce que demande notre vocation : n'est-ce pas d'aller où nous pouvons espérer de rendre plus de gloire à Dieu et de service au prochain ?

Or , je demande donc où nous appellent la plus grande gloire de Dieu et le plus grand besoin des ames , si c'est ici ou si c'est dans les missions du dehors ? Ici , quelle gloire rendrons-nous à Dieu ? Ne nous flattons pas : pouvons-nous , depuis que nous travaillons au salut du prochain , nous assurer d'avoir mis une seule ame dans le Ciel ? A faire ce que font la plupart , et peut-être ce que nous nous proposons de faire , le reste de nos jours , pouvons nous bien nous promettre que nous y en mettions jamais aucune ? Plusieurs missionnaires peuvent compter des milliers de chrétiens qu'ils ont baptisés ; d'autres , des quatre ou cinq cents enfans envoyés en paradis , incontinent après le baptême. Voilà des fruits visibles et certains ! qu'il sera consolant pour un ouvrier apostolique , de paraître au jugement universel , accompagné d'une foule d'infidèles , devenus ses véritables enfans ! Ici , dans le sein de la patrie , on peut dire que le nombre des ouvriers est , dans un sens , plus grand que la moisson. Le prêtre

séculier et le religieux disputent à qui travaillera davantage pour la gloire de Dieu et le service du prochain. Quelles âmes sont dans un besoin assez grand et assez pressant pour que leurs guides spirituels (s'ils venaient à manquer) ne pussent pas être facilement remplacés par d'autres, et peut-être avec usure?

Là, au contraire, c'est-à-dire dans les pays étrangers, combien de pauvres affamés attendent le pain, demandent le pain de la parole, sans que personne se présente pour le leur rompre (1)! Combien de malheureux esclaves du démon, de qui le salut est attaché peut-être au zèle que nous aurons pour les aller sauver, et qui, sans nous, ne se sauveront jamais!

Dieu, en effet, qui fait dépendre souvent le bonheur des enfans, du plus ou du moins de soin qu'aura de se conserver une mère qui les porte dans son sein, ne peut-il pas avoir voulu, de même, que la prédestination de beaucoup d'enfans et d'hommes formés dépendît de l'attention à la grâce, et de la fidélité de ceux que leur vocation a rendus comme les pères et les mères de tout ce qu'il y a d'âmes à sauver dans l'univers?

Si ces considérations ne nous disent rien au cœur; si nous ne sommes touchés ni des cris que pousse Jésus-Christ en faveur de ces pauvres barbares, ni des efforts que fait le démon avec tant de succès pour remplir l'enfer, et se faire des compagnons de sa disgrâce et de sa haine contre Dieu, sommes-nous ce que nous devons être? Rappelons-nous aux

(1) *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis*
Thren. 4, 4

grands principes de notre retraite ; les aurions-nous déjà oubliés ? Jésus - Christ n'est-il plus notre roi , notre chef ? Avons-nous déserté , renoncé à l'honneur et au serment de combattre sous son étendard ? Croyons-nous être assez reconnaissans du bienfait de notre vocation , et au christianisme , et à la religion , en ne rendant point à Jésus-Christ zèle pour zèle , peine pour peine , et vie pour vie ? Oublions-nous ce que nous devons aux ames qui implorent notre secours , par compensation de tant d'autres que nous avons scandalisées , que nous avons peut-être mises en danger de se damner ? Il nous en coûterait ; il faudrait travailler , suer , souffrir , mourir peut-être ; et n'en a-t-il rien coûté au Sauveur , ou ce qui lui en a coûté ne montre-t-il pas ce que valent les ames ?

Ajouterai-je encore , ou puis-je m'empêcher d'ajouter pour plusieurs une troisième raison , qui peut animer notre zèle de plus en plus ? ce sont certaines vues que Dieu nous a données pendant quelque temps. N'en est-il pas peut-être qui ne sont entrés dans l'état religieux , que parce qu'ils ont été touchés de la lecture de ce que faisaient les missionnaires dans les pays étrangers , et qui dans les premières années , au temps de leur plus grande ferveur , ont promis à Dieu de suivre ceux qu'ils regardaient alors comme étant seuls de dignes , de véritables ouvriers apostoliques ?

Et ne disons pas que ce furent des vues d'enfant , des transports d'une dévotion précipitée et indiscrete. Notre vocation à la religion même , ne fut-elle pas de même nature , et ne la regardons - nous pas aujourd'hui comme l'ouvrage de la sagesse divine ,

qui nous conduisait mieux que n'aurait pu faire la plus parfaite raison ? Ces vœux de nous consacrer au salut des âmes les plus abandonnées, quand ont-elles commencé à nous quitter ? n'est-ce pas quand nous avons commencé nous-mêmes à quitter Dieu ? et si, dans notre retraite, elles ne sont pas venues avec la même vivacité qu'autrefois, ne serait-ce pas une preuve, peut-être, que nous ne sommes pas nous-mêmes revenus à Dieu avec autant de sincérité et de ferveur que nous nous l'imaginons ?

De tout ceci, maintenant, que conclurai-je ? Qu'il faut nécessairement partir, qu'il faut du moins nous offrir à partir, quand on voudra. La sincère disposition où nous devons être à l'égard de notre vocation et de nos vœux, semble ne devoir rien demander de moins. C'est ainsi que les premiers missionnaires les accomplirent, ces vœux, et se crurent toujours obligés de les accomplir.

Les supérieurs avaient besoin de retenir leurs empressemens ; et après les avoir loués de la vivacité de leur zèle, d'en modérer les saillies, et les rappeler à l'état de la sainte indifférence, comme à ce qu'il y avait de plus parfait et de meilleur, supposant toujours la préparation à partir.

Ce que je dois demander, pour le moins, c'est qu'effectivement nous nous comportions comme des gens qui auraient assurance d'aller bientôt travailler aux missions du dehors. Supposons que les supérieurs nous disent aujourd'hui : J'ai des vues sur vous ; dans trois ou quatre ans d'ici je vous destine pour les Indes ou pour le Canada, préparez-vous. Que ferions-nous, ou que croirions-nous devoir faire ? Combien d'application à l'oraison, à mériter

les grâces de Dieu ! quel zèle pour servir les plus abandonnés ! que nous importerait à quoi l'on nous appliquât , ou que l'on nous envoyât d'ici là ? Ce n'est qu'une supposition ; mais que risque-t-on à la regarder comme une réalité ?

Si la chose n'arrive pas , au moins pouvons-nous dire , sans craindre de nous méprendre : *Je m'y suis préparé ; il n'a pas tenu à moi que je ne partisse*. Il nous en restera de grands principes de vertu ; nous aurons vécu ici comme des étrangers , dans la mortification , dans le parfait détachement : nous entrerons dans la seconde disposition dont j'ai parlé d'abord ; c'est-à-dire que , faute de pouvoir aller aux missions étrangères , nous ferons ici , au moins à peu près , tout ce qu'on fait là-bas.

SECOND POINT.

Quelque chose qu'on puisse dire de l'obligation où nous sommes d'être prêts à aller jusqu'aux extrémités du monde , comme ayant été inspirés de Dieu de nous sacrifier aux emplois vraiment apostoliques , il faut convenir , néanmoins , que tous ne peuvent et ne doivent pas y aller , parce que nous sommes destinés à la sanctification de ceux qui sont proches , aussi-bien que de ceux qui sont éloignés (1). Plusieurs peuvent donc demeurer sans scrupule , sans être infidèles ni à Dieu , ni à leurs promesses ; et qui sont ceux - là ? 1.^o Ceux qui , ayant marqué aux supérieurs leurs dispositions à cet égard , sont retenus par leur autorité , et appliqués à d'autres ministères. 2.^o Ceux dans qui ou le défaut de certains talens naturels , ou l'état d'une faiblesse habituelle et éviden-

(1) *Pacem ei qui longè est , et qui propè. Is. 57, 19.*

te , est absolument incompatible avec les devoirs indispensables d'une fatigante mission.

Car , je ne parle plus ici des forces spirituelles , du courage , de la vertu , supposant toujours que nous sommes inexcusables devant Dieu , si , connaissant l'obstacle que met ce défaut aux devoirs de notre vocation , nous ne faisons pas tous les efforts imaginables pour le surmonter , et parfaitement , et au plus tôt : or , à l'égard de ceux-là , quelle doit être leur disposition selon l'esprit de Dieu ? C'est ou de faire ici tout ce qu'ils voulaient faire aux missions , ou de faire , mais avec ferveur et de bonne foi , tout ce qu'ils peuvent , faute de pouvoir faire tout - à - fait ce que d'autres y font.

Et 1.^o la bizarre , la ridicule conduite que ce serait , d'avoir voulu se consacrer aux missions du dehors , d'avoir cru qu'on y était appelé de Dieu , de l'avoir demandé , peut-être , avec instance , et de vouloir vivre ici ensuite dans une espèce de repos et d'oisiveté ; de se dépiter peut-être d'avoir été refusé dans ses poursuites ; de négliger quelque emploi que ce fût que l'on confiât à nos soins , et de dire : Puisqu'on n'a pas voulu que j'allasse travailler où je voulais , je ne ferai rien ici de ce que l'obéissance demande , ou je ne ferai que ce qu'il me plaira ! La chose pourrait bien arriver quelquefois.

Alors , on est tenté de croire qu'il est entré dans ces prétendues vocations , plus d'envie de courir , de voir le monde , et d'aller promener ses inquiétudes , que de vrai zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes : l'envie peut-être d'aller faire quelque figure là-bas , faute d'espérance ici de percer la foule et de se distinguer jamais en rien , ou bien l'illusion

puérile de ceux qui s'imaginent qu'il n'y a de peines que celles qu'ils sentent dans le temps et dans l'emploi présent, ou que toutes les autres ne sont rien en comparaison.

Il y a des mouvemens de Dieu , qui ne sont pas toujours des volontés de Dieu. Le père Surin nous en a expliqué la différence Dieu semble nous appeler quelquefois où il ne veut pas toujours que nous allions ; mais les mouvemens qui viennent véritablement de Dieu , portent toujours cependant à de grandes choses. Ceux qu'il semble appeler là-bas , il veut animer leur zèle à faire ici plus que le commun de ceux qui y demeurent , et ce n'est que pour cela peut-être que Dieu sollicite de temps en temps plusieurs religieux à tout quitter pour aller aux peuples barbares ; de même que , dans le jeune âge , il appelle presque tous les enfans à la vie religieuse , seulement à dessein que tous se fassent plus chrétiens et plus vertueux dans le monde , où il les destine véritablement. De plus , il est certain que les supérieurs ne retiennent ici ceux qui montrent de si grands empressemens d'aller si loin , que parce qu'ils trouvent dans leurs dispositions de quoi former des ouvriers évangéliques sur le modèle de ceux du Nouveau-Monde.

Nous tromperions donc Dieu et les supérieurs, si , après de pareilles vues et de pareils désirs , nous donnions ici plus de bornes à notre zèle , que nous n'eussions voulu nous en donner là.

Je m'imagine entendre parler quelqu'un de ces hommes zélés qui ont demandé les missions si longtemps , sans pouvoir les obtenir ; là , je n'aurais su ce que c'était qu'un moment de repos ; ici , je n'en

chercherai pas davantage , je ne dirai jamais c'est assez , c'est trop ; *ampliùs , ampliùs* , c'est ma devise. Là , j'eusse travaillé auprès d'une multitude stupide , sans politesse , sans éducation , presque sans humanité ; ici le travail que les autres excluront , sera toujours mon partage : classe , prisons , hôpitaux , malades , catéchismes , je souffrirai , je dissimulerai avant toutes choses les défauts de mes frères , quels qu'ils soient ; ils sont bien insupportables et rebutans , s'ils surpassent ceux d'un nègre , ceux d'un canadien. Là , j'eusse vécu loin de ma patrie , de ma famille , de tous ces amis frivoles ; n'écrivant point de lettres , ou n'en écrivant que très-rarement. Ici , je n'entretiendrai aucun commerce avec le monde , que de pure nécessité. Je n'aurai d'amis que ceux qui sont déjà à Dieu , ou que j'espérerai pouvoir rendre amis de Dieu.

Là , j'eusse manqué de mille choses , même nécessaires à la vie ; ici , je ne me plaindrai jamais de quoi que ce soit ; je retrancherai plutôt que d'ajouter à ce que demande la simple nécessité ; point de délicatesse : logement tel qu'on me le présentera ; souffrant la rigueur des saisons , le chaud , le froid , sans empressement pour me soulager , s'ils ne sont absolument insupportables.

Là , il eût fallu faire de longues courses , souvent à pied , au travers des neiges , ou sur les sables brûlans ; entreprendre des navigations périlleuses ; ici , je ne craindrai point les missions , les petites excursions de la campagne , de quelques fatigues , de quelque incommodité qu'elles soient accompagnées.

Là , je me fusse condamné pour toujours à l'obscurité d'un pays désert , à l'oubli actif et passif de

tous les hommes ; ici , je me tiendrai heureux qu'on ne sache point où je suis , pourvu que Dieu le sache ; qu'on me donne la dernière demeure , et l'emploi le plus obscur , si l'on veut , j'y vivrai à petit bruit et content : un confessionnal où les pauvres seront reçus à toute heure et en tout temps , sera mon sépulcre , s'il le faut ; je m'y confinerai , je m'y ensevelirai volontiers.

Et sera-ce là de bonne foi un juste dédommagement de ce que j'aurais voulu aller faire ailleurs ? Combien y aura-t-il toujours de différence entre ce que je serai ici , et ce que j'eusse été là !

Ainsi raisonnera tout homme qui , ayant pensé aux missions sérieusement , voudra agir conséquemment. Ainsi raisonna Simon Rodriguez , quand il vit partir François Xavier seul pour les Indes : fit-il beaucoup moins , en Portugal , qu'il n'aurait fait en traversant les mers ?

Pour ceux qu'un défaut visible ou de santé , ou de certains talens naturels , empêche de pouvoir partir pour les missions du dehors , expliquons en finissant quelle doit être leur disposition et leur conduite.

Je l'ai dit : faire ici , mais de bonne foi , sans se flatter et comme devant Dieu , tout ce qu'ils peuvent , faute de pouvoir faire tout-à-fait ce qu'ils voudraient , et ce que l'on fait aux missions éloignées.

En effet , pour revenir à nos engagements , c'est à cela pour le moins que nous obligent , et notre vocation , et notre vœu.

Est-il supportable que , n'ayant tous que les mêmes réglemens , les uns souffrent tout , les autres ne souffrent rien ; les uns soient à tout , les autres se bornent presque à rien ; les uns puissent tout , les

autres puissent si peu, ou ne puissent rien? Et qui sont enfin tous ceux qui travaillent dans les missions? n'est-ce pas leur grand courage qui tient lieu de force à plusieurs? n'est-ce pas qu'ils ont risqué beaucoup sur le fonds de la Providence, et que, dès le moment qu'ils ont fait moins d'observations superstitieuses, ils se sont trouvés capables de ce qui leur avait paru d'abord impossible? Il n'est que trop vrai que, ordinairement, nous nous écoutons beaucoup; qu'en nous écoutant un peu moins, nous ne laisserions pas d'aller loin.

Mais supposons que ces missionnaires aient bien des choses que nous n'avons pas; encore une fois, je demande, ont-ils tout, grâces, force, courage? nous autres, n'avons-nous rien? ou faut-il tant avoir, en effet, pour se faire des hommes de bonnes œuvres? Saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire pape, saint Bernard, et plusieurs saints de nos jours, ont-ils eu jamais un moment de bonne, de forte santé?

Dans les missions, tous ne soutiennent pas la même mesure de travail, mais tous travaillent. Ici de même, n'avons-nous pas de quoi pouvoir nous occuper utilement, sans outrer nos talens ni nos forces?

Combien de gens d'une complexion aussi délicate que la nôtre, ont fait toute la vie, et font encore tous les jours avec succès, ce que peut-être nous sommes résolus de ne faire jamais, parce que nous jugeons qu'il est impossible de le faire?

Concluons donc pour ceux qui ne sont pas en mission : considérons souvent nos frères, leurs travaux, leurs vertus, leurs succès; rien n'est plus propre à nous encourager, à nous soutenir, à nous faire sortir de notre langueur. Hélas! il n'est que trop vrai

que nous ne sommes pas dignes de baiser la terre qu'ils foulent de leurs pieds (1) : ce sont de vrais apôtres ; et nous , que sommes-nous ?

2.^o Sans aller où ils sont , accompagnons - les au moins en esprit , et prions souvent pour eux ; nous savons , aujourd'hui surtout , le grand besoin qu'ils en ont ; quelqu'un est peut-être dans les prisons , en danger de la vie même : cela arrive toujours plus d'une année avant que nous puissions nous en défier. Rapportons à leurs intentions , tout ce que nous pourrons de sacrifices , de mortifications , de bonnes œuvres.

3.^o Destinons , employons tout ce que nous pourrons nous retrancher du superflu , à leur procurer quelques douceurs , à leur mettre en main de quoi gagner plus d'âmes à Jésus-Christ : ce que l'on dépense pour des voyages de plaisir , pour la vanité , pour la sensualité , serait utilement employé. Nous aurions une agréable permission des supérieurs , au lieu de ce consentement à demi forcé qu'on donne souvent à notre seule importunité.

4.^o Imitons-les à notre manière , mais , encore une fois , sans nous flatter , sans trop nous écouter , sans craindre de faire des essais de force et de courage.

Dieu veuille qu'avec tout cela Jésus-Christ soit content encore , et que nous ne les ayons pas pour accusateurs et pour juges , dans ce jour de colère où nous aurons tous besoin de protecteurs.

Ainsi soit-il.

(1) *Antè me factus est cujus ego non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti.* Joan. i, 27.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.	<i>Page</i> 1
Exhortation sur la Vertu solide.	1
Exhortation sur la libéralité réciproque de Dieu et des hommes.	18
Exhortation sur la Loi intérieure.	36

EXHORTATION SUR LES EXERCICES DE PIÉTÉ.

I ^{re} Exhortation. Exactitude et ferveur qu'on doit y apporter.	57
II ^e Exhortation. Des illusions dans les exercices de piété.	66

EXHORTATION SUR LA CHARITÉ.

I ^{re} Exhortation. Combattre sa propre indifférence.	91
II ^e Exhortation. Calmer ses aversions.	109
III ^e Exhortation. Amour des parens et des amis.	122

EXHORTATION SUR L'HUMILITÉ ET LA MORTIFICATION.

I ^{re} Exhortation. Amour des humiliations.	142
II ^e Exhortation. Abnégation intérieure.	158
III ^e Exhortation. Mortification continuelle en toutes choses.	171
IV ^e Exhortation. Mortification des passions.	190
V ^e Exhortation. Mortification du corps.	216
VI ^e Exhortation. Du soin de sa santé.	229

EXHORTATION SUR LE RESPECT HUMAIN.

I ^{re} Exhortation. Faiblesse et crime de ceux qui se laissent conduire par le respect humain.	246
II ^e Exhortation. Péchés de ceux qui causent le respect humain.	265
Exhortation sur la fin du Ministère apostolique.	280

Travailler à sa perfection et à celle du prochain.	<i>Page</i> 280
Exhortation sur le désintéressement dans le ministère apostolique.	298

EXHORTATION SUR LES ÉTUDES DES HOMMES APOSTOLIQUES.

I ^{re} Exhortation. Obligation d'étudier.	314
II ^e Exhortation. Manière d'étudier.	331

EXHORTATION SUR LA PAUVRETÉ

I ^{re} Exhortation. Affection à la pauvreté.	346
II ^e Exhortation. Devoirs de la pauvreté.	364

EXHORTATION SUR L'OBÉISSANCE.

I ^{re} Exhortation. Devoirs envers les supérieurs, considérés comme lieutenans de Dieu.	384
II ^e Exhortation. Devoirs envers les supérieurs considérés comme de simples hommes.	402
III ^e Exhortation. Indifférence pour les demeures et les emplois.	420
Exhortation sur la chasteté.	447
Exhortation sur l'esprit des Missions.	468



060.23

J886

6408

JUDDE, S.J., P.
AUTHOR

Exhortatione sur Divers Sujets
TITLE de Piete
Vol. V.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
1/1/11		

6408

